

HISTOIRE
GENERALE
DES VOÏAGES,
OU
NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOÏAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE,

DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAÏS OU LES VOÏAGEURS ONT PENETRÉ :

AVEC LES MŒURS DES HABITANS,

LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.

POUR FORMER UN SYSTEME COMPLET

d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

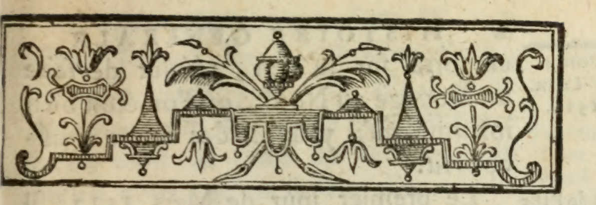
TOME QUARANTE-SIXIEME.

A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

TROISIÉME PARTIE.

SUITE DU Ve. LIVRE.

PREMIERS VOÏAGES, DÉCOUVERTES ET ÉTABLISSEMENS DES EUROPÉENS EN AMERIQUE.

Voyage de PONCE DE LEON, *& Découverte de la Floride.*

LA conquête de Cuba fut comme un nouvel éguillon, qui excita plusieurs Avanturiers à tenter d'autres entreprises. *Ponce de Leon*, qui se trouvoit sans Emploi dans l'Isle de Portoric, depuis que le crédit de Cerron & de Diaz l'avoit

PONCE DE LEON. 1512.

PONCE DE LEON. 1512.

emporté ſur le ſien, réſolut de faire un Voyage au Nord, où l'on étoit bien informé qu'il y avoit des terres à découvrir.

Il part de l'Iſle de Portoric.

Le premier jour de Mars 1512, il partit du Port de San-German, dans l'Iſle de Portoric; & s'étant avancé juſqu'à l'*Aguada*, pour compter de-là le point de ſon départ, il employa huit jours à ſe rendre près des Bancs de Babuna, dans une Iſle nommée *el Viejo*, à vingt & un degrés & demi de latitude du Nord. Le lendemain, il mouilla ſous une des Iſles Lucayes; & le jour ſuivant, il toucha au rivage d'une autre Iſle, qui ſe nomme *Yaguna*, au vingt quatriéme degré. Le 11, il arriva dans l'Iſle d'*Amaguyo*, où il prit des rafraîchiſſemens. Enſuite, ayant paſſé par l'Iſle de *Manegua*, qu'il trouva ſous les vingt-quatre degrés & demi, il arriva le 14 à *Guahani*, d'où il entreprit de traverſer le Golfe de *Barlovento*. Sa route fut par le Nord-Eſt juſqu'au 27, jour de Pâque Fleurie, qu'il apperçut une Iſle ſans pouvoir la reconnoître. Le Lundi 28, & les deux jours ſuivans, il continua de ſuivre la route, juſqu'au 2 d'Avril, qu'il traverſa directement à l'Eſt-Nord-Eſt. Vers la nuit, il ſe trouva près

Sa route.

PONCE DE LEON. 1512.

Il découvre une Terre, qu'il prend pour une Isle, & qu'il nomme Floride.

d'une Terre, sur huit brasses d'eau; & la prenant pour une Isle, il lui donna le nom de *Floride*, autant parce qu'on étoit au tems de la *Pâque* du même nom, qu'en faveur d'une belle perspective, qui présentoit quantité de Vergers, & d'autres Terres fort agréablement plantées. Ponce descendit au rivage, pour en prendre possession au nom de l'Espagne. Le 8, il fit voile, en continuant la même route, jusqu'au 20, qu'il découvrit quelques Cabanes d'Indiens. Il y aborda; mais le lendemain, ayant levé l'ancre, il fut arrêté par un Courant, assez fort pour l'emporter sur la force du vent & sur celle des cables, & pour séparer de lui ses trois Vaisseaux, qu'il perdit de vûe. Quantité d'Indiens, partis du rivage, l'inviterent à descendre. Il y envoya sa Barque, dont ils se saisirent aussi-tôt; & dans le doute de leurs intentions, on se contenta de les observer. Mais ils abuserent de cette indulgence, & l'on ne se sépara point sans quelques blessures. Les Castillans s'avancerent à l'embouchure d'une Riviere voisine, que Ponce nomma la *Cruz*, après avoir fait élever une Croix de pierre sur le rivage. Le 20, il doubla le Cap de la Terre qu'il avoit

PONCE DE LEON. 1512.

nommée la *Floride*, & le nomma Cap de *Corrientes*, parce que, dans cet endroit, la force de l'eau l'emporte ſur celle du vent. Toute cette Côte eſt très nette & n'a pas plus de ſix braſſes de fond. Du Cap, qui eſt par les 28 degrés 15 minutes, on avança juſqu'au 27, où l'on trouva deux Iſles au Sud, dont l'une, qui fut nommée *Santa Marta*, offre de l'eau en abondance. Le 13, on ſuivit la Côte juſqu'à la hauteur d'une Iſle qui reçut le nom de *Santa-Pola*; & le 15, on fit dix lieues le long de pluſieurs autres petites Iſles, qu'on nomma *los Martyres*, parce que dans l'éloignement les pointes de rochers ſe préſentoient comme des figures d'Hommes ſouffrans; mais dans la ſuite, obſerve Herrera, elles ont mérité plus juſtement ce nom, par la quantité de Malheureux qui s'y ſont perdus (1). Leur ſituation eſt au vingt-ſixiéme degré quinze minutes. Après avoir couru au Nord, & quelquefois au Nord-Eſt, juſqu'au 23, on commença le 24 à ſuivre la Côte du Sud, ſans reconnoître ſi c'étoit le Continent, juſqu'à d'autres Iſles, où l'on mouilla juſqu'au 3 de Juin.

Diverſes Iſles auxquelles il donne des noms.

(1) Hiſtoire de Saint-Domingue, Livre 9. Chapitre 10.

Quelques Indiens s'y présenterent dans des Canots ; mais la défiance ayant produit des hostilités qui couterent la vie à quelques Castillans, on se détermina, le 14, à reprendre la route de l'Espagnole & de Portoric. Une Isle, où l'on avoit tué quelques Indiens, reçut le nom de *Mantanca*. Le 21, on arriva près d'onze autres petites Isles, dont les bords étoient si couverts de Tortues, qu'elles en prirent le nom de *Torguas*. Le 24, en portant au Sud-Est-quart-d'Est, on eut la vûe d'une grande Terre, que les uns prirent pour Cuba, quoiqu'on se crût à plus de dix-huit lieues de la véritable route de cette Isle. On continua d'avancer, avec la même incertitude, jusqu'au 3 de Juillet, qu'on découvrit l'Isle d'*Achecambey* ; d'où repassant par Santa-Pola & Santa-Marta, on alla mouiller à *Cheguescha*, & de-là, vers l'Est, à d'autres Isles, qui furent nommées *las Viejas*, parce qu'on n'y trouva qu'une vieille Indienne. Elles sont à vingt-huit degrés (2).

PONCE DE LEON. 1512.

Dans le doute si la Terre, qu'on avoit nommée *Floride*, étoit une partie du Continent, Ponce n'avoit pas

Nom que les Indiens donnoient à la Floride.

(2) *Ibidem.*

Ponce de Leon. 1512.

manqué d'interroger tous les Indiens qu'il avoit rencontrés ; mais pour unique éclairciſſement, il avoit appris d'eux qu'ils la nommoient *Cantio*, du nom de certaines feuilles dont les Habitans ſe couvroient le devant du corps. Il fut informé auſſi qu'une Iſle, qui lui avoit paru ſubmergée, & qu'il envoya reconnoître, ſe nommoit *Bahama*. Enſuite, après avoir erré juſqu'au 16 d'Août, il fit gouverner au Nord-Eſt-quart-d'Eſt, pour arriver ſous une haute Roche, qui ſervoit comme de rempart à toutes ces Iſles. Le lendemain, changeant de route, il prit directement celle de Portoric.

Mais, en mettant à la voile, il détacha un de ſes Vaiſſeaux, ſous la conduite de Jean-Perez d'*Ortubia*, auquel il donna pour Pilote Antoine d'*Alaminos*, avec deux Indiens fort intelligens ; tous chargés d'une entrepriſe ſecrette, à laquelle il paroît qu'il renonçoit lui-même, quoiqu'elle eût fait le principal motif de ſon Voyage. Ponce de Leon avoit amaſſé de grands biens. Il avoit de l'expérience, de l'eſprit, & du courage. L'eſpérance de découvrir de nouvelles Terres avoit ſervi de prétexte à ſon armement, & ce deſſein n'avoit été condamné de

Imagination romaneſque de Ponce de Leon.

Ponce de Leon. 1512.

personne. Cependant il venoit d'une espece de folie, qui lui étoit commune avec plusieurs autres Espagnols, & qui est devenue comme une tache pour sa gloire. Une ancienne tradition des Antilles avoit persuadé à tous les Indiens que dans une Isle, nommée *Bimini*, du nombre des Lucayes & proche du Canal de Bahama, il y avoit une Fontaine, dont les eaux avoient la vertu de rajeunir les Vieillards, qui s'y baignoient. Il paroît que les Insulaires de Cuba avoient été les plus ardens à chercher cette précieuse source ; & l'on voyoit encore, dans l'Isle de Bimini, un Village qu'ils avoient formé. Herrera le place néanmoins dans le Continent de la Floride, & prétend qu'on attribuoit aussi la vertu de rajeunir à un Fleuve de la même Province. Ces Peuples étoient si crédules, qu'il n'est pas surprenant de les voir livrés à cette chimere ; mais quelque penchant qu'on suppose aux Espagnols pour le Merveilleux, il est difficile de concevoir à quel point ils se remplirent d'une si folle opinion. Quelques-uns n'en furent jamais détrompés ; & quoique plusieurs Avanturiers de leur Nation eussent perdu vraisemblablement la vie dans cette recherche, puisqu'on n'a

Il cherche la Fontaine de Jouvence.

Elle est cherchée par d'autres Avanturiers.

PONCE DE LEON. 1512.

jamais appris qu'ils en fussent revenus, on s'imagina que la seule raison qu les empêchoit de reparoître, c'étoi qu'ayant trouvé ce qu'ils cherchoient, ils ne vouloient plus sortir de ce dé licieux séjour, où ils jouissoient de l'abondance de tous les biens & d'un Printems perpétuel. Personne ne fu plus enchanté de ces douces rêverie que Ponce de Leon. Un autre égaremen d'imagination lui avoit fait esperer l découverte d'un troisiéme Monde & comme c'étoit trop peu, pour un si vaste entreprise, que les jour qui lui restoient dans l'ordre de l nature, il vouloit commencer par l renouvellement de ceux qui s'étoien écoulés, & s'assurer pour toujours d'un vigoureuse jeunesse. Dans la cours qu'on vient de représenter, il s'étoi informé continuellement de la mervei leuse Fontaine ; il avoit goûté de tou tes les eaux, jusqu'à celles des Marai les plus bourbeux : ce qui fait voir suivant la réflexion d'un Historien don j'emprunte les termes (3), combien le réputations humaines ont quelquefo peu de solidité dans leur fondement

Recherche d'un troisiéme Monde.

(3) Tout ce récit étant fort obscur dans les Historiens Espagnols, on fait ici plus de fond sur les Mémoires de l'Histori de St. Domingue. Liv. pages 124 & suivantes.

C

car la découverte de la Floride, quoique dûe au ſeul haſard, n'a pas laiſſé d'immortaliſer un Avanturier qui ne la fit qu'en courant après une chimere. D'ailleurs ſon Voyage devint fort utile, par la connoiſſance qu'il donna du Canal qui porte aujourd'hui le nom de nouvel Canal de Bahama, & que les Navigateurs commencerent bientôt à ſuivre, pour retourner en Europe. De-là auſſi l'établiſſement du Port de la Havana, qui n'eſt qu'à deux petites journées du Canal, pour ſervir d'entrepôt à tous les Vaiſſeaux qui venoient de la nouvelle Eſpagne. Mais, d'un autre côté, la formation de ce Port paſſe pour une des principales cauſes de la décadence de l'Iſle (4) Eſpagnole.

PONCE DE LEON. 1512.

Comment ces réveries ſont revenues utiles.

Ortubia & d'Alaminos furent plus heureux que celui dont ils exécutoient les ordres. S'ils ne trouverent pas la Fontaine, ils arriverent du moins à l'Iſle de Bimini, dont le ſeul avantage conſiſtoit dans une fraîcheur extraordinaire, cauſée par le grand nombre d'arbres & de ruiſſeaux dont elle eſt remplie. Ponce de Leon, dont les vûes ne purent demeurer ſecrettes, & qui

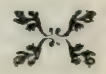
Iſle de Bimini.

(4) *Ibidem.*

arriva fort mal en ordre à Portoric, y essuya les railleries de ceux qui le voyoient revenir plus vieux qu'il n'étoit parti. Mais il se consola par l'honneur d'avoir découvert la Floride ; & cette nouvelle, qu'il porta lui-même à la Cour, lui fit obtenir un accueil si favorable que le Roi lui accorda la permission de mener des Colonies dans les Pays dont on lui devoit la connoissance, & d'y bâtir des Forts, avec le titre de Gouverneur, & le droit de lever du monde en Espagne & dans les Indes. On ignore quels furent les obstacles qui l'arrêterent ; mais il étoit encore en Espagne vers la fin de 1514 ; & le Roi l'ayant chargé alors d'aller faire la guerre aux Carraïbes, qui désoloient l'Isle de Portoric, il retourna dans cette Isle, d'où il ne sortit point avant l'année 1521 (5).

Retour de Ponce de Leon à Portoric.

(5) *Ibidem.*



SUITE DES DE'COUVERTES 1512.

Suite des Affaires des Indes, & Découverte de la Mer du Sud par NUGNEZ DE BALBOA.

ON avoit vû, dans le même-tems, à la Cour d'Eſpagne, Perez de Cordoue, Supérieur des Dominiquains de l'Iſle Eſpagnole, qui avoit ſuivi de près Monteſino, pour y ſoutenir la cauſe des Indiens; & ſes ſollicitations y avoient fait tenir pluſieurs Conſeils, où les plaintes de ces deux Miſſionnaires avoient trouvé quelque (6) faveur. Cependant le Roi fit appeller un jour le Pere de Cordoue, & lui dit, après avoir loué ſon zéle, que l'avis de la plûpart des Juriſconſultes & des Théologiens du Royaume étoit de ne rien changer à l'ordre établi; qu'on apporteroit du remede aux abus, mais que les Miſſionnaires devoient ceſſer leurs invectives contre des uſages approuvés d'un ſi grand nombre de Perſonnes ſages, & ſe contenter, comme ils avoient fait auparavant, d'édifier les Indes par la ſainteté de leur vie, ſans ſe mêler de la Police & du Gouvernement. Ce langage fit comprendre, aux Domini-

Concluſions de l'affaire de Monteſino.

(6) *Ibidem*, Chap. 10.

SUITE DES DE'COUVERTES 1512.

quains, qu'il leur feroit fort difficile à l'avenir de vivre en bonne intelligence avec les Efpagnols du Nouveau Monde. Ils fupplierent le Roi de permettre qu'ils allaffent prêcher l'Evangile dans les Provinces où leur Nation n'avoit point encore d'Etabliffement ; & lui ayant fait goûter leur projet, ils obtinrent un ordre pour l'Amiral, de leur fournir tout ce qui étoit néceffaire à leur entreprife.

Il retourne à l'Efpagnole avec le Pere Cordoue.

Cordoue & Montefino s'embarquerent pour l'Efpagnole, & trouverent l'Amiral difpofé à leur accorder tout ce qu'ils défiroient. C'étoit la Côte de Cumana qu'ils avoient choifie, pour y commencer leurs travaux Apoftoliques. Cordoue n'y paffa point, parce que d'autres ordres de la Cour rendirent fa préfence néceffaire pour la fondation de quelques nouveaux Couvents dans l'Ifle Efpagnole : mais il y envoya Montefino, avec un autre *Cordoue*, que l'Hiftorien diftingue par le nom de *François*, & Jean *Garces*. Montefino étant tombé malade en paffant à Portoric, fes deux Compagnons ne continuerent pas moins leur route, & débarquerent à la Pointe de Venezuela, dans le lieu où l'on bâtit enfuite la Ville de Cafco, fur les ruines d'une Bourgade

Montefino eft envoyé à la Côte de Cumana.

Indienne qui avoit reçu d'Ojeda le nom de petite Venise. Cette Bourgade subsistoit encore, & les deux Missionnaires y furent bien reçus des Indiens. Ils ne les disposerent pas moins heureusement à recevoir les lumieres de l'Evangile; & leur zéle commençoit à se promettre beaucoup de succès, lorsqu'un Navire Espagnol vint ruiner de si belles espérances. On cherchoit alors à surprendre les Indiens, & à les enlever, pour en faire un odieux commerce, qui sans être ouvertement autorisé, trouvoit de la protection dans les Officiers Royaux, lorsqu'on leur faisoit part du butin. Cette injuste violence étoit colorée du titre d'Expédition contre les Cannibales, surtout depuis qu'il étoit permis, par une Déclaration du Roi, de réduire à l'Esclavage tous ceux qui étoient accusés de manger de la chair humaine; & l'on n'apportoit pas beaucoup de soin à distinguer les coupables. Comme ce n'étoit pas la premiere fois qu'on eût enlevé des Indiens sur la Côte de Cumana, ces Peuples étoient dans la défiance; mais ils furent rassurés par la présence des Missionnaires; & loin de penser à la fuite, ils firent un accueil fort civil aux Espagnols. Plusieurs jours se

SUITE DES DÉCOUVERTES 1512.

Violences exercées contre les Indiens.

Suite des Découvertes 1512.

Si les Ordonnances du Souverain étoient violées avec cette audace, par ceux dont le devoir étoit de les faire exécuter, quelle devoit être la conduite du commun des Espagnols à l'égard des malheureux Indiens? Aussi les accuse-t'on de les avoir traités avec des excès de barbarie, qu'on ne peut représenter sans horreur (8).

Barbarie des Espagnols.

» Ils les » accouploient pour le travail, comme » des Bêtes de somme; & les ayant » excessivement chargés, ils les for- » çoient de marcher, à grands coups » de fouet. S'ils tomboient sous la » pesanteur du fardeau, on redoubloit » les coups, & l'on ne cessoit point de » frapper qu'ils ne fussent relevés. On » séparoit les Femmes de leurs Maris. » La plûpart des Hommes étoient con- » finés dans les Mines, d'où ils ne » sortoient point, & les Femmes étoient » employées à la culture des terres. » Dans leurs plus pénibles travaux, les » uns & les autres n'étoient nourris » que d'herbes & de racines. Rien » n'étoit plus ordinaire que de les voir » expirer sous les coups, ou de pure

(8) L'Ouvrage de Barthelemi de las Casas est entre les mains de tout le monde. Mais, pour éviter un horrible détail, on se borne à quelques traits généraux.

SUITE DES DÉCOUVERTES 1512.

» fatigue. Les Meres, dont le lait avoit » tari, ou s'étoit corrompu, faute de » nourriture, tomboient mortes de » foiblesse ou de désespoir, sur le corps » de leurs Enfans, morts ou moribonds. » Quelques Insulaires s'étant réfugiés » dans les Montagnes, pour se dérobber » à la tyrannie, on créa un Officier » sous le titre d'*Alguasil del Campo*, » pour donner la chasse à ces Trans- » fuges; & cet Exécuteur de la van- » geance publique se mit en campagne » avec une Meute de Chiens, qui » déchirerent en piéces un très-grand » nombre de ces Misérables. Quantité » d'autres, pour prévenir une mort si » cruelle, avalerent du jus de Manioc, » qui est un poison très-violent, ou se » pendirent à des arbres, après avoir » rendu ce funeste service à leurs Fem- » mes & à leurs Enfans. Tels étoient » ces Départemens qu'on représentoit » à la Cour, comme nécessaires pour » la conversion de ces Peuples, & qui » étoient approuvés par les Docteurs » d'Espagne (9).

NUGNEZ DE BALBOA.

Sa conduite dans le Darien.

La violence n'étoit pas moins employée dans l'Etablissement du Darien, ou Nugnez Balboa jugeoit cette voie nécessaire, pour se faire, en Espagne,

(9) Histoire de Saint Domingue, Liv. 5. p. 132.

Suite des Découvertes 1512.

Si les Ordonnances du Souverain étoient violées avec cette audace, par ceux dont le devoir étoit de les faire exécuter, quelle devoit être la conduite du commun des Espagnols à l'égard des malheureux Indiens ? Aussi les accuse-t'on de les avoir traités avec des excès de barbarie, qu'on ne peut représenter sans horreur (8). » Ils les » accouploient pour le travail, comme » des Bêtes de somme ; & les ayant » excessivement chargés, ils les for- » çoient de marcher, à grands coups » de fouet. S'ils tomboient sous la » pesanteur du fardeau, on redoubloit » les coups, & l'on ne cessoit point de » frapper qu'ils ne fussent relevés. On » séparoit les Femmes de leurs Maris. » La plûpart des Hommes étoient con- » finés dans les Mines, d'où ils ne » sortoient point, & les Femmes étoient » employées à la culture des terres. » Dans leurs plus pénibles travaux, les » uns & les autres n'étoient nourris » que d'herbes & de racines. Rien » n'étoit plus ordinaire que de les voir » expirer sous les coups, ou de pure

Barbarie des Espagnols.

(8) L'Ouvrage de Barthelemi de las Casas est entre les mains de tout le monde. Mais, pour éviter un horrible détail, on se borne à quelques traits généraux.

SUITE DES DÉCOUVERTES 1512.

» fatigue. Les Meres, dont le lait avoit » tari, ou s'étoit corrompu, faute de » nourriture, tomboient mortes de » foiblesse ou de désespoir, sur le corps » de leurs Enfans, morts ou moribonds. » Quelques Insulaires s'étant réfugiés » dans les Montagnes, pour se dérobber » à la tyrannie, on créa un Officier » sous le titre d'*Alguasil del Campo*, » pour donner la chasse à ces Trans- » fuges; & cet Exécuteur de la van- » geance publique se mit en campagne » avec une Meute de Chiens, qui » déchirerent en piéces un très-grand » nombre de ces Misérables. Quantité » d'autres, pour prévenir une mort si » cruelle, avalerent du jus de Manioc, » qui est un poison très-violent, ou se » pendirent à des arbres, après avoir » rendu ce funeste service à leurs Fem- » mes & à leurs Enfans. Tels étoient » ces Départemens qu'on représentoit » à la Cour, comme nécessaires pour » la conversion de ces Peuples, & qui » étoient approuvés par les Docteurs » d'Espagne (9).

NUGNEZ DE BALBOA.

Sa conduite dans le Darien.

La violence n'étoit pas moins employée dans l'Etablissement du Darien, ou Nugnez Balboa jugeoit cette voie nécessaire, pour se faire, en Espagne,

(9) Histoire de Saint Domingue, Liv. 5. p. 132.

SUITE DES DÉCOUVERTES NUGNEZ DE BALBOA. 1512.

un mérite de ses services. Il avoit appris, par des Lettres de Zamudio, son Négociant à la Cour, que le Roi étoit fort irrité contre lui ; & que sur les plaintes d'Enciso, il avoit été condamné, par une Sentence formelle, à l'indemnifer de toutes les pertes qu'il lui avoit causées. A la vérité, Ferdinand n'avoit pas voulu que la partie criminelle des accusations fût jugée sans avoir entendu ses défenses ; mais Balboa ne comprit pas moins qu'il lui seroit difficile de résister aux mauvais offices de ses Ennemis, s'il ne méritoit l'abolition du passé par quelque action d'éclat ; & ce motif devint la source d'un mélange de cruautés & d'héroïques entreprises, dont on verra recueillir d'immenses trésors à l'Espagne.

Voyages qu'il entreprend pour chercher des richesses imaginaires.

Il avoit appris, de quelques Prisonniers Indiens, que dans une Province, nommée *Dabayda*, peu éloignée de la Colonie Espagnole, il y avoit un Cacique du même nom, qui comptoit entre ses richesses un Temple plein d'or. Cette nouvelle ayant échauffé le courage de ses gens, il embarqua cent soixante des plus braves, dans deux Brigantins, dont il confia l'un à Colmenarez, avec ordre de prendre sa route par une Riviere deux fois plus

grande que celle du Darien, & qui en est éloignée de neuf lieues à l'Est. Un Cacique voisin, nommé *Comaco*, & mal disposé pour les Espagnols, s'étoit retiré dans le Pays de Dabayda, pour y porter l'avis de leur dessein. Nugnez commença lui-même la conquête de ses Terres, d'où il tira la valeur de sept mille Castillans, en piéces & en joyaux d'or. Ensuite, descendant vers la Mer, qui est le Golfe d'Uraba, où les deux grandes Rivieres se déchargent, il y essuya une furieuse tempête, qui fit périr un Canot où il avoit mis son or, mais qui ne l'empêcha point de joindre Colmenarez dans la Riviere où il s'étoit déja rendu, & qui reçut le nom de *Rio de las Redes*, parce qu'on y avoit trouvé quantité de Rets sur ses bords. Un Cacique, nommé *Yuriu*, leur fournit des vivres en abondance. Après avoir remonté l'espace de douze lieues, ils rencontrerent une Isle, que la multitude d'arbres à Casse, dont elle étoit remplie, fit nommer *Canna Fistola*; & l'avidité des Espagnols à manger de ce fruit faillit de leur causer la mort à tous. Ils continuerent de remonter, à la droite de l'Isle, jusqu'à la vûe d'une autre Riviere, qui se jette dans la

SUITE DES DE'COUVERTES NUGNEZ DE BALBOA. 1512.

Riviere qu'il nomme Rios de las Redes.

Isle nommée Canna Fistola.

Suite des Découvertes Nugnez de Balboa. 1512.

grande, & dont l'eau leur parut si noire, qu'ils lui donnerent le nom de *Rio Negro*. Cinq ou six lieues de plus les firent arriver sur les Terres d'un Cacique nommé *Abenamechey*, où ils découvrirent un Village d'environ cinq cens Maisons, dont la plûpart des Habitans prirent la fuite. Le Cacique, ayant entrepris de résister avec les plus résolus, eut le bras presque abbatu d'un coup de sabre, & n'en tomba pas moins au pouvoir des Espagnols. Ici, Colmenarez suivit une des Rives, pour observer les mouvemens des Indiens; & Nugnez rangea l'autre, jusqu'à une troisiéme Riviere, qui se joignoit à celle où ils étoient tous deux; & dans laquelle il ne craignit pas de s'engager avec la moitié de son monde. Il s'en fioit à ses Guides, qui l'avertirent bientôt qu'il étoit sur les Terres de Dabayda.

Rio Negro.

Pays où les Maisons sont bâties sur des arbres.

Cette Région étant pleine de Marais & de Lacs, & la terre presque sans cesse inondée, les Maisons y étoient d'une forme dont on ne connoît pas d'autre exemple. Elles étoient bâties sur les plus gros arbres, qui les enveloppoient de leurs branches, & qui les couvroient de leur feuillage. On y trouvoit des Chambres & des

Suite des Découvertes Nugnez de Balboa. 1512.

Cabinets, d'une charpente aussi forte que dans les Maisons ordinaires, & chaque famille étoit ainsi logée séparément. Chaque Maison avoit deux échelles; l'une qui conduisoit jusqu'à la moitié de l'arbre; & l'autre, depuis la moitié jusqu'à la porte de la premiere Chambre. Ces échelles étoient de Canne, & par conséquent si legeres, que se levant facilement le soir, les Habitans étoient en sûreté pendant la nuit, du moins contre les attaques des Tigres & d'autres Animaux voraces, qui étoient en fort grand nombre dans la Province. Ils avoient leurs Magasins de vivres dans ces Maisons aëriennes; mais ils laissoient leurs Liqueurs au pied de l'arbre, dans des vaisseaux de terre: & lorsque les Seigneurs étoient à manger, leurs Valets avoient tant d'adresse & de promptitude à descendre & à monter, qu'ils n'y employoient pas plus de temps qu'on n'en met du buffet à la table.

Comment le Cacique Dabayda est forcé dans sa maison.

Le Cacique Dabayda, qui étoit dans son Palais, c'est-à-dire, sur son arbre, lorsqu'il vit paroître les Castillans, se hâta de faire lever les échelles. Ils l'appellerent à haute voix, & l'exhorterent à descendre sans crainte. Il répondit qu'il n'avoit offensé person-

SUITE DES DE'COUVERTES NUGNEZ DE BALBOA. 1512.

ne, & que n'ayant rien à démêler avec des Etrangers qu'il ne connoiſſoit pas, il demandoit en grace qu'on le laiſſât tranquille dans ſa Maiſon. On le menaça de couper les arbres par le pié, ou d'y mettre le feu; & ſur le refus qu'il fit encore, on mit la hache au pié de l'arbre qu'il habitoit. Le bruit, & la vûe des morceaux qui voloient en éclats, l'obligerent enfin de deſcendre, avec ſa Femme & deux de ſes Fils. On lui demanda s'il avoit de l'or. Il répondit qu'il n'en avoit point dans ce lieu, parce que ce métal ne lui étoit d'aucun uſage pour vivre; mais que ſi les Caſtillans en deſiroient avec tant d'ardeur qu'ils ſe cruſſent en droit de troubler le repos d'autrui pour en obtenir, il étoit prêt à leur en faire apporter d'une Montagne voiſine. Ils prirent d'autant plus de confiance à cette promeſſe, qu'il leur laiſſa ſa Femme & ſes deux Fils pour gage de ſon retour. Mais, après l'avoir inutilement attendu pendant pluſieurs jours, ils reconnurent qu'ils avoient été trompés par un Sauvage, & que leurs Otages mêmes qu'ils avoient fait remonter dans leurs Maiſons, d'où ils ne s'imaginoient pas qu'ils puſſent deſcendre ſans échelles, avoient trouvé le moyen de

s'évader pendant la nuit. Tous les autres arbres étant abandonnés de même par leurs Habitans, Nugnez, qui se voyoit à quelque distance de son Brigantin, & qui pouvoit être surpris à tous momens par des forces plus nombreuses que les siennes, dans un Pays aussi couvert d'eau que de bois, prit le parti de retourner à Bord. Il se hâta même de rejoindre Colmenarez, sur la Riviere Noire ; & pour surcroît de chagrin, il apprit, en y arrivant, que plusieurs Castillans, qui s'étoient débandés, avoient été massacrés par les Indiens (10).

SUITE DES DÉCOUVERTES NUGNEZ DE BALBOA. 1512.

En effet, tous les Caciques du Pays, allarmés pour leur vie & leur repos, avoient déja pris la résolution de se réunir, pour exterminer de cruels Brigans, qui venoient les attaquer sans avoir reçu d'eux la moindre offense. Abenamechey, qu'on avoit dédaigné d'enlever pour l'esclavage, dans l'état où on l'avoit laissé, couroit par les Bois, en poussant de grands cris, & montrant son bras coupé à tous ceux qu'il rencontroit. Ils se rassemblerent jusqu'à six cens, qui chercherent leurs Ennemis, avec d'horribles marques de fureur. Cependant, à peine eurent-

Soulemement de tous les Caciques.

(10) *Ibidem.*

SUITE DES DE'COUVERTES NUGNEZ DE BALBOA. 1512.

ils éprouvé l'effet des arquebuſes, que leur courage ſe ralentit. Les lances & les épées des Caſtillans en firent un effroyable carnage. Ceux dont on put ſe ſaiſir furent envoyés à la Colonie du Darien, pour y être employés aux travaux publics; & le reſte ayant diſparu par la fuite, alors Nugnez ſe crut aſſez ſupérieur à toute crainte, pour laiſſer, dans le Village d'Abenamechey, trente Hommes, ſous le commandement de *Barthelemi* d'*Hurtado*, avec ordre de contenir les Indiens dans la ſoumiſſion, & de chercher ce qui ſe trouvoit d'or dans la Province. Enſuite il reprit le chemin de la Colonie, où ſa préſence étoit déja néceſſaire pour arrêter les Factions. Mais Hurtado ſe vit bientôt forcé, par les maladies & par d'autres craintes, d'abandonner ſon Poſte aux Caciques, qui ſe raſſemblerent pour l'attaquer. Il n'arriva pas ſans peine à Sainte-Marie du Darien; & l'on y fut preſqu'auſſitôt informé, par une Indienne qui avoit ſon Frere au ſervice de Comaco, que tous ces petits Princes, réſolus de ne pas ſouffrir plus long-tems des Etrangers dans leurs Terres, avoient formé une Armée conſidérable, aux environs de *Tichiri*. Nugnez ſe hâta

Les Eſpagnols ſont forcés de retourner à leur Colonie.

SUITE DES DE'COUVERTES NUGNEZ DE BALBOA. 1512.

d'autant plus de les prévenir, qu'il apprit en même-tems qu'ils en vouloient particuliérement à lui, & qu'ils avoient chargé quarante de leurs plus adroits Tireurs d'employer la trahiſon pour le tuer. Il partit, à la tête de ſoixante & dix Hommes; tandis que Colmenarez, avec une autre troupe, prit une route différente, pour le joindre au même terme. Les Indiens qui ne croyoient pas leurs deſſeins éventés, & qui ſe promettoient tout de leur nombre, par une fauſſe prévention, remarque l'Hiſtorien, qui leur étoit commune à tous, & qui les abuſoit toujours (11), étoient à tenir Conſeil dans le Village de Tichiri, ſur la maniere dont ils devoient attaquer la Colonie Etrangere, & ſur le partage du butin. Deux corps de Caſtillans, qui ſe firent voir tout d'un coup, & qui les prirent des deux côtés, après avoir commencé à les épouvanter par une furieuſe décharge de leurs arquebuſes, trouverent peu de réſiſtance dans cette foible & timide Aſſemblée. Ils en firent une cruelle boucherie; & ceux qui échapperent à la mort, ou à l'eſclavage, n'eurent pas d'autre reſ-

Vangeance qu'ils tirent des Indiens.

(11) Le même, Liv. 9. Chap. 6.

Suite des Découvertes Nugnez de Balboa. 1512.

ſource que la fuite. Colmenarez, qui avoit été le plus heureux à faire des Priſonniers, fit pendre auſſi-tôt les Principaux, pour augmenter la terreur de ceux qui s'étoient diſperſés. Une victoire ſi complette ayant mis toute la Province ſous le joug, Nugnez y fit bâtir un Fort, qui acheva d'y établir la domination de l'Eſpagne (12).

1513. Autre Voyage de Nugnez de Balboa.

Mais cette conquête ne lui fit pas perdre de vûe une entrepriſe beaucoup plus importante, qu'il n'avoit pas ceſſé de méditer, depuis les lumieres qu'il avoit tirées du jeune Comage. Après y avoir préparé ſes gens, par ſes exhortations & par ſes plus hautes eſpérances, il partit avec cent ſoixante Hommes & le jeune Cacique pour Guide, dans un Brigantin, qui le porta, par Mer, juſqu'aux Terres d'un Cacique, nommé *Careta*, avec lequel il avoit fait alliance. De-là, il prit le chemin des Montagnes, pour entrer dans le Pays de *Ronca*, autre Cacique qui ſe cacha dans des lieux fort ſecrets, à l'approche des Caſtillans, mais qui ſe raſſurant enſuite, par l'exemple de ſon voiſin, prit le parti d'aller volontairement au-devant d'eux,

(12) *Ibidem*, Chap. 7.

SUITE DES DÉCOUVERTES NUGNEZ DE BALBOA. 1513.

& d'acheter leur amitié par l'offre de out ce qu'il avoit d'or. Nugnez accepta l'autant plus joyeusement la sienne, qu'il étoit bien aise de s'assurer la liberté lu passage pour toutes sortes d'événemens. Ensuite s'étant engagé dans les Montagnes fort hautes, il eut à combattre une nombreuse Armée de Barbares, dont il tua six cens, à coups l'arquebuse & par les morsures de ses Chiens. Le Cacique, nommé *Quarequa*, y périt avec honneur : mais son Frere & d'autres Seigneurs, qu'on prit en habits de Femmes, furent abandonnés aux Chiens, sur le simple soupçon qu'ils étoient livrés à de honteuses débauches. Entre les dépouilles les Vaincus, on trouva une assez grosse quantité d'or.

Découverte de la Mer du Sud.

Quoique le jeune Comagre eût assuré, avec raison, qu'il n'y avoit que six jours de chemin depuis les Terres de Ronca jusqu'au sommet d'une Montagne, d'où l'on découvroit une immense étendue d'eau, la difficulté des passages & celle de trouver des vivres y firent employer vingt-cinq jours. Enfin l'on arriva fort près de cette élévation, la plus grande de tout le Pays qu'on avoit traversé ; & Nugnez y voulut monter seul, pour jouir le

Suite des Découvertes Nugnez de Balboa. 1513.

Joie de Balboa.

premier d'un ſpectacle qu'il deſiroit depuis ſi long-tems. A la vûe de la Mer, qu'il ne put méconnoître, il ſe mit à genoux, il étendit les bras vers le Ciel en rendant graces à Dieu d'un événement ſi avantageux à ſa Patrie & ſi glorieux pour lui-même. Tous ſes gens, appellés par ce ſignal, s'empreſſerent de le ſuivre. Il recommença devant eux la même cérémonie, qu'ils imiterent tous, à la vûe des Indiens étonnés, qui ne pouvoient s'imaginer le ſujet d'une ſi grande joie (13).

Son caractere.

Il ne manqua point de faire obſerver qu'il ne devoit reſter aucun doute de la bonne foi du jeune Cacique, puiſque ſon récit s'accordoit avec toutes les circonſtances. Il ajouta qu'avec des richeſſes immenſes, on devoit s'attendre à découvrir de nouvelles Nations, & par conſéquent à voir l'Evangile plus répandu que jamais dans le Nouveau Monde. Nugnez avoit autant d'agrément dans le langage, que dans toutes ſes qualités extérieures. Il y joignoit des manieres affables, & beaucoup de compaſſion pour les moindres maux de ceux qu'il voyoit ſouffrir. Sa hadieſſe étoit éprouvée dans les

(13) Le même, Liv. 10. Chap. 1.

dangers ; sa patience, dans les plus rudes travaux, & les ressources de sa prudence, dans les occasions les plus embarrassentes. Aussi tous ses gens marquerent-ils une extrême satisfaction de l'entendre, & beaucoup d'ardeur à le suivre. Mais avec si peu de monde, il ne crut pas devoir s'engager plus loin, sans s'être assuré de tous les Caciques, dont il avoit de la résistance à craindre, ou du secours à espérer. Il se borna donc à prendre possession, pour les Rois ses Maîtres, du Pays qui l'environnoit & de la Mer qu'il venoit de découvrir. Le même jour, après avoir fait élever de gros tas de pierres, planter des Croix, & graver le nom de Ferdinand sur l'écorce des plus grands arbres, il entra dans la Mer jusqu'à la ceinture, l'épée dans une main & le bouclier dans l'autre. Dans cette situation, adressant la parole aux Castillans & aux Indiens qui bordoient le rivage : Vous êtes témoins, leur dit-il, que je prends possession de cette Partie du Monde pour la Couronne de Castille ; & je saurai bien lui en conserver le Domaine avec cette (14) épée.

SUITE DES DÉCOUVERTES NUGNEZ DE BALBOA. 1513.

Comment il prend possession de la Mer du Sud au nom de la Castille.

Ensuite, ayant soumis quelques Ca-

(14) *Ibid.* Chap. 2.

SUITE DES DÉCOUVERTES NUGNEZ DE BALBOA. 1513.

Golfe de Saint-Michel.

Tempête horrible.

ciques voisins, dont les plus redoutables & les plus riches se nommoient *Chiapera* & *Coquera*, il embarqua tous ses gens sur neuf Canots, pour s'avancer sur les Côtes du Golfe où il étoit, & qu'il avoit nommé *Saint-Michel.* Mais à peine eut-il quitté le rivage, qu'une furieuse tempête le jetta dans le plus grand péril qu'il eût jamais essuié. Les Indiens mêmes en parurent épouvantés. Mais, comme ils excelloient à nâger, ils eurent l'adresse d'attacher les Canots deux à deux avec des cordes, pour les rendre plus capables de résister aux flots, & celle de les conduire, entre quantité de petites Isles, jusqu'à la Pointe d'une plus grande, où ils ne les amarrerent pas moins habilement aux arbres & aux rochers. La nuit qui survint avant le retour du beau tems, prépara aux Castillans une scène encore plus effrayante. Les eaux ayant cru jusqu'au jour, l'Isle se trouva toute inondée, sans qu'on apperçût aucun reste de terre; & comme on avoit passé la nuit sur les Rochers, ceux qui visiterent les Canots furent consternés d'en trouver une partie en pièces, & d'autres entr'ouverts ou remplis de sable & d'eau. Le bagage & les vivres avoient été emportés par

Extrêmités auxquelles Balboa est réduit.

la violence des flots. On n'eut pas d'autre ressource, dans un si grand péril, que d'arracher l'écorce des arbres, & de la mâcher avec des herbes, pour s'en servir à boucher les fentes des Canots qui n'étoient pas absolument brisés ; & l'on entreprit de gagner la terre sur de si frêles Bâtimens, en suivant les Indiens qui les précédoient à la nâge. Nugnez, aussi pressé de la faim que tous les autres, avoit recommandé à ses Guides d'aborder dans la Terre d'un Cacique, nommé *Tomaco*, dont ils lui avoient vanté l'abondance. Mais voyant les Indiens disposés à lui résister, il se mit à la tête de ses plus braves gens, avec ses Chiens, qui n'étoient pas moins affamés qu'eux ; & dans sa descente il fit un carnage effroyable de ses Ennemis. Le Cacique même y fut blessé ; & pendant quelques jours cette disgrace ne parut servir qu'à redoubler sa fureur. Cependant, ayant appris de ses Voisins que les Castillans avoient bien traité ceux qui les avoient reçus civilement, il leur envoya son Fils, avec des vivres & un présent, dont la seule vûe leur fit oublier toutes leurs fatigues. C'étoit un amas d'or, de six cens quatorze pesos, & deux cens quarante Perles d'une grosseur extraordinaire.

SUITE DES DE'COUVERTES NUGNEZ DE BALBOA. 1513.

On lui donne beaucoup d'or & de Perles.

Suite des Decouvertes Nugnez de Balboa. 1513.

Les Perles n'avoient que le défaut d'être un peu ternies, parce que les Indiens mettoient les Huitres au feu pour les ouvrir. Mais on leur apprit une méthode plus ſimple; & Tomaco, voyant l'admiration de ſes Hôtes pour des biens dont il faiſoit peu de cas, leur en fit pêcher douze marcs dans l'eſpace de quatre jours (15). Il aſſura Nugnez que le Cacique d'une Iſle, qui n'étoit éloignée que de cinq lieues, en avoit de plus groſſes encore, & que toute cette Côte, qui s'étendoit fort loin au Sud, produiſoit quantité d'or & d'autres richeſſes; mais dans l'affection qu'il avoit conçue pour lui, depuis qu'il avoit éprouvé la douceur avec laquelle il traitoit ſes Alliés, il lui conſeilla d'attendre une ſaiſon où la Mer fût plus tranquille; & les Caſtillans, rebutés par leur derniere Navigation, & la plûpart accablés de foibleſſe ou de maladie, preſſerent leur Chef de retourner au Darien. Il prit ſa marche par une autre route, pour acquérir une parfaite connoiſſance du Pays. Ce ne fut pas ſans peine & ſans danger qu'il traverſa de nouvelles Montagnes, parmi des Peuples ſi ſauvages,

Son retour au Darien.

(15) Le même, Liv. 10. Chap. 3.

qu'ils

qu'ils n'avoient entr'eux aucune communication, obligé ſouvent de s'ouvrir un paſſage par les armes, s'attachant, par ſes careſſes & ſes bienfaits, ceux qui lui fourniſſoient volontairement des vivres & de l'or, & faiſant dévorer par ſes Chiens tous les Caciques qui entreprenoient de lui réſiſter. Mais, quoique la plûpart de ces Malheureux ſoient nommés dans l'Hiſtoire, on n'y trouve aucune lumiere ſur la ſituation de leurs Terres. Enfin, le 29 de Janvier de l'année ſuivante, Nugnez rentra glorieux & triomphant dans la Colonie, avec plus de quarante mille peſos d'or, qu'il rapportoit de la dépouille des Indiens (16).

SUITE DES DE'COUVERTES. NUGNEZ DE BALBOA. 1513.

Son premier ſoin fut d'informer le Roi & ſes Miniſtres, de tant d'importantes Découvertes, & des ſuites qu'on devoit s'en promettre. Il chargea de ſes Lettres *Pierre d'Arbolancho*, & les accompagna d'une très-grande quantité d'or & de ſes plus belles Perles. Arbolancho partit au commencement de Mars, & ſon arrivée remplit de joie toute la Cour. Le Miniſtre des Indes, qui étoit paſſé alors au Siége de Burgos, & qui continuoit de gouverner les affaires des Indes avec une autorité preſ-

Il informe la Cour de ſes Découvertes.

(16) *Ibidem.* Chap. 3.

SUITE DES DE'COUVERTES. NUGNEZ DE BALBOA. 1513.

que souveraine, le reçut avec de grandes marques de faveur, & lui procura le même accueil du Roi. Ce Prince parut fort satisfait des services de Nugnez, & donna ordre au Prélat de ne pas les laisser sans récompense. Mais ce fut un malheur pour ce brave Avanturier, que son Député ne fut point arrivé deux mois plutôt. Les coups, qui devoient entraîner sa ruine, étoient déja portés. Ferdinand, à qui l'on avoit fait comprendre que la Colonie du Darien méritoit beaucoup d'attention, s'étoit déterminé à lui donner un Chef, dont le caractere & le rang fussent capables d'y établir l'ordre, & d'y faire respecter l'autorité Souveraine. Il avoit d'abord nommé, pour cette Commission, Dom *Diegue del Aguila*, qui s'étoit dispensé de l'accepter. On lui proposa aussi-tôt Dom *Pedrarias* d'*Avila*, Officier de naissance & de mérite, qui joignoit à la gloire des armes une grande réputation de galanterie. Quelques autres Seigneurs s'étoient mis sur les rangs; mais le crédit de l'Evêque de Burgos ayant fait donner la préférence à Pedrarias, on avoit travaillé à ses instructions avec tant de diligence, qu'il étoit parti peu de jours avant l'arrivée d'Arbolancho.

Balboa est supplanté à la Cour d'Espagne.

Pedrarias d'Avila est nommé pour lui succéder.

SUITE DES DE'COUVERTES. NUGNEZ DE BALBOA. 1513.

Il se rend au Darien : de qui il est accompagné.

La Flotte, qui le portoit, étoit de quinze Vaisseaux bien équipés. Il menoit avec lui *Jean de Queredo*, Franciscain, sacré sous le titre d'Evêque de Terre-ferme, un bon nombre de Missionnaires, & deux mille Hommes de guerre, ou destinés à peupler la Colonie. Le Roi lui avoit donné pour Lieutenant, *Jean d'Ayora*; pour Alcalde Major, *Jean d'Espinosa* qui fut dans la suite Président de l'Audience Royale de San-Domingo, & Gouverneur de l'Isle Espagnole; & pour Alguasil Major, Charge qui répond à celle de Grand Prévôt, ce même *Enciso* dont on a rapporté les avantures. Quelles que fussent les vûes de la Cour, ce choix parut de mauvais augure pour Nugnez, à ceux qui le virent tomber sur son Ennemi. La Flotte portoit aussi quatre Officiers Royaux, qui devoient composer, avec l'Evêque, le Conseil du Gouverneur; & l'on comptoit, dans ce nombre, Gonzale Fernandez d'Oviedo y Valdez (17), Auteur d'une Histoire du Nouveau Monde, qui est une des principales sources d'où les Historiens postérieurs ont tiré leurs lumieres.

(17) Son Emploi particulier étoit celui de Contrôleur des Mines, & des Fontes d'or.

SUITE DES DE'COUVERTES. NUGNEZ DE BALBOA. 1513.

Pedrarias arriva vers la fin de Juillet, au Golfe d'Uraba ; & faisant mouiller à quelque distance de Sainte-Marie, il y envoya donner avis des ordres de la Cour. L'Officier, qu'il chargea de cette Commission, se fit présenter d'abord au Commandant. Il fut surpris de voir un Homme si célébre en simple Camisole de coton, en Caleçon, & en Souliers de corde, occupé à faire couvrir de feuilles une assez mauvaise Case, qui lui servoit de demeure. Herrera, qui rapporte cette circonstance, observe que c'étoit par cette simplicité, que Nugnez étoit devenu la terreur de tant de Nations, & s'étoit tellement attaché tous les Habitans de la Colonie, qu'avec quatre cens cinquante Hommes, qu'on y comptoit à peine, il auroit empêché, s'il l'eût entrepris, toutes les forces de la Flotte d'Espagne de mettre Pedrarias en possession de son Gouvernement. Ce nouveau Gouverneur ne s'étoit pas même attendu d'y être reçu sans obstacle : mais il fut agréablement trompé. Son Officier, ayant déclaré à Nugnez que Dom Pedrarias d'Avila, nommé par le Roi au Gouvernement de cette Province, étoit dans la Rade avec sa Flotte, reçut pour réponse, que toute la Colonie étoit

Simplicité de la vie & du caractere de Balboa.

dispofée à respecter les volontés du Roi. Cependant il s'éleva dans la Ville un assez grand murmure. Il se fit des Assemblées, & Nugnez se vit le Maître de faire soulever tout le monde en sa faveur. Mais, ayant pris de bonne-foi le parti de la soumission, il ne voulut pas même qu'aucun de ses gens parût armé devant le Gouverneur ; & marchant au-devant de lui avec tous ses Braves, il se présenta, suivant les termes d'un Historien, comme un Président à la tête d'un Conseil. Après lui avoir fait un compliment respectueux, il le conduisit dans sa Cabane, où il lui fit servir un repas de Cassave, de Fruits & de Racines, avec de l'eau du Fleuve pour toute liqueur. Dès le jour suivant, Pedrarias vérifia ce qu'on avoit publié des grandes entreprises & des conquêtes de Nugnez. La Mer du Sud étoit découverte, & tout le Pays, jusqu'à cette Mer, avoit été soumis : mais les Espagnols qui venoient pour jouir de ces nouveaux avantages, & qui s'étoient flattés de trouver de l'or en étendant la main, se virent fort éloignés de leurs espérances, lorsqu'ils eurent appris ce qu'il en avoit coûté aux Conquérans pour s'enrichir.

SUITE DES DE'COUVERTES. NUGNEZ DE BALBOA. 1513.

Il se soumet à Pedrarias.

Etat du Darien, & conduite de Pedrarias.

Peu de jours après, le Gouverneur fit

SUITE DES DÉCOUVERTES. NUGNEZ DE BALBOA. 1513.

proclamer l'ordre, qu'il avoit apporté, de finir le Procès de Nugnez. L'Alcalde Major commença par faire arrêter cet illustre Accusé. On examina les charges contenues dans le Mémoire d'Enciso. Un Jugement du Conseil le condamna d'abord à une très grosse amende ; mais il fut mis ensuite en liberté. Pedrarias n'en prit pas moins ses instructions, pour former de nouvelles Peuplades dans des lieux dont on lui faisoit connoître les propriétés : mais pendant qu'il paroissoit vivre avec lui dans la meilleure intelligence, il écrivit au Roi que la Colonie du Darien n'étoit pas telle, à beaucoup près, que Nugnez l'avoit représentée. Avec sa Lettre, les anciens Habitans en firent partir d'autres, qui contenoient de grandes plaintes contre les nouveaux Officiers ; & la suite fit connoître que ces accusations étoient mieux fondées que les premieres. Pedrarias avoit trouvé la Colonie dans un état très florissant. Tout le monde y jouissoit d'un sort heureux. On n'y voyoit que des Fêtes ; on n'entendoit que des chants de joie, au son de toutes sortes d'instrumens. Les Terres étoient ensemencées & commençoient à fournir assez de vivres pour la nourriture des Habitans. Non-seule-

ment les Caciques étoient ſoumis, mais la plûpart portoient tant d'affection à leurs Vainqueurs, qu'un Eſpagnol pouvoit aller librement d'une Mer à l'autre. Auſſi le Roi, démêlant la vérité au travers des nuages, dont on vouloit l'obſcurcir, écrivit l'année ſuivante, à Pedrarias, que pour reconnoître les ſervices de Vaſco de Nugnez, il le créoit ſon Adelantade dans la Mer du Sud & dans les Provinces de Panama & de Coyba. Il ordonnoit qu'il fût obéi comme lui-même, & que tout ſubordonné qu'il devoit être au Gouverneur Général, il ne fût gêné en rien ſur tout ce qui regardoit le bien public. Ce Prince ajoûtoit qu'il reconnoîtroit le zele de Pedrarias pour ſa Perſonne, au traitement qu'il feroit à Nugnez, dont il vouloit qu'il prît les avis, dans toutes ſes entrepriſes.

SUITE DES DE'COUVERTES. NUGNEZ DE BALBOA. 1513.

Ordres de la Cour pour récompenſer Balboa.

Des ordres ſi flatteurs ne firent qu'avancer ſa perte. Pedrarias étoit bien éloigné de la douceur qui avoit fait tant d'Amis à l'Adelantade. Oviedo étoit déja retourné ſecrettement en Caſtille, pour y faire ſes plaintes contre lui. Nugnez avoit écrit de ſon côté, à la Cour, une Lettre du 15 d'Octobre dans laquelle il ne ſe plaignoit pas moins du nouveau Gouverneur. L'Evêque entre-

Ils ne ſervent qu'à ſa perte.

SUITE DES DÉCOUVERTES. NUGNEZ DE BALBOA. 1513.

prit de les réconcilier ; mais ses soins eurent peu de succès, puisque Pedrarias, aigri par quelques faux rapports, prit enfin la résolution de perdre un Homme dont le mérite lui avoit causé de l'ombrage. Il lui fit un Procès criminel, dans lequel la mort de Nicuessa & les violences exercées contre Enciso lui furent encore reprochées. On y ajouta le crime de félonie, qu'on fit consister dans l'intention supposée d'usurper le Domaine du Roi. En vain Nugnez se récria contre ces accusations, dont les unes étoient déplacées, après le Jugement de l'Alcalde Major, & les autres absolument fausses. Il eut la tête coupée à Sainte-Marie, à l'âge de quarante-deux ans ; & sa mort fit perdre au Roi le meilleur Officier qu'il eût alors dans les Indes. Ce qu'il avoit fait, en si peu d'années, ne laissa aucun doute qu'il n'eût bientôt découvert & conquis le Pérou, si la Cour ne lui eût pas ôté le Commandement, lorsqu'il se disposoit à partir pour cette expédition. Les Peres de Saint Jerôme, qui jouissoient alors d'une grande autorité dans les Indes, témoignerent un vif ressentiment contre Pedrarias, & lui en écrivirent dans des termes qui lui firent connoître ce que toute l'Amérique pensoit de sa conduite.

Pedrarias lui fait couper la tête.

Suite des découvertes. 1515.

Plaintes contre Pedrarias.

Ils ajoutoient qu'on en faisoit beaucoup d'autres plaintes, & qu'il paroissoit avoir oublié les ordres du Roi, qui l'obligeoient de ne rien faire sans la participation du Conseil de sa Province. Mais ces avis venoient trop tard pour l'infortuné Nugnez, & ne furent pas moins inutiles en faveur des Indiens. Las Casas, sans nommer ce violent Gouverneur, mais en le désignant avec beaucoup de clarté, & le représentant comme une Bête féroce, déchaîné par le Ciel en colere, pour la ruine d'une Peuple qui méritoit apparemment cette punition par l'excès de ses crimes, lui reproche d'avoir désolé, depuis le Darien, jusqu'au Lac Nicaragua, cinq cens lieues d'un Pays très peuplé, le plus riche & le plus beau qu'on puisse s'imaginer, & d'avoir exercé sur les Indiens, sans distinction d'Alliés & d'Ennemis, des cruautés qui paroîtroient incroyables, si les preuves n'en avoient été déposées au Fisc Royal, où cet Ecrivain renvoie ses Lecteurs. Comme on peut juger qu'un Homme de ce caractere se voyoit impatiemment dans la dépendance de plusieurs autres Supérieurs, il est naturel de croire que ce fut le desir de secouer un joug dont il se croyoit blessé, qui contribua, plus que tout autre

SUITE DES DE'COUVERTES. 1513.

Sainte-Marie du Darien est abandonnée.

motif, à la destruction de Sainte-Marie du Darien. Il s'imagina qu'en allant s'établir sur la Mer du Sud, l'éloignement pourroit le dérobber à l'autorité de ceux qui commanderoient dans l'Isle Espagnole, & le délivrer de l'obligation qu'on lui avoit imposée de prendre les avis du Conseil de sa Province. En 1518, il chargea Diego d'Espinosa, son Alcalde Major, de se rendre à Panama, avec ordre d'y bâtir une Ville. En même tems il écrivit au Roi que le Pays, où la Colonie de Sainte-Marie avoit été fondée, n'étoit pas propre pour un Etablissement, & qu'il convenoit, aux intérêts de l'Espagne, de transporter le Siége Episcopal à Panama. L'année d'après, ayant reçu des réponses favorables, il envoya ordre à Oviedo, qui commandoit alors sur le Darien, avec la qualité de son Lieutenant, de transporter à Panama, tout ce qu'il y avoit d'Habitans à Sainte-Marie. Ces événemens regardent quelques années postérieures; mais en faveur de l'ordre, ils demandoient d'être rapprochés.

Fondation d'une nouvelle Ville à Panama

1514.

Quoique les Castillans eussent commencé à s'établir en Terre-ferme, c'étoit toujours l'Isle Espagnole, qui tenoit le premier rang entre leurs Colonies, & qui, par les secours que les autres ne

cessoient pas d'en tirer, autant que par la dignité & le pouvoir général de l'administration, passoit pour le principal Siége des forces de l'Espagne & de l'autorité du Roi dans le Nouveau Monde. Mais, depuis tant d'années, l'ordre & la paix n'y étoient pas encore bien établis. On continuoit de rendre à l'Amiral toutes sortes de mauvais offices auprès du Roi, & ce Prince n'étoit pas toujours en garde contre ces fâcheuses impressions. D'ailleurs, le Conseil étoit fort opposé à Dom Diegue. Un Gentilhomme, nommé Dom *Rodrigue d'Albuquerque*, y eut assez de crédit pour faire créer en sa faveur un nouvel emploi, sous le titre de *Distributeur des Indiens*, à la seule condition d'agir de concert avec le Trésorier Passamonte, qui étoit l'Ennemi déclaré de l'Amiral. Cet Office avoit toujours appartenu aux Gouverneurs Généraux. Albuquerque arriva triomphant à San-Domingo, & commença par révoquer tous les Départemens actuels, à l'exception de ceux qui avoient été accordés par le Roi même. Comme il ne dissimula point qu'il avoit besoin (18) d'argent, on comprit quelles étoient ses vûes; & les

Mécontentemens de l'Amiral Diegue Colomb.

(18) Il donnoit pour raison qu'il avoit épousé une jeune Dame d'un grand mérite. Herrera Liv. 10. ch. 12.

SUITE DES DE'COUVERTES 1514.

Départemens ayant été bientôt mis à l'enchere, on vit passer tout ce qui restoit d'Indiens dans l'Isle (19), au pouvoir de ceux qui lui en offrirent le plus. Il accordoit des Brevets, dont la forme sembloit justifier ses (20) intentions. Mais elles n'étoient pas assez déguisées dans sa conduite, pour ne pas donner prise aux Ennemis qu'il s'étoit faits de ceux qu'il avoit dépouillés. On écrivit à la Cour. Il eut besoin de tout le crédit d'un Parent qu'il avoit au Conseil, pour résister à tant de plain-

(19) On n'en comptoit plus alors que quatorze mille.

(20) Herrera nous l'a conservée. » Moi, Rodrigue d'Albuquerque, Distributeur des Caciques » & des Indiens, pour » le Roi & la Reine nos » Seigneurs, en vertu des » Patentes Royales que je » tiens de leurs mains, » de l'avis & du consentement du Seigneur Michel de Passamonte, » Trésorier Général en » ces Isles & Terres-fermes pour leurs Majestés. Je vous commets » tel Cacique, avec tant » d'Indiens, que je vous » recommande pour vous » en servir dans vos labourages, dans les Mines & dans la Ménagerie, suivant l'intention » de leurs Majestés & leurs » Ordonnances, que vous » observerez ponctuellement; & vous en aurez tout le tems de » votre vie & de votre » héritier Fils ou Fille, si » vous en avez, parce » qu'ils ne vous sont commis qu'à cette condition » par leurs Majestés, & » par moi en leur nom; » vous avertissant que si » vous ne gardez pas les » susdites Ordonnances, » ces Indiens vous seront » ôtés, & que l'obligation de conscience, » pour le tems & la » maniere, tombera sur » vous & non sur leurs » Majestés; outre la peine » que vous encourez, & » qui est contenue dans » les mêmes Ordonnances. *Ibidem.*

tes. Ce Conseiller, qui se nommoit *Zapata*, & qui jouissoit d'une haute faveur, obtint un Brevet du Roi, par lequel tout ce qu'Albuquerque avoit fait au sujet des partages étoit approuvé, avec défense à tout autre de le troubler dans l'exercice de sa Commission. Ce dernier coup parut insupportable à l'Amiral. Il crut sa présence nécessaire en Espagne, pour y soutenir ses droits, & pour se garantir des nouvelles humiliations qu'il avoit à redouter. Son départ ne causa que de la joie à ses Ennemis, qu'il laissoit Maîtres du Gouvernement, & qui craignoient peu ses mauvais offices à la Cour. Ce fut pendant son absence que Dom Barthelemi Colomb, son oncle, mourut dans l'Isle Espagnole; & ce qui lui restoit de crédit ne put empêcher que la petite Isle de Mona, qui avoit été donnée à l'Adelantade, ne fût réunie au Domaine. Mais les deux cens Indiens, qu'on lui avoit accordés aussi, passerent à la Vice-Reine, qui étoit restée dans les Indes. Dom Barthelemi fut sincérement regretté du Roi. Toutes les préventions de ce Prince, contre la Maison des Colombs, qu'il trouvoit trop puissante, n'avoient pû diminuer son estime pour un Homme dont le mérite s'étoit fait

SUITE DES DE'COUVERTES 1514.

Il repasse en Espagne.

Mort de Dom Barthelemi Colomb.

SUITE DES DE'COUVERTES 1514.

connoître avec tant d'éclat, & qui avoit ſi bien ſervi l'Eſpagne. La prudence & le courage ne s'étoient jamais démentis dans ſon caractere. Si Ferdinand n'avoit pas voulu l'employer aux nouvelles Découvertes, dans la crainte qu'il n'exigeât les mêmes conditions que l'Amiral ſon Frere, ſon inclination l'avoit toujours porté à lui donner de l'Emploi dans les guerres de l'Europe, pour l'entretenir avec dignité. Mais l'Hiſtorien, qui attribue cette idée au Roi, ne nous apprend pas ce qui fut capable d'en arrêter (21) l'exécution.

Toute la faveur de Zapata ne put ſoutenir long-tems Albuquerque. On lui donna un Succeſſeur, avec le ſoin de fixer les bornes de ſon Emploi; & pour adoucir la malheureuſe condition des Indiens, autant que pour réparer les vuides qui furent cauſés par une grande mortalité, on publia de nouvelles défenſes d'empêcher les Mariages des Eſpagnols avec les Indiennes. Le Conſeil s'étoit toujours propoſé d'unir étroitemeut les deux Nations par ces alliances: mais les eſprits étoient trop diviſés, & le ſeul libertinage

(21) Le même, Liv. 10. Chap. 16.

Suite des découvertes 1514.

formoit des liaisons qui n'avoient pas d'autre nœud. En vain les Missionnaires s'efforçoient d'y apporter du remede. Ils étoient réduits à demeurer comme témoins de tant de désordres & de la tyrannie qu'on continuoit d'exercer contre les Indiens, sans avoir la liberté de faire éclater leurs plaintes.

Entreprises de las Casas en faveur des Indiens.

Son caractere.

Las Casas fut le seul qui se crut assez supérieur à tous les ménagemens de l'intérêt, pour déclarer la guerre aux Fauteurs des Départemens. On le peint comme un esprit ferme & solide, d'une érudition sûre, d'un naturel ardent, d'un courage que les difficultés animoient ; & surtout d'une vertu héroïque. Rien n'étoit capable de lui faire abandonner son sentiment, lorsqu'il y croyoit l'honneur du Ciel intéressé. Les services qu'il avoit rendus dans l'Isle de Cuba lui avoient acquis de la considération dans les Indes, & l'on ne voit pas que ses Adversaires mêmes lui aient jamais reproché d'autre défaut qu'une imagination trop vive, par laquelle il se laissoit quelquefois dominer. Un Homme de ce caractere n'avoit pû manquer d'applaudir aux entreprises des Peres Dominiquains. Il entreprit de faire revivre la même Cause ; & ce zele, qui lui fit obtenir dans la

SUITE DES DE'COUVERTES 1514.

ſuite le titre de Protecteur des Indiens, ne ſe rallentit point juſqu'à ſa mort. Dans la difficulté de ſe perſuader que le Roi Catholique eût été bien informé, il prit la réſolution de paſſer en Eſpagne, pour y porter des lumieres auxquelles il croyoit ſa victoire attachée.

1515.

Il ſe rend en Eſpagne.

Il ne put arriver à Séville que vers la fin de l'année 1515. Il en partit pour la Cour, avec des Lettres de récommandation de l'Archevêque ; & dans la premiere audience qu'elles lui firent obtenir, il déclara librement au Roi qu'il n'étoit venu de l'Iſle Eſpagnole, que pour lui donner avis qu'on tenoit, dans les Indes, une conduite également nuiſible aux intérêts de ſa conſcience & de ſa Couronne. Il ajoûta qu'il s'expliqueroit autrement, quand il plairoit à Sa Majeſté de l'écouter. Le Roi, ſurpris d'un langage ſi ferme, lui dit de faire ſon Mémoire, & lui promit de le lire. Après cette courte audience, s'adreſſant au Pere *Matienço*, Dominiquain, Confeſſeur du Roi, il lui dit, avec la même nobleſſe, qu'il n'ignoroit point que Paſſamonte & d'autres Officiers de l'Iſle Eſpagnole avoient prévenu la Cour contre lui ; que le (22)

Comment il parle au Roi.

(22) C'étoit toujours Fonſeca, ancien Evêque de

Miniſtre des Indes & le Commandeur Lope de Conchilos lui ſeroient contraires, parce qu'ils avoient des Départemens d'Indiens, qui étoient les plus maltraités ; & qu'il n'avoit de fond à faire que ſur lui & ſur la juſtice de ſa Cauſe. Enſuite, lui ayant expoſé toutes les cruautés qu'on exerçoit ſur ces malheureux Inſulaires, il l'exhorta, au nom du Ciel, à prendre la défenſe de la Religion, de la juſtice & de l'innocence.

SUITE DES DE'COUVERTES 1515.

Matienco rendit compte au Roi de ce qu'il venoit d'entendre, & n'eut pas de peine à lui faire promettre une audience particuliere, dans laquelle il ſe donneroit le tems de recevoir les mêmes informations. Le tems & le lieu furent nommés. Las Caſas, par le conſeil de Matienco, ne laiſſa pas de ſe préſenter à l'Evêque de Burgos & au Commandeur de Conchilos, auxquels il falloit s'attendre que toutes ſes explications ſeroient communiquées. Il en fut mal reçu, quoique moins durement par le Commandeur. Mais il ſe flattoit que la recommandation de l'Archevêque de Séville pourroit balancer

Il eſt mal reçu des Miniſtres.

1516.

Badajos ; & qui l'étoit alors de Burgos. On lui avoit donné Conchilos pour Aſſocié dans le Miniſtere des Indes.

SUITE DES DÉCOUVERTES 1516.

Mort du Roi Ferdinand.

le crédit de ses Adversaires, lorsqu'il apprit la mort de Ferdinand. Ce Prince, dont la langueur faisoit connoître, depuis quelques années, qu'il avoit été redevable à la Reine, sa Femme, de la plus grande partie de sa gloire, étoit mort à Madrigalejos, le 23 de Février 1516. Un si fâcheux contretems n'eut pas la force de refroidir las Casas. Il résolut aussi-tôt de faire le voyage de Flandres, pour instruire le Prince Charles, avant qu'on eût pensé à le prévenir. Cependant, d'autres considérations ne lui permettant pas de faire cette démarche, sans l'agrement du Cardinal de Ximenès, qui venoit d'être déclaré Régent du Royaume, il prit le parti de l'aller voir à Madrid. Il le trouva fort bien disposé en sa faveur; mais son voyage de Flandres n'en fut pas approuvé.

Le Cardinal de Ximenès, Régent d'Espagne, fait un nouveau Réglement pour les Indes.

Le Cardinal, après lui avoir accordé plusieurs audiences particulieres, souhaita de l'entendre dans une Assemblée de quelques Docteurs (23). Ensuite s'étant fait représenter les instructions qui avoient été dressées en 1512, à l'occasion des plaintes de Mon-

(23) C'étoit le Doyen de Louvain, qui devint ensuite le Pape Adrien II; Zapta; l'Evêque d'Avila; Carvajal, & Palecios Rubios.

Suite des Découvertes 1516.

tesino, il fit composer un nouveau Réglement, dans lequel il recommanda que les intérêts des Espagnols & des Indiens fussent également ménagés. Las Casas, & ceux qui furent nommés avec lui pour cette conciliation, en surmonterent les difficultés. Il n'en restoit qu'une, qui étoit de trouver des Sujets propres à l'exécution. Le Cardinal jugea qu'il n'en falloit attendre que de l'Etat régulier; mais comme les Religieux de Saint Dominique & ceux de Saint François n'avoient jamais été d'accord sur le principal point, il se crut obligé d'exclure ces deux Ordres; & ses réflexions le déterminerent pour celui de Saint Jerôme. Le Général, auquel il demanda quelques Personnes de mérite, lui envoya les noms de douze, entre lesquels il l'assura que son choix ne pouvoit tomber que sur des Sujets d'une prudence & d'une capacité reconnues. Il étoit question d'en choisir trois, que le Cardinal Régent vouloit revêtir d'une autorité presqu'absolue. Las Casas fut chargé de joindre ses lumieres à celles du Général. Ils s'accorderent en faveur de trois Religieux, également respectables par leur savoir & leur piété (24). Le

Il confie l'administration de l'Isle Espagnole à des Religieux Jéronimites.

(24) Le Pere Louis de Fuerva, Prieur de la Myorade d'Olmedo, déclaré Chef de la Commission,

SUITE DES DÉCOUVERTES 1516.

nouveau Réglement portoit que les Indiens seroient instruits dans la Foi, & qu'on les occuperoit inutilement, mais sans rigueur, pour les mettre en état de payer à la Couronne le Tribut qu'on leur avoit imposé. On ordonnoit, dans cette vûe, qu'ils seroient séparés des Espagnols; qu'on en formeroit plusieurs Villages, dans chacun desquels on placeroit un Missionnaire, avec toute l'autorité nécessaire pour faire respecter son ministere & sa personne; qu'on assigneroit, à chaque Famille, un héritage qu'elle cultiveroit à son profit; & que le Tribut seroit mesuré sur la nature du terrain, & sur les autres avantages de la situation.

Aussi-tôt le Régent, sans aucun égard pour les représentations & les clameurs, fit dresser les Instructions des Commissaires. Un Etablissement si singulier, qui fut d'ailleurs comme l'essai Politique du fameux Ximenès, mérite d'être représenté avec plus d'étendue (25).

le Pere Bernardin de Manzanedo, & le Prieur du Couvent de Séville, auquel on substitua ensuite celui du Couvent d'Ortega.

(25) Le premier article portoit qu'en arrivant à l'Isle Espagnole, ils commenceroient par licencier les Indiens de l'Evêque de Burgos, ceux du Commandeur de Conchilos, de Ferdinand de Vega, & généralement de tous les Ministres & Seigneurs de la Cour, qui avoient obtenu des Départemens du

Suite des Découvertes 1516.

Il ne paroît pas que pour cette nouvelle forme d'administration, l'Amiral

L'Amiral n'est pas consulté.

feu Roi. Par le second, il leur étoit enjoint d'assembler les Espagnols, pour leur déclarer qu'ils étoient envoyés pour examiner leur conduite, dont on avoit fait de grandes plaintes, & remédier aux abus. Le troisiéme leur ordonnoit de bien faire sentir que dans cette recherche ils auroient uniquement en vûe le bien Public & celui des Particuliers. Le quatriéme portoit qu'ils apelleroient ensuite les principaux Caciques, & leur parleroient en ces termes : » Le Conseil des Rois Catholiques, vous regardant » comme un Peuple libre, » Sujet de leur Couronne & Chrétien, nous » a envoyés ici pour entendre vos griefs. Ne » craignez point de déclarer les torts, qu'on » vous a faits, afin qu'on » y remedie, & qu'on en » punisse les auteurs. » Nous souhaitons aussi » d'apprendre de vous-» mémes ce qu'on peut » faire pour votre soulagement ; car persuadez-» vous bien que leurs Majestés ont à cœur vos » intérêts, autant que » vous-mêmes, & n'é-» pargneront rien pour » vous en donner des » preuves ». Les Commissaires devoient faire visiter, par des Religieux, toutes les Habitations de l'Isle, pour s'assurer de quelle maniere on avoit traité jusqu'alors les Indiens ; s'informer exactement de l'état des Mines ; voir s'il étoit à propos de réunir les Naturels du Pays & d'en former des Bourgades ; & supposé qu'on prît ce parti, composer ces Bourgades de trois cens Indiens, qui auroient une Eglise, un Hôpital, un Cacique ; prendre soin que les Habitans des Bourgades éloignées des Mines s'appliquassent aux travaux de la terre, soit pour en tirer des vivres, soit pour cultiver le Coton, le Gingembre, la Casse, l'Indigo, les Cannes de sucre, & d'autres Plantes qui faisoient déja le fond d'un très grand Commerce ; regler que les Caciques, Commandans des Bourgades, auroient quatre fois plus de terrain que les autres, & que chacun de leurs Sujets seroit tenu de leur donner tous les ans quinze journées de son travail ; nommer des Visiteurs Royaux, dont chacun auroit inspection sur un certain nombre de Bour-

SUITE DES DE'COUVERTES 1516.

eût été consulté ; soit que les mauvais offices de ses Ennemis eussent prévalu à

gades ; établir qu'on n'entreprendroit rien de considérable dans une Bourgade, sans le consentement du Missionnaire, du Cacique & du Visiteur ; déclarer que ce Visiteur seroit toujours un Castillan, nommé par le Roi, & que son principal soin seroit d'empêcher qu'on ne fît aucun tort aux Indiens de son District ; avertir les Caciques qu'avec l'agrément du Visiteur & du Missionnaire, ils pourroient condamner au fouet, mais que pour les crimes, qui mériteroient d'autres peines, la connoissance en seroit réservée aux Tribunaux établis par le Roi ; empêcher que les Indiens n'eussent aucune sorte d'armes; ne pas souffrir qu'ils fussent nus ; ne leur pas permettre d'avoir plus d'une Femme, ni de changer celle qu'ils auroient une fois prise ; décerner la peine du fouet contre les Adulteres ; assigner les appointemens des Visiteurs, partie sur le Domaine, & partie sur les Villages de leur dépendance, & ceux du Missionnaire sur les Décimes, les Messes & les Offrandes ; mais lui défendre de rien recevoir pour aucune sorte de fonction Ecclésiastique, & les obliger tous d'avoir un Catechiste, qui apprît à lire aux Enfans, & qui leur enseignât la Langue Castillane.

Le dernier article regardoit l'or. Les Indiens n'étant plus sous la puissance des Particuliers, il s'ensuivoit qu'ils pourroient travailler au moins pour leur compte. Mais on recommandoit aux Commissaires : 1°. d'engager ces Insulaires au travail : 2°. d'ordonner que l'heure de le commencer & de le finir fût fixé : 3°. que personne n'y fût employé avant l'âge de vingt ans, ni après cinquante : 4°. qu'il n'y eût jamais à la fois plus d'un tiers du Village dans les Mines, & que le même tiers n'y passât que deux mois de suite : 5°. que les Femmes n'y fussent point employées, à moins qu'elles ne s'y offrissent d'elles-mêmes, avec l'agrément de leurs Maris : 6°. que les Mineurs gardassent jusqu'au tems de la Fonte ce qu'ils auroient tiré des Mineraux ; pour le porter alors au rendez-vous, sous la conduite du Visiteur & du Cacique, & que du produit on fît trois parts égales, la premiere pour le Roi, & les deux autres

Suite des Découvertes 1516.

la Cour ; soit qu'on voulût lui épargner la mortification de contribuer à des arrangemens qui resserroient plus que jamais son pouvoir. Sous prétexte même que l'autorité désarmée s'attire peu de respect, & que la conduite des armes, l'administration immédiate des Finances, & l'exercice de la Justice criminelle ne convenoient pas à la profession des Commissaires, Dom Diegue eut le chagrin de leur voir donner un Adjoint séculier, sous le titre d'Administrateur, avec une autorité qui ne fut bornée que par celle de la Commission, parce qu'il devoit exercer seul l'Office des Auditeurs Royaux, qui furent interdits pour avoir abusé de leur pouvoir. Ce

Autres dispositions du Régent pour les Indes.

pour être distribuées entre le Cacique, le Mineur & la Bourgade, en prélevant néanmoins les frais de la fonte, les outils & toutes les dépenses communes : 7°. que dans toute l'Isle il y eût douze Mineurs Castillans, dont l'emploi seroit de découvrir des Mines & de les montrer aux Indiens, & dont les appointemens étoient assurés moitié sur le Trésor, & moitié sur les Indiens : 8°. que les Espagnols, qui auroient des Esclaves Caraïbes, pourroient les employer aux Mines, mais à condition de payer au Roi le Dixiéme, s'ils étoient mariés, & le Septiéme s'ils ne l'étoiens pas ; & que le Roi fourniroit des Caravelles pour enlever de ces sortes d'Esclaves, mais avec défense, sous peine de la vie, de courir sur d'autres que des Cannibales. Il y avoit un grand nombre d'autres articles ; mais mons importans. Herrera, seconde Décade, Liv. 2. Chap. 4, 5 & 6. Histoire de Saint-Domingue, Liv. 5. pag. 144 & suiv.

SUITE DES DÉCOUVERTES 1516.

fut Alfonſe de *Zuazo*, auquel l'Hiſtorien ne donne pas d'autre qualité que celle de Licencié. Mais lorſque le Cardinal eut fait dreſſer ſes Proviſions, Zapata, irrité apparemment du rappel d'Albuquerque, refuſa de les ſigner, en alleguant qu'il lui paroiſſoit dangereux d'accorder une ſi grande autorité, dans les Indes, à un Particulier ſans caractere. Le Docteur Carvajal s'étant déclaré pour le même ſentiment, Zuazo, que ſes inclinations portoient à une vie tranquille, voulut retourner dans ſon Univerſité : mais le Cardinal fit appeller Carvajal & Zapata, leur reprocha d'avoir oſé blâmer ſa conduite, & les força de ſigner (26) ; ce qu'ils ne firent néanmoins qu'avec des précautions qu'ils crurent capables de les juſtifier auprès du Roi. Las Caſas, que ſes grandes qualités firent juger néceſſaire aux Indes, fut honoré du titre de Protecteur des Indiens, avec cent peſos d'appointemens, & l'ordre d'accompagner les Commiſſaires pour les aider de ſon crédit auprès des Naturels du Pays, & les inſtruire de tout ce qu'ils ne de-

Las Caſas reçois le titre de Protecteur des Indiens.

(26) Signant contre leur gré, dit Herrera, ils y mirent un certain trait de plume, afin qu'à l'arrivée du Roi ils puſſent dire qu'ils y avoient été contraints par le Cardinal, *Ibidem*, Chap. 6.

voient

voient pas ignorer. Dans le même tems, on vit arriver en Eſpagne quatorze Religieux de l'Ordre de Saint François, tous envoyés de différens Couvents de Picardie, qui vinrent offrir d'aller ſacrifier leur vie pour la converſion des Indiens. On comptoit, entr'eux, un Frere du Roi d'Ecoſſe, auſſi reſpectable par ſa ſainteté que par ſa (27) naiſſance; & leur Chef, nommé le Pere *Remi*, avoit déja prêché l'Evangile dans les Indes. Le Cardinal, qui étoit du même Ordre, donna des louanges à leur zele, & leur procura toutes ſortes de commodités pour le paſſage.

SUITE DES DE'COUVERTES 1516.

On avoit armé à Séville un Navire, qui ſe trouva trop petit pour le nombre de ceux qui devoient s'y embarquer, & qui fut abandonné aux Commiſſaires, tandis que las Caſas & Zuazo, monterent ſur le premier qui fut en état de mettre à la voile. Ces deux Bâtimens n'ayant pas laiſſé d'arriver enſemble à Portoric, las Caſas auroit ſouhaité de faire le reſte du voyage ſur celui des Commiſſaires; mais ces Peres, qui n'ignoroient pas ſes démêlés avec les principaux Officiers de l'Eſpagnole, & qui craignirent qu'une liaiſon trop étroite avec lui n'eût quelque apparence de par-

Départ des Commiſſaires Jéronimites.

Las Caſas retourne à l'Eſpagnole.

(27) *Ibidem.*

SUITE DES DE'COUVERTES 1516.

tialité, le prierent d'entrer dans leurs vûes. Ils mouillerent à San-Domingo le 2 de Décembre ; & le Vaisseau, qui portoit las Casas & Zuazo, n'y arriva que treize jours après (28). D'autres événemens se présentent ici dans l'ordre des années ; mais il est important de suivre un récit, qui conduit à des révolutions fort intéressantes, & de faire une courte peinture du Gouvernement des Jéronimites.

Commencemens de leur Administration

A leur arrivée, les Officiers de l'Isle ayant demandé à voir leurs Provisions, ils ne firent pas difficulté de les montrer ; & tout le monde en écouta la lecture avec soumission. Ils s'étoient logés d'abord au Couvent des Franciscains ; mais après avoir fait reconnoître leur autorité, ils prirent possession du Palais de l'Audience royale. Bientôt ils s'éleva quelques murmures, sur le bruit qui s'étoit répandu qu'ils devoient abolir les Départemens. Cependant il les appaiserent aussi-tôt par un coup de vigueur, qui releva les esperances de ceux qui avoient des Indiens en leur pouvoir. Un des principaux Officiers, qu'on lui fit connoître pour l'auteur du bruit dont on avoit paru s'offenser, reçut d'eux une correction sévere, & fut

(28) *Ibidem*, Chap. 12.

même interdit peu de jours après, avec une amende de dix pesos d'or, pour avoir maltraité un Particulier qu'il soupçonnoit de lui avoir attiré cet affront. Ensuite ils firent publier qu'il n'y avoit rien de décidé touchant les Indiens, qu'ils alloient donner tous leurs soins à s'instruire du fond des choses, & qu'ils ne régleroient rien qu'après une mûre délibération. Dans l'intervalle néanmoins, ils déclarerent libres tous les Indiens dont les Maîtres étoient absens; mais les ordres qu'ils avoient apportés là-dessus étoient si précis, qu'ils ne souffroient point d'explication. L'Administrateur arriva, & se conduisit avec autant de prudence que de fermeté. Après avoir réglé la Justice civile, il établit une sage Police, il fit construire plusieurs Edifices publics, & son administration ne fit naître aucune plainte. Les Jéronimites continuant de leur côté, avec le même esprit de douceur, on étoit déja revenu de la frayeur qu'avoit causée la nouvelle de leur Commission. Ils avoient même distribué, dans la Ville & dans les Habitations Espagnoles, les Indiens qu'ils avoient ôtés aux absens; & lorsqu'on leur vit d'ailleurs apporter tous leurs soins à corriger les abus qui s'étoient glissés dans les Dépar-

SUITE DES DÉCOUVERTES 1516.

temens, tout le monde demeura persuadé qu'ils n'avoient pas dessein d'y porter la moindre atteinte.

Le zele de las Casas se rallume.

C'étoit effectivement leur intention; mais rien n'étoit si contraire aux vûes de las Casas, qui jugeoit indispensablement nécessaire d'attaquer le mal dans sa source. Ce qui portoit les autres à le laisser subsister, c'étoit la crainte que les Indiens, rendus à eux-mêmes, ne voulussent plus recevoir les lumieres de la Foi. On assuroit même que leur stupidité naturelle les rendoit incapables d'y rien comprendre; d'où l'on concluoit que le seul moyen de les faire vivre en Hommes étoit de les laisser sous le joug. Les Jéronimites se contenterent donc de leur procurer tous les adoucissemens qu'ils pouvoient recevoir dans un véritable Esclavage. Ils mirent en vigueur toutes les anciennes Ordonnances; ils en firent de nouvelles, avec les plus sages mesures pour en assurer l'exécution. Mais ce frein ne suffisoit pas pour arrêter la cupidité, & las Casas s'emportoit avec raison contre les Départemens.

Sa conduite.

Ses représentations furent d'abord assez moderées: mais lorsqu'il les vit sans effet, il passa aux invectives & au menaces, il fit valoir sa qualité de Pro-

SUITE DES DE'COUVERTES 1516.

tecteur des Indiens, qu'il voyoit disoit-il, dans une cruelle oppression, malgré les ordres formels de la Cour. Cette conduite, que la douceur constante des Jéronimites fit regarder comme un emportement, lui attira tant de haine, que pour mettre sa vie en sûreté, il fut obligé de se renfermer dans le Couvent des Dominiquains. Il écrivit en Cour contre les Commissaires, qui ne manquerent pas d'écrire aussi, & qui, étant écoutés avec plus de faveur, reçurent l'ordre de le renvoyer en Espagne. Mais il l'avoit prevenu; & n'ayant pû contenir son indignation lorsqu'il les avoit vûs déclarer enfin qu'on ne toucheroit pas aux Départemens, il s'étoit embarqué sur le premier Vaisseau qui avoit fait voile en Europe.

Il repasse en Espagne.

En arrivant, il s'étoit rendu à Aranjuez, pour y porter ses plaintes au Cardinal Ximenès. Il ne put voir ce Ministre, qui étoit dangereusement malade. Le Roi Charles devant arriver bientôt à Valladolid, sa ressource fut de l'aller attendre dans cette Ville. Il y fut suivi de près par le Pere de Manzanedo, un des trois Commissaires de l'Espagnole, envoyé par ses deux Collégues, pour répondre aux accusations du Protecteur des Indiens. Ce Religieux fut

Dans quelle disposition il trouva la Cour.

SUITE DES DÉCOUVERTES 1516.

d'abord mieux reçu, que ſon adverſaire, de tous ceux qui compoſoient le Conſeil : mais il avoit en tête un Homme, dont la conſtance n'étoit pas capable de ſe rebuter. On apprit bientôt que le nouveau Monarque de l'Eſpagne étoit arrivé à Villa-Viciosa, & que de-là il avoit pris la route de Tordeſillas, pour rendre viſite à la Reine ſa Mere. On fut informé en même tems que le Cardinal Ximenès étoit mort ; que les Grands avoient repréſenté au Roi le tort que ce Miniſtre leur avoit fait en voulant leur ôter les Départemens ; que les Seigneurs Flamands, qui étoient tout-puiſſans à la Cour, avoient demandé d'entrer en part des avantages du Nouveau Monde, & que ce jeune Prince, ſans en prévoir les conſéquences, n'avoit pas fait difficulté d'accorder tout ce qu'on lui avoit demandé. Ces nouvelles allarmerent vivement las Caſas, qui, malgré ſes liaiſons avec M. de Chievres, avoit fait inutilement de fortes repréſentations ſur cette libéralité du Roi. Enfin, il propoſa un moyen, qu'il crut infaillible, pour aſſurer quelque ſoulagement à ſes chers Indiens. Ce fut d'envoyer des Negres & des Laboureurs dans tous les lieux où les Eſpagnols avoient commencé à s'établir. Ce projet, qu'il fit goûter

Moyen qu'il propoſe pour ſoulager les Indiens.

SUITE DES DÉCOUVERTES 1516.

d'abord à M. de Chievres, au Cardinal Adrien, & à d'autres Seigneurs Flamands, passa au Conseil des (29) Indes; & le Roi signa une Ordonnance, pour faire transporter quatre mille Négres aux grandes Antilles. Un Seigneur Flamand, Grand-Maître de la Maison de ce Prince, en obtint le Privilege: mais il le vendit aux Génois (30), qui mirent leurs Négres à fort haut prix; & cet incident fit évanouir tous les avantages qu'on s'en étoit promis.

On se dégoute des Commissaires Jéronimites.

Manzanedo n'étoit pas moins actif que las Casas; mais il ne trouva point le même zele dans ses Amis; & quoiqu'il eût obtenu des audiences favorables, il comprit que le regne des Commissaires étoit passé (31). La Commission des Jéronimites n'avoit pas dû plaire à l'Evêque de Burgos; & ce Prélat, qui se retrouvoit, par la mort du Cardinal de Ximenès, à la tête des affaires des Indes,

(29) Il étoit alors composé de l'Evêque de Burgos, de Fernand de Vega, Grand Commandeur de Castille, de Dom Garcie de Padilla, de Zapata, de Dom Pierre Martyr d'Anglerie, & Dom Francisco de los Canos; sans parler de M. de Chievres, qui entroit dans toutes les affaires, & du Doyen de Besançon, qui depuis la mort du Sauvage, Grand Chancelier, faisoit toutes les fonctions de cette Charge, & entroit dans tous les Conseils.

(30) Pour la somme de 23 mille Ducats.

(31) Il prend le parti de retourner dans son Couvent.

SUITE DES DECOUVERTES 1516.

n'attendit pas long-tems pour la faire révoquer. Un démêlé fort vif, entre les Commissaires & les Officiers royaux de l'Espagnole, pour l'élection d'un Député qui devoit venir féliciter le Roi sur son avénement au Trône, ne contribua pas peu à cette révocation. Zuazo, qui avoit pris parti pour les Commissaires, se vit entraîné dans leur disgrace, & Rodrigue de *Figueroa* fut nommé pour lui succéder. Las Casas ne laissa point échapper une si belle occasion de faire la guerre aux Départemens. Il fit même entrer les Seigneurs Flamands dans sa cause; & leurs raisons firent d'autant plus d'impression sur le Roi, qu'ils parloient contre eux-mêmes. Mais les Espagnols ayant embrassé l'opinion contraire, le Roi, qui ne se crut pas encore en état de porter une décision absolue sur un point si contesté, prit le parti de donner un plein pouvoir à Figueroa, pour agir d'une maniere convenable aux circonstances, avec l'avis des plus sages & des plus fideles Officiers que l'Espagne eût alors aux Indes. Las Casas s'étoit plaint, dans une audience particuliere, que sous prétexte d'enlever des Caraïbes, pour en faire des Esclaves, on enlevoit indifféremment toute sorte d'Indiens. Il avoit représenté, sur-tout, le malheur des

Las Casas est appuié par les Seigneurs Flamands.

Insulaires de la Trinité, gens doux & sociables, qui couroient risque de se voir détruits jusqu'au dernier (32), si l'on n'apportoit quelque remede à ce brigandage. Ses plaintes furent écoutées favorablement ; & le nouvel Administrateur eut ordre de rendre la liberté à tant de Malheureux.

SUITE DES DÉCOUVERTES 1516.

Maladie singuliere qui acheve de dépeupler l'Espagnole.

Mais il en trouva le nombre fort diminué, dans l'Isle Espagnole, par une maladie qui ne s'y étoit pas encore fait sentir depuis les découvertes, & qui, s'étant communiquée dans les Isles voi-

(32) L'année précédente Jean Bono, Pilote de Biscaie, ayant abordé dans cette Isle, y fut reçu plus civilement qu'il ne devoit l'esperer, après toutes les perfidies que ces pauvres Indiens avoient essuyées de sa Nation. Il les assura qu'il étoit venu pour vivre avec eux. Ses caresses & ses présens les engagerent à lui bâtir une Maison, de la grandeur qu'il parut desirer. Elle pouvoit contenir environ cent personnes. Lorsqu'elle fut achevée, il invita les Indiens du Canton à venir voir quelque chose de merveilleux, qu'il promit de leur montrer. Ce Peuple crédule entra sans défiance dans la Maison ; & la foule y devint si grande qu'on ne pouvoit s'y remuer. C'étoit l'occasion sur laquelle Bono avoit compté. Soixante Hommes bien armés, qui composoient son Equipage, s'assemblerent à la porte, présenterent l'épée nue & le bout de leurs arquebuses aux Indiens, & les menacerent non seulement de les égorger, à mesure qu'ils tenteroient de sortir, mais de les brûler vifs s'ils entreprenoient de faire la moindre résistance. Ces Malheureux au nombre de 180 se laisserent prendre l'un après l'autre, furent liés de même, conduits au Navire, jettés au fond de calle, & transportés pour l'esclavage à Portoric, où ils ne faisoient qu'arriver lorsque las Casas y avoit passé avec les Jéronimites. Herrera, Chap. 12.

SUITE DES DE'COUVERTES 1516.

ſines, y fit périr une ſi grande quantité d'Indiens, qu'à peine auroit-on pû croire qu'elles euſſent jamais été peuplées. Il y a beaucoup d'apparence que ce triſte préſent leur étoit venu de l'Europe, quoiqu'Herrera paroiſſe perſuadé qu'il étoit naturel aux Habitans de toutes les Parties des Indes (33). S'il n'eut pas été nouveau pour les Inſulaires de l'Eſpagnole, l'expérience leur auroit appris quelque remede; mais lorſqu'ils ſe ſentirent attaqués, ils ne penſerent qu'à ſe jetter dans les Rivieres, pour chercher du ſoulagement au feu qui les dévoroit; & le même Hiſtorien reconnoît que la mortalité n'eut pas d'autre cauſe. Ce fléau, qui n'étoit tombé que ſur les Indiens, fut ſuivi d'un autre, dont les effets furent communs aux deux Nations. On vit paroître, dans l'Iſle Eſpa-

(33) » Ceux, dit Herrera, qui ont recherché » les antiquités du Pays, » aſſurent que ce mal ne » venoit pas de Caſtille, » & qu'il étoit naturel » aux Indiens; qu'ils en » étoient atteints de tems » en tems, & qu'il en » arrivoit de même dans » toutes les autres Iſles & » Terre-ferme des Indes » occidentales; que s'il » avoit été porté de Caſtille, il n'eût attaqué » que les Caſtillans; au » lieu qu'alors & depuis, » on n'a pas ſû qu'ils en » aient été frappés; enfin » qu'il y a d'ailleurs, » dans les Indes, des » maladies qui attaquent » les Caſtillans & non les » Indiens, & d'autres, qui » attaquent les Caſtillans » nés dans les Indes, & » non ceux qui y paſſent » de Caſtille, ni les Indiens mêmes, Liv. 3. Chap. 14.

SUITE DES DÉCOUVERTES. 1516.

Ravage extraordinaire, causé par les Fourmis.

gnole & dans celle de Portoric, une si prodigieuse quantité de Fourmis, que la surface de la terre en fut couverte. Celles de Portoric étoient armées d'aiguillons, dont les piqûres causoient une douleur plus vive que celles des Guêpes. Elles pénétroient dans toutes sortes de lieux; & l'on étoit contraint, pour prendre un peu de repos, de placer les lits sur de grands bassins d'eau. Dans l'Espagnole, elles s'attacherent aux arbres qu'elles attaquerent d'abord par la racine, & qu'elles rendoient aussi secs & aussi noirs que s'ils eussent été brûlés par le feu du Ciel (34). En vain les noyoit-on dans l'eau. Un instant après, il en reparoissoit le même nombre. On employa le feu, qui n'eut pas plus de succès; & souvent, après avoir brûlé des monceaux de leurs œufs, qu'on trouvoit dans la terre jusqu'à la hauteur de quatre palmes, on voyoit sortir le lendemain, des mêmes endroits, de nouvelles légions de ces

(34) Surtout les Orangers, qui étoient très beaux & en nombre infini, les Grenadiers & les Cassiers, dont le nombre étoit *si grand qu'il auroit pû suffire pour en fournir toute l'Europe & l'Asie, ibidem.* L'Historien de Saint-Domingue fait dire à Herrera des Cannes de sucre, ce qu'il dit des Cassiers. Il ne s'est pas souvenu d'avoir observé dans un autre endroit, que la même année, les Castillans n'avoient encore des Cannes de sucre que dans leurs Jardins.

SUITE DES DE'COUVERTES 1516.

Infectes. Après avoir épuisé toutes les ressources humaines, on s'adressa au Ciel, par des cérémonies & des vœux fort bisarres (35), auxquels on attribua la fin du mal. Toutes les Plantes, qui avoient été attaquées, périrent entiérement ; mais celles qu'on leur fit succéder en vinrent plus vîte, & produisirent presqu'aussi-tôt des fruits (36). A peine l'Isle étoit-elle délivrée de cette playe, qu'elle eut beaucoup à souffrir de la voracité d'un grand nombre de Chiens, échappés des Habitations. Ils s'attacherent particuliérement aux Porcs sauvages, qui avoient multiplié d'une maniere surprenante depuis l'Etablissement des Espagnols, & qui, se nourrissant d'excellens fruits, ou de racines fort délicates, avoient la chair exquise. Les Veaux ne furent pas plus épargnés, à mesure qu'ils naissoient dans les Pâturages. Enfin le dommage fut ex-

(35) » Les Castillans » jugerent à propos de » prendre quelque Saint » pour Avocat, & de le » tirer au sort. Après une » Procession solemnelle ils » jetterent le sort, qui » tomba sur Saint Satur- » nin. Ils le reconnurent » aussi-tôt pour leur Pa- » tron, avec toutes les » réjouissances possibles, » comme ils ont toujours » fait depuis; & l'on vit » par expérience que le » mal diminua ; & s'il » ne fut pas appaisé tout- » à-fait, les péchés des » Hommes en furent la » cause. *Ibidem.*

(36) *Ibidem.*

trême, & l'on n'eut pas peu de peine à l'arrêter (37).

SUITE DES DE'COUVERTES 1516.

Ce fut dans ces circonſtances, que Figueroa mouilla au Port de San-Domingo. Son Prédéceſſeur, dégoûté de la fortune & de l'ambition par les mauvais offices qu'on lui avoit rendus à la Cour, avoit déja pris le parti d'abandonner ſon Emploi, pour mener une vie privée; & les Jéronimites, à qui le Roi faiſoit dire, par le nouvel Adminiſtrateur, qu'il étoit content de leurs ſervices, mais qu'ils pouvoient revenir en Eſpagne, n'attendirent pas d'autres ordres pour repaſſer la Mer. Ils ſe rendirent à Barcelone, où le Roi étoit alors; dans le deſſein de lui rendre compte de leur adminiſtration, & de l'état où ils avoient laiſſé les Indes. Ils vouloient l'informer que le déſordre des Colonies du Nouveau Monde venoit du défaut de ſubordination, & des Partis dont elles étoient déchirées. Ils avoient à ſe plaindre particuliérement du Tréſorier Général, dans lequel ils prétendoient que les Factieux trouvoient toujours une protection ſûre, & les gens de bien un Ennemi déclaré,

Les Jéronimites ſont rappellés.

(37) *Ibidem.* On verra d'autres effets de ces terribles Animaux, qui avoient tant de part aux conquêtes des Caſtillans.

Suite des Découvertes 1516.

qui n'épargnoit pas la calomnie pour les perdre, comme il venoit d'arriver à *Zuazo*, & qui s'attachoit furtout à perfécuter ceux qu'il croyoit dans les intérêts de l'Amiral, dont il avoit caufé toutes les difgraces. Mais les Amis de ce redoutable Officier, qui fe défierent apparemment de leur deffein, eurent affez de crédit pour leur fermer l'accès de la Cour. Après avoir longtems follicité une Audience, fans la pouvoir obtenir, ils prirent enfin, comme leur Collégue, le parti de retourner à leurs Exercices monaftiques (38).

Projet bifarre de las Cafas, pour la formation d'une nouvelle Colonie.

Las Cafas, auffi peu capable d'être rebuté par l'exemple d'autrui, que par le mauvais fuccès des deux propofitions qu'il avoit fait agréer (39), s'efforçoit alors de faire entrer l'Evêque de Burgos dans un nouveau projet, dont il lui promettoit autant d'avantage pour la Couronne d'Efpagne, que pour l'avancement de la Religion. Mais, ce Prélat s'étant excufé fur le caractere du Roi, qui n'aimoit pas les entreprifes

(38) Hiftoire de Saint-Domingue, Livre 5. page 163.

(39) On a vû ce qui fit manquer le premier. Le fecond avoit été exécuté, quoiqu'avec beaucoup de peine; mais deux cens Déferteurs, qu'il avoit fait embarquer à Cadix, lui avoient été débauchés tous en paffant à Portoric.

SUITE DES DÉCOUVERTES 1516.

où il ne voyoit de certain que de la dépenſe, il eut recours encore aux Seigneurs Flamands. Il croyoit avoir trouvé, dans ſon expérience & ſes réflexions, un moyen ſûr d'établir une Colonie qui devoit être d'un grand profit pour l'Etat ; & ſa confiance alloit juſqu'à répondre du ſuccès, ſi dans le Pays, qu'il vouloit choiſir, on ne permettoit à perſonne de s'établir ſans ſon conſentement. Les cruautés des Eſpagnols ayant aliéné tous les Indiens, il vouloit faire prendre à ſes Colons un habit particulier, pour faire croire aux Naturels du Pays qu'ils étoient d'une autre Nation. Cet habit devoit être blanc, avec une Croix à-peu-près ſemblable à celle de l'Ordre de Calatrava ; & las Caſas portoit ſes vûes juſqu'à vouloir fonder dans la ſuite un Ordre Militaire de cent cinquante Chevaliers, qu'il ſe flattoit de faire approuver par le Saint Siége & par le Roi Catholique (40).

(40) Le détail de ſes vûes fait honneur à ſon imagination, dans le récit d'Herrera. Il demandoit mille lieues de Côtes, depuis *Rio Dolce* ; juſqu'au Fleuve de *los Aracuas*, à deſſein, ſuivant l'Hiſtorien, de débuſquer Pedrarias de la Terre-ferme. En deux années il ſe flattoit d'apprivoiſer & de civiliſer dix mille Indiens. En trois ans, il promettoit de leur impoſer un Tribut de 15000 Ducats ; & de le faire monter à 60000 dans l'eſpace de dix ans. Il vouloit bâtir trois Bourgades, chacune avec

SUITE DES DE'COUVERTES 1516.

Action hardie de las Casas, & de quelques autres Théologiens.

Ce Plan fut approuvé de Chievres & de la Chaux, ses deux Protecteurs déclarés. Le Chancelier Gatinara promit aussi son suffrage ; mais quelques Négociations avec la France ayant conduit le Chancelier & de Chievres sur la Frontiere, les propositions de las Casas furent si peu goûtées du Conseil, que dans le premier mouvement de son impatience il prit une résolution, où la prudence fut moins consultée que son zele. Il alla trouver tous ceux qui avoient le titre de Prédicateurs ou de Théologiens du Roi, & les engagea, au nombre de huit, à se rendre au Conseil, pour y déclarer que les Seigneurs dont il étoit composé répondroient à Dieu de tout le mal qui se commettoit dans les Indes, puisqu'après tant de représentations ils ne vouloient pas y apporter le reméde qui dépendoit d'eux. Le Pere

Ils entrent au Conseil, & parlent d'un ton ferme.

sa Citadelle, & cinquante de ses Chevaliers. Il devoit s'instruire avec soin de tous les lieux où l'on trouvoit de l'or, pour en informer le Roi ; mener avec lui douze Missionnaires qui lui fussent soumis, dix Insulaires de l'Isle Espagnole, & tous les Indiens qui avoient été transportés de la Terre-ferme dans cette Isle. Pour l'entretien de ses Chevaliers, il ne demandoit que le douziéme de ce que le Roi devoit retirer du Pays ; mais il vouloit que ce revenu fût continué à leur postérité, jusqu'à la quatriéme génération, qu'ils fussent créés Chevaliers aux Eperons dorés, & que toute leur race fût à jamais exempte de taxes & d'impôts. Le même, Liv. 4. Chap. 2.

Michel de Salamanque, Dominiquain, qu'ils choisirent pour leur Orateur, exposa, sans ménagement, tout ce que le Protecteur des Indiens lui avoit inspiré. On eut la patience de l'écouter : mais lorsqu'il eut fini, l'Evêque de Burgos, le regardant d'un œil sévére, lui demanda d'où venoit cette hardiesse, & depuis quand les Prédicateurs se mêloient du Gouvernement ? La Fuente, autre Docteur, répondit qu'ils étoient chargés des intérêts de la Maison de Dieu, pour lesquels ils devoient être prêts à donner leur vie ; qu'il n'étoit pas surprenant que des Docteurs en Théologie, qui pouvoient être consultés par un Concile général, donnassent des avis aux Ministres des Rois ; qu'ils venoient donc, par office, leur déclarer que si l'on ne réformoit pas les abus qui s'étoient introduits dans les Indes, ils monteroient en Chaire, pour attaquer publiquement ceux qui violoient la Loi de Dieu, & qui négligeoient le service du Roi ; sans quoi, ils croiroient manquer à la plus essentielle de leur obligation, qui étoit d'accomplir & de prêcher l'Evangile. Dom Garcie de Padilla, qui étoit Homme de savoir, prit la parole, & dit que jusqu'alors le Conseil avoit fait tout ce qu'il avoit dû ; témoins les Actes mê-

SUITE DES DÉCOUVERTES 1516.

Comment ils y sont reçus.

Suite des Découvertes 1516.

mes, qu'on vouloit bien leur communiquer, quoique leur préſomption ne méritât point cette condeſcendance, mais pour leur faire ſentir combien ils s'étoient oubliés. La Fuente répartit » qu'on devoit leur montrer en effet ces » Actes, & qu'ils étoient diſpoſés à les » louer, s'ils les trouvoient dignes de » louanges; mais que ſi la juſtice y étoit » bleſſée, ils prononceroient anathême » contre les Auteurs; extrêmité à la- » quelle ils ne croyoient pas que leurs » Seigneuries vouluſſent les obliger (41).

Le jour ſuivant, ils furent appellés au Conſeil, pour y entendre la lecture de toutes les Ordonnances qui avoient été dreſſées pour les Indes. Le Préſident reçut leurs objections avec beaucoup de douceur. On leur promit même de les examiner, & d'avoir égard à leurs avis. Las Caſas attendit quel ſeroit l'effet d'une démarche de cet éclat, & ne ceſſa point de ſolliciter Gatinara & de Chievres, qui étoient revenus à la Cour. Mais n'apprenant rien de favorable, il fit une nouvelle tentative auprès des Seigneurs Flamands. Ces Etrangers, qui n'étoient pas fâchés de trouver les Miniſtres Eſpagnols en défaut, pour en prendre occaſion de ſe rendre plus

Las Caſas récuſe le Conſeil des Indes.

(41) *Ibidem*, Chap. 2.

SUITE DES DE'COUVERTES 1516.

nécessaires, lui conseillerent de récuser tout le Conseil des Indes, & particuliérement l'Evêque de Burgos. Il saisit cette ouverture ; & par le crédit de ceux qui lui en avoient fait naître l'idée, il obtint une Junte extraordinaire (42). Son Plan y fut examiné avec soin, & généralement approuvé ; à l'exception que les mille lieues de Côtes, qu'il demandoit, furent réduites à trois cens, depuis le Golfe de Paria jusqu'à Sainte-Marie. A la vérité, cette décision ne fut pas plutôt publiée, qu'elle parut causer un soulevement général. Quantité de personnes, nouvellement arrivées des Indes, & tout le Conseil récusé, en parlerent comme d'une extravagance, qui n'étoit propre qu'à jetter l'Etat dans une dépense inutile, & dont on ne pouvoit esperer de succès. Malheureusement pour las Casas, cette opinion ne fut que trop justifiée par l'événement. Cependant malgré les représentations de ses Adversaires, qui demanderent même que les Délibérations fussent recom-

Ce qu'on pense du Projet de las Casas.

Il obtient la permission de l'exécuter.

(42) Elle fut composée de Dom Jean Manuel, qui avoit été Favori du feu Roi Philippe I, Pere de Charles; de Dom Alfonse Tellez, Frere aîné du Marquis de Vilana, tous deux du Conseil d'Etat & de celui de la Guerre ; du Marquis d'Aguilar, Grand Veneur & Conseiller d'Etat ; de Vargas, qui avoit été Grand Trésorier du feu Roi ; du Cardinal Adrien, Grand Inquisiteur d'Espagne, & de tous les Seigneurs Flamands qui entroient au Conseil. *Ibid.* Chap 3.

SUITE DES DÉCOUVERTES 1516.

mencées, ſon éloquence ſut détruire toutes les objections. On lui oppoſa tout ce qu'on avoit publié juſqu'alors du mauvais naturel des Indiens, de leur ſtupidité, de leur inconſtance, de leur panchant pour les vices les plus odieux, de leur perfidie & de leur cruauté, de leur éloignement pour l'Evangile & pour toutes ſortes d'inſtructions; enfin de leur averſion comme invincible pour le travail. Il en fit un autre peinture, qui rejettoit la plûpart de ces imputations ſur la tyrannie & les barbares excès de leurs nouveaux Maîtres. A ceux qui ſembloient mal juger de ſes propres intentions, il répondit que ſa conduite, ſes mœurs, & la dignité du Sacerdoce, dont il avoit l'honneur d'être revêtu, devoient le mettre à couvert de ces injurieuſes défiances; ſans compter qu'il promettoit, comme il l'avoit toujours offert, de contribuer de vingt ou trente mille écus à ſon entrepriſe. Il ne ſe défendit pas avec moins de force contre le reproche d'avoir engagé le Cardinal de Ximenès à faire paſſer des Jéronimites aux Indes, & d'avoir bientôt vécu ſi mal avec eux, qu'il avoit abandonné ſa Commiſſion de Protecteur des Indiens, pour venir apporter ſes plaintes en Eſpagne (43).

(43) On eut la malignité de prétendre que c'étoit

SUITE DES DÉCOUVERTES 1516.

Enfin, sur l'article du nouveau revenu qu'il promettoit à la Couronne, il fit voir, par des raisonnemens sans réplique, que tout dépendoit du zele & de la fidélité dans l'administration; & fortifiant ses raisons par l'exemple, il prouva que depuis quelques années que Dom Pedrarias d'Avila commandoit dans la Castille d'or, le Roi n'avoit pas dépensé moins de cinquante-quatre mille ducats pour cet Etablissement, & n'avoit pas tiré, pour son quint, plus de trois mille pesos; tandis que les profits du Gouverneur & de ses Officiers montoient à plus d'un million d'or (44). Ses réponses & ses preuves durent porter la conviction dans tous les esprits, puisque la décision de la Junte fut confirmée, & que les Provisions du nouveau Gouverneur ayant été signées, les ordres furent données pour l'armement des Vaisseaux qui devoient transporter la nouvelle Colonie.

Mais il auroit manqué quelque chose à la victoire du Protecteur des Indiens, si l'on n'eût rien statué pour le soulagement des Habitans naturels de l'Isle Es-

par cette raison qu'à son retour il n'avoit pû obtenir une seule audience du Cardinal, & que ce Prélat avoit paru faire peu de cas de lui *Ibidem*.

(44) Il explique jusqu'aux ruses qu'on employoit pour cette friponnerie.

SUITE DES DE'COUVERTES 1516.

pagnole & des autres Colonies actuelles du Nouveau Monde. Ce fut comme un second triomphe, qu'il obtint avant son départ, & dont il eut la principale obligation au crédit des Seigneurs Flamands. Herrera entre ici dans un curieux détail.

Fameuses disputes de las Casas en faveur des Indiens.

Dom Juan de Quevedo, Evêque de Sainte-Marie l'ancienne du Darien, étoit arrivé en Espagne pendant le cours de ces contestations; & c'étoit lui qui avoit apporté les trois mille pesos, que Pedrarias envoyoit pour le quint du Roi. Il s'étoit attaché aux Seigneurs Flamands, après avoir reconnu ce qu'il pouvoit espérer de leur crédit pour le succès de ses prétentions. Un jour que le Docteur Mota, qui avoit succédé à Fonseca dans le Siége de Badajos, & qui étoit un des principaux Partisans de la Cause des Indiens, donnoit à dîner à ce Prélat, las Casas se trouva au nombre des Convives avec Dom Juan de Zuniga, Frere du Comte de Miranda, qui fut ensuite Gouverneur de Philippe II, & Dom Diegue Colomb, Amiral des Indes. Après la table, le discours tomba sur les Indes; & las Casas plein de ses idées, fit un reproche à l'Evêque du Darien, de n'avoir pas employé la voye des censures contre Pedrarias &

Occasion qui les fait naitre.

ſes Officiers, pour arrêter les vexations tyranniques qu'ils exerçoient ſur les Naturels du Pays. Comme ils ne s'accordoient pas ſur tous les points, la diſpute devint ſi vive, que l'Evêque de Badajos ſe vit dans la néceſſité de l'arrêter. Ce Prélat, étant allé enſuite au Conſeil, ne manqua point de rapporter au Roi ce qui venoit de ſe paſſer chez lui, entre l'Evêque du Darien & las Caſas. Charles, qui ne déſiroit que l'occaſion de s'inſtruire, fit avertir les deux Parties de ſe trouver au Conſeil, deux jours après, & donna ordre, à l'Amiral de s'y rendre auſſi, avec un Religieux de Saint François, qui étoit arrivé depuis peu de l'Iſle Eſpagnole, & qui gardoit encore moins de ménagement que las Caſas ſur les intérêts de la Religion & de l'humanité dans le Nouveau Monde (45).

SUITE DES DE'COUVERTES 1516.

Aſſemblée ſolemnelle, où le Roi d'Eſpagne aſſiſte.

Cette Aſſemblée fut accompagnée de tout ce qui pouvoit ſervir à lui donner de l'éclat. Le Roi parut dans une grande Salle du Palais, ſur un Trône élevé, avec tout l'appareil de la Royauté. De Chievres, l'Amiral Colomb, l'Evêque du Darien & le Licencié Aguirre étoient aſſis à ſa droite, dans l'ordre où l'on

(45) Herrera obſerve qu'il aſpiroit à quelque dignité. *Ibidem*, Chap 4.

SUITE DES DE'COUVERTES 1516.

vient de les nommer. Le Chancelier Gatinara, l'Evêque de Badajos, & les autres Conseillers d'Etat étoient à sa gauche. Las Casas & le Franciscain se tinrent debout, vis-à-vis le Roi. Lorsque chacun fut place, de Chievres & le Chancelier, montant chacun de leur côté les dégrés du Trône, se mirent à genoux aux piés du Roi, & lui parlerent quelque tems à voix basse. Ensuite ils reprirent leur place; & le Chancelier, se tournant vers l'Evêque du Darien, lui dit: » Révérend Evêque, Sa Ma» jesté (46) vous ordonne de parler, » si vous avez quelque chose à lui dire.

Discours de l'Evêque du Darien.

L'Evêque se leva aussi-tôt, & répondit que les explications qu'il avoit à donner ne pouvant être communiquées qu'au Roi & à son Conseil, il supplioit S. M. de faire éloigner ceux qui ne devoient pas les entendre (47). Il insista même après un second ordre; & ce ne fut qu'au troisiéme, lorsque le Chancelier eut ajoûté que tout ce qu'il y avoit de Seigneurs dans

(46) C'étoit la premiere fois qu'on donnoit ce titre à Charles, à l'occasion de son élévation à l'Empire dont il venoit de recevoir la nouvelle. *Ibidem.*

(47) L'Historien lui fait faire un préambule, qu'il appelle gracieux & élégant: » il y avoit plu» sieurs jours, lui fait-il » dire, qu'il souhaitoit » passionnément de voir » cette Présence royale; » & maintenant que Dieu » lui faisoit la grace d'ac» complir son désir, il » reconnoissoit que la face » de Priam étoit digne du » Royaume. *Ibidem.*

dans la Salle avoient été appellés pour aſſiſter au Conſeil, qu'il prit le parti d'obéir. Mais, évitant les détails, il ſe contenta de déclarer que depuis cinq ans, qu'il s'étoit rendu au Continent de l'Amérique, avec la dignité Epiſcopale, il ne s'y étoit rien fait pour le Service de Dieu, ni pour celui du Prince; que le Pays ſe perdoit au lieu de s'établir; que le premier Gouverneur qu'il y avoit vû étoit un méchant Homme, que le ſecond étoit encore pire, & que tout alloit ſi mal, qu'il s'étoit cru obligé de paſſer en Eſpagne, pour en informer le Roi. Cependant, comme il étoit queſtion de donner ſon avis, ſur la conduite qu'on devoit tenir à l'égard des Indiens, il ajouta que tous ceux qu'il avoit vûs, ſoit dans le Pays qu'il venoit d'habiter, ſoit dans les autres lieux où il avoit paſſé, lui avoient paru nés pour la ſervitude; qu'ils étoient naturellement pervers, & que ſon ſentiment étoit de ne les pas abandonner à eux-mêmes, mais de les diviſer par bandes, & de les mettre ſous la diſcipline des plus vertueux Eſpagnols; ſans quoi l'on n'en feroit jamais des Chrétiens, ni même des Hommes.

Lorſque l'Evêque eut ceſſé de parler, las-Caſas reçut ordre d'expliquer ſes

Suite des découvertes 1516.

Discours de las Casas.

idées ; & l'Historien lui fait tenir le discours suivant (48).

» Très Haut, très puissant Roi & » Seigneur, je suis un des premiers Castillans qui aient fait le Voyage du » Nouveau Monde. J'y ai vécu longtems, & j'ai vû de mes propres yeux » ce que la plûpart ne rapportent que » sur le témoignage d'autrui. Mon Pere » est mort dans le même Pays, après y » avoir vécu comme moi, dès l'origine des découvertes. Sans m'attribuer » l'honneur d'être meilleur Chrétien » qu'un autre, je me suis senti porté, par » un mouvement de compassion naturelle, à repasser en Espagne, pour informer le Roi votre Ayeul, des excès qui se commettoient dans les Indes. Je le trouvai à Placentia. Il eut » la bonté de m'écouter ; & dans le dessein d'y apporter du remede, il remit » l'explication de ses ordres à Séville : » mais, la mort l'ayant surpris en chemin, sa volonté royale & toutes mes » représentations demeurerent sans effet. Après son trépas, je fis mon rap-

(48) Là-dessus, dit-il, Chievres & le Chancelier retournerent consulter avec le Roi(Puis, ayant repris leurs places, le Chancelier dit à de las Casas ; Messire Barthelemi, Sa Majesté vous commande de parler. Les Flamands l'appelloient ainsi, & Gatinara les imitoit, quoiqu'Italien, *ibidem*.

SUITE DES DÉCOUVERTES 1516.

» port aux Régens du Royaume, les Cardinaux Ximenès & Tortosa, qui entreprirent de réparer le mal par de sages mesures, mais la plûpart mal exécutées. Ensuite, Votre Majesté étant venu prendre possession de ses Etats, je lui ai représenté la situation de ses malheureuses Colonies, à laquelle on auroit remedié, si dans le même tems le Grand Chancelier n'étoit mort à Sarragosse. Aujourd'hui je recommence mes travaux pour ce grand objet.

» L'Ennemi de toute vertu ne manque pas de Ministres, qui tremblent de voir l'heureux succès de mon zele. Mais laissant à part un moment ce qui touche la conscience, l'intérêt de Votre Majesté est ici d'une si haute importance, que les richesses de tous ses Etats d'Europe ensemble ne peuvent être comparées à la moindre partie de celles du Nouveau Monde; & j'ose lui dire qu'en lui donnant cet avis, je lui rends un aussi grand service que jamais Prince en ait reçu de son Sujet. Non que je prétende aucune espece de gratification ou de salaire. Ce n'est pas seulement à servir Votre Majesté que j'aspire. Il est certain même que dans toute autre supposition

SUITE DES DI'COUVERTES 1516.

» que celle d'un ordre exprès, le ſeul » motif de ſon ſervice ne m'auroit pas » ramené des Indes en Europe : mais je » crois en rendre beaucoup à Dieu, qui » eſt ſi jaloux de ſon honneur, que je ne » dois pas faire un pas pour l'avantage de » Votre Majeſté, auquel il n'ait la premie- » re part. Auſſi le prens-je à témoin que je » renonce à toutes ſortes de faveurs & » de récompenſes temporelles ; & ſi j'a- » mais j'en accepte, ou moi-même, ou » par quelqu'un qui les reçoive en mon » nom, je veux être regardé comme un » Impoſteur & un Fauſſaire, qui auroit » trompé ſon Dieu & ſon Roi. Appre- » nez donc, Sire, que les Naturels du » Nouveau Monde ſont capables de re- » cevoir la Foi, de prendre de bon- » nes habitudes, & d'exercer les Actes » de toutes les vertus. Mais c'eſt par la » raiſon & les bons exemples qu'ils y » doivent être excités, & non par la vio- » lence ; car ils ſont naturellement li- » bres ; ils ont leurs Rois & leurs Sei- » gneurs naturels, qui les gouvernent » ſuivant leurs uſages. A l'égard de ce » qu'a dit le Révérend Evêque, qu'ils » ſont nés pour la ſervitude, ſuivant » l'autorité d'Ariſtote, ſur laquelle il » paroît qu'il ſe fonde, il y a autant de » diſtance de la vérité à cette propoſi-

SUITE DES DE'COUVERTES 1516.

» tion que du Ciel à la Terre. Quand » le Philosophe auroit été de cette opi- » nion, comme le Révérend Evêque » l'affirme, c'étoit un Gentil, qui brûle » maintenant dans les Enfers, & dont » la doctrine ne doit être admise qu'au- » tant qu'elle s'accorde avec celle de l'E- » vangile. Notre sainte Religion, Sire, » ne fait acception de personne. Elle se » communique à toutes les Nations du » Monde. Elle les reçoit toutes, sans » distinction. Elle n'ôte à aucune sa li- » berté, ni ses Rois; elle ne réduit pas » un Peuple à l'esclavage, sous prétexte » qu'il y est condamné par la Nature, » comme le Révérend Evêque veut le » faire entendre. J'en conclus, Sire, » qu'il est de la derniere importance, » pour Votre Majesté, d'y mettre or- » dre, au commencement de son (49) » Regne.

Discours du Missionnaire Franciscain.

Après las Casas, le Missionnaire Franciscain reçut ordre de parler à son tour. Il le fit en ces termes : » Sire, je reçus » ordre de passer dans l'Isle Espagnole,

(49) On s'est attaché à rendre ce discours tel qu'il est dans Herrera. L'Historien de Saint Domingue en donne un tout différent; & la confiance qu'on doit à un Ecrivain de sa profession, lorsqu'il vante sa fidélité & celle de ses Mémoires, oblige de croire qu'il ne l'a pas tiré de son imagination; mais il ne cite point sa source. Hist. de Saint Domingue, Liv. 5, pages 174. & suiv.

SUITE DES DE'COUVERTES 1516.

» où je demeurai quelques années. On
» m'y donna la commiſſion de faire le
» dénombrement des Indiens. Il y en
» avoit alors quantité de milliers. Quel-
» que tems après, je fus encore chargé
» du même ordre, & je trouvai ce nom-
» bre extrêmement diminué. Si le ſang
» d'Abel, c'eſt-à-dire celui d'un ſeul
» Mort, injuſtement répandu, a crié
» vangeance & l'a obtenue du Ciel, Dieu
» ſera-t'il ſourd au cri de ce déluge de
» ſang qu'on ne ceſſe pas de répandre ?
» Je conjure donc Votre Majeſté, par le
» Sang de Notre-Seigneur, & par les
» plaies du grand Saint dont je por-
» te l'Habit, d'apporter un prompt re-
» mede à des maux, qui ne manque-
» roient pas d'attirer ſur votre Cou-
» ronne l'indignation & les rigoureux
» châtimens du ſouverain Maître des
» Rois (50).

Diſcours de l'Amiral Dom Diegue Colomb.

Dom Diegue Colomb eut ordre enſuite de donner ſon avis. Les grands maux, dit-il, qu'on venoit de repréſenter, n'étoient que trop manifeſtes ; & les Miniſtres de la Religion ; qui s'étoient tant de fois élevés contr'eux, en étoient les véritables témoins. C'étoit juſtement qu'après avoir vû l'inutilité

(50) Herrera, Tom. 2. Liv. 4. Chap. 5.

de leur zele, ils se croyoient obligés d'apporter leurs plaintes au pié du Trône. Bientôt les Indes ne seroient plus qu'un vaste désert; & lui, qui n'avoit pas d'autre ressource que l'Etablissement qu'il y avoit obtenu de la Couronne, ne voyoit déja plus de lieu au Monde où il pût se retirer. Il ajoûta qu'il n'avoit pas eu d'autre motif pour faire le voyage d'Espagne, & qu'il assuroit Sa Majesté que de toutes les affaires qu'elle avoit à terminer, c'étoit une des plus importantes pour sa gloire & sa conscience.

SUITE DES DE'COUVERTES. 1516.

Aussi-tôt que l'Amiral eut fini, l'Evêque du Darien demanda la permission de parler encore une fois. Mais, après un moment de consultation avec le Roi, le Chancelier lui dit que s'il avoit quelque chose à répliquer, Sa Majesté lui ordonnoit de le mettre par écrit, & qu'on y feroit une sérieuse attention. Ce Prélat fit deux Mémoires, qui regardoient uniquement Pedrarias & la Province du Darien; & dans une Assemblée, qui se tint chez le Chancelier, il déclara qu'il approuvoit les vûes & l'entreprise de las Casas. Mais une fiévre maligne l'ayant emporté dans l'espace de trois jours, & Charles étant attendu par sa Flotte, à la Co-

L'Evêque du Darien approuve las Casas.

SUITE DES DE'COUVERTES. 1616.

L'affaire des Indes est suspendue.

rogne, pour aller recevoir la Couronne de l'Empire, l'affaire des Indes demeura suspendue. Il paroît que ce jeune Prince commençoit à craindre que la jalousie n'eût quelque part à la protection déclarée que le Chancelier & les Seigneurs Flamands accordoient à las Casas, & qu'il vouloit attendre des informations moins suspectes, sur un point dont il sentoit l'importance (51).

(51) *Ibid.* Liv. 4 Chap. 5. Hist. de St. Domingue, Liv. 5. pag. 179. & précédentes.



DIAZ DE SOLIS. 1516.

DERNIER VOYAGE
DE JEAN DIAZ DE SOLIS.
& découvertes au Sud.

PENDANT le cours de ces Négociations, qui n'avoient pas duré moins d'environ trois ans, plusieurs Avanturiers avoient tenté de nouvelles découvertes; mais la plûpart vers le Sud, par un ordre particulier du Roi, qui craignoit que les Portugais ne vinssent moissonner de ce côté là ses plus belles espérances, & qui se promettoit d'ailleurs, sur les raisonnemens des Cosmographes, de trouver un passage par cette voie pour le commerce des Moluques. Son impatience avoit été si vive, qu'ayant fait armer deux Vaisseaux, dont il avoit donné le commandement à Jean *Diaz de Solis*, le plus habile Navigateur de ce tems, il n'avoit point attendu que tous les préparatifs fussent achevés, pour les presser de lever l'ancre; & l'un des deux s'étoit ouvert, au moment du départ. Cependant, on l'avoit réparé avec tant de diligence, que Solis s'étoit trouvé en état de mettre à la voile le 8 d'Octobre 1515. Il

Voyage de Jean Diaz de Solis.

DIAZ DE SOLIS. 1516.

Ses Découvertes au Sud de l'Amérique.

n'étoit arrivé qu'à la fin de la même année à la vûe du Cap Saint Auguſtin, d'où il s'étoit avancé vers l'embouchure du Fleuve de Janega, ſur la Côte du Bréſil, & de-là au Cap de Navidad. Ce Voïageur, continuant ſa route juſqu'à la vûe d'un Fleuve qu'il nomma *los Innocentes*, à 25 dégrés 15 minutes de latitude auſtrale, ſe rendit de-là au Cap qu'il nomma *Cananée*, à 25 dégrés, & proche d'une Iſle qui reçut de lui le nom de la *Plata*. Enſuite, il alla mouiller à 27 dégrés, dans une Baie qu'il appella *Bahia de los Perdidas*; d'où paſſant le Cap de *Corriente*, il prit terre au vingt-neuviéme dégré. De-là il reconnut l'Iſle qu'il nomma *Saint-Sébaſtien*, & trois autres Iſles auſquelles il donna le nom de *los Lobos*; après quoi il entra au trente-cinquiéme dégré, dans un Port qu'il appella, du nom du jour *Notre Dame de la Chandeleur*, & dont il prit poſſeſſion au nom de la Caſtille. Enfin, il mouilla à 34 degrés 20 minutes, dans un grand Fleuve, qu'il nomma *los Platos*, & qui a pris depuis le nom de *Rio de la Plata*. Ce fut le terme de ſa navigation & de ſa vie. Ses Compagnons rapporterent qu'étant deſcendu dans ſa Barque avec quelques Soldats, pour s'approcher d'une Troupe d'Indiens qui ſe

Sa fin tragique.

présentoient sur une des rives du Fleuve, il y avoit été tué, mis en piéces & dévoré par ces Barbares, lui & tous ceux qui l'accompagnoient (52).

DIAZ DE SOLIS. 1516.

D'un autre côté, quelques Avanturiers de la Colonie du Darien, sous la conduite d'*Espinosa*, avoient poussé leurs Découvertes l'espace d'environ 150 lieues, sur les Côtes de la Mer du Sud, d'où ils étoient revenus chargés de richesses (53.) Un Officier, nommé Dom Diego d'*Albitez*, se trouvant proche du Fleuve *Cocabira*, avec un détachement de cette Troupe, apprit d'un Cacique, qu'il avoit fait prisonnier, que dans un Edifice à deux lieues de-là, il trouveroit un immense trésor. Il s'y rendit, avec toute l'ardeur que cette nouvelle étoit capable de lui inspirer. Une Femme Indienne, qu'il avoit à sa suite, lui dit que cet Edifice étoit un Temple consacré aux Mauvais Esprits, & qu'ils avoient ordonné que la Terre s'ouvrît pour engloutir les Castillans. Albitez s'effraya peu d'un avis de cette nature. Le soir en arrivant au Temple, il le vit trembler, comme un roseau agité par le vent. Alors, son courage & celui de

Découvertes sur les Côtes de la Mer du Sud.

Superstition plus forte que l'avarice.

(52) Herrera, *ubi sup.* Liv. 1. Ch. 7.

(53) Quatre-vingt mille pesos d'or, & 2000 Esclaves.

DIAZ DE SOLIS. 1516.

tous ces gens ne résistant point à ce spectacle, ils s'armerent, pendant toute la nuit, de signes de Croix & de prieres; & l'arrivée du jour eut si peu de force pour les rassurer, qu'ils revinrent sans avoir osé toucher aux murs du Temple (54).

Port de Nicoya.

Fernand Ponce & Barthelemi Hurtado firent aussi des courses vers le Golfe d'Oza, & découvrirent le Port de *Nicoya* auquel ils donnerent le nom de San-Lucar. Vers le même tems, Pedrarias fit jetter les fondemens d'une Ville dans le Port d'*Acla*, pour se mettre en état de pousser ses Conquêtes, & d'envoyer des Brigantins sur la Mer du Sud.

Ville d'Acla.

(54) Le même, Liv. 2. Chap. 9.



DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

DESCRIPTION

DE L'ISLE ESPAGNOLE, *vulgairement* SAINT DOMINGUE,

Position de cette Isle.

IL doit paroître aſſez étrange que depuis près de deux cens cinquante ans, que cette Iſle eſt fréquentée des Nations de l'Europe, on ne s'accorde point encore ſur ſa véritable poſition. Un Miſſionnaire Jéſuite (55), qui pendant un fort long ſéjour, a pris ſoin d'obſerver toutes les Eclipſes, prétend avoir trouvé conſtamment quatre heures 43 minutes & 51 ſecondes de différence entre le Méridien de l'Obſervatoire de Paris & celui du Cap François; d'où il s'enſuit que ce Port eſt au trois cens huitiéme dégré de longitude. Le Pere Feuillée, ſuivant l'obſervation des Satellites de Jupiter, à la Caye Saint-Louis, le met au trois cens quatriéme dégré & la différence de longitude, entre la Caye Saint-Louis & le Cap François, n'eſt, au jugement de M. Frezier, que d'un dégré & environ 55 minutes. A l'égard

(55) Liv. I. pages 5 & 6.

DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

de la latitude, il paroît certain que la Pointe de Saint-Louis, proche du Port de Paix, qui est l'endroit de l'Isle le plus septentrional, est par le vingtiéme dégré deux ou trois minutes; sur quoi le nouvel Historien remarque qu'il faut réformer les Cartes Hollandoises, dont l'erreur a causé plusieurs naufrages sur les écueils voisins.

Son étendue.

L'étendue de Saint-Domingue est d'environ 160 lieues de longueur, du Levant au Couchant; & de trente, dans sa largeur moyenne, du Nord au Sud. Son circuit est d'environ 350 lieues; & ceux qui lui en donnent six cens font le tour des anses. Sa situation ne peut être plus avantageuse, au milieu de quantité d'autres Isles (56) qui forment un grand Archipel, où l'on diroit qu'elle est placée pour leur donner la loi. Elle a trois pointes avancées, vers trois des plus grandes de ces Isles. Le Cap Tiburon, qui la termine au Sud-Ouest, n'est qu'à trente lieues de la Jamaïque. Entre celui de l'Espade, qui est sa Pointe orientale, & Portoric, on n'en compte que dix-huit; & douze seulement du

(56) Ce sont toutes celles qui sont comprises sous le nom d'Antilles, & dont les principales seront décrites dans leur ordre. Elles sont renfermées entre les 8 & les 28 dégrés de latitude; & leur longitude s'étend depuis les 293 jusqu'aux 306 dégrés.

Cap, ou Mole Saint-Nicolas, qui regarde le Nord-Oueſt, à l'Iſle de Cuba, Saint Domingue eſt d'ailleurs entourée de pluſieurs autres petites Iſles, qui en ſont comme les annexes, & dont elle peut tirer de fort grands avantages. Les plus conſidérables ſont la Saona, la Beata, Sainte-Catherine, Altavela, Avache, la Gonave, & la Tortue ; ſans compter la Navazza, & la Mona, dont la premiere eſt à dix lieues du Cap de Tiburon vers la Jamaïque, & la ſeconde à moitié chemin du Cap de l'Eſpade à l'Iſle de Portoric.

DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Il ſemble que la Nature n'ait pas moins pourvû à la ſûreté de cette grande Iſle, par quantité de Rochers qui en rendent l'abord dangereux. Le côté du Nord eſt ſur-tout bordé d'écueils & de petites Iſles fort baſſes. On a cru longtems que de tous ces écueils, celui que les Eſpagnols nomment *Abrojo*, & les François le *Mouchoir quarré*, étoit le plus reculé à l'Orient ; mais on a reconnu, aux dépens d'un grand nombre de Navires, qu'il y avoit d'autres briſans au Sud-Eſt ; ce qui, joint aux Obſervations ſur leſquelles on a reculé l'Iſle de 20 minutes vers le Sud Eſt, en a rendu l'accès beaucoup plus ſûr. A l'Oueſt du Mouchoir quarré, & preſque

Ecueils qui la bordent.

DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

fur la même ligne, on trouve de fuite plufieurs grouppes de petites Ifles affez baffes, entre lefquelles il n'y a quelquefois de paffage que pour des Canots.

Ifles Turques & Caïques.

Les unes ont reçu le nom *d'Ifles Turques*, & les autres celui de *Caïques*. Mais elles ne font pas toutes auffi peu habitables qu'on le croit, & quelques-unes ont même des Côtes fort faines. Un Voyageur refpectable (57), en ayant rangé une de fort près, fur un Navire de quatre cens tonnnaux, y remarqua, dans plufieurs endroits, des Terres affez élevées & d'une bonne nature. Les Ifles Turques, qui font les plus orientales, fe nomment auffi *Amanas*. Elles ont des Salines naturelles, dont les Anglois de la Bermude & de la Jamaïque tirent un grand profit.

Ifles Lucaies.

Les Lucaies, fuivent, après les Caïques, & n'en font féparées que par un débouquement affez étroit. C'eft aujourd'hui le paffage de tous les Navires, qui fortent du Cap François pour retourner en France. Les plus occidentales des Lucaies ne font féparées de la Floride que par un Canal, qui n'a nulle part plus de vingt lieues de largeur, & qui tire fon nom de Bahama, la der-

(57) Le Pere de Charlevoix, Hiftorien de Saint-Domingue. Liv. I. p. 8.

niere de toutes ces Isles. Depuis les ravages des Espagnols, elles sont demeurées sans Habitans, à l'exception de celle de la Providence, où les Anglois ont un petit Etablissement. Mais on y voit une quantité prodigieuse de toutes sortes de gibier. Leurs Côtes sont aussi beaucoup plus poissonneuses que celles des grandes Isles, & sur-tout que celles de St. Domingue, qui le sont très peu, si ce n'est aux embouchures des Rivieres, & dans l'étendue de la marée, c'est-à-dire, au plus, l'espace d'un quart de lieue, sur quoi l'on observe qu'en aucun endroit des Antilles, le flux ne monte jamais plus de trois piés (58).

DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Noms Indiens de l'Isle Espagnole.

On a déja remarqué qu'à l'arrivée des Espagnols, l'Isle de Saint-Domingue étoit nommée par ses Habitans, *Quisgueia* & *Hayti*, deux noms tirés de leur Langue, dont le premier signifioit une grande Terre; & le second, une Terre montagneuse. Mais elle a perdu l'un & l'autre, en changeant de Maîtres. Ses Conquérans la trouverent divisée en cinq Royaumes, indépendans les uns des autres, & en quelques Souverainetés moins puissantes, dont les Seigneurs portoient le nom de Caciques, comme ceux des principales divisions. De ces

Son ancienne division en cinq Royaumes.

(58) *Ibidem.*

DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Magua.

cinq Royaumes, l'un se nommoit *Magua*, qui signifie Royaume de la Plaine. Il comprenoit ce qu'on a depuis nommé la Vega-Réal; ou du moins il en comprenoit le milieu & la meilleure partie la Vega Réal est une Plaine de quatre-vingt lieues de long, qui en a dix dans sa plus grande largeur. On assure (59) qu'il y coule plus de trente mille Rivieres, parmi lesquelles il s'en trouve douze, aussi larges que l'Ebre, & le Guadalquivir. Les autres ne sont que des Torrens & des Ruisseaux, dont elle reçoit un prodigieux nombre, d'une longue chaîne de montagnes qui la bornent à l'Occident; & la plûpart rouloient de l'or avec leur sable. Aussi ce Canton est-il voisin des fameuses Mines de Cibao, qu'on a nommées tant de fois: mais elles n'étoient pas du Royaume de Magua, dont le Souverain se nommoit Guarinoex. Ce Prince avoit sa Capitale dans le lieu où les Espagnols bâtirent une autre Ville, sous le nom de la Conception de la Vega.

Matien.

Le second Royaume étoit celui de *Marien*, que plusieurs Historiens représentent aussi grand & plus fertile que le Portugal. Il comprenoit toute cette

(59) Barthelemi de las Casas qui y avoit fait un long séjour.

partie de la Côte du Nord, qui s'étend depuis l'extrêmité occidentale de l'Isle, où est le Cap Saint-Nicolas, jusquà la Riviere Yaqué, ou *Yaqui*, nommée *Monte-Christo*, par Christophe Colomb, & comprenoit toute la Partie septentrionale de la Vega-Réal, qui s'appelle à présent la Plaine du Cap François. C'étoit au Cap même, que Guacanagari, Roi de Marien faisoit sa résidence; & c'est de son nom que les Espagnols donnent encore aujourd'hui le nom d'*el Guaric* à ce Port.

DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Maguana.

Le troisiéme Royaume, nommé Maguana, renfermoit la Province de Cibao, & presque tout le cours de la Riviere *Hattibonito*, ou l'Artibonite, qui est la plus grande de l'Isle. Caonabo, qui y regnoit, étoit Caraïbe. Il étoit venu dans l'Isle, en Avanturier, qui cherche un établissement. Son courage & son esprit l'ayant rendu redoutable aux Insulaires, il n'avoit pas eu beaucoup de peine à se former parmi eux un Etat considérable. Sa demeure ordinaire étoit le Bourg de Maguana, d'où son Royaume avoit tiré son nom. Les Espagnols en firent une Ville, sous le nom de San-Juan de la Maguana, mais elle ne subsiste plus; & c'est le quartier, où elle étoit située, que les François appellent

DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

aujourd'hui la Savane de San-Ouan. Caonabo étoit, ſans contredit le plus puiſſant Monarque de l'Iſle, & celui qui ſoutenoit le mieux la dignité de ſon rang.

Xaragua.

Le Royaume de Xaragua, qui étoit le quatriéme, devoit ſon nom, ou le donnoit, à un aſſez grand Lac, dont on verra bientôt la Deſcription. C'étoit le plus peuplé & le plus étendu. Il comprenoit toute la Côte occidentale de l'Iſle, & une bonne partie de la méridionale. Sa Capitale, nommée auſſi Xaragua, étoit à peu près dans le lieu qu'occupe aujourd'hui le Bourg du Cul-de-Sac. Les Peuples de ce Royaume l'emportoient ſur tous les autres par la taille & la figure, par la politeſſe des manieres, & par l'élégance du langage. On y voyoit auſſi plus de Nobleſſe. Le Roi, qui ſe nommoit Bohechio, étoit Frere d'Anacoana, Princeſſe d'un mérite diſtingué, dont la honteuſe fin deshonore les Eſpagnols.

Higuey.

Enfin le cinquiéme Royaume étoit le *Higuey* qui occupoit toute la Partie orientale de l'Iſle, avec le Fleuve Yaqui pour borne à la Côte du Nord, & le Fleuve d'Ozamo à celle du Sud. Ses Peuples étoient plus aguerris que tous les autres, parce qu'ils avoient ſouvent

à se défendre des Caraïbes, qui faisoient de continuelles descentes sur leurs Côtes. Cependant, comme ils n'entendoient pas bien l'art de se servir de leurs fléches, ils ne se défendoient le plus souvent que par la fuite. Leur Souverain, nommé Cayacoa, étant mort peu de temps après l'arrivée des Espagnols, sa Veuve embrassa le Christianisme, & reçut le nom d'Agnès Caiacoa. Elle ne survécut pas long-temps à son Mari; & leurs Etats passerent à Cotubanama, puissant Cacique qui fit, jusqu'à sa destruction, son séjour ordinaire vers la presqu'Isle de (60) Samana.

Villes bâties par les Espagnols.

Les Espagnols ayant bientôt changé l'ancienne forme du Gouvernement de l'Isle, on y vit naître par leurs mains quantité de Villes, dont on a rapporté successivement l'origine. Après la ruine de San-Domingo, qui fut renversée en 1502 par un ouragan, Ovando, Gouverneur Général, changea la situation de cette Place qui étoit à l'Orient du fleuve d'Ozama. Ils la transpor-

(60) Las Casas donne à cette Province une Reine qu'il nomme Hyguanana. Il ajoûte que les Espagnols la firent pendre, comme Anacoana; mais on n'en trouve aucune trace dans les autres Historiens. C'étoit peut-être une Cacique particuliere de quelque Canton du Higuey.

DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

San-Domingo change de situation.

ta sur l'autre rive, par la seule raison qu'il s'y trouvoit déja quelques Habitations Espagnoles. On l'accuse de n'avoir pas fait réflexion que pour la commodité d'un petit nombre de Particuliers, il faisoit perdre à la Ville deux avantages considérables, dont l'un ne pouvoit être remplacé, & l'autre ne pouvoit l'être sans qu'il en coûtât beaucoup. La Ville étant à l'Ouest, se trouve continuellement enveloppée des vapeurs du Fleuve, que le Soleil chasse devant lui ; ce qui est fort incommode dans un Pays si humide & si chaud. D'un autre côté, elle se trouve privée d'une source d'excellente eau, dont elle jouissoit dans sa premiere situation ; & comme l'eau des Puits & celle du Fleuve sont saumâtres, on n'y a suppléé jusqu'à présent que par des Citernes. Un Officier François (61), qui a commandé long-tems dans une Place de l'Isle, & qui en connoissoit toutes les Parties, rapporte qu'on a découvert une autre source à cent pas de la Ville, du côté du Nord, & que tous les Navires y font leur provision d'eau ; mais que les

Ses incommodités.

(61) M. Butet, Lieutenant de Roi & Commandant à Bayaha qui a parcouru toute l'Isle en 1716 & 1717, & dont le nouvel Historien s'est procuré le Journal. Liv. 1. p. 23., & Liv. 3. p. 287. & suiv.

ut

Habitans, la trouvant presqu'aussi éloignée que celle qui est à l'Est de la Riviere, s'en tiennent aux Citernes, malgré leurs mauvaises qualités. On justifie Ovando par le dessein qu'il avoit de faire, au milieu de la Ville, un Réservoir avec une magnifique Fontaine, pour y recevoir les eaux d'une autre Riviere, nommée la Hayna, qui sont excellentes, & qu'il ne falloit faire amener que d'environ trois lieues. Mais il fut rappellé avant l'exécution de son projet.

DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Sa description, & quelle étoit autrefois sa beauté.

Ceux, qui ont vû la Capitale de Saint-Domingue dans tout son lustre, assurent qu'il ne lui manquoit que cet ouvrage, pour être une des plus belles Villes du Monde. Elle est située sur un terrein parfaitement uni, où elle s'étend du Nord au Sud le long du Fleuve, dont la rive est bordée de beaux Jardins. La Mer borne la vûe au Midi, comme le Fleuve & ses bords la terminent à l'Orient; & ces deux côtés occupent plus de la moitié de l'Horison, parce que le Fleuve tourne un peu à l'Ouest. La Campagne, des deux autres côtés est d'une beauté singuliere. L'intérieur de la Ville répondoit à de si beaux dehors. Les rues étoient larges & bien percées, & les Maisons exactement alignées. La plûpart étoient bâ-

DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

ties d'une ſorte de marbre, qu'on a trouvé dans le voiſinage. Les autres étoient d'une eſpece de terre, extrêmement liante, qui durcit à l'air, & qui dure preſqu'autant que la brique. Le pié des murs eſt encore baigné par la Mer, & lui fait une digue aſſez forte pour la mettre à l'abri de ſes fureurs. Les Navires paſſent le long de la Ville, & le mouillage y eſt bon par-tout, pour les Vaiſſeaux même de guerre, s'ils y pouvoient arriver; mais l'entrée du Fleuve eſt coupée par une barre, qui n'a ordinairement qu'onze piés d'eau, treize à quatorze en Marée haute, & quinze au plus dans les grandes Marées. La Rade extérieure eſt aſſez ſûre, excepté depuis le milieu de Juillet juſqu'au premier d'Octobre, qu'il regne ſur cette Côte des Ouragans d'une violence extraordinaire.

Qualités du Pays qui l'environnent.

Le terrein des environs de la Ville n'eſt pas le meilleur de l'Iſle. Il eſt raboteux, inégal, ſemé de petites Collines, & d'un fond de pur argile. Auſſi les Eſpagnols y font-ils fabriquer beaucoup de Briques, & de très belles Poteries, d'une terre plus fine & plus rouge que celle de la Havane, dont on fait d'ailleurs tant de cas; l'eau s'y conſerve extrêmement fraîche. La ſtérilité

lité de la terre eſt compenſée par un air aſſez frais, qu'on attribue en partie à la Riviere & à la Mer, dont la plus grande moitié de la Ville eſt environnée, en partie au ſalpêtre qui s'y trouve en abondance. Les vents du Nord, qui y regnent toutes les nuits, & les briſes de l'Eſt & de l'Eſt-Sud-Eſt, qui y ſoufflent ordinairement tous les jours, contribuent auſſi beaucoup à cette fraîcheur: ce qui n'empêche point que les Eſpagnols n'y ſoient ſujets à une maladie qui leur eſt particuliere, & qu'ils appellent *Paſino*. Elle attaque les nerfs, qui ſe roidiſſent & ſe retirent: le ſang ſe congele dans les veines; les Malades ſouffrent beaucoup du défaut de reſpiration, & c'eſt rarement qu'ils en guériſſent. On a vû quelques Négres mourir de ce mal; mais on aſſure qu'aucun François n'en eſt attaqué. La Lepre eſt aſſez commune auſſi dans cette Capitale, & quelques-uns en attribuent la principale cauſe à l'eau des Citernes. Il ſe trouva dans l'enceinte de la Ville une Mine de vif-argent fort abondante, qui fut fermée par un ordre de la Cour. On y découvrit même une Mine d'or, mais elle rapportoit peu. Les débordemens du Fleuve Ozama ne ſont, ni fréquens, ni dangereux, parce que ſes bords ſont fort élevés.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Maladie dont il eſt affligé.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Cependant il pleut beaucoup dans ce quartier de l'Isle, & les plus grandes sécheresses n'y durent pas plus d'un mois. Les pluies, qui viennent ordinairement du Nord-Est & du Sud-Est, s'arrêtent à quatre lieues sous le vent, aux environs de la Riviere Yuna; & l'on a observé que tous les quartiers qui sont à l'Ouest de la Capitale, jusqu'à ceux qu'occupent aujourd'hui les François, sont si souvent exposés aux sécheresses, que les Bestiaux y périroient de soif, si l'on n'avoit soin de les mener dans les doubles Montagnes, pour les y nourrir de feuilles d'arbres; précaution, qui n'en sauve même qu'une partie. Enfin, les tremblemens de terre sont assez fréquens aux environs du Fleuve Ozama; mais ils n'y causent presque jamais d'effets dangereux.

Forteresses & Edifices publics de San-Domingo.

Ovando bâtit une Forteresse, qui s'est conservée jusqu'aujourd'hui. Le Palais, qu'il éleva pour sa demeure, étoit d'une magnificence achevée. Il fonda un Couvent pour les Peres de Saint François, & un Hôpital, sous le titre de Saint Nicolas, dont il portoit le nom. Quelques années après, les Religieux de Saint Dominique & de la Merci vinrent aussi s'établir dans San-Domingo, & le Trésorier Passamonte

fonda un ſecond Hôpital, ſous le nom de Saint Michel. On y éleva une ſuperbe Cathédrale (62), & pluſieurs belles Egliſes. Jamais Ville ne parvint ſi promptement au plus haut dégré de ſplendeur. Quelques Particuliers, qui s'étoient enrichis, ſe firent honneur de bâtir des rues entieres, dont ils ne furent pas long-tems à retirer leurs avances, avec de fort gros profits. En un mot, San-Domingo devint preſque tout-d'un-coup une ſi grande & ſi belle Ville, qu'Oviedo ne craignit point de dire à l'Empereur Charles-Quint, que l'Eſpagne n'en avoit pas une ſeule qui pût lui être préférée, & que Sa Majeſté Impériale habitoit ſouvent des Palais qui n'avoient, ni les commodités, ni l'étendue, ni la richeſſe de quelques-unes des Maiſons de la Capitale des Indes Eſpagnoles (63). Mais ſon éclat ne dura guere plus long-tems que ce titre. Des conquêtes plus brillantes firent bientôt choiſir, à l'Eſpagne, un autre ſiége de ſes forces & de ſa grandeur.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Eloge qu'Oviedo en fait à Charles-Quint.

On a vû qu'après la guerre de 1503, Ovando fit bâtir quantité de Villes & de Bourgades, dans des lieux qu'il jugea plus avantageux pour l'affermiſſement

Villes & Bourgades de l'Iſle.

(62) Elle ne fut érigée en Métropole qu'en 1547.

(63) Hiſtoire de Saint-Domingue, Liv. 3. p. 292 & précédentes.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

de la Colonie. Sainte-Marie de la Vera-Paz fut formée dans le Royaume de Xaragua, des premiers Espagnols qui s'y étoient retirés, assez près d'un Lac du même nom, à deux lieues de la Mer, dont elle fut plus approchée dans la suite, sous le nom de Santa-Maria del Puerto. Mais le nom d'*Yaguana*, que les Insulaires donnoient à ce dernier lieu, ayant prévalu dans l'usage, les François en ont formé celui de *Léogane*. Cette Ville étoit éloignée d'environ soixante & dix lieues de la Capitale. A huit lieues au Nord de San-Domingo, Ovando fonda *Buanaventura*; & vers le milieu de l'Isle, entre les deux Rivieres d'Yaqui & de Neyva, San-Juan de la Maguana. A vingt-quatre lieues de la Capitale, on vit naître, près du Port d'Azua, une bonne Ville, sous le nom d'Azua de Compostel, dans un lieu qui n'avoit été jusqu'alors qu'une habitation d'un Commandeur de Galice. Villa *Nueva* d'*Yaquimo* & Salvatiera de la Savana furent établies vers le même-tems. Pendant que *Puerto Real* s'élevoit d'un autre côté, Rodrigue de Messia fit bâtir el Cotuy, à seize lieues au Nord de San-Domingo, & Guahaba (64), sur la même Côte. Ces neuf

Origine de Léogane.

(64) Ou Larez de Guahaba.

Villes, jointes à celles de la Conception de la Vega, de Bonica, de Bonao, de Puerto di Plata, & de Goava, qui devoient leur origine aux Colombs, en faisoient quinze dès l'année 1504 (65), sans y comprendre la Capitale, & deux Forteresses dans le Higuey, qui furent aussi changées en Villes, sur la fin de la même année. Mais celles de Salvatiera, d'Yaquimo, de San Juan de la Maguana, de Bonao, de Buonaventura, de Guahaba & de Puerto Real, ne se soutinrent guere plus d'un siécle. La Conception de la Vega, que Charles-Quint avoit pris plaisir à faire peupler, fut renversée en 1564, par un tremblement de terre (66). Yguana & Puerto di Plata furent abandonnées par diverses raisons, en 1616; & les Habitans de la premiere formerent une autre Ville à l'Orient, sous le nom de *Bayaguana*, tandis que ceux de Puerto di Plata s'approcherent de la Capitale, & bâtirent *Monte di Plata.* Les François, qui partagerent ensuite l'Isle de Saint-Domingue avec les Espagnols, y firent

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

(65) Hist. de Saint Domingue, Liv. 4. p. 12.

(66) Il n'en est resté qu'un Village, qui se nomme la Vega, formé de ses débris, à deux lieues au Sud-Est de la Plata. Mais on voit encore, au milieu des masures de cette Ville, un Monastere tout entier, deux Fontaines & quelques restes de Fortifications. Histoire de Saint Domingue, Liv. 6. p. 327.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

divers Etabliſſemens, dont la deſcription appartient à d'autres tems, & fera naître l'occaſion de rappeller l'état de ceux de l'Eſpagne, à leur arrivée.

Climat de l'Iſle Eſpagnole.

A juger du climat de Saint-Domingue par la ſituation de cette Iſle, on s'imagineroit que la chaleur y eſt exceſſive pendant les ſix mois que le Soleil paſſe entre la ligne & notre Tropique; mais un vent d'Orient, qui ſe nomme Briſe (67), ſert beaucoup à la rallentir. Le nouvel Hiſtorien de l'Iſle s'étend beaucoup, après d'Acoſta, ſur la cauſe de ce vent, dont il prétend expliquer juſqu'aux moindres variations. Il paroît ſuffire ici d'ajoûter, avec lui, que la Briſe ne ſe fait guere ſentir, ſur les Côtes, que vers les neuf ou dix heures du matin, & qu'elle croît à meſure que le Soleil monte ſur l'Horiſon, comme elle décroît à meſure qu'il deſcend, pour tomber enfin tout-à-fait avec lui. Les pluies contribuent beaucoup auſſi à temperer le climat de Saint-Domingue. Elles y ſont fréquentes, ſur-tout dans les plus grandes (68)

Vent de l'Oueſt qu'on nomme Briſe, & ſes effets.

(67) Ce nom lui viene apparemment de ce qu'il briſe les rayons perpendiculaires du Soleil. On le nomme auſſi Aliſé, d'un vieux mot François qui ſignifie uni, égal. Voyez l'Hiſtoire naturelle des Indes orientales, tome 44 de ce Recueil.

(68) Quelques-uns prétendent qu'il y a des ſe-

chaleurs. Mais en rafraîchiſſant l'air, elles cauſent une fâcheuſe humidité, qui corrompt la viande en moins de vingt-quatre heures, & qui oblige d'enterrer les Morts, peu d'heures après qu'ils ont expiré. La plûpart des fruits mûrs pourriſſent preſqu'auſſi-tôt qu'ils ſont cueillis; & ceux même, qu'on cueille avant leur maturité, ne ſont pas long-tems ſans ſe gâter. Le pain, s'il n'eſt fait comme du biſcuit, ſe moiſit en deux ou trois jours. Les vins ordinaires y tournent, & s'aigriſſent bientôt. Le fer s'y rouille du ſoir au matin; & ce n'eſt pas ſans peine qu'on conſerve le riz, le maïs & les féves, d'une année à l'autre, pour les ſemer (69).

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Variété des climats de l'Eſpagnole.

Cependant la différence des qualités du terroir en met aſſez dans l'air, pour cauſer une extrême variété dans les climats de l'Iſle. Un Canton eſt continuellement inondé de pluie, pendant qu'il n'en tombe preſque jamais dans celui qui le touche. Les nuages s'arrêtent ſur ſes confins. Il s'en détache ſeulement de petites vapeurs, qui ſe diſſipent après avoir répandu quelques goûtes de pluie.

maines où il tombe autant de pluie, qu'il en tombe à Paris dans toute une année; ce que M. Mariotte fait monter, l'un portant l'autre à dix-huit pouces cubiques.

(69) Hiſt. de Saint Domingue, *ubi ſuprà*, p. 18 & précédentes.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Le Tonnerre ſe fait rarement entendre à Saint-Domingue, depuis le mois de Novembre juſqu'en Avril, parce qu'alors le Soleil ne demeure pas aſſez long-tems ſur l'Horiſon, pour enflammer les exhalaiſons de la Terre (70). Dans ce tems, néanmoins, les nuits n'y ſont jamais ſi noires, qu'on n'ait aſſez de clarté pour ſe conduire, à moins que le Ciel ne ſoit couvert. On en apporte deux raiſons; l'une, que les Planettes, y étant plus élevées ſur l'Horiſon, envoient une plus grande quantité de rayons; l'autre, que l'air y eſt plus pur & plus ſerein, parce que les vapeurs, dont il ſe charge, retombent plutôt en pluies & en roſées que dans les Pays froids. De-là vient encore qu'il n'eſt pas rare d'y voir des Etoiles en plein midi, vers le Zenith, & d'y pouvoir lire des caracteres aſſez menus à la clarté de la Lune, dont les rayons ont ſouvent aſſez de force pour produire des Arcs-en-ciel. Auſſi-tôt que les pluies ont ceſſé dans un endroit, les roſées y deviennent très abondantes; ce qui vient

(70) Quoique l'élévation de cet Aſtre ſoit plus grande, à l'Equinoxe de Mars, qu'elle n'eſt à Paris au Solſtice d'Eté, les jours y ſont plus courts de quatre heures, & davantage; & comme, en tout tems, il tombe perpendiculairement pendant ſix mois, le crépuſcule ne ſauroit être fort long. *Ibidem.*

de la quantité de vapeurs que le Soleil éleve pendant le jour, & de la longueur des nuits, qui leur donne le tems de se condenser. D'un autre côté les brouillards n'y sont pas si communs, ou sont plutôt dissipés; parce que le Soleil, qui s'éleve perpendiculairement, acquert bientôt assez de force pour les résoudre. La même raison fait qu'on s'y plaint peu du serein. Mais les nuits y sont très fraîches, sur-tout lorsque le tems est calme & le Ciel pur; ce qui est très ordinaire dans les Provinces intérieures. Il est rare qu'on y sente un souffle de vent, le matin; les rosées y sont si fortes, qu'elles blanchissent les Plaines, & l'on y voit même des gelées. Le froid est quelquefois si piquant, qu'on est obligé de s'approcher du feu. Ces Plaines étant environnées de Montagnes très-hautes, on conçoit que le Soleil s'y couche plutôt & s'y leve plus tard qu'ailleurs; ce qui rend toujours les nuits très-longues.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Ce qu'on y appelle l'Hiver & l'Eté.

Il arrive, de cette variété d'air dans les différentes parties d'une même Isle, que ses Habitans ne conviennent point de ce qu'ils doivent nommer l'Hiver & l'Eté. Ceux qui sont à l'Ouest, au Sud, & dans le milieu des Terres, prennent pour l'Hiver le tems des orages, qui

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

dure depuis Avril jusqu'en Novembre. Sur la Côte du Nord, on se rapproche plus de notre maniere de compter ; mais le vulgaire ne connoît point de Printems ni d'Automne. Ceux, qui observent de plus près le cours de la Nature, font commencer l'Hiver au mois de Novembre, & le font finir au mois de Février. Alors, les nuits & les matinées sont fraîches, & même un peu froides; les Plantes reçoivent peu d'accroissement, & les herbes prennent peu de nourriture, quoique ce soit le tems des grandes pluies. Il en résulte souvent des mortalités parmi les Bestiaux. Le Printems suit, & dure jusqu'au mois de Mai. La Nature semble renaître alors; les Prairies sont revêtues d'une herbe nouvelle, la seve monte aux arbres, les plantes se parent de leurs fleurs, & l'air en est embaumé. Ensuite la sécheresse, qui vient faire disparoître tous ces agrémens, représente l'Eté; & c'est un Eté de la Zône torride, qui dure jusqu'à la fin d'Août. Enfin les orages qui récommencent après quelque interruption, depuis le décours de la Lune d'Août jusqu'au mois de Novembre, mettent assez de ressemblance entre cette saison & notre Automne (71). Le tempé-

(71) *Ibidem.*

rammment des Européens s'accommode difficilement d'un climat si peu régulier. Il faut y être naturalisé, ou se conduire avec beaucoup de sagesse, pour y vivre long-tems. La plûpart, après quelques années de séjour, s'apperçoivent d'une grande diminution de leurs forces. La chaleur mine insensiblement les plus robustes ; & peu après l'humide radical se détruit, par une violente transpiration. Le teint du visage se ternit. On sent, dans l'estomach, une grande diminution de chaleur naturelle. Le sang qu'on se fait tirer, même par précaution, est livide. Une saignée indiscrete suffit pour causer l'hydropisie. Si l'on est échauffé par quelque exercice, loin d'avoir cette avidité que nous sentons pour les rafraîchissemens, on recherche au contraire tout ce qui est capable d'échauffer. On vieillit de bonne heure. Les enfans, qui naissent dans l'Isle de Parens venus de l'Europe, sont moins formés, moins forts, & meurent en fort grand nombre. Mais l'Historien remarque aussi que tous ces maux viennent du peu de soin qu'on a de se ménager, & des excès de débauche ou de travail ; que d'un autre côté, à mesure que les Créoles s'éloignent de leur origine, ils y sont moins sujets ; que les anciens Insulaires

L'air de l'Isle est dangereux pour les Européens.

Description de l'Isle Espagnole.

se portoient bien & vivoient long-tems ; que les Négres y ſont forts, & jouiſſent d'une ſanté inaltérable, auſſi bien que les Eſpagnols, qui y ſont établis depuis deux ſiécles ; qu'il n'eſt pas rare de trouver parmi eux des Vieillards de cent vingt ans ; enfin, que ſi l'on vieillit plutôt qu'ailleurs à Saint-Domingue, on y demeure plus long-tems vieux, ſans reſſentir les incommodités de l'extrême vieilleſſe (72).

Diverſité de ſon Terroir.

Cette différence de climats, qu'on éprouve dans l'Iſle, venant en partie de la diverſité de ſon terroir, on ne ſera pas ſurpris qu'il s'y en trouve de toutes les ſortes & de toutes les couleurs. Le meilleur eſt d'un noir tanné, & mêlé d'un peu de ſable, qui le rend leger, meuble & poreux ; mais les moins bons ne ſont pas ſans quelque utilité. La moitié de l'Iſle eſt en Montagnes, dont la plûpart peuvent être cultivées juſqu'à la cime. On en voit quelques-unes de ſtériles, qui ſont eſcarpées, & d'une hauteur extraordinaire ; comme celles qui ſont vers le Cap Tiburon, d'où l'on découvre celles de Sainte-Marthe, qui en ſont éloignées de 180 lieues. En pluſieurs endroits, celles des Côtes ſervent de digues aux flots de la Mer ; & mal-

(72) *Ibidem.*

heur, dit poétiquement l'Historien, aux Vaisseaux qu'un coup de vent jetteroit sur des Côtes sans rivage, où l'on ne découvre que des rocs sourcilleux, qui s'élevent à pic, & que cette raison fait nommer Côtes de Fer. Telle est particuliérement celle dont l'extrêmité orientale aboutit au Cap François, qui en a pris son nom, & l'occidentale, au Port de l'Acul. Dans quelques terres, on ne creuse pas beaucoup sans trouver le tuf, ou l'argile, ou la terre glaise, ou un lit de sable; mais souvent aussi, la bonne terre a beaucoup de profondeur. Ce dernier terrein n'est pas toujours le plus garni d'arbres; & l'on en donne pour raison que la sécheresse, durant trois ou quatre mois de suite, dans les trois quarts de l'Isle, empêche que ces terres ne fournissent aux arbres un suc suffisant pour les nourrir; au lieu que dans les autres, les pluies & les rosées, qui sont arrêtés par des fonds durs, entretiennent le peu de bonne terre qui les couvre, dans l'humidité nécessaire. Au reste, ces terres sans profondeur ne laissent pas de porter des arbres très-hauts & très-forts; ce qui doit passer pour une des merveilles de l'Isle. Les racines n'y sont pas enfoncées de plus de deux piés, & la plûpart ne vont pas

Les racines des arbres y ont peu de profondeur.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

même si loin ; mais elles s'étendent plus ou moins en superficie, suivant le poids qu'elles ont à soutenir, à l'exception du Cassier, qui pousse ses racines à peu-près comme les arbres de l'Europe : mais il est venu d'ailleurs. Oviedo raconte que Christophe Colomb entretenant un jour la Reine Isabelle de Castille de plusieurs propriétés des Pays qu'il avoit découverts, cette Princesse lui dit d'un air chagrin, à l'occasion des arbres de Saint-Domingue, qu'elle craignoit beaucoup qu'il n'en fût des Insulaires comme de leurs arbres, & qu'ils ne manquassent de solidité, de constance & de sincérité (73). Suivant l'observation du nouvel Historien, il auroit pû répondre que les arbres regagnoient, par l'étendue horisontale, ou par le nombre de leurs racines, ce qu'ils perdoient en profondeur ; & qu'apparemment il y auroit aussi, pour les Habitans de l'Isle, une compensation, qui les dédommageroit d'un côté de ce qui leur manquoit de l'autre (74). L'arbre dont les racines s'étendent le plus est le Figuier. Elles vont au-delà de soixante & dix piés. Celles des Palmiers, qui

Réflexion de la Reine Isabelle à cette occasion.

(73) Liv. 4. Chap. 17. pag. 54.

(74) Histoire de Saint-Domingue, Livre 1. page 20.

ſont fort courtes, croiſſent en ſi grand nombre, que l'arbre n'en eſt pas plus incommodé du vent que les autres; quoique ſa hauteur ordinaire ſoit de plus de cent piés.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Rivieres dont l'Iſle eſt arroſée.

L'Iſle eſt arroſée d'un nombre incroyable de Rivieres; mais on a déja fait remarquer que la plûpart ne doivent paſſer que pour des Torrens & des Ruiſſeaux, dont pluſieurs ſont extrêmement rapides. Les eaux en ſont ſaines, & même ſalutaires, quoique ſi vives & ſi fraîches, qu'il en faut boire avec diſcrétion, & qu'il eſt dangereux de s'y baigner. On en diſtingue environ quinze, dont la largeur n'eſt pas moindre que celle de la Charente à Rochefort, & dans ce nombre, on ne comprend point les ſix principales, qui ſont l'*Ozama*, dont l'embouchure forme le Port de San-Domingo; la *Neyva*, qui n'a de conſidérable que la quantité de bouches par leſquelles elle ſe décharge dans la Mer, & l'incommodité de changer ſouvent de lit: le *Macoris* qui paſſe pour le plus navigable de tous les Fleuves de l'Iſle, & tout à la fois le plus poiſſonneux, quoiqu'il ne vienne pas de fort loin; l'*Yaqui*, ou la Riviere de Monte Chriſto, à la ſource de laquelle on a trouvé une mine d'or, & qui charie,

Six principales.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

avec ſon ſable, des grains de ce précieux métal ; l'*Yuna*, qui eſt extrêmement rapide, & dont la ſource eſt accompagnée d'une très abondante Mine de cuivre ; l'*Hattibonite* (75) vulgairement Artibonite, qui eſt la plus longue & la plus large des ſix. Les trois premieres ſe déchargent au Sud ; les deux ſuivantes au Nord, & la derniere à l'Oueſt (76).

Deux Lacs ſinguliers.

Tous les Hiſtoriens vantent deux Lacs, dont ils rapportent pluſieurs ſingularités ; l'un, qu'ils nomment le Lac de Xaragua, mais ſur lequel ils ne s'accordent pas exactement avec les Cartes & les Relations modernes. Oviedo, qui l'avoit viſité en 1515, aſſure que ſa longueur eſt de dix-huit lieues ; que dans quelques endroits il en a trois de large, deux en d'autres, & quelquefois moins d'une ; qu'il reçoit pluſieurs Rivieres, & que par tout, excepté à leur décharge, il eſt ſalé comme la Mer, avec laquelle il ne doute point qu'il ne communique ; qu'on y pêche toutes ſortes de poiſſons de Mer, à l'exception des Baleines, & de quelques autres de la premiere grandeur ; qu'on y trouve

(75) Ce nom paroît Eſpagnol, & ſemble venir de *Hato Budeno*, ou *Hato Benico*.

(76) Oviedo, Liv. 6. Chap. 7.

Description de l'Isle Espagnole.

Différentes opinions sur le Lac de Xaragua

ſur-tout quantité de Turbots & de Requins, & que le Poiſſon de Riviere n'y manque point. D'un autre côté, le Miſſionnaire, dont le nouvel Hiſtorien a tiré ſes Mémoires, prétend que ce Lac eſt ſéparé en deux parties inégales, par un iſthme aſſez long; & Pierre Martyr ſemble parler de deux Lacs au lieu d'un (78). Un Journal récent, dont on a déja fait valoir l'autorité (79), nous apprend que le Cul-de-ſac, Bourgade Françoiſe ſituée à une lieue de la Mer, dans un enfoncement aſſez profond qui ſe trouve preſqu'au milieu de la Côte occidentale de l'Iſle, & où l'on croit qu'étoit l'ancienne Xaragua, Capitale du Royaume de même nom, donne ſon nom à une eſpece de Lac ou d'Etang, de figure irréguliere, qui n'a que quatre lieues dans ſa plus grande largeur, & beaucoup moins en pluſieurs endroits, qui court Nord-Oueſt & Sud-Eſt, & dont l'eau eſt douce, mais d'un goût très fade. A l'eſt de cet Etang, on trouve une Plaine, connue aujourd'hui ſous le nom de Plaine des Verrettes, dont la longueur, qui eſt de quatre lieues, eſt bornée des deux côtés par des Montagnes; & dont

Plaine des Verrettes.

(78) Décad. 3. Livre 8

(79) Celui de M. Butet Commandant à Bayahia.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

L'Etang salé, ou de Riquille.

la largeur, qui est de trois lieues seulement, sépare l'Etang d'avec un autre de plus grande étendue, que les Espagnols nomment *Requille*, & les François l'*Etang salé*. Ce dernier a huit lieues de long, Est-Sud-Est & l'Ouest-Nord-Ouest; & sa situation est à l'Est de la Plaine des Verrettes. Il a deux lieues, dans sa plus grande largeur. Ses eaux sont saumâtres; & l'Auteur du Journal, après les avoir observées trois fois, pendant quatre ou cinq heures, ne s'est point apperçu qu'elles montassent, ni qu'elles descendissent, non plus que dans l'Etang du Cul-de-sac. Il a remarqué aussi, dans l'un & dans l'autre, quantité de Caymans, sans y avoir apperçu de Requins, ni d'autres Poissons de Mer; d'où il conclut que l'opinion commune, suivant laquelle l'Etang salé communique à la Mer, est sans fondement, & que l'acreté de ses eaux vient uniquement des Mines de sel, qui sont en abondance dans les Montagnes voisines. Outre ces deux Etangs, on trouve, à une lieue du second, un petit Lac d'une lieue de circuit, qui s'y décharge dans le tems des grandes eaux, par des ravines dont tout l'entre-deux est occupé. Suivant le même Journal; ce petit Lac est entre les

Montagnes de la *Beata*, que les Ecrivains Espagnols nomment Montagnes de *Baoruco*, & dont une des extrêmités se termine à la Côte du Sud, vis-à-vis la petite Isle *Beata*. Le nouvel Historien, donnant aux Observations de M. Butet tout le poids qu'elles méritent, s'efforce de les concilier avec celles d'Oviedo, dont il n'ose rejetter le témoignage oculaire. La difficulté de l'étendue, qui est assurément la principale, lui paroît levée par la simple supposition que cet Historien avoit vû le Lac dans le tems de quelque inondation (80).

Lac visité sous le Gouvernement d'Ovando.

Un autre Lac, fort célebré par les Castillans, est sur la cime d'une très haute montagne. Ovando, troisiéme Gouverneur de l'Isle, en ayant entendu faire des récits merveilleux, donna la Commission de le visiter à deux Officiers de résolution; l'un nommé Pierre de *Lumbreros*; & l'autre, Rodrigue de *Mescia*. La Montagne qui contient ce Lac, est si roide d'un côté, qu'ils ne purent y monter que de l'autre. Il est beaucoup plus long, sans être beaucoup plus aisé. Aussi les deux Observateurs, & les Indiens qui les accompagnoient

Récit de Lumbreros.

(80) Histoire de Saint-Domingue Livre 1, Chapitre 25.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

ne purent-ils aller jufqu'au terme. Outre la laffitude, ils furent arrêtés par un grand bruit, qui les effraya beaucoup. Cependant Lumbreros, furmontant la fatigue & le froid, continua de marcher par des détours fort pénibles. Le froid augmentoit, & le bruit devenoit terrible. Il arriva néanmoins au fommet de la Montagne, où il découvrit une forte de Lagune, qui lui parut large d'un trait d'arbalete, fur deux ou trois fois autant de longueur. Mais il n'eut pas la hardieffe d'en approcher de plus près qu'à dix ou quinze pas, ni celle de la regarder plus de deux ou trois minutes. Le bruit, qui croiffoit toujours, lui caufa tant d'épouvante, qu'il ne penfa qu'à retourner fur fes traces, comme s'il eût perdu le jugement & la vûe. Oviedo, qui tenoit cette avanture de Lumbreros même, ajoûte qu'on n'a jamais rien fû de plus pofitif fur un Lac dont on n'a pas ceffé de raconter bien des fables (81). C'eft du pié de la Montagne, que fort une Riviere nommée *Nizao*. Celle de *Pani*, dont Lumbreros fuivit quelque tems les bords, après avoir quitté fes Compagnons, paroît defcendre du Lac.

Mines & Pierres de l'Ifle.

De toutes les Ifles connues, Saint-

(81) Oviedo, Liv. 5 & 6.

Domingue eſt celle où l'on a trouvé, jusqu'ici, les plus belles Mines d'or. On y a découvert auſſi des Mines d'argent, de cuivre & de fer; & l'on y voit encore des Minieres de talc, de cryſtal de roche, d'antimoine, d'étain, de glace, de ſouffre & de charbon de terre, avec des Carrieres d'un marbre blanc & jaſpé, & d'autres ſortes de pierres. Les plus communes ſont des pierres à feu, parmi leſquelles il s'en trouve d'auſſi blanches que le cryſtal, naturellement taillées en pointe de diamant, qui coupent le verre, & qui ont beaucoup d'éclat. On y voit des Pierres-ponces, des Pierres à raſoir, & ce qu'on nomme des Pierres aux (82) yeux, parce qu'elles ont la vertu de chaſſer des yeux les parties étrangeres qui y ſont entrées. Les Côtes offrent, en pluſieurs endroits, des Salines naturelles; & l'on trouve du Sel minéral, dans une montagne voiſine du Lac Xaragua, plus dur & plus corroſif que le Sel marin; avec cette propriété, que ſes brêches ſe réparent, dit-on, dans l'eſpace d'un an. Oviedo ajoûte que toute la Montagne eſt d'un très bon Sel, auſſi luiſant que le cryſtal, & compa-

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

(82) En Latin, *Umbilicus marinus*.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

rable à celui de Cordoue en Catalogne (83).

Origine de ses premiers Habitans.

Si l'on s'en rapporte à quelques Historiens, les premiers Habitans de Saint-Domingue furent des Sauvages venus de la Martinique, qui dans l'étonnement de sa grandeur s'imaginerent que c'étoit la plus grande Terre du Monde, & la nommerent *Quisqueia* du mot *Quisquey*, qui signifioit *Tout* dans leur Langue. Ensuite, ayant apperçu de longues chaînes de Montagnes, qui occupent presque tout le milieu de l'Isle, & dont plusieurs la traversent d'un bout à l'autre, ils l'appellerent *Hayti*, c'est-à-dire, Pays rude & (84) montagneux. Mais quelle espérance de pouvoir jetter du jour sur ces obscurités ? Quelques Ecrivains ont prétendu qu'à l'arrivée des Espagnols, le nombre des Habitans de l'Isle montoit à trois millions. D'autres en retranchent les deux tiers. Mais il paroît certain qu'elle étoit bien peuplée. Le commun des Insulaires étoit d'une taille médiocre & bien proportionnée. Ils avoient le teint extrêmement basané, la peau rougeâtre, les traits du visage hideux & grossiers,

Leur figure.

(83) Liv. 6. Chap. 6.

(84) Martyr Decad. 3. Il ajoute quelques remarques sur le nom de *Cipango*, qui décréditent les premieres.

Descript. de l'Isle Espagnole.

les narines fort ouvertes, les cheveux longs, nulle ſorte de poil dans le reſte du corps, preſque point de front, les dents ſales & mauvaiſes, & quelque choſe de ſauvage dans les yeux. Mais on reconnut que cette figure ne leur étoit pas naturelle. La couleur de leur peau venoit du *Rocou*, dont ils ſe frottoient ſouvent, & des ardeurs d'un Soleil fort actif, auxquelles leur nudité les expoſoit. Ils ſe donnoient auſſi, par une eſpece d'art, cette forme de tête, qui leur ôtoit preſque tout le front, & qu'ils regardoient comme un agrément. Leurs Enfans n'étoient pas plutôt nés, que les Meres leur tenoient le haut de la tête fort ſerré, avec les mains, ou entre deux petits ais, pour l'applatir par dégrés; & cette méthode, par laquelle le crâne étoit comme replié, le rendoit ſi dur, que les Eſpagnols caſſoient quelquefois leurs épées, en frappant ces Malheureux ſur la tête. Une opération de cette nature devoit changer leur phyſionomie, & leur donner cet air farouche qui révolte les yeux des Européens. Les Hommes alloient nuds, & n'apportoient pas même beaucoup de ſoin à ſe couvrir le milieu du corps. L'uſage des Femmes étoit de porter une eſpece de juppe, qui ne leur deſcen-

Dureté de leur crâne.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

doit pas au-delà des genoux. Les Filles avoient le corps entiérement découvert. Ils étoient tous d'une complexion foible, d'un tempéramment flegmatique, & tourné à la mélancolie. Ils mangeoient fort peu, & leur nourriture commune étoit des coquillages & des racines. Ils ne travailloient point, ils ne s'inquiétoient de rien. Toute leur vie se passoit dans une parfaite indolence. Après s'être amusés une partie du jour à danser, ils employoient le reste du tems à dormir; simples d'ailleurs, doux, humains, sans apparence d'esprit & de mémoire, mais sans malignité, sans fiel, & presque sans passions. Ils ne savoient rien, & n'avoient nulle envie d'apprendre. Quelques chansons, qui leur tenoient lieu de Livres & d'écriture, renfermoient toutes leurs connoissances historiques; mais comme elles changeoient à la mort de chaque Prince regnant, elles ne pouvoient établir des traditions fort anciennes, à la réserve de quelques Fables sur l'origine du genre humain. Ils faisoient sortir les premiers Hommes, de deux Cavernes de leur Isle. Le Soleil, irrité de les voir paroître, avoit changé en pierres les Gardiens de ces Cavernes, & métamorphosé les Fugitifs, en Arbres, en Grenouilles

Leur nourriture, & oisiveté de leur vie.

Chansons qui leur tiennent lieu d'Histoire & d'Ecriture.

nouilles & en d'autres ſortes d'Animaux; ce qui n'avoit point empêché que l'Univers ne ſe fût peuplé. Une autre Tradition portoit que le Soleil & la Lune étoient auſſi ſortis d'une Grotte de leur Iſle, pour éclairer le Monde. On alloit en pélerinage à cette Grotte, qui étoit ornée de peintures, & dont l'entrée étoit gardée par deux Démons, auſquels on rendoit d'abord une ſorte de culte. Ainſi c'étoit par leur Iſle, qu'ils croyoient que la Terre avoit commencé à ſe peupler; ſur quoi l'Hiſtorien obſerve qu'il y a peu de Nations dans l'Amérique, où l'on n'ait trouvé la même prévention en faveur de leur Pays (85).

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Leurs danſes & leurs divertiſſemens.

Ces chanſons, qui leur ſervoient d'Annales, étoient toujours accompagnées de danſes. Un des Acteurs regloit le chant & les pas, en commençant ſeul ce que tous les autres répétoient après lui. La meſure & la cadence étoient obſervées. Tantôt les hommes danſoient d'un côté, & les Femmes de l'autre; tantôt les deux Sexes étoient mêlés. Dans les Fêtes publiques, ces exercices de joie ſe faiſoient au ſon d'un Tambour, compoſé d'un tronc d'arbre, & c'étoit ordinairement un des Principaux de la

(85) *Ubi ſuprà*, page 51.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Bourgade, ou le Cacique même, qui touchoit cet inſtrument. Le titre de *Cacique*, que les Eſpagnols trouverent en uſage à Saint-Domingue, ſignifioit Prince ou Seigneur, ils ont continué de l'employer, dans le même ſens, pour tous les Souverains & les Seigneurs particuliers de leurs nouvelles Conquêtes, à la réſerve des Empereurs du Mexique & des Incas du Perou.

Un autre divertiſſement qui n'étoit pas moins commun dans l'Iſle ſe nommoit *Batos* (86). C'étoit une eſpece de Balon, d'une matiere ſolide, mais poreuſe & ſi légere, qu'il ſuffiſoit de le laiſſer tomber, pour le voir bondir plus haut que l'endroit d'où il étoit parti. Chaque Bourgade avoit une Place deſtinée à cet exercice. Souvent on ſe défioit, d'une Bourgade à l'autre, & la victoire étoit célébrée par une danſe générale, après laquelle on ne manquoit pas de s'enivrer de fumée de Tabac; débeauche fort court, qui ne conſiſtoit

Ivreſſe de Tabac.

(86) Il ſe jettoit avec la tête, les hanches, les coudes & ſur-tout avec les genoux. Celui qui le pouſſoit le dernier comptoit un Jeu, & la partie conſiſtoit dans le nombre de Jeux dont on étoit convenu. Les Femmes y jouoient comme les Hommes. Oviedo dit que le Batos étoit fait d'une compoſition de racines & d'herbes, bouillies enſemble, dont on formoit une ſorte de poix, qui étant ſeche ne s'attachoit point à la main, Liv. 6. Chap. 2.

qu'à tirer par le nez, avec un tuyau en forme d'*Y*, dont on ſe mettoit les deux branches dans les narines, la fumée d'un tas de feuilles humides de Tabac, qu'on étendoit ſur des braiſes à demi allumées. L'ivreſſe ſuivant bientôt, chacun demeuroit aſſoupi dans le lieu où il étoit tombé, à l'exception du Cacique que ſes Femmes prenoient ſoin de porter ſur ſon lit. Les ſonges, qui pouvoient arriver dans cet état, paſſoient pour autant d'avis du Ciel. Obſervons, avec l'Hiſtorien, que le Tabac étant naturel à l'Iſle de Saint-Domingue, où les Habitans le nommoient *Cohiba*, & *Tabaco* étant le nom de l'inſtrument qu'ils employoient pour fumer, il ne faut pas chercher plus loin l'origine d'un mot, qui n'en peut avoir de certaine (87).

Origine du nom de Tabac.

La curioſité des premiers Conquérans ſe tourna peu du côté des mœurs, des uſages, & de la Religion des Inſulaires. Oviedo leur reproche de n'avoir penſé à la deſcription du Pays & de ſes Habitans, qu'après les avoir détruits. C'eſt ce qui le rend lui-même un peu ſuſpect d'exagération, dans la peinture qu'il fait de pluſieurs vices odieux, qu'il atttribue à

Vices qu'on a reprochés aux Inſulaires.

(87) *Ubi ſuprà*, page 54.

ces malheureux Indiens ; d'autant plus qu'il ſembloit intéreſſé, pour l'honneur des Eſpagnols, à noircir une Nation ſur laquelle ils avoient exercé tant de cruautés. Il prétend, par exemple, que le péché de Sodome étoit commun dans toutes les parties de l'Iſle (88) ; tandis que d'autres Hiſtoriens aſſurent que cette abomination n'y étoit pas même connue. Celui, qu'on fait ici profeſſion de ſuivre, n'oſe prendre parti entre des témoignages ſi oppoſés ; mais il lui paroît indubitable qu'en d'autres genres de débeauche ſenſuelle, les Inſulaires ne connoiſſent aucunes bornes. La maſſe de leur ſang, dit-il, en étoit tellement corrompue, que la plûpart étoient attaqués de cette infâme & cruelle maladie, dont la communication a cauſé à l'ancien Monde, & ſur-tout à l'Eſpagne, un tort que toutes les richeſſes du Nouveau ne peuvent réparer. A peine les Caſtillans eurent paru ſur les Côtes de l'Iſle Eſpagnole, qu'ils en furent empeſtés. Ceux qui l'apporterent en Europe ont trouvé le ſecret de préſerver leur nom de cette infamie (89). Mais ils en ont

Origine du mal Vénerien, & comment les Inſulaires s'en guériſſoient.

(88) Oviedo, Liv. 5 & 6.

(89) Pluſieurs d'entr'eux, s'étant engagés, à leur retour, pour la guerre de Naples, donnerent leur mal aux Femmes Napolitaines, qui ne tarderent

si peu garanti leur sang, sur tout dans l'Amérique, qu'il ne s'y trouve presqu'aucune famille de leur Nation qui ne s'en ressente. Les Insulaires s'en guérissoient, ou du moins y apportoient beaucoup de soulagement, avec le bois de Gayac.

Leurs Mariages.

Leurs emportemens d'incontinence n'étoient modérés par aucune loi qui réglât le nombre des Femmes. Chacun n'avoit pas d'autre frein que ses facultés ; & le premier dégré du sang étoit le seul que la Nature leur fît respecter. Entre les Femmes du même Homme, il y en avoit une qui jouissoit ordinairement de quelque distinction, mais sans aucune supériorité sur ses Com-

point à le porter au Camp des François, où il fit encore des plus grands ravages que dans celui des Espagnols & où l'on apporta moins d'étude à le cacher. Les Italiens, dit le même Ecrivain, surpris de voir naître ce Monstre au milieu de leur Pays, s'en prirent à ceux qui en faisoient le plus de bruit, ou qu'ils haïssoient le plus, & le nommerent *le Mal François* ; comme les François, qui l'avoient reçu des Femmes du Pays, l'appellerent le *Mal de Naples*. Les Espagnols eurent la prudence de ne pas se mêler dans une querelle qu'ils avoient fait naître ; & quoique dans la suite Oviedo, Guichardin, & presque tous les Historiens d'Espagne & d'Italie, aient rendu justice aux deux Parties intéressées, les noms qu'elles avoient donnés, en dépit l'une de l'autre, à la nouvelle maladie, ont passé dans l'usage ordinaire, & n'ont pas manqué d'être adoptés par les autres Nations, suivant leur attachement ou leur aversion pour les François & les Italiens. Hist. de St-Domingue, *Ubi sup.* p. 58.

pagnes. A la mort de leur Mari, quelques-unes se laissoient ensevelir toutes vives dans le même tombeau; mais ces exemples étoient rares & volontaires. C'étoit toujours les Femmes qui étoient chargées des Obséques de leurs Maris. Elles enveloppoient le corps, de larges bandes de coton, & le mettoient dans une fosse assez profonde, avec tout ce que le Mort avoit possedé de plus précieux. Le Cadavre étoit assis sur une espece de banc; & l'on faisoit avec du bois, une sorte de voûte au caveau, pour soutenir la terre au-dessus. Cette cérémonie étoit accompagnée de chants & de beaucoup de superstitions, dont les Historiens ont ignoré le détail: mais les corps des Caciques n'étoient enterrés, qu'après avoir été vuidés soigneusement, & séchés au feu. C'étoit dans ces occasions que se composoient les Chansons qui contenoient les louanges du Mort, & ce qui s'étoit passé sous son regne. Elles étoient chantées dans toutes les Fêtes & les actions publiques, pendant le regne de son Succèsseur. Les funerailles d'un Cacique ne duroient pas moins de quinze ou vingt jours; & tout ce qui restoit de ses meubles étoit partagé entre les Assistans (90).

Leurs Enterremens.

(90) *Ibid*, page 60.

DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Leur pêche & leur chasse.

Si la nécessité tiroit quelquefois ces Barbares de leur inaction, c'étoit pour la Chasse ou pour la Pêche. Ils emploïoient, dans le premier de ces exercices, une espece de petits Chiens muets, qu'ils nommoient *Goschis*. Mais souvent, ils se contentoient de mettre le feu aux quatre coins d'une Savanne (91); & dans un instant, ils la trouverent pleine de Gibier à moitié rôti. Ils manioient trop mal l'arc & les fléches, pour être redoutable aux Oiseaux; mais ils suppléoient aux armes; par quelqu'apparence d'industrie. Dans l'abondance des Perroquets, ils faisoient monter sur un arbre un Enfant de dix à douze ans, avec un Perroquet privé sur la tête. Les Chasseurs, couverts de feuillages, s'approchoient doucement, & faisoient crier le Perroquet. Ce bruit attiroit tous les Oiseaux de la même espece, qui s'attroupoient en criant aussi de toutes leurs forces. Alors l'Enfant passoit au cou du plus proche un nœud coulant, par lequel il le tiroit à soi. Il achevoit aussitôt de lui tordre le cou; & le jettant à terre, il continuoit cette opération, qui les lui faisoit prendre tous jusqu'au

(91) ce mot, que nous avons emprunté des Espagnols, signifie Plaine, & en général tout lieu où il ne croît que de l'herbe.

DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

dernier. Ils prenoient les Ramiers, en imitant aſſez bien le cri de ces Oiſeaux, qu'ils raſſembloient ainſi en fort grand nombre, & dont ils enveloppoient une grande partie dans des filets aſſez bien travaillés, comme ceux qu'ils employoient pour la Pêche (92).

Quelle idée ils avoient de l'or.

Quoiqu'ils n'attachaſſent point autant de prix que nous à l'or, ils l'eſtimoient aſſez pour le rechercher avec ſoin; mais ils ſe bornoient à recueillir les grains, qu'ils trouvoient facilement, & dont ils ſe faiſoient des pendans, après les avoir un peu applatis. Peut-être les regardoient-ils comme des particules ſacrées, car ils n'alloient à cette recherche, qu'après y être préparés par de longs jeûnes, & par pluſieurs jours de continence. Les Hiſtoriens racontent que Chriſtophe Colomb entreprit de faire imiter cet exemple aux Eſpagnols, en les obligeant de ſe confeſſer & de recevoir la Communion avant que d'aller aux Mines : mais il eut peine à faire goûter cette nouveauté ; & ſes Aumôniers mêmes lui repréſenterent que l'Egliſe n'ordonnant que fois l'année l'approche des Sacremens, il n'appartenoit pas à ſa qualité de Viceroi & d'Amiral, d'é-

(92) *Ibid*, page 61.

tablir là-dessus de nouveaux préceptes (93).

DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Comment ils suppléoient à la connoissance des Arts.

L'Agriculture étoit si peu exercée dans l'Isle Espagnole, que ses Habitans n'avoient aucune sorte d'outils. Leur instrument universel étoit le feu. Ils brûloient l'herbe de leurs Savannes, lorsqu'elles étoient seches; & remuant légerement la terre avec un bâton, ils y plantoient leur Maïz. Pour faire du feu, ils prenoient deux morceaux de bois, l'un poreux & léger, l'autre d'une substance plus compacte & plus dure: ils piquoient celui-ci dans le premier, & le tournoient avec tant de vîtesse, que cette violente collision lui faisoit jetter du feu qui prenoit facilement dans le plus léger des deux bois. Ce n'est point que l'Isle manquât de pierres, beaucoup plus propres à cet usage, mais ils ignoroient apparemment le secret d'en tirer des étincelles. Le feu leur servoit aussi, presqu'uniquement, à faire leurs Canots ou leurs Barques. Ils choisissoient un arbre, autour duquel ils allumoient du feu, pour le faire mourir. Ensuite, l'ayant laissé secher sur pied, ils y met-

(93) On ajoûtoit que la vie des Espagnols, qui se trouvoient éloignés de leurs Femmes, & réduits à de fort mauvais alimens, étoit un jeûne continuel. Oviedo, *ubi sup.* Herrera, Livre 4. Chap 5.

toient le feu pour l'abbattre. Les dimensions se prenoient, suivant la grandeur qu'ils vouloient donner au Canot. Ils le creusoient lentement avec le feu, sans autre peine que de lever le charbon, à l'aide d'une espece de hache, composée d'une pierre verte, très dure, dont les Espagnols n'ont jamais trouvé de Carrieres, dans aucune partie de l'Isle. Ils ont jugé que cette pierre venoit de la Riviere des Amazones, dont on prétend que le limon, exposé à l'air, se pétrifie; mais personne n'explique par quelle voye, des Insulaires, qui n'avoient de commerce avec aucune autre Nation, faisoient venir de si loin ce limon pétrifié.

Leur Gouvernement.

Leur forme de Gouvernement étoit despotique; mais les Souverains n'abusoient pas de leur pouvoir. Ils avoient peu de Loix, & la plus sévére étoit celle qui regardoit le larcin. Le Coupable étoit empalé, sans qu'il fut permis à personne d'intercéder pour lui. Cette rigueur avoit produit non-seulement beaucoup de confiance & de sûreté dans toutes les communications de la vie, mais encore un extrême éloignement de l'avarice, & tant de disposition à se secourir mutuellement, que l'hospitalité s'observoit à l'égard de tout le mon-

de, ſans qu'il fut beſoin d'être connu dans une Maiſon, pour y trouver tous les ſecours de l'amitié. Auſſi voyoit-on naître peu de querelles ; & s'il ſurvenoit, entre les Caciques, quelque différend au ſujet de leurs droits, il ſe terminoit preſque toujours ſans effuſion de ſang. Les armes n'étoient pas fort meurtrieres. Dans les Provinces orientales, on avoit l'arc & les fléches, dont il paroît que l'uſage étoit venu des Caraïbes ; mais les autres Parties de l'Iſle ne connoiſſoient que des Javelots d'un bois fort dur, & une eſpece de Bâtons, ou de Maſſues, qui ſe nommoient *Macanas*, larges d'environ deux doigts & pointues par la tête, avec un manche en forme de garde. La ſucceſſion aux Principautés ne faiſoit jamais naître de guerre, parce qu'on la croyoit fondée ſur la Nature, qui ſubſtitue d'elle-même les Enfans à leurs Peres ; & l'ordre du ſang étant certain par les Femmes, les Etats d'un Cacique, qui mouroit ſans Enfans, paſſoient à ceux de ſes Sœurs (94).

Leurs Guerres.

Les Maiſons des Inſulaires étoient bâties ſur deux deſſeins ; & chacun, ayant la liberté du choix, ne conſultoit

Leurs Maiſons.

(49) *Ibidem*, page 65.

DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

que ſon goût ou ſes facultés. Les plus pauvres plantoient des pieux en rond, à quatre ou cinq piés de diſtance. Ils étendoient deſſus, des piéces de bois plattes, mais fort épaiſſes, ſur leſquelles ils appuioient de longues perches, qui ſe joignant toutes par la pointe, formoient un toît de figure conique. Ils attachoient à ces perches, des cannes, qui tenoient lieu de lattes, deux à deux, pour les rendre plus ſolides, & à la diſtance environ d'une palme. Ils couvroient cette fabrique d'une paille fort déliée, ou de feuilles de Palmier, ou de l'extrêmité des mêmes cannes. Pour former les murs, ils garniſſoient les intervalles des pieux, de cannes fichées en terre & liées avec une ſorte de filaſſe, nommée *Beſchiuchi*, qui croît ſur les arbres, d'où elle pend aux branches, & qui eſt à l'épreuve de la corruption (95). Il s'en trouve de différentes groſſeurs; & les moins épaiſſes pouvant ſe diviſer, on s'en ſert à lier les choſes les plus fines. Les cannes, qui ſont beaucoup plus groſſes que les nôtres, en Amérique, étoient ſi bien affermies par ces liens, qu'elles étoient capables de réſiſter aux vents les plus

(95) On lui attribue auſſi quelques vertus médecinales.

impétueux, & si serrées qu'il n'y passoit pas le moindre souffle. On achevoit de donner une parfaite solidité à l'édifice, en plantant, au centre, un grand poteau, au sommet duquel se réunissoient toutes les extrêmités des perches. Les plus belles Maisons étoient construites des mêmes materiaux ; mais la forme en étoit différente, & ressembloit beaucoup à celle de nos Granges. Le toît étoit soutenu par une longue piéce de traverse, qui l'étoit elle-même par des fourches plantées au milieu de l'espace, qu'elles séparoient en deux parties. Ces Bâtimens étoient non-seulement plus étendus que les autres, mais plus ornés, mieux couverts ; & plusieurs avoient des vestibules, en maniere de portiques, qui servoient à recevoir les visites. Oviedo assure que les toîts en étoient mieux travaillés, que ceux des Villages de Flandres (96).

Langues de l'Isle.

Quoique le langage ne fût pas uniforme dans toutes les Parties de l'Isle, on s'y entendoit facilement ; & la Langue du Royaume de Xaragua, qui étoit la plus estimée, s'apprenoit soigneusement dans les autres Provinces. On ajoûte qu'elle passoit pour sacrée, c'est-

(96) *Ubi suprà*, Liv. 6. Chap. 1.

DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

à-dire, apparemment, qu'elle étoit employée dans les pratiques de Religion : mais quoiqu'on vante ſa douceur (97), il ne paroît pas que dans cet uſage elle ſervît à des opérations fort ſenſées, ni fort aimables. La Religion de l'Iſle Eſpagnole n'étoit compoſée que d'un tiſſu mal aſſorti des plus groſſieres ſuperſtitions. Les premiers Hiſtoriens du Nouveau Monde s'accordent à raconter que le Démon ſe montroit ſouvent aux Inſulaires, & qu'il rendoit des Oracles, pour leſquels ils avoient une aveugle ſoumiſſion. Il eſt même aſſez vraiſemblable que les différentes figures, qu'ils donnoient à leurs Divinités, étoient celles ſous leſquelles ils croyoient les avoir vûes. Elles étoient fort hideuſes. Les plus ſupportables étoient celles de quelques Animaux, tels que des Crapauds, des Tortues, des Couleuvres, & des Caymans; mais le plus ſouvent, c'étoit des figures humaines, horribles & monſtrueuſes, qui avoient tout-à-la-fois quelque choſe de biſarre & d'affreux. Si cette

Religion des Inſulaires.

(67) On en peut juger par quelques mots, qui nous viennent de là, tels que *Canoa*, *Amacha* & *Uracune*, dont nous avons fait, Canot, Hamach & Ouragan. *Savana*, qu'on trouve dans toutes les Relations, paroîtroit venir de la même ſource, ſi Mariana ne le mettoit entre ceux que les Eſpagnols ont conſervés de l'ancienne langue des Viſigots.

variété d'Idoles, obſerve le nouvel Hiſtorien, leur perſuadoit qu'il y avoit pluſieurs Dieux, il n'étoit pas moins naturel qu'un tel excès de difformité les leur fît regarder comme des Etres redoutables, qui pouvoient leur faire plus de mal que de bien. Auſſi-tôt l'objet de leur Culte n'étoit-il que de les appaiſer. Ils les nommoient *Chemis* ou *Zemez*. Ils les faiſoient, de craie, de pierre ou de terre cuite. Comme ils n'avoient aucun Temple, leur uſage étoit de les placer à tous les coins de leurs Maiſons, d'en orner les meubles, & de s'en imprimer l'image en divers endroits du corps. Il n'eſt pas ſurprenant que les ayant ſans ceſſe devant les yeux, il les viſſent ſouvent dans leurs ſonges. Ils ne leur attribuoient pas le même pouvoir. Les uns préſidoient aux ſaiſons; d'autres à la ſanté, à la chaſſe, à la pêche; & chacun avoit ſon culte. Cependant quelques Ecrivains aſſurent que les Zemez ne paſſoient que pour des Divinités ſubalternes, & pour les Miniſtres d'un Etre ſouverain, unique, inviſible, tout-puiſſant, auquel on donnoit une Mere, qui portoit cinq différens noms; mais qu'on ne rendoit aucun culte à ce Dieu ſuprême, ni à ſa Mere. L'Hiſtorien de Chriſtophe Colomb raconte, après un

DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Anciennes Divinités de l'Iſle.

Missionnaire, dont il adopte les Mémoires, que les Zemez étoient comme les esprits tutelaires des Hommes, & que chaque Insulaire s'en attribuoit un, qu'il mettoit au-dessus de tous les autres; qu'ils étoient placés dans des lieux secrets, où les Chrétiens n'avoient pas la liberté d'entrer; qu'un jour quelques Espagnols, s'étant introduits, sans être attendus, dans la maison d'un Cacique, y apperçurent un Zemez, qui faisoit beaucoup de bruit, & qui sembloit dire quantité de choses qu'ils n'entendoient pas; qu'y soupçonnant de l'imposture, ils briserent la Statue à coups de piés, & trouverent un long tuyau, dont une extrêmité donnoit dans la tête de l'Idole, & l'autre dans un petit coin, couvert de feuillages, sous lesquels ils découvrirent un Homme, qui faisoit dire au Dieu tout ce qu'il vouloit faire entendre au credule Adorateur, que le Cacique les supplia de ne pas réveler ce qu'ils avoient vû, & leur avoua qu'il employoit cet artifice, pour se faire payer un tribut, & pour contenir ses Sujets dans la soumission. Il ajoûta que les Caciques avoient trois pierres, qu'ils conservoient religieusement, chacune revêtue d'une propriété particuliere: l'une de faire croître les grains; l'au-

Imposture de Religion.

Descript. de l'Isle Espagnole.

tre, de procurer aux Femmes une heureuse délivrance; & la troisiéme, de produire du beau tems & de la (98) pluie.

Fête Religieuse.

On ne nous a donné la description que d'une seule Fête religieuse des anciens Habitans de l'Isle Espagnole. Le Cacique en marquoit le jour, & le faisoit annoncer par des Crieurs publics. Elle commençoit par une nombreuse Procession, où les Hommes & les Femmes mariés portoient ce qu'ils avoient de plus précieux. Les Filles y paroissoient dans leur nudité ordinaire. Un des principaux Habitans, ou le Cacique même, marchoit à la tête, avec un Tambour, dont il jouoit sans cesse; & la Troupe se rendoit dans un Temple, rempli d'Idoles. Elle y trouvoit les Prêtres occupés à les servir, & prêts à recevoir les offrandes, dont la plûpart n'étoient que des gâteaux, présentés par des Femmes, dans des corbeilles ornées de fleurs. Après cette cérémonie, les mêmes Femmes attendoient le signal des Prêtres, pour chanter en dansant, les louanges des Zemez. Elles y ajoûtoient celles des anciens Caciques, qu'elles finissoient par des Prie-

(98) Histoire de Saint-Domingue, Livre 1. p. 72, après Herrera.

DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

res pour la prospérité de la Nation. Ensuite les Prêtres rompoient les gâteaux consacrés, & distribuoient les morceaux aux Chefs des familles. Ces fragmens, qui étoient regardés comme des préservatifs contre toute sorte d'accidens, se conservoient toute l'année. Le Cacique n'entroit point dans le Temple. Il se tenoit assis, à la porte, où jouant sans cesse de son Tambour, il faisoit passer devant lui toute la Procession. Chacun couroit, en chantant, pour aller se présenter à la principale Idole. Il cessoit de chanter devant elle, & se fourroit dans la gorge un bâton propre à le faire vomir. L'esprit d'une cérémonie si bisarre étoit de faire connoître que pour se présenter dignement devant les Dieux, il faut avoir le cœur pur, & comme sur les lévres (99).

Médecins Prêtres.

Les Zemez se communiquoient particuliérement aux *Butios*; nom des Prêtres de l'Isle, qui exerçoient avec cet office ceux de Médecins, de Chirurgiens & de Droguistes. Il y entroit beaucoup de fourberies. Lorsque ces Imposteurs consultoient les Zemez, en public, jamais on n'entendoit la réponse du Dieu, & l'on ne jugeoit de l'Oracle, que par la contenance du Prêtre.

(99) *Ibid.* page 73, & Oviedo, Liv. 5.

Les Butios s'appliquoient à la connoiſſance des Simples. Mais leur maniere de traiter les Malades étoit fort étrange : après diverſes cérémonies, ils ſuçoient la partie infirme ; & feignant d'en tirer une épine, ou quelque choſe de même nature, qu'ils avoient eu ſoin de mettre dans leur bouche, ils déclaroient que c'étoit la cauſe du mal, avec la malignité de l'attribuer à quelqu'un qu'ils mettoient, par cette calomnie, dans la néceſſité d'avoir recours à leur protection.

Descript. de l'Isle Espagnole.

Découvertes ſouterraines, qui font juger où étoient les anciennes Bourgades.

Depuis plus de deux ſiécles, on ne ceſſe point de rencontrer, dans pluſieurs endroits de l'Iſle, des figures de Zemez, par leſquelles on croit pouvoir juger des lieux, où les anciennes Bourgades étoient ſituées. On porte le même jugement de divers amas de coquilles, qui ſe trouvent ſous terre ; parce que les Inſulaires mangeoient beaucoup de cette eſpece de Poiſſon. En général, il eſt rare qu'on creuſe la terre, ſans y faire d'aſſez curieuſes découvertes. On y rencontre des pots de terre, des platines, ſur leſquelles ils faiſoient cuire la caſſave, des haches, de ces petites lames d'or qui leur pendoient des narines & des oreilles, & tout ce qui étoit à l'uſage de ces Peuples, mais ſur-tout

une grande variété de Zemez. Il ne reste aucune trace de leurs opinions sur l'immortalité de l'ame. Les Historiens rapportent seulement qu'ils admettoient un lieu où les Ames vertueuses étoient récompensées, mais sans aucune notion de la durée de cet état, & qu'ils ne parloient d'aucun supplice pour les Méchans. Chacun plaçoit cet espece de Paradis dans une partie invisible de sa Province. Quelques-uns le mettoient néanmoins vers le Lac de Tiburon, où l'on voit de grandes Plaines couvertes de Mameis, espece de fruit auquel nous avons donné le nom d'Abricot de St-Domingue. Ils prétendoient que les Ames faisoient leur nourriture ordinaire de ce fruit; qu'elles prenoient le tems de la nuit pour en faire leur provision, & qu'elles se tenoient cachées, tout le jour, dans des lieux inaccessibles. Cette opinion sembloit répandre quelque chose de religieux sur les Mameis; & les Vivans avoient la modération de s'en abstenir, pour ne pas exposer les morts à manquer de nourriture. On juge que la caverne, d'ou ils faisoient sortir les premiers Hommes, est la même qui se voit encore dans le quartier du *Dondon*, à six ou sept lieues du Cap françois; elle a 150 piés de

Caverne de Dondon.

profondeur, & presque autant de hauteur; mais elle est fort étroite. Son entrée est plus haute & plus large que nos plus grandes Portes cocheres. La grotte ne reçoit de jour que par cette ouverture, & par un conduit pratiqué, dans la voûte, en forme de clocher. On suppose, que suivant l'opinion des Insulaires, le Soleil & la Lune s'étoient fait un passage par cette voie, pour s'élever au Ciel. Toute la voûte est si belle & si réguliere, qu'on a peine à la prendre pour l'ouvrage de la seule nature. Il n'y paroît aucun reste de Statue; mais on y apperçoit de toutes parts, des Zemez gravés dans le roc; & toute la Caverne est partagée en quantité de niches, assez profondes. Les premiers Historiens rapportent unanimement que peu de tems avant l'arrivée de Christophe Colomb, les Insulaires avoient été avertis d'un événement qui devoit entraîner la ruine de leur repos & de leur liberté. Colomb se fit raconter les circonstances de cette prédiction. Un jour le Pere du Cacique Guarinoex ayant eu la curiosité de consulter les Zemez, sur ce qui arriveroit dans l'Isle après sa mort, leur réponse avoit été qu'il y viendroit bientôt des Hommes qui auroient du poil au menton, & qui seroient vêtus de la tête

Prédiction qui annonçoit aux Insulaires la conquête de leur Isle.

DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

aux piés ; que ces Etrangers mettroient en piéces les Divinités de l'Isle, & qu'ils en aboliroient le Culte ; qu'ils porteroient à leurs ceintures de longs instrumens de fer, avec lesquelles ils fendroient un Homme en deux ; enfin qu'ils dépeupleroient l'Isle, de ses anciens Habitans. Cette effroyable menace s'étoit divulguée, & n'avoit pas manqué de jetter la consternation dans tous les Esprits. On avoit composé, là-dessus, une Chanson lugubre, qui se chantoit à certains jours. Le nouvel Historien, reconnoissant qu'on ne peut douter d'un fait si bien attesté, croit, avec la même confiance, que Dieu avoit forcé l'Esprit d'erreur de donner ces lumieres à des Peuples qu'il séduisoit depuis long-tems (1). Mais il reste à demander dans quelle vûe ? Lorsque, loin de les disposer au Christianisme, un avertissement de cette nature sembloit devoir les attacher plus que jamais à des Dieux assez éclairés pour pénétrer dans les ténébres de l'avenir, & assez bons pour faire connoître à leurs Adorateurs les maux qui les (2) menaçoient.

(1) Histoire de Saint-Domingue, Liv 1 p. 84. après Herrera & Oviedo.

(2) On trouvera les mêmes prédictions au Méxique & au Perou.

Descript. de l'Isle Espagnole.

Quoiqu'on se propose de recueillir, dans un Article séparé, les productions naturelles des Antilles, on n'abandonnera pas la méthode à laquelle on s'est attaché jusqu'à présent, d'observer, sous le nom de chaque Pays, ce qu'il produit de particulier, ou plus parfaitement, ou dans une plus grande abondance. Entre les Animaux de l'Isle Espagnole les Quadrupedes ne méritent d'être nommés, que pour faire remarquer qu'en la découvrant on n'y trouva que de cinq especes ; & comme ils étoient sans défenses, les Chiens & les Chats Espagnols ne furent pas long-tems à les détruire. Les Insulaires les nommoient *Utias*, *Chemis*, *Mohuis*, *Coris*, & *Goschis*. Il paroît que les plus grands ne l'étoient pas plus que nos Lapins ordinaires, dont les trois premieres especes tenoient beaucoup, & que tous avoient la chair assez bonne. L'Utias étoit de la grosseur d'une Souris, & le Cori, de celle d'un petit Lapin. On voyoit des Utias tout blancs; mais, dans le plus grand nombre, les couleurs étoient mêlées. Le Cori étoit blanc & noir. Il n'avoit point de queue, & sa gueule ressembloit à celle d'une Taupe. Les Goschis étoient de petits Chiens muets, qui servoient d'amusement aux Fem-

Animaux de l'Isle.

DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

mes, & qu'elles portoient entre leurs bras. On les employoit auſſi à la chaſſe, pour éventer les autres Animaux. Comme ils n'étoient pas moins bons à manger, ils furent d'une grande reſſource pour les Eſpagnols, dans les premieres famines auxquelles ils ſe virent réduits. On en diſtinguoit pluſieurs ſortes : les uns avoient la peau tout-à-fait liſſe ; d'autres étoient couverts d'une laine fort douce, & le plus grand nombre n'avoit qu'une eſpece de duvet, fort tendre & fort rare. Leurs couleurs étoient auſſi variées que celles de nos Chiens, & beaucoup plus vives.

Volailles & autres Ciſeaux de l'Iſle.

Les anciens Habitans de l'Eſpagnole n'avoient aucune ſorte de Volaille domeſtique ; & l'on ne voit point dans cette Iſle, ni dans les Iſles voiſines, autant de ſortes d'Oiſeaux qu'en Europe : mais il s'y en trouve d'une beauté dont les nôtres n'approchent point. Les Hirondelles, les Corneilles, les Tourterelles, les Ramiers, les Oies & les Canards ſauvages y ſont à-peu-près les mêmes. On y voit auſſi des Canards dont le plumage eſt tout blanc, à l'exception de la tête, qui eſt d'un très beau rouge. Les Eſpagnols y en ont porté de muſqués ; & c'eſt la ſeule eſpece qu'on éleve, autant pour leur groſſeur

Description de l'Isle Espagnole.

grosseur que pour la beauté de leur plumage. Ils font plusieurs pontes par an ; & l'on observe que les Cannetons, qui viennent de l'accouplement de ces Canards étrangers avec les Cannes de l'Isle, n'en font point d'autres. Les Oies n'ont de petits qu'une fois l'année : mais toutes les autres especes de Volaille qu'on a trouvées dans les Bois de l' ou qu'on y a portées, produisent i féremment dans toutes les saisons ; l'on n'auroit pas de peine à les élever si elles n'étoient sujettes à une mala die qu'on nomme *les Pians*, & qui en fait mourir un fort grand nombre. Ce qu'on voit aujourd'hui de plus commun dans les basses cours, ce sont des Poules Pintades, qui y sont venues de Guinée; des Paons, qu'on a trouvées en abondance sur les bords de la Riviere de Neyva, & des Faisans. L'Isle avoit des Pintades un peu différentes de celles d'Afrique, & moins grosses ; mais il n'a jamais été possible de les rendre domestiques. Si l'on met les œufs sous une Poule ordinaire, les Poussins n'ont pas plutôt leurs aîles, qu'ils (4) disparoissent.

Ce qu'on a pris, dans la même Isle,

(4) Hist. de St. Domingue, pag. 39, après Oviedo Liv. 5.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

pour des Perdrix rouges & des Ortolans, n'eſt au fond que différentes eſpeces de Tourterelles. Les nôtres, ſurtout, y ſont fort communes. Le Picvert a toutes les propriétés de celui de France ; mais il l'emporte beaucoup par la beauté de ſon plumage, qui eſt rouge & noir, ſur un fond jaune. Les François l'ont nommé Charpentier, à l'exemple des Eſpagnols ; parce qu'en piquant le bois, de ſon bec, il fait beaucoup de bruit. Le nombre en eſt ſi grand, qu'on eſt quelquefois contraint d'abbattre des Edifices dont ils ont criblé les poutres. L'Iſle a ſon Roſſignol, quoique par la figure & le chant, cet Oiſeau approche aſſez peu du nôtre ; mais il doit ſon nom au plaiſir que les premiers Eſpagnols reſſentirent de l'entendre chanter, au mois de Décembre. On y trouve une eſpece de Linotte, dont le ramage eſt très agréable. Malheureuſement elle eſt rare ; & l'on remarque, en général que le chant des Oiſeaux ne fait pas, dans l'Iſle Eſpagnole, un agrément de la Campagne & des Bois. S'ils plaiſent aux yeux, plus que les nôtres, ils flattent moins les oreilles (5).

Oiſeaux de proie.

Les Oiſeaux de proie y ſont en grand

(5) *Ibidem*, page 40.

nombre, & d'eſpeces fort différentes. On y voit ſur-tout quantité de *grands Goſiers*, que pluſieurs Ecrivains confondent mal-à-propos avec le Pélican, mais qui tiennent de ſa nature & de celle du Cormoran. La couleur de cet Oiſeau eſt d'un cendré obſcur. De la partie inférieure de ſon bec, qu'il a fort long & fort large, pend une eſpece de bourſe, qui lui ſert de magaſin, & de laquelle il tire ſon nom. Il ne ceſſe point de pêcher juſqu'à ce qu'il l'ait remplie; après quoi il digere à ſon aiſe. Cette deſcription n'a rien qui puiſſe le faire juger différent de celui d'Afrique. Cependant on ajoûte que ſa couleur change, le long des Rivieres, & que dans quelques endroits du moins il eſt d'un fort beau blanc (6). Un autre Oiſeau de proie, fort commun dans l'Iſle, eſt le *Malfenis*, qui approche du Faucon & de l'Aigle. Quantité d'autres, auxquels on donne indifféremment les noms de *Pêcheurs*, ou d'*Aigrettes*, ſont de vrais Hérons, qui différent peu des nôtres.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Autres Oiſeaux.

Les Perroquets ſont des Habitans naturels de l'Iſle Eſpagnole, où l'on en voit de toutes les eſpeces & de toutes les couleurs. Les *Flamingos*, ou les *Fla-*

Flamingos.

(6) *Ibidem*, p. 44 & précédentes.

mands, y bordent les Marais en grandes troupes; & comme ils ont les piés d'une extrême hauteur, on les prendroit de loin pour un Escadron rangé en bataille. Leur grosseur est celle d'une Poule-d'Inde; & leurs plumes sont d'un très bel incarnat, mêlé d'un peu de blanc & de noir. La chair n'en est pas bonne à manger; mais leur langue passe pour un morceau délicat. Le Colibry, que les Espagnols ont nommé *Tominejo*, parce que dans son extrême petitesse il ne pese avec son nid qu'environ deux de ces petits poids qu'on appelle *Tominos*, en Espagne, est un peu plus gros néanmoins que celui du Canada, que les François appellent Oiseau-mouche, & dont le corps, en comprenant les plumes, n'a que la grosseur d'un Hanneton. Ses couleurs, dans l'Espagnole, sont le rouge, le noir, le verd & le blanc, avec des nuances d'or sur le verd & sur le rouge. Il a sur la tête une petite aigrette noire. Sa gorge est d'un rouge très vif; son ventre est d'un beau blanc; & tout le reste, d'un verd de feuille de rosier. Il a le bec un peu crochu, au lieu que l'Oiseau-mouche du Canada l'a tout droit. La femelle n'a, de toutes les couleurs du mâle, que le blanc sous le ventre. Un cendré clair

Le Colibry, ou Tominejo.

est celle de tout le reste de son plumage. Le bec & les pattes de ce charmant Oiseau sont fort longs. Quelques-uns lui donnent un chant fort mélodieux ; & d'autres prétendent qu'il ne fait pas d'autre bruit que celui du bruissement de ses aîles, qui est assez fort, parce qu'il a le vol très rapide.

Mouches extraordinaires.

La Mouche luisante, que les anciens Insulaires nommoient *Locuyo*, & qui a conservé le même nom parmi les Espagnols, est une Espece d'Escarbot, moins gros, de la moitié, qu'un Moineau. Il a deux yeux à la tête, & deux sous les aîles, d'où il sort un feu qui jette une très grande lumiere. On voyage, on lit même, à sa clarté ; & les Insulaires n'avoient pas d'autres flambeaux pour s'éclairer pendant les ténébres. Ils prenoient ces petits animaux la nuit, avec des tisons embrasés, dont la vûe les faisoit approcher ; & lorsqu'on les avoit fait tomber, ils ne se relevoient point. Ce qui les fait briller est une humeur, qui produit le même effet sur les mains & le visage, quand on s'en est frotté. Mais ils n'ont qu'une saison, qui est celle des grandes chaleurs ; & c'est avec beaucoup de peine qu'on les garde plus de huit jours. Nos mouches communes, qui ont passé dans les An-

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

tilles sur nos Vaisseaux, y ont si prodigieusemeut peuplé, qu'on ne sauroit tuer une piece de gibier, un peu loin des Habitations, qui ne soit couvert & corrompue, en peu d'heures, par ces Insectes. Les Rats & les Souris, que ces Isles ont reçus de nous par la même voie, y causent aussi des ravages incroyables. Parmi les autres insectes, on remarque plusieurs especes de Scorpions, une sorte d'Escarbot qu'on a nommé *Rhinoceros*, diverses sortes de petits Lésards, d'Araignées & de Fourmis; & des Couleuvres, dont quelques-unes sont assez grosses pour avaller des Poules entieres. Mais tous ces Animaux ne sont pas venimeux, à la réserve de certains Scorpions, qui naissent dans la presqu'Isle de Samana, & d'une Araignée à cul rouge, la plus grande & la plus monstrueuse qu'on connoisse au monde.

Description de l'Escarbot Rhinoceros.

L'Escarbot Rhinoceros est un animal si curieux, qu'il mérite particuliérement une description, d'après Oviedo & le nouvel Historien. Quelque tems après qu'on a coupé un Palmier, une espece d'Escarbot y produit quantité de vers cornus, que les Habitans recherchent avec soin, & qui passe pour un mets fort délicat. Ce n'est qu'une

graiſſe, douce & agréable, enveloppée d'une pellicule ondulée en volute. Sa figure rebute, & cauſe une ſorte d'horreur que tout le monde ne ſauroit vaincre ; mais la plûpart s'y font bientôt. L'Eſcarbot qui les enfante eſt celui qu'on a nommé Rhinoceros. C'eſt une ſorte de Mouche volante, qui a le nez fort allongé, en forme de corne un peu cintrée, d'où lui eſt venu ce nom. Cette corne eſt ornée d'une double épouſſette, l'une en deſſus, & l'autre en deſſous. Il ſort, de ſes narines, deux barbillons mobiles, qui ont pluſieurs articles terminés par de jolis ombelles veloutés, qui lui ſervent d'oculaires. Il a la tête couverte d'un caſque tout d'une piece, un peu en boſſe, d'un noir luiſant, très poli, d'une conſiſtance ferme, brune & caſſante. Sa gueule, fendue horiſontalement, renferme deux machoires, armées de bonnes dents. Son thorax eſt oſſeux, accompagné de deux bras, qui ont chacun trois nœuds, ou trois articulations. Ces bras ſont recoudés, & terminés par une patte fourchue, ardillonnée & velue. Un peu au-deſſous, ils s'emboëtent dans une échancrure, qui ſe trouve dans la partie ſupérieure du ventre. De chaque côté, il y a un pié, tout ſemblable aux bras qu'on

vient de décrire, enchaſſé dans un corſelet fait de pluſieurs piéces, qui s'uniſſent avec le plaſtron. Du bas ventre, il ſort pareillement deux pattes, qui ne ſont pas différentes des autres. Pluſieurs tuniques, rangées les unes ſur les autres, terminent en bas cet inſecte, lequel porte en deſſus quatre aîles; deux intérieures, fines & tiſſues comme de la gaze; & deux extérieures qui ſont rayées, noires, ovalles, ſeches & rayonnantes (7).

L'Iguana.

C'eſt dans l'Iſle Eſpagnole qu'on a commencé à connoître une ſorte d'Amphibie, que les anciens Inſulaires nommoient *Ivana* ou *Iguana*, & qu'on voit auſſi ſouvent dans l'eau, que ſur le haut des arbres. (8). Il tient du Léſard & du Crocodile; mais il a cet avantage, ſur l'un & l'autre, que ſa chair eſt un aliment délicieux. Cependant on aſſure qu'elle eſt nuiſible à ceux qui ſont atteints des maladies honteuſes. Quelques-uns le mettent au nombre des Serpens, parce que ſa peau a les mêmes couleurs. Sa figure eſt horrible: mais il n'y a point d'Animal plus doux & moins mal-faiſant. Les plus grands ont deux palmes & demie de

(7) *Ibid.* Page 45.

(8) Il s'en trouve auſſi dans les Indes Orientales, mais un peu différens. Voyez la Deſcription de l'Iſle de Ceylan.

long, & un peu plus d'un palme de large. L'Iguana a des pattes de Léſard, la tête plus groſſe, & une queue, qui eſt le double de ſon corps pour la longueur; ſes dents ſont fort aigües. Il eſt muni d'un long & large jabot, qui lui pend juſques ſur la poitrine. Ses pattes de devant ſont plus longues que celles de derriere, avec des doigts dont les ongles ſont comme les ſerres d'Oiſeau de proie, quoiqu'incapables de rien ſerrer fortement. Enfin il a, dans toute la longueur du dos, comme une nageoire, élevée & crêtée en forme de ſcie. On en voit ſouvent de fort petits, qui ſont apparemment d'une eſpece particuliere. Cet Animal eſt abſolument muet, & n'a aucune ſorte de cri. Il eſt d'une douceur & d'une patience extraordinaire. On peut le tenir trois ſemaines à l'attache, ſans aucune nourriture, & ſans qu'il faſſe le moindre mouvement pour ſe dégager. Les alimens qu'on lui donne ſont de la caſſave & des herbes. Il ne peut nager que lorſqu'il eſt petit; & dès qu'il a toute ſa taille, le mouvement manque à ſes pattes pour le ſoutenir ſur l'eau. Ses œufs, qu'il fait dans le ſable, le long des Rivieres & des Ruiſſeaux, montent ordinairement à quarante ou cinquante.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

On obſerve qu'ils ne cuiſent point dans l'huile ni dans le beurre, mais uniquement dans l'eau. Ils ſont de la groſſeur d'une noix, & leur enveloppe n'eſt qu'une petite peau fort déliée. Il n'eſt pas difficile de prendre l'Iguana, parce qu'il ſe laiſſe aiſément approcher. On le chatouille doucement ſur le dos, tandis qu'il ſe laiſſe ſaiſir par le col avec un nœud coulant (9).

Crocodilles de l'Iſle Eſpagnole.

Quoiqu'on ait parlé des Crocodilles & des Manates, ou Lamentins, dans les Deſcriptions de l'Afrique & de l'Aſie, il ne ſera point inutile de repréſenter ces deux eſpeces d'Animaux dans un autre Hemiſphere, pour en faire obſerver les différences. On a déja remarqué que les Crocodilles portent le nom de Caymans, en Amérique. On n'y a point, comme à la Chine, l'art de les apprivoiſer; mais ils y ont un inſtinct admirable, pour aller chercher leur proie juſques dans les Forêts, où ils dreſſent fort adroitement des embuches aux Cochons marins, & à d'autres Animaux, qu'ils ſurprennent preſque toujours. Les Chaſſeurs mêmes ont quelquefois le malheur d'y être pris. On vante la legereté des Caymans de Cuba, qui gagnent, dit-on, les Hommes

(9) Hiſt. de St. Domingue, Liv. 1. p. 37 & 38.

à la course. Ils piquent leur queue en terre, pour s'élancer d'une grande vîtesse; mais comme c'est toujours en ligne droite, il suffit, pour les éviter, de courir en serpentant. Ceux de l'Isle Espagnole quittent rarement les Rivieres, où ils se tiennent en embuscade aux passages & aux abreuvoirs. Ils n'attaquent ordinairement les Hommes qu'après en avoir reçu quelque offense; mais ils font la guerre à tous les autres Animaux. La nature leur apprend à les saisir toujours par le museau, pour leur ôter la respiration. Ensuite ils les entraînent au fond de l'eau, où ils les laissent pourir avant que de manger. Ils aiment les odeurs fortes; & celle qu'ils jettent eux-mêmes approche de celle du musc. Les Corneilles du Pays sont fort avides de leurs œufs, qu'elles éventent sous le sable, où cet Amphibie les cache, & où la seule chaleur du Soleil les fait éclore, comme ceux de la Tortue. On assure qu'il se trouve des Caymans de vingt-cinq pieds de long, & de la grosseur d'un Bœuf. Les Insulaires, qui ont à passer un Lac ou une Riviere, jettent sur l'eau des vessies enflées, après lesquelles ces dangereux Animaux courent aussi-tôt; & la crainte, que leur vûe

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

inſpire, ſe change en amuſement (10).

Lamentins ou Manatis.

L'Hiſtorien obſerve que ſuivant quelques Auteurs, la plûpart des ſingularités, qu'on attribuoit anciennement à la Sirene & au Dauphin, ſe trouvent dans le ſeul Lamentin. Mais il ajoûte qu'il n'eſt pas aiſé de les y reconnoître. Le Lamentin, dit-il, n'a jamais chanté. Il jette des larmes & ſe plaint, lorſqu'on le tire à terre; & de-là vient le nom qu'il a reçu des François. Sa figure n'approche point de celle qu'on ſuppoſe au Dauphin; & la ſeule reſſemblance qu'il ait avec lui, c'eſt qu'il paroît aſſez ami de l'eſpece humaine. Deux nageoires, qu'il a ſous les deux épaules, à peu-près de la figure de deux mains, & dont il ſe ſert également pour nager & pour porter ſes petits, l'ont fait nommer *Manatis* par les Eſpagnols. Le premier, comme on doit l'avoir obſervé, qui ait pris cet Animal pour la Sirene des Anciens, fut Chriſtophe Colomb; mais cette imagination, d'un homme qui donnoit volontiers dans le merveilleux, pour rendre ſes découvertes plus célébres, n'a pas fait de fortune après lui. La femelle du Lamentin met bas & allaite ſes petits, à la maniere des Vaches; ce qui lui a fait donner le nom de Vache

(18) *Ibid.* page 36.

marine. Sa tête ressemble, d'ailleurs, à celle d'un Bœuf; mais il a le museau plus enfoncé, le menton plus charnu, & les yeux plus petits. Sa couleur est d'un brun foncé. Il s'en trouve de vingt piés de long; & d'environ dix piés de large, du moins vers les épaules, car cette largeur va toujours en diminuant vers la queue. La chair salée du Lamentin a le goût de celle du veau, mais elle est plus agréable & se conserve plus long-tems. La graisse qu'on en tire est aussi très bonne, & ne rancit point. Sa peau est un excellent cuir. Il se forme dans sa tête une espece de Bezoard, à laquelle on attribue d'admirables propriétés pour la colique & la pierre. On ne tue gueres les grands Lamentins que sur les bords de la Mer ou des Rivieres, lorsqu'ils y vont paître; mais les petits se prennent souvent dans les filets. On fait des récits fort étranges de leur facilité à s'apprivoiser (11).

(11) Gomera raconte qu'un Cacique nourrissoit un Lamentin dans un petit Lac des Gonaives, où cet Animal est en effet plus commun que dans aucun autre lieu. Il l'avoit rendu si familier, qu'en l'appellant, il le faisoit venir à lui. Il le chargeoit, sur le dos, de tout ce qu'il vouloit, & le Lamentin portoit paisiblement son fardeau jusqu'à l'autre bord. Un Espagnol s'avisa de l'appeller un jour, & le blessa d'un coup de fusil. Cet accident le rendit si circonspect, qu'il n'approchoit plus de la rive, sans avoir bien examiné si celui qui l'appelloit étoit

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Coquillages & Poiſſons.

Après les tempêtes, connues ſous les noms de coups de Sud, de Nord & d'Ouragans, les Rivages de l'Iſle Eſpagnole ſe trouvent remplis de coquillages, d'un luſtre & d'une beauté extraordinaire. Les plus curieux ſont le Lambis, le Burgot, le Pourpre, la Porcelaine, les Cornets & les Pommes de Mer. Quoique les Côtes ne ſoient pas fort poiſſonneuſes, il ne faut pas s'en écarter bien loin pour y pêcher une grande abondance d'excellens Poiſſons. On nomme, entre les plus communs, la Raie, le Congre, l'Ange, le Mulet, le Marſouin, la Bonite, la Dorade, & le Pilote. Il s'y trouve, par-tout, des Limaçons & des Ecreviſſes de Mer, des Moules, des Crabes & des Cancres. On y a trouvé des Perles. L'Ambre gris y eſt rare ; mais quelquefois les tem-

Indien ou non ; ce qu'il reconnoiſſoit à la barbe. Enfin il diſparut tout-à-fait, après une grande crue d'eau, qui l'entraîna peut être à la Mer, avec laquelle le Lac communique Hiſtoire des Indes, Liv. 1. Chap 31. On lit auſſi dans Herrera, qu'un Lamentin de l'Iſle Eſpagnole venoit à terre, lorſqu'on l'appelloit, mangeoit ce qu'on lui donnoit à la main, & ſuivoit, juſques dans les maiſons, ceux qui le nourriſſoient. Il y jouoit avec les Enfans. Il paroiſſoit prendre beaucoup de plaiſir à la Muſique. Il ſouffroit qu'on montât ſur ſon dos, & paſſoit juſqu'à dix Hommes à la fois, d'un bord du Lac à l'autre. Il y a beaucoup d'apparence que ces deux Hiſtoires, ſont la même avec des alterations qui arrivent aux faits, en changeant de bouche ou d'Ecrivain.

pêtes en amenent. On n'y a jamais vû de Corail ; à moins qu'on ne veuille donner ce nom à diverſes ſortes de Madrepores ou de Panaches de Mer.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Eſpece de Cancre, nommée Agama.

On pêche, dans ces Parages, deux ſortes de Cancres ; la premiere, qui ſe nomme *Agama*, ſe prend dans les filets. C'eſt un Animal d'environ ſept pouces de long, ſur quatre de large. Son cerapouſte, ou ſa coque, eſt de figure quarrée, velue, chagrinée, un peu enflée, marquetée de pluſieurs couleurs, terminée en bas par des pointes dentelées & ornées de poil. Ses yeux, éloignés l'un de l'autre d'environ deux pouces, ſont de la groſſeur d'un pois, & d'un noir luiſant, enchaſſés dans deux orbicules arrondis. Sur ſon front, qui eſt plat, on voit à droite & à gauche deux larges plaques, crenelées, remplies de poil, ſurmontées de deux autres ; mobiles, toutes quatre en divers ſens, par le moyen de deux jointures. Du milieu de ces plaques ſortent deux cornes, & quatre pointes, dont le bout eſt fendu en pincettes. La gueule eſt au-deſſous, dans une foſſette ovale, couverte de pluſieurs barbillons.

Pagurus des Anciens.

La ſeconde eſpece eſt le *Pagurus* des Anciens. Il s'en trouve beaucoup ſur les Rochers eſcarpés, où l'on ne peut

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

douter qu'il ne grimpe. Il fréquente auſſi les plus hauts fonds, & les endroits les plus féconds en Madrepores, en Panaches, en Litophytes, ſur-tout dans le voiſinage des Iſles Caraïbes. L'écaille de ce Cancre eſt preſque ronde; le fond en eſt rouſſâtre, & tout le dehors eſt parſemé de piquans. Son muſeau eſt armé de cornes peu ſaillantes. Ses yeux ſont enfoncés, couchés de travers, & defendus de pluſieurs pointes, qui leur ſervent de paupieres. Il ſort, de ſes narines, quantité de longs filets pliants & mobiles. Sa gueule n'eſt pas différente de celle des Crabes, auxquels il reſſemble auſſi par le plaſtron. Ses deux bras ſont fort grêles, & ſes mordans médiocres, en comparaiſon du reſte du corps. Les quatre autres piés, qu'il a de chaque côté ſous le ventre, ſont groſſiers; mais ils ont chacun leur articulation, avec un ardillon noirâtre, à leur extrêmité. La chair eſt coriaſſe, & d'un goût ſauvage (12).

Crabes.

Les Crabes, qui ſe trouvent en abondance ſur toutes les Côtes, ſont un des plus utiles préſens dont les Inſulaires ſoient redevables à la Nature. On en diſtingue particuliérement trois eſpé-

(12) *Ibid.* pages 30 & 31.

ces : ceux de Mer, ceux de Montagnes & ceux de Rivieres. Les premiers & les plus communs n'habitent point la Mer ; mais ils vont s'y rafraîchir : & c'eſt ordinairement ſur ſes bords qu'on les trouve. Ils ſont d'une extrême reſſource pour la nourriture du commun des Habitans. Les ſeconds ſont rouges, s'arrêtent dans les lieux ſecs, & ſont plus eſtimés que les premiers, mais ceux des Rivieres paſſent pour les meilleurs. Le Soldat eſt auſſi une eſpece de Crabe, ou d'Ecreviſſe de Mer, qui ſe trouve ſur toutes les Côtes, & qui ne fait point un mauvais aliment. Ce nom lui vient de ce qu'il eſt armé par tout le corps, excepté vers le bas où il eſt nud, & ſi ſenſible, que dès qu'il eſt né, il ſe jette dans la premiere coque qu'il rencontre. Mais il ſuffit d'approcher la coque du feu, pour l'en faire déloger (13).

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Le Soldat.

Deux ſortes de Tortues.

Dans ces grandes herbes qui ſe nomment *Sargaſſes*, & qui paroiſſent en divers endroits ſur la ſurface de la Mer, mais dont le grand nombre eſt au fond de l'eau & ſur le Côtes, on trouve, entre pluſieurs autres eſpeces d'Animaux marins, une prodigieuſe quantité de Tortues. On n'en diſtingue que deux eſ-

(13) *Ibid.*

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

peces, autour de l'Isle (14). Celles, qu'on nomme Tortues franches, recherchent les paturages gras & bien fournis d'herbes. Les autres, qui sont connues sous le nom de Carret, & dont l'écaille fait un riche commerce, se plaisent ordinairement dans les lieux pierreux, couverts seulement d'un peu de mousse.

Le Pilote.

Entre les Poissons particuliers à cette Mer, on remarque le Pilote, qui tire son nom, de la fidélité avec laquelle il s'attache aux Navires qu'il rencontre, & devant lesquels il ne cesse point de nager qu'il ne les ait conduits dans un Port. La Galere est une autre espece de petit poisson, ou plutôt un insecte, dont la peau, enflée & pleine de vent, lorsqu'il la pousse hors de l'eau, paroît ornée de toutes les couleurs & lui sert comme de voiles. Mais on n'y touche pas impunément. Pour peu qu'on mette la main dessus, elle est infectée d'une glue mordicante, qui cause les plus vives douleurs, & l'on prétend avoir observé que le mal augmente, à mesure que le Soleil monte sur l'horison. Le

La Galere.

(14) On trouve dans les Voyages de Dampier, de curieuses observations sur les Tortues en général, & sur leurs transmigrations périodiques. Elles paroîtront dans un autre Article.

Perroquet de Mer, les Poiſſons qu'on nomme de *Roche*, dont les couleurs ſont un mêlange éclatant d'or & d'azur, le Hériſſon, le Crapaud de Mer, & une eſpece fort ſinguliere de petit Cochon marin, ſont d'autres productions des mêmes Parages.

Arbres & Plantes.

Pour les Arbres & les Plantes de l'Iſle Eſpagnole, on doit regretter qu'un Ouvrage annoncé depuis long-tems (15) n'ait point encore vû le jour. Mais, en attendant les lumieres qu'on doit ſe promettre des Obſervations de deux ſiécles, qui s'y trouveront apparemment raſſemblées, il me ſuffira, pour remplir mes engagemens, de recueillir, dans les anciennes Relations, ce quelles ont de plus curieux ſur cet article. Oviedo, qui devoit au titre de ſon Ouvrage, non-ſeulement les recherches par leſquelles il s'eſt efforcé de l'enrichir, mais encore toute l'exactitude d'un Hiſtorien Philoſophe, commence par le dénombrement des Arbres, que les premiers Conquérans apporterent de Caſtille. Il explique leurs progrès ſous un climat étranger, & les raiſons qui en firent perir un grand nombre. Ce détail n'eſt pas ſans utilité (16) :

(15) Par le nouvel Hiſtorien, Liv. I.

(16) Je ne changerai rien au vieux langage du

mais attachons-nous aux simples productions de l'Isle.

Traducteur. On a donc apporté quelques Orangers de Castille, en cette Isle Espagnole, partie doux, partie aigres, qui s'y sont bien augmentés & multipliés, tant en cette Cité de San-Domingo & Héritages d'icelles, comme ès autres endroits de cette Isle, peuplé de Chrétiens. *Item*, des Limoniers & Citroniers, en aussi grand nombre qu'en grande bonté; si qu'il n'y en a point de meilleurs dans l'Andalousie. *Item*, plusieurs Figuiers, produisant fort bonnes figues toute l'année, & ces Arbres y viennent fort bien. Les figues sont de celles qu'on aqpelle, en Castille, *Godenes*, & en Arragon & Catalogne *Burgacotes*: la plûpart desquelles ont les petits grains de dedans rouges, combien qu'aucuns soient blancs. La feuille de ces Figuiers tombe, & sont sans icelle une partie de l'année; mais ils commencent à bourgeonner & jetter leur feuille, au mois de Février; & à la Primevere, au mois de Mars, commencent à s'en revêtir. *Item*, plusieurs Grenadiers, doux & aigres garnis de fort bonnes grenades. *Item*, des Coings, mais qui ne viennent pas bien, ni en si grande abondance que les fruits susdits; car avec ce qu'ils sont petits, ils ne sont pas fort bons, ains rudes. Ce n'est toutefois sans espoir qu'ils viendront meilleurs avec le tems. *Item*, quelques Palmes ont été plantées en cette Cité & en plusieurs Héritages. *Item*, aucuns noyaux de Dattes, qui en produisent de fort belles; mais on ne les sait pas bien accoutrer par deçà; & encore qu'aucuns en mangent, elles ne sont si parfaites, faute de les savoir accoutrer. *Item*, plusieurs & fort beaux Cassiers, & avec cette excellente beauté, ils sont grands. Si est-ce toutefois qu'ils n'ont été apportés d'Espagne, & n'y en avoit aucunement en cette Isle; mais on a semé les pepins, lesquels y sont bien venus. *Item*, l'on a planté en cette Cité plusieurs seps & provins de Vignes, lesquels certes rapportent de bons raisins, & crois qu'ils y viendroient à foison si l'on mettoit peine à les planter & cultiver comme il est besoin. Mais parce que la terre est humide, sitôt que la Vigne a rendu son fruit elle recommence incontinent à bourgeonner, pourvû qu'on la fouisse & accou-

Le Hobo.

Le *Hobo* eſt un grand Arbre, beau & frais, qui donne un ombrage fort ſain. Son fruit, qui reſſemble à des petites prunes, avec un fort gros noyau, eſt de couleur jaune, de bon goût & d'une odeur agréable; mais ſi l'on en mange beaucoup, il gâte les dents. Les bourgeons & l'écorce, bouillis dans l'eau, la rendent fort bonne à laver la

tre, ſi qu'elles perdent bientôt leur naïve bonté, & ſont incontinent uſées. *Item*, de grands & beaux Oliviers, mais qui n'apportent que des feuilles, ſans aucun fruit; & c'eſt choſe grandement émerveillable, que tous les fruits à noyau qu'on apporte d'Eſpagne, prennent bien racine & croiſſent aſſez, mais ne rapportent que des feuilles & point de fruit. J'ai pourtant apporté de Tolede quelques noyaux de Pêches de Preſſe, d'Alvers, de Prunes, de Frayles, de Ceriſes, de Guines & de Pommes de Pin, que j'ai fait ſemer, & pas un n'a pris racine. *Item*, les Plantins, qui croiſſent ſi bien ici, que j'en ai plus de quatre mille piés dans mes Jardins, & qu'ils ſont communs à préſent dans toute l'Eſpagnole & les autres Iſles, y furent apportés de l'Iſle de la grande Canarie, l'an 1516, par Frere Thomas de Berlanga, de l'Ordre des Freres Preſcheurs, & j'ai appris de pluſieurs Perſonnes dignes de foi, que ce fruit eſt de l'Inde orientale. *Item*, les douces Cannes, deſquelles on fait le Sucre, dont ſourdent ſi grands profits, ont été apportées des Iſles Canaries. Pierre d'Atienca fut le premier qui les planta en cette Iſle, en la Cité de la Conception de la Vega; & le Lieutenant de la Vega, Michel Vallleſtero, natif de Catalogne, fit premiérement le Sucre: mais le Bachelier, Gonçalo de Veloſa y amena des Ouvriers, & fit le premier qui fit un Preſſoir & un petit Moulin, dans l'Yaguaté, à une lieue & demie du Fleuve de Nicao. Oviedo, Liv. 8. Chap. 1. & Liv. 4. Ch. 8. Acoſta, Livre 4. Chapitre 31 & 32, confirme les mêmes choſes.

barbe, & à servir de bain pour les Voyageurs fatigués. L'ombre du Hobo est si saine, qu'on y suspend volontiers les hamacs, pour dormir sous ses branches. Oviedo reproche à Pierre Martyr de s'être trompé, lorsqu'il a mis cet Arbre au nombre des Myrobolans. Il vante une autre de ses propriétés, qu'il a vérifié, dit-il, par sa propre expérience : c'est que dans la disette d'eau, ses racines en fournissent abondamment. Il suffit de les découvrir, d'en couper une & de la porter à la bouche, en tenant, de la main, l'autre bout levé. Il en sort aussi-tôt quelques gouttes d'eau, & bientôt assez pour soulager la plus grande soif (17).

Le Caymito.

Le *Caymito*, Arbre commun aux Isles de l'Amérique, a les feuilles presque toutes rondes, vertes d'un côté, & si rousses de l'autre, qu'elles paroissent avoir passé sous le feu. Son fruit, dans le Continent, est rond, & de la grosseur d'une balle de paume au lieu que dans l'Isle Espagnole, il est longuet & n'a pas la grosseur du doigt. Sa poulpe est blanche, moelleuse & pleine de féve, On la compare à du lait épaissi, qui tourne en fromage. Elle est saine

(17) Oviedo, *ubi suprà*, Chap. 2.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

& ſe digere facilement. Le bois eſt dur, & propre à toutes ſortes de conſtructions : mais il demande qu'on le laiſſe ſécher, avant que de le mettre en œuvre (18).

Le Higuero.

Le *Higuèro* (19) eſt un Arbre de la hauteur du Meurier. Il produit des Courges, les unes rondes, d'autres longues, dont les Inſulaires font différentes ſortes de très beaux vaſes. Son bois qui eſt fort dur, ſert à faire des chaiſes & d'autres meubles. La feuille eſt longue & étroite, mais plus large vers la pointe, d'où elle va toujours en diminuant vers le pié. Les Indiens mangent la poulpe du fruit, dans ſa fraîcheur. Il eſt de la grandeur d'un pot de deux quartes, & plus ; mais il va, comme ſes feuilles, en diminuant de haut en bas, où il n'eſt pas plus gros que le poing.

Le Xagua.

Le *Xagua*, dont on fait de très beaux fûts de lance, dans pluſieurs parties de l'Amérique, eſt de la hauteur du Frêne. ſon bois eſt péſant, dur, & d'un fort beau luſtre, entre gris & fauve. Il

(18) La même, Chapitre 3.

(19) L'Auteur fait obſerver que dans *Higuero* il faut prononcer l'u long & le diſtinguer de l'e, afin qu'on ne penſe pas, dit-il, que ce ſoit *Higuero* ou *Higuera*, qui ſignifie Figuier; de *Higo*, Figue. *Ibid.* Chapitre 4.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

produit, dans l'Isle Espagnole, un fruit de la grosseur du Pavot, auquel il ressemble fort, excepté qu'il n'a point de petites couronnes. On le mange dans sa maturité, & l'on en tire une eau fort claire, dont on se lave les jambes pour se délasser. Les Insulaires en font aussi une peinture, qui noircit beaucoup, & qu'ils mêlent avec la Bixa, autre peinture d'un rouge très fin, pour se colorer toutes les parties du corps. L'eau seule du Xagua, si l'on ne s'essuie promptement après s'en être lavé, produit sur la peau des taches noires, que tous les soins du monde ne peuvent faire disparoître avant l'espace de quinze ou vingt jours (20).

La Bixa.

La *Bixa* n'est qu'un Arbrisseau, de trois ou quatre piés de hauteur, dont les feuilles ressemblent à celles du Coton. Son fruit se forme en coques, qui approchent aussi de celles du Coton, excepté qu'elles ont en dehors des poils assez gros, comme par veines, qui répondent aux parties intérieures, dont les divisions renferment quelques grains rouges, plus visqueux que la cire. Les Insulaires en font une espece de Savonnettes, pour se peindre & se farder,

(20) *Ibid.* Chap. 5.

en les mêlant avec quelques gommes, qui rendent cette peinture auſſi fine que le vermillon.

Le Guacuma.

Le *Guacuma* eſt un Arbre aſſez haut, dont la feuille reſſemble à celle du Meurier, ſans être auſſi grande, & qui donne auſſi une eſpece de mûre. Les Inſulaires font de ce fruit, en le faiſant tramper & le pilant dans l'eau, un breuvage qui les engraiſſe beaucoup, & qui produit le même effet ſur les Animaux. Le bois de l'Arbre eſt fort leger.

Le Guama.

Le *Guama*, grand Arbre fort commun dans l'Iſle Eſpagnole, donne un bois très propre à brûler, dont la flamme & la fumée n'ont rien de nuiſible, & que cette raiſon fait employer pour les fournaiſes des chaudieres à ſucre. Son fruit, dit Oviedo, eſt une eſpece d'Algarrouas, plus larges & plus groſſes que celles de Caſtille, mais preſque du même goût (21).

Le Hiaco.

Le *Hiaco* reſſemble beaucoup au Framboiſier, par ſa feuille & par ſa hauteur; mais ſes fruits ſont de petites pommes, dont les unes ſont blanches, d'autres rouges, & d'autres noirâtres. Ils ſont d'une bonté médiocre. Leur noyau eſt ſi gros, & leur poulpe ſi mince,

(21). Chap. 8.

DISCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

qu'il faut les ronger avec les dents. On vante néanmoins leur vertu pour le flux du ventre. Ils sont de meilleur goût, lorsqu'on apporte quelque soin à cultiver l'Arbre. La terre le produit naturellement proche des Côtes de la Mer, dont il aime l'air.

Le Yaruma.

Le *Yaruma* de l'Isle Espagnole est une espece de Figuier sauvage, dont les feuilles sont découpées, & plus grandes que celles des Figuiers d'Espagne, avec lesquelles elles ont néanmoins quelque ressemblance. Il produit un fruit doux, de la longueur du doigt, & semblable à un gros ver. La hauteur commune de l'Arbre est celle d'un Noyer moyen, quoiqu'il s'en trouve de beaucoup plus hauts. Le bois est leger, creux & cassant. Le germe du bout des branches a la vertu des meilleurs caustiques. On le pile, pour l'appliquer sur les plaies. Il mange les mauvaises chairs, il dissipe l'enflure, & par dégrés il guérit parfaitement (22).

Le Macagua.

Le *Macagua* est un grand Arbre, qu'Oviedo nomme excellent. Son fruit ressemble, par la forme, aux petites olives, & par le goût, aux cerises. Le bois en est très bon ; la feuille

(22) Chap. 9.

verte & fraîche, & ſemblable à celle du Noyer.

L'Acuba.

L'*Acuba* eſt un arbre fort haut, qu'on vante beaucoup auſſi, & dont le fruit ſurtout eſt d'une merveilleuſe bonté. Il paroît que c'eſt une eſpece de Figue, qui ont le goût des Poires muſcades; mais il en ſort tant de lait gluant, que pour les manger il faut les mettre dans l'eau & les frotter entre les doigts, ſi l'on ne veut point qu'elles s'attachent aux lévres. Ce lait reſſemble à celui que les figues vertes rendent par la queue, lorſqu'on les cueille. Mais il demeure dans l'eau, pour peu qu'on y frotte le fruit. L'Iſle n'a point de bois plus dur que celui de l'Acuba.

Guiabara.

Le *Guiabara*, que les Eſpagnols ont nommé *Uvero*, parce qu'il donne pour fruit une eſpece de raiſin en grappe, couleur de roſe ou de mûre, & d'un fort bon goût, eſt un Arbre dont le bois fait d'excellent charbon. Ses branches ſont étendues, rondes & ſerrées, ſon tronc fort gros, & ſon bois rougeâtre. Les feuilles ont une paume de longueur, dans une largeur proportionnée. Elles ſont fort vertes & d'une épaiſſeur extraordinaire. Les Eſpagnols, dans les premiers tems de leur arrivée,

DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

où l'encre & le papier leur manquoient, s'en servoient pour écrire, avec une épingle, ou le fer d'une éguillette, qui formoit des lettres très distinctes, & si différentes de la couleur de la feuille, qu'elles pouvoient se lire aisément. Chaque grain du fruit a son noyau, plus ou moins gros, suivant la grosseur du grain, qui est ordinairement celle d'une balle d'arquebuse ou d'une aveline (23).

Le Copey.

Le *Copey* a la feuille du Guiaraba, ou l'Uvero, mais plus grande du double, plus épaisse encore, & plus propre à l'écriture. L'arbre est aussi beaucoup plus haut, & le bois en est excellent. Les premiers Espagnols faisoient, de ses feuilles, des cartes à jouer, sur lesquelles ils gravoient avec une épingle toutes les figures d'usage commun. Oviedo n'avoit jamais vû le fruit du Copey, quoiqu'il en vît souvent des feuilles, & qu'il eût éprouvé qu'on y peut tout graver, sans les rompre.

Le Gaguey.

Le *Gaguey* est un autre Arbre, dont le fruit n'est pas plus gros qu'une aveline, mais qui ressemble intérieurement à la figue de Castille, par ses petits grains, & par la blancheur de sa poulpe. Il est de fort bon goût. Le bois,

(23) chap. 13.

Description de l'Isle Espagnole.

ſans être des meilleurs, n'étoit pas inutile aux Inſulaires, du moins par ſon écorce, dont ils faiſoient des cordes. Les premiers Eſpagnols imiterent leur exemple, & s'en faiſoient auſſi de fort bons ſouliers, lorſqu'il ne leur en venoit point de l'Europe (24).

Le Cibucan.

On repréſente le *Cibucan* comme un des beaux Arbres de l'Iſle Eſpagnole. Il a les feuilles du Saule. Son fruit reſſemble aux avelines blanches : mais il eſt rempli de petits grains qu'Oviedo compare aux lentes, en demandant grace néanmoins pour une comparaiſon dont il n'a pû ſe diſpenſer, parce que pluſieurs, dit-il, ont donné au Cibucan le nom d'Arbre des lentes (25). Il eſt d'ailleurs fort beau, & d'une continuelle fraîcheur.

Le Guanabana.

Le *Guanabana* eſt un grand Arbre, dont le fruit, qui porte le même nom, égale en groſſeur nos melons moyens. Il eſt verd, & revêtu d'écailles figurées, comme la pomme de Pin. Sa fraîcheur le rend d'autant plus agréable en Eté, qu'il n'a rien de dangereux. Sa peau n'eſt pas moins déliée que celle d'une poire ; & ſa chair, qui eſt fort blanche, a toute l'apparence de la crême,

(24) Chap 14. (25) Chap. 16.

ou de ce qu'on appelle du Blanc-manger. Elle se fond dans la bouche avec une extrême douceur. Les pepins qu'elle contient sont de la grosseur de ceux des Courges, & leur couleur est un fauve-brun. Outre leur hauteur & leur beauté, ces Arbres ont les feuilles fort vertes & fort fraîches, presque semblables à celles du Citronier. Le bois en est assez bon ; mais on lui reproche de n'être pas fort.

L'Anon.

L'*Anon* a beaucoup de ressemblance avec le Guanabana, excepté que son fruit n'est pas si gros, & qu'au goût d'Oviedo (26), il est encore plus agréable que l'autre. Ajoûtez qu'il est jaune, & que celui du Guanabana est verd.

Le Guayabo.

Le *Guayabo*, Arbre fort commun, mais sauvage dans les autres Isles & dans le Continent, est cultivé avec beaucoup de soin par les Insulaires de l'Espagnole. Aussi devient-il plus haut dans leur Isle. Sa grandeur est celle d'un Oranger ; mais les branches sont plus éparses, & la feuille, qui n'est pas si verte, ressemble à celle du Laurier, avec cette seule différence qu'elle est plus épaisse & qu'elle a les veines plus élevées. Il produit des pommes,

(16) Chap. 18.

les unes oblongues, & d'autres rondes. Elles ſont d'abord vertes ; mais elles jauniſſent en mûriſſant. Leur poulpe eſt ou blanche, ou vermeille. Dans leur maturité, elles ſont ſujettes à ſe remplir de vers ; ce qui oblige de les cueillir un peu vertes. Chaque pomme eſt couronnée de petites feuilles. Elles ſont diviſées en quatre parties maſſives, & pleine de petits grains fort durs, qu'on ne laiſſe pas d'avaller, parce qu'ils ſe digerent aiſément. On vante même leur vertu pour le flux de ventre. La fleur du Guayabo reſſemble à celle de l'Oranger, ſans être ſi épaiſſe ; & dans quelques-uns elle rend l'odeur du Jaſmin. Le bois eſt excellent pour les petits ouvrages de Menuiſerie ; mais la durée de cet Arbre n'eſt pas longue. Il vieillit au bout de cinq ou ſix ans ; & chaque année fait alors diminuer ſa groſſeur.

Le Mamey.

Le *Mamey* de l'Iſle Eſpagnole eſt non-ſeulement haut, branchu, rond, verd & frais, avec une très-belle feuille, un peu plus grande que celle du Noyer ; mais il a, ſur ceux des autres Iſles & du Continent, l'avantage de porter de ſi bons fruits, qu'il n'y en a point de meilleur goût dans l'Iſle. Leur groſſeur ordinaire eſt celle des deux poings. Ils

ſont à-peu près ronds. Leur peau, qui reſſemble à celle des poires, tire ſur la couleur fauve. Les uns n'ont qu'un noyau; les autres en ont deux ou trois enſemble, diſtingués néanmoins par une pellicule fort déliée. La chair de ce fruit eſt auſſi agréable que celle des Coings de Valence, quoiqu'elle ne ſoit pas ſi ſucrée. Le bois de l'Arbre eſt fort bon; mais on ne le trouve point aſſez fort pour les Edifices.

Vignes ſauvages.

Avant qu'on eût penſé à tranſporter ici des Vignes de Caſtille, on y en avoit trouvé de ſauvages, qui rapportoient de véritable raiſin, dont Oviedo rend témoignage qu'il avoit mangé pluſieurs fois. Il ne doute point qu'en les cultivant, on n'eût pû les rendre beaucoup meilleures; mais elles demandoient apparemment des ſoins qu'on voulut s'épargner. Il vit un ſep de ces Vignes, auſſi gros, ou plus que le bras d'un puiſſant Homme (27).

Chardons ſinguliers.

Il nomme trois eſpeces de Chardons d'une forme extrêmement ſinguliere, qui portent un fruit fort doux, dont la principale propriété eſt de rendre l'urine couleur de ſang. Le fruit du Char-

(27) *Ibid.* Chap. 21. La vraie raiſon, qui s'eſt oppoſée à leur culture, eſt l'intérêt de l'Eſpagne, pour le commerce de ſes vins.

don, qui se nomme *Pitahaya*, est de la grosseur du poing. La Plante est fort épineuse. Une sorte de bras, longs & quarrés, lui tient lieu de branches & de feuilles. Ces bras sont de la grosseur de celui d'un Homme. Chaque face du quarré forme un canal, duquel il sort, de distance en distance, trois ou quatre épines piquantes & venimeuses, d'un pouce & demi de longueur. C'est entre ces bras que croît le fruit. Il est d'un rouge cramoisi, & revêtu d'une peau fort épaisse, en forme d'écaille. Sa chair est mêlée de petits grains, qui ressemblent à ceux des figues. Elle tache plus que les mûrs; & la couleur qu'elle donne à l'urine n'empêche point qu'elle ne soit fort saine.

DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Le Pitahaya.

Le *Tuna* est un autre Chardon, d'une forme encore plus étrange. Ses feuilles sont rondes & massives; de l'épaisseur du doigt, épineuses aux bords & au milieu. La hauteur de toute la Plante est celle du genou. Son fruit est long, verd au-dehors, rouge & vermeil au-dedans, de si bon goût & d'un usage si sain, qu'il s'en vend chaque jour au Marché. Une troisiéme espéce, dont Oviedo parle avec la même admiration (28), est celle

Le Tuna.

(28) Son admiration tombe particuliérement sur l'effet qu'il en ressentit, lorsqu'ayant mangé,

DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

qu'on transporte tous les jours en Europe, & qui est aujourd'hui fort connue sous le nom de *Cierge*. Il ajoûte que les Tunas sont si communs, que non-seulement on en trouve des champs remplis, mais qu'on en couvre les murs des champs & des jardins.

Quentas del Xavon.

L'Arbre qui se nomme *Quentas del Xavon*, ou *Patenôtre de Savon*, parce que son fruit, mis dans l'eau chaude, rend une écume qui sert à nétoyer le linge ; le Mangle, le Terebinthe, le Tamarin & le Cedre, sont d'une singuliere beauté dans l'Espagnole. Le *Caoban*, qui est plus particulier à cette Isle, en est un des plus grands Arbres & des meilleurs bois. On en fait des poutres, de toute sorte de longueur & de grosseur, dont la couleur tire sur le rouge, & qui seroient estimées, dit Oviedo, dans tous les Pays du monde.

Le Caoban.

Sur la Côte occidentale de l'Isle, entre les Rochers & les Montagnes de la Pointe de Tiburon, & dans quelques autres endroits, on trouve une infinité de ces petits Pommiers dont les Caraïbes composent, avec un mêlange d'au-

Pommes fort venimeuses.

pour la premiere fois, du fruit des Tunas, il rendit du sang pur, qui lui fit croire qu'il s'étoit rompu quelque veine, & que sa mort étoit fort proche. Liv. 8. chap. 25.

tres sucs, le poison dans lequel ils trempent leurs fleches. La hauteur de ces Arbres est d'environ quinze piés. Ils sont fort touffus. Leur feuille ressemble à celle du Poirier. Ils donnent, pour fruit, de petites pommes, les unes rondes, d'autres oblongues, d'un si beau rouge & d'une odeur si agréable, qu'il est difficile de les voir sans être tenté d'en manger. Mais leur suc est un venin, qui empoisonne également les Hommes & les Animaux. On assure même que ceux qui dorment à l'ombre de ces Arbres, s'éveillent avec une grande douleur de tête; les yeux, les paupieres & les macheoires enflées. Si la rosée des feuilles touche au visage, elle brûle la peau. Entre-t'elle dans les yeux? elle éteint la vûe, jusqu'à la faire perdre entiérement. Le bois allumé jette une vapeur insupportable (29) qui cause des maux de tête dont on a peine à guérir. Oviedo ne nomme point cet Arbre, ni son fruit, qu'on prend ici néanmoins pour la Manzanille, quoique l'idée qu'il donne de l'Arbre, ne s'accorde pas exactement avec d'autres descriptions.

DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Il en décrit un, auquel il ne donne pas d'autre nom que celui de *Monstre*

Le Monstre d'Arbre.

(29) Liv. 9. Chap. 12.

DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

d'Arbre. C'eſt le ſeul, dit-il, qui convienne à la ſingularité de ſa forme & de ſes effets. Il n'oſe même décider ſi c'eſt une ſimple Plante ou un Arbre. A peine ſe croit-il capable de le décrire (30). On en trouve beaucoup entre San-Domingo & Yaguana. Sa hauteur eſt de dix ou onze piés. Son effet le plus merveilleux eſt de guérir toutes les fractures dos, par la ſimple application de ſon écorce ou de ſes feuilles broïées (31). Il produit un fruit rude, de la groſſeur d'une groſſe Olive, & d'un beau rouge cramoiſi, revêtu d'épines ſi ſubtiles qu'on a peine à les voir, & qui ne laiſſent pas d'entrer dans

(30) » Il produit, dit-» il dans la Traduction, » des branches remplies » de feuilles larges & fort » laides à voir, de façon » difforme, fort épaiſſes » & epineuſe. Ces bran-» ches ont premiérement » été feuilles & côtes; & » de chacune feuille ou » côte en ſortent d'au-» tres; puis de ces feuil-» les ou côtes, endurcies » & grandes, ou cendant » qu'elles s'endurciſſent, » en ſortent encore d'au-» tres s'augmentant & » croiſſant les unes des » autres, & de côte en » côte ſe changent & de-» viennent branches. La » couleur du tronc de » l'Arbre eſt gris rude, » & les branches auſſi; » & les feuilles ſont quel-» que peu vertes, deſ-» quelles les unes croiſ-» ſent de travers ou une » autre branche commen-» ce à iſſir de nouveau » en la même feuille, & » faut remarquer que tou-» tes les feuilles & les » branches ſont fort épi-» neuſes. Liv 9. Ch. 1.

(31) Quand l'emplâtre fait ſon opération, elle s'attache ſi fort à la chair, qu'il eſt fort difficile de l'ôter; mais après la guériſon, elle tombe d'elle-même. *Ibid.*

les doigts, lorſqu'on y touche. Les Indiennes en font une pâte, qu'elles coupent en petits morceaux quarrées, de la grandeur de l'ongle du doigt, & qu'elles portent au Marché, enveloppée dans du coton. C'eſt une couleur fort eſtimée, & qui leur ſert à ſe peindre. Oviedo éprouva pluſieurs fois que l'on pouvoit s'en ſervir pour les Tableaux; il la trouva excellente, & ſi durable, quoiqu'il ne l'eût trempée qu'à l'eau claire, ſans gomme & ſans autre mêlange, que ſix ans après, elle étoit auſſi belle que le premier jour.

DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Le Lirenes.

Le *Lirenes* eſt le fruit d'une Plante que les Inſulaires cultivoient; & les Eſpagnols ne tarderent point à les imiter. Cette Plante jette & répand ſes branches ſur terre. On les coupe pour les replanter. Leur fruit, qu'elles produiſent en terre, attaché à de petites verges dépendantes de la branche, eſt blanc & de la groſſeur des groſſes dattes. Il eſt de fort bon goût. Oviedo aſſure qu'il n'a rien vû à quoi il puiſſe le comparer. Les Inſulaires le portent en abondance aux Marchés, & le vendent tout cuit (32).

Le Cabuya & l'Henequen.

Le *Cabuya* & l'*Henequen* ſont deux

(32) *Ibid.* Liv. 7. Chapitre 12.

DESCRIPT. DE L'ISLE ESPAGNOLE.

especes d'herbes, dont la feuille ressemble assez aux cardes, quoiqu'elle soit plus large, plus épaisse & fort verte.

On en fait de la filasse & des cordes assez fortes, après avoir roui les Plantes dans des ruisseaux chargés de pierres, & les avoir fait sécher au Soleil. En les broyant avec un bâton, on en tire la filasse, qui est de la longueur de la feuille. Depuis que les Insulaires sont tombés au pouvoir des Espagnols, qui les chargent souvent de chaînes, ils ont trouvé le moyen de scier le fer avec des cordes de ces deux herbes; & souvent ils employent cette méthode pour se délivrer de leur prison (33).

Observation.

Répétons qu'il a paru suffire, pour cet Article, de choisir les Arbres & les Plantes qu'Oviedo distingue par ses éloges, ou qu'il attribue particuliérement à l'Isle Espagnole. On ne doutera point, qu'avec les avantages de sa situation, elle ne produise aussi ce qu'il

(33) » Ce qu'ils font, » dit l'Auteur, en cette » sorte : ils prennent un » fil de Henequen ou de » Cabuya, & le mettent » & remuent sur le fer, » comme celui qui scie ou » lime. L'un le tire, l'au- » tre le lâche d'une main » vers l'autre; & mettent » souvent du sable menu » sur le fil; & lorsqu'il » s'use, y mettent du fil » neuf. Ainsi scient un » fer quoiqu'il soit gros. » Et afin que cela ne sem- » ble incroyable, il est » advenu que les Indiens » ont ainsi coupé en mor- » ceaux les ancres des Na- » vires. Liv. 7. Chap. 10.

y a de plus vanté dans les autres Isles de l'Amérique. Mais c'est la matiere d'un Article général qui doit suivre quantité d'autres Descriptions. On ajoûte seulement que pendant le long séjour que le même Ecrivain avoit fait dans cette Isle, il n'y avoit vû que deux especes d'Arbres, qui n'y conservassent point leurs feuilles pendant toute l'année (34).

Nota. *Tout ce qui regarde l'Isle Espagnole, depuis que les François s'y sont établis & qu'ils ont pris l'habitude de la nommer Saint-Domingue est remis au tems de leur Etablissement, c'est-à-dire, à l'année 1660, & plus loin.*

(34) Liv. 9. Chap. 16.



HERNANDEZ DE CORDOUE 1517.

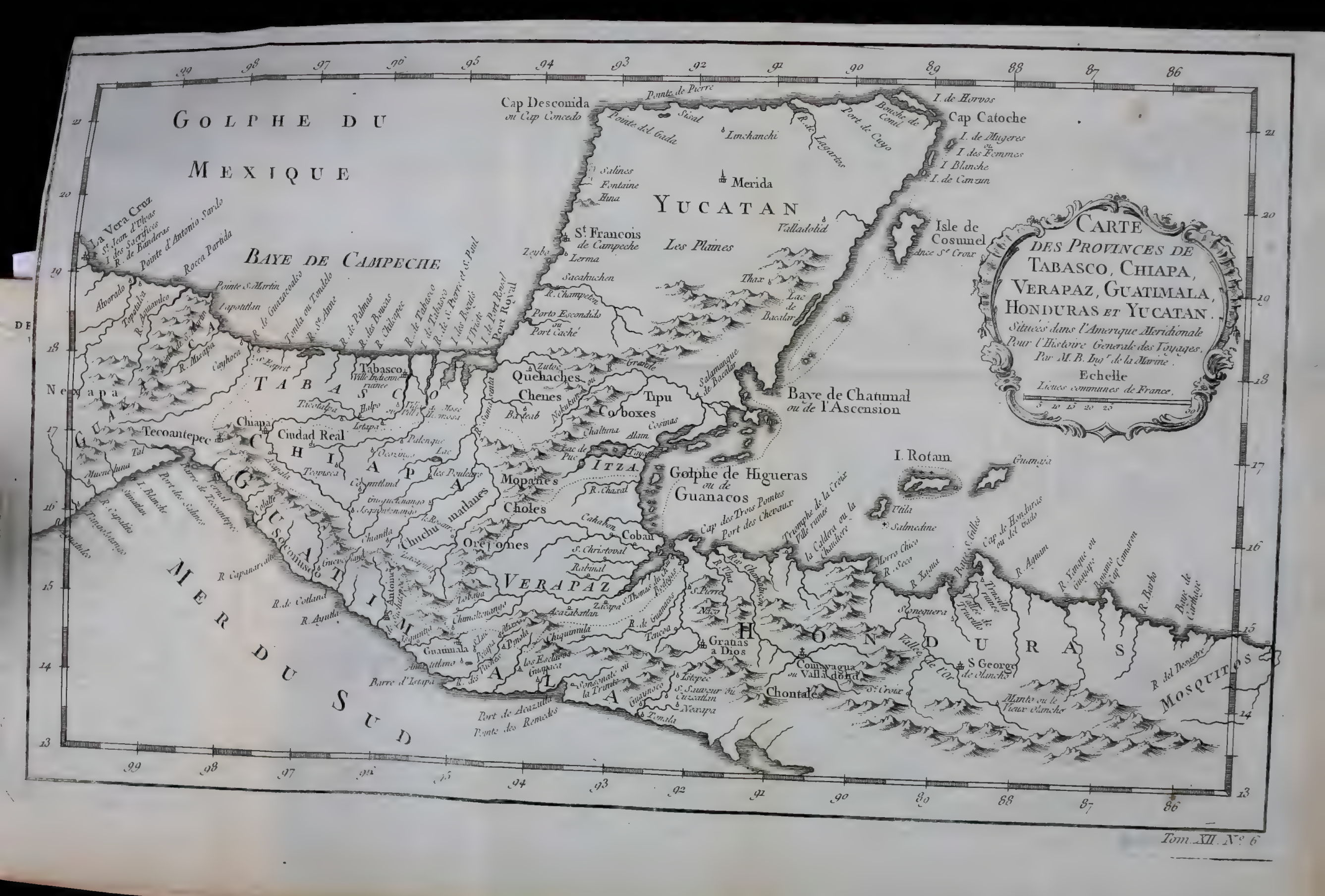
VOYAGE
D'HERNANDEZ
DE CORDOUE,

& Découvertes de l'Yucatan.

LA plus importante entrepriſe des Caſtillans, dans l'abſence de Dom Degue Colomb, fut la découverte de l'Yucatan (1), & du Mexique ; deux Régions dont il étoit ſurprenant qu'après tant de courſes on n'eût point encore acquis la connoiſſance, & qui ouvrirent bientôt un champ ſi vaſte à l'ambition de l'Eſpagne, que l'Iſle Eſpagnole ceſſa preſque tout-d'un-coup de tenir le premier rang entre les nouvelles Colonies. On a vû qu'en 1502 Chriſtophe Colomb s'étoit avancé fort près de l'Yucatan, & que de faux avis l'avoient empêché de continuer ſa Navigation par cette route. La découverte qu'il fit enſuite de la Province de Veragua, où il trouva beaucoup d'or, & quelques an-

Raiſons qui avoient retardé la découverte de l'Yucatan.

(1) Herrera, *ubi ſup.* Ch. 10 & 11.


CARTE DES PROVINCES DE TABASCO, CHIAPA, VERAPAZ, GUATIMALA, HONDURAS ET YUCATAN.
Situées dans l'Amerique Meridionale Pour l'Histoire Generale des Voyages. Par M. B. Ing.r de la Marine.
Echelle
Lieues communes de France.
GOLPHE DU MEXIQUE
BAYE DE CAMPECHE
YUCATAN
Merida
Les Plaines
St. Francois de Campeche
Cap Desconida ou Cap Concedo
Cap Catoche
Isle de Cosumel
Baye de Chatumal ou de l'Ascension
I. Rotan
Golphe de Higueras ou de Guanacos
TABASCO
CHIAPA
Ciudad Real
Chiapa
Tecoantepec
VERAPAZ
ITZA
HONDURAS
MOSQUITOS
GUATIMALA
MER DU SUD
Cobán
Gratias a Dios
Comayagua ou Valladolid
Chontales
S. George de Olancho
La Vera Cruz
Tipu
Quehaches
Chenes
Mopanes
Choles
Oreyones
Tom. XII. No. 6

HERNANDEZ



nées après, celle de la Floride, par Jean Ponce de Leon, firent oublier apparemment tout ce qui avoit moins d'éclat que les espérances présentes. Enfin, vers le commencement de l'année 1517, ou sur la fin de la précédente, Velasquez, qui avoit mis l'Isle de Cuba dans un état florissant, ne voulut pas perdre l'occasion de s'étendre par de nouvelles conquêtes, ou de se fortifier dans son Isle, en y faisant amener un grand nombre d'Esclaves, pour la culture des terres. La douceur de son Gouvernement avoit attiré près de lui une grande partie de la Noblesse Espagnole des Indes. Il proposa une Expédition sur quelqu'endroit de la Terre-ferme, où l'on n'eût poit encore pénétré; dans le dessein d'y faire un Etablissement, si le Pays en paroissoit digne, ou d'enlever des Indiens, s'ils étoient Cannibales, ou du moins d'y faire la traite de l'or, s'il s'y en trouvoit. Quelques Mémoires assurent qu'il en demanda la permission à l'Amiral Dom Diegue, dont il n'étoit que le Lieutenant: mais d'autres Ecrivains y trouvent peu d'apparence. Dom Diegue étoit en Espagne depuis trois ans; & Velasquez, loin de s'être contenu dans la subordination, n'avoit rien épargné pour se

HERNANDEZ DE CORDOUE. 1517.

rendre indépendant. Il avoit même obtenu, par la protection du Trésorier Général, des provisions du Gouverneur absolu, que Dom Diegue, à la vérité, eut le crédit de faire révoquer ; mais sans pouvoir l'emporter sur le point le plus essentiel, qui étoit le pouvoir de le rappeller (2).

Velasquez en charge Hernandez de Cordoue.

Il arriva, comme Velasquez l'avoit prévû, que non seulement ses Matelots & ses Soldats, qui s'ennuyoient de l'oisiveté, mais plusieurs Castillans de considération, passionnés pour la fortune, ou pour la gloire, entrerent volontiers dans ses desseins. François Hernandez de Cordoue, un des plus riches, & des plus entreprenans, se chargea de la conduite de l'entreprise, & d'une grande partie des frais. Velasquez accepta son offre, & fit armer à San-Yago, Capitale de Cuba, deux Navires & un Brigantin, sur lesquels il embarqua cent dix Hommes. Hernandez mit à la voile, le 8 de Février, avec *Alaminos*, pour premier Pilote. Cet habile Navigateur qui avoit servi dans sa jeunesse, sous Christophe Colomb, n'eut pas plutôt doublé le Cap de Saint Antoine, qui est à l'extrêmité occidentale de Cu-

Son départ.

(2) *Ibid.* Chap. 17. Hist. de Saint-Domingue, Liv. 5. p. 140.

ba, qu'il propoſa de gouverner droit à l'Oueſt, par la ſeule raiſon que l'ancien Amiral avoit toujours eu du penchant à ſuivre cette route. C'étoit aſſez pour déterminer Hernandez. Une tempête, qui dura deux jours, leur fit voir la mort de fort près, ſous mille faces terribles; & pendant trois ſemaines leur Navigation fut très dangereuſe, dans une Mer qu'ils connoiſſoient ſi peu. Mais ils apperçurent enfin la terre & s'en approcherent aſſez près. Leurs premiers regards s'étoient arrêtés ſur une grande Bourgade, qui leur parut éloignée d'environ deux lieues; lorſqu'ils virent partir de la Côte cinq Canots chargés d'Indiens, qui étoient vêtus d'une ſorte de pourpoint ſans manches & de caleçons de la même étoffe. Ces Barbares ſemblerent voir avec admiration les grands Navires des Caſtillans, leur barbe, leurs habits, & tout ce qui ne reſſembloit point à leurs propres uſages. On leur fit quelques préſens, dont ils furent aſſez ſatisfaits pour revenir le lendemain en plus grand nombre, avec de grandes apparences d'amitié: mais leur deſſein étoit d'employer la perfidie & la violence, pour ſe ſaiſir de tout ce qu'ils avoient admiré à la premiere vûe. Les Caſtillans n'ayant pas fait difficulté de

Il aborde à l'Yucatan.

HERNANDEZ DE CORDOUE 1517.

descendre, ceux qui débarquerent les premiers se trouverent tout-d'un coup environnés d'un grand nombre d'Ennemis, qui s'étoient embusqués, & qui poussant de grands cris, firent tomber sur eux une grêle de pierres & de fléches. Avec l'arc & la fronde, ils étoient armés d'une sorte de lames d'épées, dont la pointe étoit un caillou fort aigu, de rondaches, & de cuirasses doublées de coton. Hernandez eut quinze Hommes blessés; mais le feu des arquebuses ayant bientôt dissipé ces Traîtres, on observa dans le même lieu trois Edifices de maçonnerie, qui étoient des Temples remplis d'Idoles, la plûpart d'une figure monstrueuse (3). Alfonse Gonzalez, Chapelain du Général, y trouva, dans de petits coffres, d'autres Statues de pierres & de bois, avec des especes de Médailles d'un or assez bas, des bagues & des pendans d'oreille & des couronnes de même métal. On avoit pris dans le combat deux jeunes Indiens qui furent baptisés sous le nom de Julien & de Melchior (4).

Combat avec les Indiens.

Statues & Médailles d'or du Pays.

Les Castillans fort joyeux, malgré

(3) A faces de Démons, d'Hommes & de Femmes. Quelques-unes, renversées sur d'autres, représentoient les plus infâmes dereglemens. Herrera, Liv. 2. Chap. 17.

(4) *Ibidem.*

HERNANDEZ DE CORDOUE 1517.

leur disgrace, d'avoir découvert un Pays dont les Habitans étoient vêtus, & les Maisons de pierre & de chaux, spectacle qu'ils n'avoient point encore eu dans les Indes, donnerent au Cap le nom de *Cotoche*, qui étoit celui de la Bourgade, & retournerent à Bord pour suivre la Côte. Après quinze jours de navigation, pendant laquelle ils observerent constamment de ne mouiller que la nuit, ils arriverent proche du Golfe, à la vûe d'une Bourgade aussi grosse que la premiere, qu'ils appellerent *Lazare*, parce qu'on étoit au Dimanche de ce nom, mais que les Indiens nommoient *Kimpesh*, & qui a pris depuis le nom de *Campeche*. Dans une si grande étendue de Côte, on fut surpris de n'avoir pas découvert une seule Riviere, (5); & l'on fut obligé de prendre de l'eau d'un puits, qui étoit la seule ressource des Habitans, pendant qu'on rentroit à Bord, cinquante Indiens, vêtus de Camisolles & de Mantes de coton, se présenterent aux Castillans; & leur ayant demandé, par divers signes, s'ils ne venoient pas du côté d'où le So-

Découverte de Kimpesh, ou Campeche, nommé d'abord Lasare.

(5) Nos Cartes en marquent néanmoins quelques-unes entre le Cap de Cotoche & Campeche, mais il est vrai que le Pays est peu arrosé, & qu'on n'y boit que de l'eau de puits, qui est très bonne.

leil se leve, ils les inviterent à s'approcher de leur Bourgade. Quoique l'avanture de Cotoche leur rendît cette invitation suspecte, ils résolurent d'y aller bien armés. La curiosité les fit entrer dans quelques Temples bien bâtis, qui se présentoient sur leur passage, & dans lesquels ils furent surpris de trouver, avec quantité d'Idoles, des traces de sang toutes fraîches, & des Croix peintes sur les murs. Ils y furent bientôt environnés d'une multitude d'Indiens, des deux sexes & de toutes sortes d âges, qui ne se lassoient point de les admirer.

Cérémonies obscures des Indiens.

Quelques momens après, ils en virent paroître deux troupes, qui marchoient en bon ordre, & qui étoient armés comme ceux de Cotoche. Dans le même tems, il sortit d'un Temple dix Hommes, qu'ils prirent pour des Prêtres, vêtus de longues robbes blanches, avec une chevelure noire fort frisée. Ils portoient du feu dans des réchaux de terre, où ils jettoient une sorte de gomme, qu'ils nommoient *Kopal*, en dirigeant la fumée du côté des Castillans & les pressant de se retirer. Après cette cérémonie, on entendit le bruit de plusieurs instrumens de guerre qui sonnoient la charge. Hernandez, qui ne se voyoit point en état de résister à un Peuple si nom-

HERNANDEZ DE CORDOUE 1517.

breux, fit reprendre à ses gens le chemin de la Mer, & quoique suivi par les deux troupes d'Indiens, qui ne le perdirent pas de vûe, il fut assez heureux pour se rembarquer sans aucun accident (6).

Massacre des Castillans à Pontonchan.

Il reprit sa route au Sud, pendant six jours; & l'eau commençant à lui manquer, il mouilla dans une Anse, près d'un Village nommé *Pontonchan*, où il trouva un puits d'eau douce, dont il remplit ses tonneaux. Mais, ayant passé la nuit à terre, il y fut attaqué le lendemain par un grand nombre d'Habitans, qui lui tuerent quarante-sept Hommes. La plûpart des autres n'échapperent point sans blessures, & lui-même fut percé de douze fléches (7). Il ne dût la vie qu'à son courage (8); qui lui ouvrit un chemin au travers des Ennemis; & lorsqu'il fut rentré dans ses Barques, où les fléches le suivirent, il eut le chagrin d'y voir mourir encore cinq Hommes, de leurs blessures, outre deux qui avoient été enlevés dans le

(6) *Ibidem.*

(7) Herrera reproche ici à Gomera de s'être trompé, en faisant recevoir vingt trois coups de fléches à Hernandez.

(8) Solis ne dit pas comme l'Historien de St. Domingue, qu'Hernandez fût tué ici; il dit seulement que sa mort, arrivée ensuite, retarda la conquête du Païs. Tom. 1. p. 30.

HERNANDEZ DE CORDOUE 1517

combat, & dont la vie lui parut désespérée entre les mains des Indiens. Une si cruelle disgrace fit donner à cette Baie le nom de *Mala Polea*. Il ne restoit pas d'autre parti que de retourner à Cuba. Alaminos qui avoit fait le Voyage de la Floride avec Ponce de Leon, fut d'avis d'en prendre la route, parce qu'il trouvoit dans ses Cartes qu'on n'étoit éloigné de cette Terre que d'environ soixante lieues, & que la Navigation de la Floride à la Havane étoit plus courte & plus sûre que par la voie qu'on avoit suivie.

Embarras d'Hernandez de Cordoue.

Il fallut brûler un des trois Navires, faute de Matelots pour le gouverner. Trois jours après avoir levé l'ancre, on arriva près d'une Anse, qu'on prit d'abord pour une Riviere : mais l'eau en étoit salée; & ceux qui descendirent, pour creuser des puits, n'en purent tirer d'eau douce. Cette Anse reçut le nom de *los Legartos*, parce qu'on vit sur ses bords un grand nombre de Crocodiles, ou de gros Lesards. Dans l'espace de quatre jours, on découvrit la Floride, qu'Alaminos n'eût pas de peine à reconnoître. Hernandez y descendit, avec lui & vingt deux Hommes. L'expérience lui ayant appris à se tenir sur ses gardes, il mit des Sentinelles autour

Anse de los Logartos ou des Lésards

HERNANDEZ DE CORDOUE. 1517.

autour du lieu où il fit creuser des puits, dans un terrein fort large, où l'eau étoit excellente. Mais cette précaution n'empêcha point qu'il n'y fut surpris par une légion de Barbares, qui blesserent d'abord Alaminos, & qui enleverent une des Sentinelles. Ce fut par une faveur extraordinaire du Ciel que les Castillans éviterent d'être massacrés jusqu'au dernier, & qu'ils retournerent à Bord, où plusieurs furent même contraints de retourner à la nage. Hernandez, ayant mis à la voile sur le champ, arriva dans l'espace de deux jours aux Isles des Martyrs, où l'un des deux Navires qui lui restoient toucha si rudement, qu'il s'ouvrit; & dans ce triste état, il se rendit à la Havane. Son premier soin fut de rendre compte, par une Lettre au Gouverneur de Cuba, des circonstances de son Voyage, & de l'importance de ses Découvertes. Il lui promettoit incessamment une visite, après qu'il se seroit rendu par terre à la Ville du Saint-Esprit, où il avoit son établissement; mais il mourut dix jours après son débarquement (9). Telle fut la premiere découverte de cette belle partie de l'Amérique, que les Ecrivains

Nouvelle disgrace des Castillans.

Retour d'Hernandez de Cordoue, & sa mort.

(9) *Ibidem*, Liv. 2. Chap. 18.

HERNANDEZ DE CORDOUE. 1517.

de toutes les Nations ont continué de nommer *Yucatan*, à l'exception de quelques Géographes modernes qui écrivent *Jucatan* (10).

(10) Herrera raconte que Bernard Diaz del Castillo, qui étoit de l'expédition d'Hernandez, rendit témoignage qu'ayant demandé à quelques Habitans du Pays s'ils avoient de ces racines dont les Indiens font du pain, ils avoient répondu *Yuca* & *Ilatli*. Comme on a su depuis que parmi eux *Yuca* est en effet le nom de ces racines, & *Ilatli* celui de la terre où elles se plantent, il jugeoit que de *Yuca* & *Ilatli* joints ensemble, on avoit fait Yucatla, d'où s'est formé le nom de Yucatan. *Ibidem.*



VOYAGE DE JEAN DE GRIJALVA,

Et premiere Découverte de la Nouvelle Espagne.

Occasion de ce Voyage, & forces confiées à Grijalva.

VELASQUEZ conçut une si haute idée de l'Yucatan, sur le témoignage des deux jeunes Indiens qu'Hernandez avoit amenés de Cotoche, & plus encore sur la vûe des médailles, des couronnes & des bijoux d'or, qui s'étoient trouvés dans leurs Temples, qu'il ne perdit pas un moment pour se mettre en état de pousser cette Expédition. Il arma trois Navires & un Brigantin, sur lesquels il mit deux cens cinquante Espagnols, & quelques Insulaires de son Gouvernement. Juan de *Grijalva*, dont tous les Historiens vantent le caractere & l'habileté (11), fut chargé du Commandement général, & reçut, pour Capitaines, Pierre d'*Alvarado*, François de *Montejo*, & Alfonse d'*Avila*, trois

(11) Quelques Historiens se sont trompés en le faisant parent de Velasquez; il étoit seulement son compatriote, étant né comme lui à Cuellas.

GRIJALVA. 1518.

Officiers refpectés pour leur naiffance, leur courage & leur politeffe. Les Pilotes furent les mêmes qui avoient fervi au Voyage d'Hernandez (12).

1518. Son départ.

Grijalva mit en Mer le 8 d'Avril (13) 1518. Le deffein des Pilotes étoit de tenir la même route qu'ils avoient fuivie dans le premier Voyage : mais étant emportés par les Courans, qui les firent décheoir de quelques dégrés, ils arriverent, après huit jours de navigation, à la vûe d'une Ifle que fes Habitans nommoient *Cozumel*, & qui a retenu ce nom, quoique Grijalva lui eût donné celui de Sainte-Croix, parce qu'on y aborda le jour qu'on célebre l'Invention de la Croix du Sauveur. Il s'avança un peu dans les Terres, pour reconnoître le Pays ; mais il n'y rencontra qu'une Femme Indienne de la Jamaïque, que le vent avoit jettée depuis deux ans dans cette Ifle, avec quelques Pêcheurs de la fienne, & que les

Il découvre l'Ifle de Cozumel.

(12) Alaminos fut nommé le premier Pilote.

(13) Oviedo le fait partir le 25 de Janvier; mais c'eft apparemment de San-Jago, Capitale de l'Ifle, pour aller faire fes préparatifs dans un autre Port, d'où il mit à la voile le 18. Il relâcha même encore à Matorran, au Nord de Cuba ; & là, ils fe firent tous couper les cheveux, s'imaginant que dans les lieux où ils alloient, ils ne trouveroient pas de peignes pour fe les peigner. Herrera, Liv. 3, Ch. 1.

Habitans avoient réſervée pour l'eſclavage, après avoir maſſacré les Hommes dont elle étoit accompagnée. Il apprit d'elle qu'à la vûe des Navires Eſpagnols, tous les Inſulaires s'étoient retirés dans les Montagnes. Ses prieres la firent conſentir à leur aller propoſer de revenir dans leurs Habitations. Mais n'ayant pû leur perſuader qu'on n'avoit aucun deſſein de leur nuire, elle revint prier les Eſpagnols de la recevoir ſur un de leurs Navires; ce qu'ils n'eurent pas de peine à lui accorder. Entre pluſieurs Temples, qu'ils trouverent dans l'Iſle, ils en remarquerent un, qui avoit la figure d'une Tour quarrée, avec quatre grandes fenêtres de leur galerie. Dans un enfoncement, en forme de Chapelle, on voyoit les Idoles; & à côté, une eſpece de Sacriſtie, qui contenoit les inſtrumens néceſſaires au ſervice du Temple. Proche de-là, dans un petit enclos, bâti de pierre, carrelé & fort luiſant, ils virent une Croix de chaux, haute de neuf ou dix piés. Ils apprirent, apparemment de la Jamaïquaine, que cette Croix étoit adorée ſous le titre du Dieu de la pluie, & qu'ils ne s'y adreſſoient jamais en vain pour en obtenir. On a déja vû que dans la découverte de l'Yucatan, les Caſtillans

GRIJALVA. 1518.

Temple qu'il y trouve.

Ancienne Croix adorée des Inſulaires.

GRIJALVA. 1518.

Explication de cette singularité.

avoient trouvé des Croix, la plûpart peintes sur des murs (14). Herrera, cherchant l'explication d'un fait si singulier, rapporte que Montejo, le même qui commandoit un des trois Vaisseaux de l'Escadre, étant allé en 1527, pour faire la conquête de l'Yucatan, fut reçu dans une Bourgade, nommée *Mini*, où il apprit que peu de tems avant l'arrivée d'Hernandez de Cordoue dans le Pays, un Sacrificateur, nommé *Chilon Combal*, qui passoit pour un grand Prophête, avoit publié que des Hommes blancs & barbus viendroient bientôt des quartiers d'où le Soleil se leve, porteroient une Croix pour Etendart, & qu'à ce signe tous leurs Dieux prendroient la fuite : que ces Etrangers se rendroient maîtres du Pays, mais qu'ils ne feroient aucun mal à ceux qui se soumettroient volontairement, & qui adoreroient un seul Dieu, qui leur seroit prêché par leurs Vainqueurs. Après cette Prophétie, Chilon Combal avoit fait faire une mante de coton, qu'il avoit présentée

(14) Gomera semble embrasser l'opinion de quelques autres Ecrivains, qui ont attribué ces Croix aux Maures chassés d'Espagne. Mais on lui reproche d'avoir ignoré ce qu'on va lire de Montejo. Il pouvoit se tirer de ce doute, dit Herrera, puisque son Histoire fut imprimée, en 1553, à Medina del Campo, & que le récit de Montejo regarde l'an 1527. *Ibid.* Liv. 3. Chap. 1.

aux Indiens qui l'écoutoient, comme le modéle du Tribut que leurs nouveaux Maîtres devoient exiger. Enſuite il avoit fait dreſſer une Croix, à l'exemple de laquelle on en avoit élevé quantité d'autres. Peu de tems après, les Eſpagnols ayant paru ſur les Côtes de cette Terre, on leur avoit demandé s'ils ne venoient point des Pays d'où le Soleil ſe leve; & dans la ſuite, les Habitans, qui virent rendre de grands honneurs à la Croix par les Soldats de Montejo, ne douterent plus que la Prophétie de Combal ne fût accomplie (15).

Grijalva punit les Indiens de Pontonchan.

Après avoir fait quelques proviſions dans l'Iſle de Cozumel, Grijalva remit à la voile, & ſe trouva dans peu de jours à la vûe de l'Yucatan. Il doubla la pointe de Cotoche, qui eſt la partie la plus orientale de cette Province; & tournant à l'Oueſt, il ſuivit la Côte, juſqu'à la rade de Pontonchan. Comme c'étoit dans ce lieu qu'Hernandez avoit été défait, l'ardeur de le vanger porta les Eſpagnols à deſcendre. Ils battirent les Indiens; & ce combat ayant répandu la terreur dans toute la Province, ils retournerent à bord pour achever cette découverte. Leur route fut continuée à l'Oueſt, ſans s'éloigner

(15) *Ibid.* Liv. 3. Chap. 2.

GRIJALVA, 1518.

beaucoup de la Terre. La beauté de cette Côte leur causoit de l'admiration. Ils y découvroient, par intervalles, des Edifices de pierre ; & l'étonnement qu'ils avoient, de trouver cet usage dans les Indes, leur faisoit paroître ces Bâtimens comme de grandes Villes, où l'imagination leur représentoit des Tours, & tous les ornemens des Villes de l'Europe. Quelques Soldats ayant fait remarquer que le Pays ressembloit fort à l'Espagne, cette idée plut si fort à ceux qui l'avoient entendue, qu'on ne trouve point d'autre raison qui ait fait donner le nom de la Nouvelle Espagne à toute cette Contrée (16).

Il découvre une Terre qu'il nomme la Nouvelle Espagne.

Les Vaisseaux Castillans continuerent de ranger la Côte, jusqu'à l'endroit où la Riviere que les Indiens nommoient *Tabasco*, entre dans la Mer, par deux embouchures. C'est un des plus navigables qui se jettent dans le Golfe qu'on a nommé *Mexique* ; & depuis cette découverte, elle a pris le nom de Grijalva, pour laisser le sien à la Province qu'elle arrose, & qui est une des premieres de la Nouvelle Espagne, entre celles d'Yucatan & de (17) Guazacoalco. Le Pays paroissoit couvert de très

Riviere nommée Grijalva.

(16) Solis, Chap. 5.
(17) Herrera, Liv. 3. Ch, 2. Solis, tom. 1. Ch. 6.

grands arbres, & si peuplé sur les rives du Fleuve, que Grijalva ne put résister à l'envie d'y pénétrer. Mais n'ayant trouvé de fond que pour les deux plus petits de ses Bâtimens, il y fit passer tout ce qu'il avoit de gens de guerre, & laissa ses deux autres Vaisseaux à l'ancre, avec la plus grande partie de ses Matelots. A peine fut-il engagé dans le Fleuve, dont il eut beaucoup de peine à surmonter le Courant, qu'il apperçut un grand nombre de Canots, remplis d'Indiens armés, & plusieurs autres troupes sur les rives, qui paroissoient également résolues de lui fermer le passage, & de s'opposer à sa descente. Leurs cris & leurs menaces effrayerent si peu les Espagnols, qu'ils ne s'avancerent pas moins jusqu'à la portée du trait. Grijalva leur avoit recommandé le bon ordre, & sur-tout de ne faire aucun mouvement qui ne parût annoncer la paix. Les Indiens, de leur côté, furent si frappés de la fabrique des Vaisseaux étrangers, de la figure & des habits de ceux qui les conduisoient, & de la belle ordonnance, autant que de l'intrépidité avec laquelle ils les voyoient avancer, que dans leur premiere surprise, cette vûe les rendit comme immobiles. Le Général Castillan saisit

Négociations avec les Indiens

GRIJAVAL. 1518.

habilement cette conjoncture, pour sauter à terre (18). Il y fut suivi de tous ses gens, dont il forma aussi-tôt un Bataillon. Tandis que cette action sembloit augmenter l'étonnement des Indiens, il leur envoya Julien & Melchior, ces deux jeunes gens qui avoient été pris dans l'Expédition d'Hernandez de Cordoue, & dont la Langue étoit entendue dans une grande partie de la Nouvelle Espagne, pour les assurer qu'il ne pensoit point à troubler leur repos, & que dans le dessein au contraire de se rendre utile à leur Nation, il leur offroit la paix & son alliance. Cette déclaration en fit approcher vingt ou trente, avec un mêlange de confiance & de crainte. Mais, l'accueil qu'ils reçurent ayant achevé de les rassurer, Grijalva leur fit dire que les Castillans étoient Sujets d'un grand Roi, Maître de tous les Pays où ils voyoient naître le Soleil, & qu'il étoit venu les inviter, de la part de ce Prince, à le reconnoître aussi pour leur Souverain. Ce discours fut écouté des Indiens, avec

Ils paroissent supérieurs aux autres Sauvages.

(18) Herrera s'écarte un peu de ce récit. Il prétend que les Castillans n'entendirent d'abord que le bruit des Indiens qui coupoient du bois, & qu'étant descendus à terre sous les Palmiers; ce fut alors que les Indiens s'approcherent d'eux pour les observer. *Ibidem.*

une attention qui parut accompagnée de quelques marques de chagrin. Leur disposition sembloit encore incertaine, lorsqu'un de leurs Chefs, imposant silence à toute la troupe, répondit d'un ton ferme » que cette paix qu'on leur » offroit, avec des propositions d'hom- » mage & de soumission, avoit quel- » que chose de fort étrange; qu'il étoit » surpris d'entendre qu'on leur parlât » de reconnoître un nouveau Seigneur, » sans savoir s'ils étoient contens de » celui auquel ils obéissoient; que » pour ce qui regardoit la paix ou » la guerre, puisqu'il n'étoit question » maintenant que de ces deux points, » il n'étoit pas revêtu d'une autorité » suffisante pour donner une réponse » décisive; mais que ses Supérieurs, » auxquels il alloit expliquer ce qu'on » avoit proposé, feroient connoître » leur résolution ». Un langage, si extraordinaire dans la bouche d'un Indien, ne causa pas peu d'inquiétude aux Espagnols. Ils jugerent qu'ils s'étoient mépris en croyant avoir à faire à des Sauvages, & que des Peuples, qui pensoient si bien, ne pouvoient être des Ennemis méprisables. L'Orateur, s'étant retiré après son discours, les laissa quelque tems dans cet embarras; mais il

GRIJALVA. 1518.

GRIJALVA. 1518. reparut bientôt, avec la même escorte, pour leur déclarer » que ses Maîtres ne » craignoient pas la guerre ; qu'ils n'igno- » roient pas ce qui s'étoit passé dans » la Province voisine, & que cet » exemple n'étoit pas capable de les in- » timider ; mais qu'ils jugeoient la paix » préférable à la plus heureuse guerre. Il avoit fait apporter quantité de fruits & d'autres provisions, qu'il offrit à Grijalva, de la part de ses Maîtres, comme un gage de la paix qu'ils acceptoient. Bientôt on vit arriver le Cacique du Canton, avec une Garde peu nombreuse & sans armes, pour faire connoître la confiance qu'il prenoit à ses Hôtes, & celle qu'il leur demandoit pour lui. Grijalva le reçut avec de grands témoignages de joie & d'amitié, auxquels le Seigneur Indien répondit d'un air fort noble. Après les premiers complimens, il fit approcher quelques gens de sa suite, chargés d'un nouveau présent, dont plusieurs piéces étoient également précieuses par la matiere & le travail. C'étoient différentes sortes de bijoux d'or, renfermées dans une corbeille, des armes & des figures d'animaux, revêtues de lames d'or, des pierreries enchassées, des garnitures de plumes de diverses couleurs, & des

robbes d'un coton extrêmement fin (19). Alors, ſans laiſſer le temps à Grijalva de le remercier, il lui dit; » qu'il » aimoit la paix, & que c'étoit pour la » faire ſubſiſter entr'eux qu'il le prioit » d'accepter ce préſent; mais que dans » la crainte de quelque méſintelligence » qui pouvoit s'élever entre les deux » Nations, il le ſupplioit de s'éloigner. Le Général Caſtillan, charmé de tout ce qu'il entendoit, répondit que ſon deſſein n'avoit jamais été d'apporter le moindre trouble ſur cette Côte, & qu'il étoit diſpoſé à partir. En effet, il ſe hâta de mettre à la voile (20).

Bourgade d'Agualunco, qui prend le nom de la Rambla.

Deux jours de navigation le firent arriver à la vûe d'une Bourgade, nommée *Agualunco*, à laquelle il donna le nom de la *Rambla*, parce que les Habitans, pour faire connoître

(19) Ces préſens montoient à la valeur de trois mille peſos d'or. Herrera raconte que le Cacique arma le Général Caſtillan de ſes propres mains, que les armes dont il le revêtit étoient ſi juſtes qu'elles ſembloient avoir été faites pour lui, & que Grijalva ſe trouva ainſi tout couvert de l'or le plus fin; qu'à ſon tour il ſe fit apporter ce qu'il avoit de plus précieux en habits, & qu'il en revêtit auſſi le Cacique. Mais Solis croit toutes ces circonſtances fort douteuſes. Herrera & Solis, *Ibidem.*

(20) Ses gens regretterent néanmoins de n'avoir pas fait un Etabliſſement dans cette Terre. Ils demanderent plus d'or aux Indiens, qui leur répondoient *culva, culva*, c'eſt-à-dire, allez plus loin. Herrera, *Ibidem.*

GRIJALVA. 1518.

apparemment qu'ils ne redoutoient rien, firent quantité de cabrioles sur le sable. Ils étoient armés de boucliers fort luisans, qui n'étoient que d'écailles de Tortues, mais que cet éclat fit prendre d'abord aux Castillans pour de l'or. Un peu plus loin, Grijalva découvrit un enfoncement, formé par l'embouchure d'une Riviere, que les Indiens nommoient *Tonala*, & qui reçut le nom de *Saint-Antoine*. Ensuite, il arriva au grand Fleuve de Guazavalco, où le mauvais tems ne lui permit pas de mouiller; & presqu'aussi tôt, on découvrit les Montagnes, couverte de neige de la Nouvelle Espagne, qui furent nommées *Saint-Martin*, du nom du Soldat qui les avoit apperçues le premier. Alvarado, prenant ici le devant avec son Vaisseau, entra dans un Fleuve, que les Indiens nommoient *Papaloana*, & qui prit de lui le nom d'*Alvarado*.

Riviere de St. Antoine.

Montagnes de St. Martin.

En continuant de ranger la Côte, les Castillans arriverent ensemble à l'embouchure d'un autre Fleuve, qui fut nommé *Rio de Banderas*, parce qu'ils y apperçurent des Indiens avec une sorte de piques ornées de banderolles, qui sembloient les inviter à descendre. *Montejo* reçut ordre de s'avancer avec deux Chaloupes, pour

Rio de Banderas.

reconnoître leurs dispositions, & l'Escadre ne tarda point à le suivre. Les Castillans furent si bien reçus de ces Indiens, qu'ils en obtinrent la valeur de 15000 pesos d'or, pour les plus vieilles marchandises d'Espagne. Ils apprirent, dans ce lieu, qu'ils étoient redevables des invitations & du bon accueil des Habitans, à l'ordre d'un puissant Monarque, voisin de cette Province, qui se nommoit *Montezuma*; que ce Prince, qui avoit été informé de leur approche, & qui avoit peut-être quelques pressentimens des malheurs qui le menaçoient, avoit mandé aux Commandans de ses Frontieres d'aller au-devant des Espagnols, de leur porter de l'or pour traiter, & de découvrir, s'il étoit possible, le véritable dessein de ces Etrangers. Grijalva prit possession du Pays avec les formalités ordinaires; & l'on observe que tous ces Actes se faisoient au nom du Roi & de Velasquez (21).

GRIJALVA. 1518.

Riches échanges.

La Rade de Banderas étant mal défendue contre les vents du Nord, on remit à la voile, & l'on rencontra bien-tôt une Isle, assez proche de la Côte, que la blancheur de son sable fit nommer l'*Isle Blanche*. Un peu plus loin, Isle Blanche.

(21) Herrera, Livre 3. Chapitre 9; & Solis Chapitre 7.

GRIJALVA. 1518.

Isle Verte.

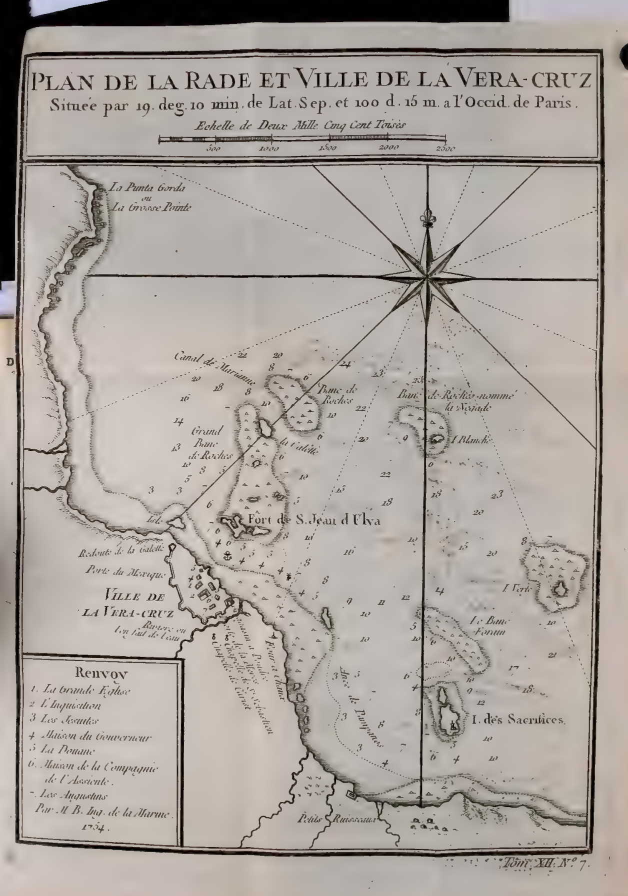
on en découvrit une autre à quatre lieues de la Côte ; & l'ombrage de ses arbres lui fit donner le nom d'*Isle Verte*. Plus loin encore, à une lieue & demie du rivage, on en apperçut une, qui parut peuplée, & le Général y descendit. Il y trouva quelques bons édifices de pierre, & un Temple ouvert de toutes parts, au milieu duquel on découvroit plusieurs dégrés, qui conduisoient à une espece d'Autel, chargé de Statues d'horrible figure. En le visitant de près, on y apperçut cinq ou six cadavres humains, qui paroissoient avoir été sacrifiés la nuit précédente. L'effroi, que les Castillans ressentirent de ce spectacle, leur fit donner à l'Isle le nom d'*Isle des Sacrifices*. Ils virent d'autres victimes d'une barbare superstition, dans une quatriéme Isle, un peu plus éloignée, que ses Habitans nommoient *Culva*, & qu'ils prirent pour cette Terre abondante en or, qu'on leur avoit indiquée à Tabasco. On y traita effectivement beaucoup d'or ; & Grijalva, qui se nommoit Jean, lui donna le nom de *Saint-Jean de Culva*, dont on a fait Saint-Jean d'Ulua (22).

Isle des Sacrifices ; d'où lui vient ce nom.

Saint-Jean d'Ulua.

La vûe de tant de riches Contrées

(12) *Ibidem.*


PLAN DE LA RADE ET VILLE DE LA VERA-CRUZ
Située par 19. deg. 10 min. de Lat. Sep. et 100 d. 15 m. a l'Occid. de Paris.
Echelle de Deux Mille Cinq Cent Toises
500
1000
1500
2000
2500
La Punta Gorda ou La Grosse Pointe
Canal de Marianne
Banc de Roches
Banc de Roches nommé la Négade
I. Blanche
Grand Banc de Roches
la Galette
Fort de S. Jean d'Ulva
Redoute de la Galette
Porte du Mexique
VILLE DE LA VERA-CRUZ
I. Verte
Le Banc Forum
I. des Sacrifices
Anse de Punpanas
Petits Ruisseaux
Renvoy
1. La Grande Eglise
2 L'Inquisition
3 Les Jesuites
4 Maison du Gouverneur
5 La Douane
6. Maison de la Compagnie de l'Assiente.
7. Les Augustins
Par M. B. Ing. de la Marine.
1754.
Tom. XII. N.° 7.

GRIJALVA. 1518.

Faute de Grijalva, qui ne s'établit point dans le Pays qu'il découvre.

faisoit souhaiter, au Général Espagnol, d'en prendre possession plus solidement que par de simples formalités. C'étoit le sentiment de la plûpart des Officiers de l'Escadre, sur-tout d'Alvarado, qui en avoit représenté plusieurs fois l'importance. Mais Grijalva étoit arrêté par une scrupuleuse soumission pour les ordres de Velasquez, qui lui avoit défendu d'entreprendre aucun Etablissement (23). Cependant il prit le parti de lui envoyer rendre compte du succès de son Voyage, pour se faire expliquer encore une fois ses intentions. Il lui dépêcha le Vaisseau d'Alvarado, sur lequel il chargea tout ce qu'il avoit recueilli de précieux, & les Malades qui n'étoient pas capables de service. Velasquez, inquiet de son côté, de n'apprendre aucune nouvelle de l'Escadre, fit partir un Vaisseau, sous le commandement de Christophe d'Olid, pour s'informer de ce qu'elle étoit devenue. Un coup de vent, qui maltraita d'Olid, sur les Côtes de l'Yucatan, l'obligea de retourner à San-Yago, d'où il avoit fait voile ; & le Vaisseau d'Alvarado étant arrivé presqu'en même-tems

(23) Gomera est le seul Historien qui prétende, au contraire, qu'il avoit ordre exprès d'en faire un. Las Casas, Herrera, & Solis s'accordent à le contredire.

GRIJALVA. 1518.

dans ce Port, Velaſquez fut conſolé par les flatteuſes nouvelles qu'il reçut d'un Pays, qu'on commença dès ce jour à nommer publiquement la Nouvelle Eſpagne. Cependant, après avoir entendu le récit d'Alvarado, il parut fort irrité qu'on n'eût pas bâti même un Fort, dans une ſi grande étendue de Pays. On ne peut expliquer cette contradiction d'idées, qu'en ſuppoſant avec Herrera, qu'Alvarado; qui avoit toujours été porté pour un Etabliſſement, ne rendît point un témoignage favorable aux intentions de ſon Général; & que Velaſquez, à qui las Caſas attribue beaucoup de biſarrerie & d'indéciſion, fit un crime à Grijalva de n'avoir pas trouvé dans les circonſtances une raiſon aſſez forte pour lui faire oublier les ordres avec leſquels il étoit parti. Il eſt conſtant, du moins, qu'après s'être fort emporté contre un Officier dont le crime étoit de lui avoir trop bien obéi, il prit la réſolution de faire un nouvel armement, & d'en mettre la conduite en d'autres (24) mains.

Mécontentement de Velaſquez.

Grijalva étoit parti dans le même tems qu'Alvaredo, pour continuer ſes découvertes, en ſuivant la Côte vers

(24) Herrera, Livre 3. Chapitre 10; & Solis Chapitre 8.

le Nord. Après avoir reconnu les deux Montagnes de Tuſpa & de Tuſta, qui s'étendent fort loin entre la Mer & la Province de Tlaſcala, il entra dans la Province de Panuco, qui eſt la derniere de la Nouvelle Eſpagne, du côté du Golfe. Mais lorſqu'il eut mouillé dans une Riviere qu'il nomma *Rio de Canoas*, parce qu'il y trouva un grand nombre de Canots, le Vaiſſeau d'Alfonſe d'Avila, qui étoit le plus avancé, fut attaqué par une multitude d'Indiens, auxquels il n'auroit pû réſiſter, ſi Grijalva n'étoit venu le ſecourir avec toutes ſes forces. On fit une cruelle boucherie de ces Barbares; & l'Eſcadre, étant ſortie de la Riviere, ſuivit les Côtes de Tlaſcala, pour s'avancer vers une Pointe, où les Courans devinrent ſi contraires, qu'après quantité d'efforts pour la doubler, le Pilote Alaminos déclara qu'il y avoit de l'imprudence à le tenter plus long-tems. Alors pluſieurs Officiers de l'Eſcadre ſe réunirent encore pour engager le Général à faire un Etabliſſement, & l'auroient peut-être emporté, ſi d'Avila & Montejo n'euſſent été d'un avis oppoſé. Mais le réſultat du Conſeil fut de reprendre enfin la route de Cuba, où l'on arriva le 10 de Septembre.

GRIJALVA. 1518.

Province de Panuco.

Rio de Canoas.

Grijalva retourne à Cuba.

FERNAND CORTEZ. 1518.

VOYAGE
DE FERNAND CORTEZ,
DÉCOUVERTE ET CONQUÊTE DU MEXIQUE.

Nouvelle entreprise pour suivre les découvertes.

EN paſſant au Port de Matances, Grijalva fut informé des préparatifs qu'on y faiſoit déja pour une autre Expédition. Comme il ignoroit encore les diſpoſitions de Velaſquez, il ſe flatta que s'il étoit queſtion de la Nouvelle Eſpagne, le Commandement de cette Flotte ne pouvoit être confié qu'à lui. Ces eſpérances furent bien trompées, lorſqu'au lieu des félicitations & des remercimens auxquels il s'étoit attendu, Velaſquez lui fit publiquement de vifs reproches. Il ne répliqua qu'en produiſant l'ordre qu'il avoit reçu de lui-même : mais le Gouverneur étoit ſi rempli de ſes préventions, qu'en reconnoiſſant que cet ordre étoit de ſa main, il traita de crime la fidélité avec laquelle on l'avoit ſuivi. Il députa Jean de Salzedo à l'Iſle Eſpagnole, pour faire agréer ſes nouveaux deſſeins

aux Gouverneurs Jéronimites ; & dans la crainte de perdre un moment, il fit radouber aussi-tôt les Vaisseaux qui avoient servi au Voyage de Grijalva. Avec ceux qu'il avoit achetés, il en composa une Flotte de dix Navires, depuis quatre-vingt jusqu'à cent tonneaux. Mais il étoit question de leur donner un Commandant.

FERNAND CORTEZ. 1518.

Armement de Velasquez dans l'Isle de Cuba.

Il auroit souhaité, suivant Solis, d'en trouver un, dans le caractere duquel la grandeur du courage fût réunie avec une soumission servile, c'est-à-dire, avec la bassesse de l'esprit (25) : deux extrêmités qu'il est difficile de rapprocher. La voix publique étoit pour Grijalva, qui se recommandoit par ses bonnes qualités, par ses services, & par la connoissance de la route & du Pays. Antoine & Bernardin Velasquez, tous deux proches parens du Gouverneur, Balthazar Bermudez, Vasco Porcallo, & d'autres Officiers de distinction, se mirent sur les rangs ; mais les uns portoient trop haut leurs prétentions, & les autres n'avoient pas toute la capacité qu'on demandoit. Enfin, *Amador de Lariz*, Trésorier royal de Cuba, & *André Duero*, Sécrétaire du Gouverneur, profiterent de cette

Son embarras pour le choix d'un Chef.

(25) Solis, Chap. 9.

FERNAND CORTEZ. 1518.

irrésolution pour faire tomber le choix sur leur Ami commun ; mais, malheureusement pour Velasquez, sur l'homme du monde qui convenoit le moins à ses vûes. Ce fut le fameux *Hernand*, ou *Fernand Cortez*, celui de tous les Conquérans du Nouveau Monde, dont les vertus & les vices ont causé le plus de partage & d'indécision dans l'Histoire.

Fernand Cortez est choisi.

Son origine & ses premieres avantures.

Cortez étoit né en 1485, à Medellin, Ville de l'Estramadoure, d'une famille dont on a contesté la noblesse (26). Dans sa premiere jeunesse, il avoit étudié les Lettres humaines, à l'Université de Salamanque ; & le dessein de son Pere étoit de l'appliquer à la Jurisprudence. Mais sa vivacité naturelle, qui ne s'accommodoit pas d'une Profession si grave, le ramena chez son Pere, dans la résolution de prendre le parti des armes. Il obtint la permission d'aller servir en Italie, sous Consalve de Cordoue ; & le jour de son départ étoit marqué, lorsqu'il fut attaqué d'une longue & dangereuse maladie, qui mit du changement dans ses desseins, sans

(26) Son Pere se nommoit Martin Cortez de Monroy, & sa Mere Catherine Pizarre d'Altamirano, deux noms, dit Solis, qui marquent assez la noblesse de son extraction, Chap. 9.

en apporter à ses inclinations. Il résolut de passer aux Indes, où la guerre qui duroit encore dans les Isles, promettoit moins de fortune que de gloire. Il y passa dans le cours de l'année 1504, avec des Lettres de recommandation pour Dom Nicolas d'Ovando, son Parent, qui commandoit alors dans l'Isle Espagnole. Quoiqu'il eût à peine vingt ans, il fit éclater sa hardiesse & sa fermeté, dans plusieurs dangers auxquels il fut exposé pendant la Navigation. Ovando le reçut avec amitié, & le garda quelque-tems près de lui. Ensuite, il lui donna de l'emploi dans Azua de Compostelle. Cortez étoit bien fait, & d'une physionomie prévenante. Ces avantages extérieurs étoient soutenus par des qualités qui le rendoient encore plus aimable. Il étoit généreux, sage & discret. Il ne parloit jamais au désavantage de personne. Sa conversation étoit enjouée. Il obligeoit de bonne grace, & sans vouloir qu'on publiât ses bienfaits. Un mérite si distingué, & l'occasion qu'il eut de signaler sa valeur & sa prudence, lui avoient acquis beaucoup de réputation dans la Colonie, lorsqu'en 1511 Velasquez, qui passoit dans l'Isle de Cuba, lui proposa de le suivre, avec l'emploi de son Sécrétaire.

FERNAND CORTEZ. 1518.

En quelle année il passe aux Indes.

Ce qui lui arrive dans l'Isle de Cuba.

FERNAND CORTEZ. 1518.

Il accepta cet Office. Mais le Gouverneur ayant fait des Mécontens, Cortez, qui étoit apparemment de ce nombre, se chargea, l'année suivante, de porter leurs plaintes à l'Audience royale de San-Domingo. Ce complot fut découvert. Cortez fut arrêté, & condamné au dernier supplice. Sa grace néanmoins fut accordée aux instances de quelques personnes de considération; & le Gouverneur, se contentant de l'envoyer Prisonnier à San-Domingo, l'embarqua dans un Navire qui mettoit à la voile. Mais, n'étant point observé à Bord, il eut le courage, pendant la nuit, de sauter dans la Mer, avec un ais entre ses bras. Après avoir couru le plus terrible danger, il fut jetté sur le rivage, où il retomba sous le pouvoir du Gouverneur; mais il paroît que l'admiration de son caractere lui en fit un Ami, & qu'à l'exception de quelques difficultés qui survinrent encore, pour un mariage qu'il fit secretement (27), il n'en reçut plus que des

Il devient Ami du Gouverneur.

(27) Herrera est le seul qui se soit attaché au récit de cette avanture. » Quoiqu'il ne sût pas nager, » dit-il, il se jetta dans » les flots, sur un ais » qui le contenoit en partie. Comme la Mer baissoit alors; il fut poussé » à plus d'une lieue par le » Courant; mais le flux » qui revint le rejetta au » rivage, si fatigué, qu'il » avoit été plusieurs fois

des faveurs. Aussi la fortune devint-elle florissante ; & lorsque ses Amis le

» prêt de quitter son ais » pour finir ses peines en » se noyant. Lorsqu'il fut à » terre, & qu'il vit le jour » paroître ; ne doutant » point qu'on ne le fît » chercher, il alla se ca- » cher dans une Eglise » Proche delà demeuroit » un Espagnol, natif de » Grenade, nommé Jean » Suarez, qui avoit une » Sœur, jeune & de » mœurs honnêtes. Cor- » tez, qui fut apperçu de » cette Fille, lui plut par » sa figure ; & la com- » passion qu'elle eut de son » malheur ayant abregé les » formalités, elle lui fit » connoître qu'elle avoit » de l'affection pour lui. » Il profita de cette ouver- » ture. Mais un jour, qu'il » sortoit pour aller voir » sa Maîtresse, un Sergent, » nommé Jean *Escudero*, » qui l'observoit depuis » quelque tems, le suivit » jusqu'à la porte de l'E- » glise, l'embrassa par der- » riere, & l'emmena pri- » sonnier. Les Juges pro- » cederent contre lui avec » beaucoup de rigueur. » Dans cette situation, il » ne vit pas d'autre res- » source que d'en appeller » à Velasquez même, en » qualité de Gentilhom- » me, qui espéroit trou- » ver dans un Homme du » même Ordre des senti- » mens nobles & supé- » rieurs à la vangeance. » Cette voie lui réussit. » Velasquez lui pardonna ; » mais il ne voulut pas le » retenir à son service ; » & pendant quelques » mois, Cortez, fort à l'é- » troit, se vit réduit à faire » sa cour aux Amis du » Gouverneur. Cependant » il épousa Catherine Sua- » rez, avec laquelle il se » vantoit d'être aussi con- » tent, que s'il eût épousé » la Fille d'une Duchesse. » Il en eut un Fils, qu'il » supplia Velasquez de te- » nir sur les fonds. Cette » grace lui fut accordée, » & servit bientôt au ré- » tablissement de sa fortu- » ne. Le Gouverneur, qui » avoit entrepris alors de » former des Bourgades de » Castillans, lui donna un » bon nombre d'Indiens » pour s'établir à Ciudad » de Sant-Yago, dont on » ne faisoit que jetter les » fondemens, & lui ac- » corda ensuite la Lieute- » nance de cette Ville. Cor- » tez étoit rusé, ajoûte » l'Historien. Il continua » de ne rien épargner pour » se rétablir entiérement » dans les bonnes graces » de Velasquez, qui étoit » d'ailleurs d'un caractere » facile. Il y parvint avec

FERNAND CORTEZ. 1518.

proposerent pour commander la Flotte de la Nouvelle-Espagne, il exerçoit l'Office d'Alcade à Sant-Yago, Capitale de l'Isle.

Ce choix fut assez applaudi, pour la conduite de l'Expédition, parce que les grandes qualités de Cortez n'étoient ignorées de personne; mais ceux, qui connoissoient parfaitement son ambition & son adresse, douterent si Velasquez n'avoit pas manqué de prudence (28). Ce qui contribua beaucoup à le tromper, c'est qu'il crut avoir pris des mesures suffisantes contre les mauvais offices de ses Ennemis, en faisant partir pour l'Espagne, après l'arrivée d'Alvarado, un Vaisseau, par lequel, rendant compte au Roi des nouvelles découvertes, il lui envoyoit ce qu'il avoit reçu de plus précieux de la Terre-fer-

» tant de bonheur, qu'à » la faveur de cette reconciliation & par son industrie, il acquit bientôt trois mille pesos d'or, » qui étoient alors une » grande richesse. Herrera. Décade 1. Liv. 9. » Chap. 9.

(28) Herrera raconte qu'un jour que le Gouverneur & le Capitaine Général se promenoient ensemble, un Fou, nommé Francisquillo, s'approcha d'eux, & se mit à crier que Velasquez n'y entendoit rien, & qu'il lui faudroit bientôt une seconde Flotte pour courrir après Cortez. Compere, dit le Gouverneur, c'étoit ainsi qu'il nommoit ordinairement Cortez, entendez-vous ce que dit ce méchant Francisquillo: Cortez répondit que c'étoit un Fou qu'il falloit laisser parler. 2. Décade. Liv. 3. Chap 12.

me. Bientôt même il dépêcha aussi Gonzalve de Gusman, qu'il chargea d'agir de concert avec les Amis qu'il avoit à la Cour, pour y soutenir son crédit & ses intérêts. Pamphile de Narvaez, qui étoit de ce nombre, l'avoit déja si bien servi, auprès de l'Evêque de Burgos, dont l'autorité croissoit de jour en jour, qu'étant d'ailleurs Ami de Passamonte, & ne vivant pas bien avec l'Amiral, ce Prélat s'efforçoit de faire valoir son zele & ses services. Il songea même à se l'attacher, en lui faisant épouser Donna Mayor de Fonseca, sa Niéce; & le 13 de Novembre de cette année, il fit signer au Roi une Transaction, par laquelle ce Prince nommoit Velasquez, Adelantade, & le déclara son Lieutenant Général dans l'Isle de Cuba & dans tous les lieux qui avoient été ou qui seroient découverts par ses soins & sous ses ordres. Il lui accordoit même la permission de lever des Troupes pour ses Expéditions, jusques dans l'Isle Espagnole; & ses avantages n'avoient pas été moins ménagés dans la répartition des profits (29). Un Traité de cette nature & de si grands Privileges ne durent pas plaire beaucoup à l'Amiral

FERNAND CORTEZ. 1518.

Velasquez établit son crédit en Espagne.

Il est fait Adelantade.

(29) Herrera, Liv. 3. Chap. 11.

FERNAND CORTEZ. 1518.

Diegue Colomb, dont la ſupériorité ne ſe réduiſoit preſque plus qu'à de vains titres. Mais Velaſquez reçut trop tard cet effuſion de graces, & n'en jouit pas long-temps. On verra-même qu'elles ne ſervirent qu'à l'engager dans des entrepriſes mal concertées, qui tournerent à ſa ruine.

Cortez lui devint ſuſpect.

Cortez avoit reçu ſa nomination avec de vifs témoignages de reconnoiſſance ; & la plûpart des Caſtillans, qui devoient ſervir ſous ſes ordres, étoient charmés de ce choix. Mais les Concurrens, ſur leſquels il l'avoit emporté, ne pouvant déguiſer leur chagrin, commencerent à jetter des ſoupçons dans l'eſprit du Gouverneur. Ils lui repréſenterent que c'étoit riſquer beaucoup, que de donner tant de confiance à un homme qu'il avoit maltraité ; que le caractere de Cortez étoit connu ; que ſes manieres agréables & flatteuſes, ſa libéralité, ſon empreſſement à ſe faire des Amis, & ſon adreſſe à ſe les attacher, étoient autant de qualités ſuſpectes. Velaſquez, peu porté à la défiance, n'en fut pas moins ferme dans le parti qu'il avoit embraſſé, du moins s'il faut s'en rapporter au plus grand nombre des Hiſtoriens : & Cor-

Avec quelle habileté Cortez presse l'embarquement.

tez ne pensa qu'à presser son départ. Il employa aux préparatifs tout son bien & celui de ses Amis. L'étendart qu'il fit arborer portoit le Signe de la Croix, avec ces mots pour devise, en Latin, *Nous vaincrons par ce Signe.* En peu de jours, il rassembla sous ses ordres environ trois cens hommes, entre lesquels on comptoit Diego d'*Ordas*, Ami particulier du Gouverneur, François de *Morla*, Bernard *Diaz del Castillo*, qui publia l'Histoire de cette (30) Expédi-

(30) Elle fut achevée en 1568, & publiée quelques années après sous le titre de *Historia Verdadera de la Conquista de la Nueva España por Bernal Diaz Del Castillo*, in fol. La confiance, qu'on croit devoir à un témoin oculaire, fait préférer ici son autorité à celle d'Herrera; car la raison du détail, que Solis fait valoir pour s'attacher aussi à la même source, paroît assez foible. Herrera ne rapporte pas moins les circonstances du départ, dans un récit fort opposé: les voici; » Amador de Larez découvrit à Cortez que le Gouverneur, agité par ses soupçons, étoit résolu de lui ôter son Emploi; & comme c'étoit un esprit subtil & adroit, il n'avoit pas besoin d'avertissement, parce qu'il lui suffisoit de regarder Velasquez au visage. La premiere nuit qu'il sut cela, lorsque tout le monde étoit couché, & toutes choses dans un profond silence, il alla éveiller ses meilleurs Amis, & leur dit qu'il faloit s'embarquer promptement, avec assez de gens affidés, pour se défendre. Il alla lui même à la Boucherie; & malgré les Bouchers, il enleva toute la viande qui s'y trouva. Il la fit porter aux Navires, malgré leurs plaintes. Mais il tira de son col une chaîne d'or, qu'il portoit, & la leur donna. Aussi-tôt, sans autre embarras, il se rendit à Bord, où il trouva déjà quantité de gens embar-

FERNAND CORTEZ. 1518.

tion, & d'autres Gentilshommes, dont les noms paroîtront plus d'une fois avec

» qués, parce que chacun » vouloit être des premiers » pour cette Entreprise. » Cependant Velasquez fut » averti par les Bouchers » & par d'autres, que la » Flotte alloit mettre à la » voile. Il se leva aussi-tôt, » & toute la Ville fut trou- » blée en même tems. Il » alla au rivage, dès la » pointe du jour, avec » une nombreuse suite. » Cortez, l'ayant apperçu, » descendit dans une Cha- » loupe armée de Faucon- » neaux, d'Escopetes & » d'Arbalêtes, accompa- » gné de ses plus fidéles » Amis, & s'approcha du » rivage. Velasquez lui » dit; Compere, Compe- » re, vous partez donc » ainsi, sans dire adieu; » il est bien étrange que » vous me quittiez ainsi. » Cortez lui répondit, » Seigneur, je vous en de- » mande pardon, mais sa- » chez qu'on ne sauroit ap » porter trop de diligen- » ce aux grandes entrepri- » ses. Ordonnez seulement » ce que vous souhaitez » que je fasse pour vo- » tre service. Velasquez, » surpris de tant de » hardiesse & de résolu- » tion, ne sut que répon- » dre; & Cortez retourna » sur le Champ aux Vais- » seaux, & partit; mais » avec peu de vivres, par- » ce que les Navires n'é- » toient pas encore bien » équippés. Il s'arrêta, » quinze lieues plus loin, » au Port de *Macaca*, » où il y avoit quel- » ques provisions qui ap- » partenoient au Roi; & » dans l'espace de huit » jours, il se fit apporter » à Bord, par les Indiens, » plus de trois cens char- » ges de Cazabi, chaque » charge de cinquante li- » vres au moins, & suffi- » sante par consequent » pour nourrir un homme » pendant un mois il prit » des Porcs, de la Volaille, » & tous les vivres qui » s'offrirent, disant qu'il » les prenoit en forme » d'emprunt, ou par achat, » & qu'il les payeroit au » Roi. De-là, suivant la » Côte, en descendant, il » rencontra un Navire de » la Jamaïque, chargé de » Lard & de Cazabi, qu'il » enleva, &c. Herrera, » *ubi suprà*, Liv. 3. Chap. » 12. Malgré le parti qu'on a pris de suivre Diaz del Castillo & Solis, on n'a pu se dispenser de faire observer qu'un Ecrivain tel qu'Herrera, ne s'accorde point avec eux. Castillo fut témoin oculaire, mais on peut le soupçonner d'avoir favorisé Cortez. Herrera

FERNAND CORTEZ. 1518.

honneur. Les Troupes furent embarquées en plein jour, à la vûe du Peuple. La nuit ſuivante, Cortez, accompagné de ſes Amis, alla prendre congé du Gouverneur, qui l'embraſſa tendrement, avec d'autres careſſes, qui le conduiſit au Port, & qui le vit monter ſur ſon Vaiſſeau. Solis a cru ce détail néceſſaire, pour détruire d'autres récits, dans leſquels, dit-il, Cortez eſt repréſenté, ſans vraiſemblance, comme un ingrat, qui excita ſa Flotte à la révolte, avant que de ſortir du Port.

Premier départ de la Flotte.

Quelque jugement qu'on en doive porter, la Flotte ſortit de Sant-Yago, le 18 de Novembre, & raſant la Côte du Nord, vers l'Eſt, elle alla mouiller, en peu de jours, au Port de la Trinité, où Cortez avoit quelques Amis, qui le reçurent avec des tranſports de joie. Son deſſein, qu'il fit publier, lui fit autant de partiſans dans cette Ville, qu'il y avoit d'Eſpagnols ardens pour la gloire & la fortune. On nomme ici les principaux, pour donner plus de facilité à les reconnoître dans le cours de leurs exploits. C'étoit Jean d'Eſca-

Principaux Officiers.

eſt un Hiſtorien ſincere & judicieux ; mais il peut être ſoupçonné d'avoir travaillé ſur des mémoires infideles : ſource d'incertitude, trop ordinaire dans l'Hiſtoire.

lante, Pierre Sanche de Farſan, & Gonzale de Mexia. On vit bientôt arriver Alvarado & d'Avila, qui étoient partis après la Flotte; & ce renfort fut d'autant plus agréable à Cortez, qu'ils avoient déja commandé tous deux dans l'Expédition de Grijalva. Alvaredo amenoit ſes quatre Freres, Gonzale, George, Gomez & Jean. La Ville du Saint-Eſprit, qui eſt peu éloignée de la Trinité, fournit auſſi ſes plus braves Citoyens, tels qu'Alfonſe Hernandez, Porto Carrero, Gonzale de Sandoval, Rodrigue de Ranjal, Jean Velaſquez de Leon, Parent du Gouverneur & pluſieurs autres Gentilshommes de la même diſtinction. Une ſi belle Nobleſſe, & plus de cent Soldats, qui furent tirés de ces deux Villes, augmenterent également la réputation & les forces de l'armée; ſans compter les munitions, les armes, les vivres & quelques chevaux qui furent embarqués aux frais de Cortez & de ſes Amis. Outre les dépenſes communes, il diſtribua libéralement tout ce qui lui reſtoit de ſon propre bien, entre ceux qui avoient beſoin de ſecours pour former leur équipage. Cette généroſité jointe à l'eſpérance que ſes qualités naturelles faiſoient concevoir de ſa conduite, lui

Ardeur des Caſtillans à ſuivre Cortez.

Sa généroſité les anime.

attacha tous les cœurs, par des droits plus forts que ceux du rang & de l'autorité (31).

Fernand Cortez, 1518.

Cependant, à peine étoit-il parti de Sant-Yago, que Velasquez, excité par de nouvelles représentations, sur-tout par celles d'un Astrologue nommé Jean *Milan*, dont les prédictions ambigues augmenterent ses craintes, résolut de tout tenter pour lui ôter le Commandement. Il commença par envoyer un ordre exprès à Verdugo, son Beau-Frere (32), qui exerçoit l'Emploi d'Alcade Major à la Trinité, de le déposer dans toutes les formes établies au service d'Espagne. Cette Commission étoit plus facile à donner qu'à remplir. Cortez étoit sûr de tous ceux qu'il avoit sous ses ordres; & Verdugo comprit qu'il exposeroit inutilement son autorité. D'ailleurs il se laissa persuader, par les discours séduisans de Cortez, que pour son propre intérêt & celui de son Beau-Frere, une entreprise de cet éclat demandoit plus d'explication. Il écrivit à Velasquez. La plûpart des Officiers de la Flotte écrivirent de leur côté, pour représenter au Gouverneur l'injustice qu'il vouloit faire à un Homme de mé-

Velasquez prétend de lui ôter le Commandement.

(31) Solis, Chap. 11.
(32) Solis le nomme son Cousin.

FERNAND CORTEZ. 1518.

rite, dont tout le crime étoit apparemment d'avoir excité l'envie; & le danger qu'il y avoit de révolter toute l'Armée, par le mauvais traitement dont on menaçoit son Général. Enfin Cortez écrivit lui-même, dans des termes fort mesurés, mais pleins de noblesse, qui faisoient sentir à Velasquez le tort qu'il avoit de prêter si facilement l'oreille à la calomnie (33). Cependant, après le départ de toutes ces dépêches, il jugea que dans une conjecture si délicate la prudence l'obligeoit de hâter sa navigation. Il envoya par terre, à la Havane, une partie de ses Soldats, sous la conduite d'Alvaredo, pour y faire quelques nouvelles levées; & mettant à la voile aussi-tôt, il s'avança vers cette Ville, dans le dessein de ne s'y arrêter que pour recevoir ses gens à Bord.

Comment Cortez évite cet affront.

La Flotte sortit du Port de la Trinité, avec un vent favorable; mais au lieu de suivre le vaisseau de Cortez, elle s'écarta pendant la nuit, & les Pilotes ne s'apperçurent point de leur erreur avant la pointe du jour. Cependant, comme ils se voyoient fort avancés, ils continuerent leur route jusqu'à la Havane. Pierre de Barba, qui comman-

Second départ de Cuba.

(32) Il ne vouloit pas paroître offensé, dit Solis, pour éviter les éclaircissemens. *Ibid.*

doit dans cette Ville, entra vivement dans les intérêts du Capitaine général, & donna des ordres, pour les besoins de la Flotte. Mais on fut extrêmement surpris de voir passer plusieurs jours, sans recevoir aucune nouvelle de Cortez : & l'inquiétude alla si loin, qu'une partie de l'armée proposoit déja d'élire un Commandant dans son absence. La nuit de son départ, en passant sur les dangereux bancs qui se rencontrent entre la Trinité & le Cap Saint-Antoine, assez près de l'Isle *Pinos*, son Vaisseau avoit touché avec un danger si pressant, qu'il avoit fallu faire transporter une partie de sa charge dans l'Isle voisine. La présence d'esprit, qui avoit fait prendre au Général le seul parti qui pouvoit le sauver, & la fermeté avec laquelle il avoit fait exécuter ses ordres, augmenterent beaucoup l'estime & la confiance qu'on avoit déja pour (34) lui.

FERNAND CORTEZ. 1518.

Péril de Cortez.

Le nombre de ses Soldats croissoit tous les jours. Entre les Gentilshommes de la Havane, on distingue François de *Montejo*, qui fut ensuite Adelantade de l'Yucatan, Diegue de *Soto del Toro*, Garcie *Caro*, & Jean de *Ze-*

Nouvelles forces qu'il prend à la Havane.

(34) Solis, Chap 12.

FERNAND CORTEZ 1518.

dens, qui donnerent un nouvel éclat à ſes Troupes, & qui acheverent même de fournir aux frais des armes & des proviſions. Pendant ces préparatifs, Cortez ſut ménager juſqu'au tems de ſon loiſir. Il profita de ce court intervalle, pour mettre l'artillerie à terre, pour faire nettoyer les piéces, & pour exercer les Canoniers à leurs fonctions. Le Canton de la Havane produiſant du coton en abondance, il en fit faire une ſorte d'arme défenſive, qui n'étoit qu'un double drap de coton piqué, & taillé en forme de caſaque, à laquelle on donna le nom d'*Eſtanpille*. Cette armure, qui doit ſon origine à la diſette du fer, devint ſi commune après l'expérience, qu'un peu de coton, piqué mollement entre deux toiles, paſſa pour une défenſe plus ſûre que le fer, contre la pointe des fléches & des dards Indiens ; ſans compter que les fléches, y demeurant attachées, perdoient encore leur activité, & n'alloient bleſſer perſonne eu gliſſant ſur les armes. Cortez faiſoit faire auſſi tous les exercices militaires à ſes Soldats. Il les inſtruiſoit lui-même, par le diſcours & l'exemple (35).

Mais tandis que les derniers prépara-

(35) Herrera, Chap. 13.

tifs se faisoient avec une diligence & une conduite, qui lui attiroient de l'admiration, il vit arriver Gaspar de Garnica, chargé des Lettres de Velasquez, par lesquelles il étoit ordonné à Bárba de l'arrêter, & de l'envoyer Prisonnier à la Capitale. Elles portoient ordre, à Diegue d'Ordaz & Jean Velasquez de Leon, de prêter main-forte à Barba. Les plaintes, que le Gouverneur de Cuba faisoit de Verdujo, comme comprendre qu'il ne recevroit aucune excuse dans l'affaire du monde qui l'intéressoit le plus. Cortez en fut averti, & cette obstination lui causa de l'inquiétude. Ce fut alors, suivant Solis, qu'il prit la résolution de rompre ouvertement avec Velasquez, d'où cet Historien conclut qu'on ne lui a pas rendu justice, en l'accusant d'avoir levé le masque à Sant-Yago. Il trouva des prétextes pour éloigner Diegue Dordaz, avant la publication de ces ordres; parce qu'il n'ignoroit pas que la proposition de nommer un Commandant dans son absence étoit venue de lui. Ensuite, ayant mis dans ses intérêts Velasquez de Leon, qu'il connoissoit plus facile à persuader, il ne craignit point de se montrer à ses Troupes & de leur déclarer lui-même la nouvelle persécution dont

FERNAND CORTEZ. 1518.

Velasquez donne ordre de l'arrêter.

FERNAND CORTEZ. 1518.

Zele des Troupes pour Cortez.

il étoit menacé. Leur ardeur fut égale, à lui promettre une fidélité ſans réſerve. La nobleſſe ſe contint dans les bornes d'un attachement fondé ſur l'eſtime & la reconnoiſſance ; mais la chaleur des Soldats fut pouſſée juſqu'aux cris & aux menaces. Barba, que ce mouvement tumultueux ſembloit regarder, ſe hâta de paroître, pour jurer qu'il n'avoit pas deſſein d'exécuter l'ordre du Gouverneur, & qu'il en reconnoiſſoit l'injuſtice. Enſuite, pour ne laiſſer aucun doute à ſes intentions, il renvoya publiquement Garnica, avec une Lettre, par laquelle il marquoit au Gouverneur qu'il n'étoit pas tems d'ôter à Cortez le pouvoir qu'il lui avoit confié, & que les Troupes n'étoient pas diſpoſées à ſouffrir ce changement. Il ajoûtoit en forme de conſeil, que le ſeul parti qu'il eût à prendre étoit de retenir le Capitaine Général par la voie de la confiance, en ajoûtant de nouvelles graces aux premieres, & qu'il valloit mieux eſperer de ſa reconnoiſſance ce qu'il ne pouvoit obtenir par la force (36).

Après de telles aſſurances de l'affection de ſon Armée, Cortez ne vit plus

(36) Solis, Chap. 13.

d'obstacle à redouter. Envain le bruit courut que Velasquez devoit arriver lui-même à la Havane. Il auroit beaucoup hasardé, suivant tous les Historiens. Les Guerriers de la Flotte n'étoient pas encore revenus de leur chagrin, & Solis décide hardiment qu'ils avoient pour eux la force & la raison. Ils presserent eux mêmes le départ. La Flotte se trouva composée de dix Navires & d'un Brigantin. Cortez divisa toutes ses Troupes en onze Compagnies, & les mit sous les ordres d'autant de Capitaines, qui devoient commander ces onze Vaisseaux, avec une égale autorité sur mer & sur terre. Il prit le Commandement de la premiere Compagnie. Les autres Capitaines furent Velasquez de Leon, Porto-Carrero, Montejo, d'Olid, Escalante, Alvarado, Moria, Sancedo, d'Avila & Ginez de Nortez, qui montoit le Brigantin. Orosco, qui avoit servi avec beaucoup de réputation dans les guerres d'Italie, fut chargé de la conduite de l'artillerie; & le sage Alaminos, dont l'expérience étoit connue sur toutes ces Mers, fut nommé premier Pilote. Cortez donna pour mot, *Saint Pierre*, sous la protection duquel il déclara qu'il mettoit toutes ses entreprises.

FERNAND CORTEZ. 1518.

Division qu'il fait de ses forces.

Il prend Saint Pierre pour Protecteur.

FERNAND CORTEZ. 1518.

Départ absolu.

On mit à la voile, du Port de la Havane, le 10 de Février 1519. Après avoir eu, pendant quelques jours, des vents impétueux à combattre, toute la Flotte se réunit dans l'Isle de (37) Cozumel, & l'on fit une revûe générale. Le nombre des Troupes montoit à cinq cens huit Soldats, sans y comprendre les Officiers, & cent neuf Hommes pour le service de la Navigation. Quoique la plûpart eussent déja fait éclater leur ardeur, Cortez, après leur avoir fait une exhortation générale, prit les Officiers à part, s'assit au milieu d'eux, & s'efforça de leur communiquer le feu dont il brûloit pour la gloire, par une harangue (38), où l'on reconnoît son

Nombre des Troupes de Cortez.

Il les harangue dans l'Isle de Gozumel.

(37) Gomera dit que les Habitans la nommoient Acuzami, & que les Castillans corrompirent ce nom en Cozumel. Grijalva lui avoit donné celui de Sainte-Croix. Elle est à vingt dégrés au Nord de la Ligne. Sa longueur est d'environ trente mille, & sa largeur de dix. Elle n'avoit gueres plus de deux mille Habitans, divisés en trois Bourgades, qui étoient bâties de pierre & de brique, mais couvertes de paille ou de branches, & quelques-unes de pierres fort larges. La terre est remplie de Forêts & de Montagnes, entre lesquelles il y a d'excellentes Vallées. Liv. 2. Chap. 17.

(38) Diaz del Castillo nous a conservé ce Discours, auquel il assistoit, & Solis le rapporte après lui, Herrera n'en donne qu'un extrait. Autant que ces ornemens nuisent à la vérité de l'Histoire, lorsqu'ils ne peuvent passer que pour des fictions de l'Ecrivain, autant servent-ils à la confirmer, lorsqu'ils sont authentiques. » Mes Amis & mes Compagnons, quand je considere le bonheur qui » nous a réunis tous dans

caractere. Les Insulaires s'étoient retirés dans les Montagnes, à la vûe de

FERNAND CORTEZ. 1518.

» cette Isle, & que je fais » réflexion sur les traverses & les persécutions » auxquelles nous sommes » échappés, & sur les difficultés qui se sont opposées à notre entreprise, je reconnois avec respect la main de Dieu, & » j'apprens, par cette disposition de sa Providence, qu'elle nous promet » un heureux succès, pour » un dessein, dont elle a » daigné favoriser les » commencemens. C'est le » zele, que nous avons » pour lui & pour le service du Roi notre Maître, zele parti du même » principe, qui nous fait » entreprendre la conquête de ces Pays inconnus; » & Dieu combattra pour » sa cause en combattant » pour nous. Je ne pense » point à vous déguiser les » difficultés qui se présentent. Nous avons à soutenir des combats sanglans & furieux, des fatigues incroyables dans » nos fonctions, & les » attaques d'une multitude infinie d'Ennemis, » où vous aurez besoin » d'employer toute votre » valeur; outre que le besoin des choses les plus » nécessaires, les injures » du tems, & la difficulté des chemins, exerceront votre constance, » que l'on peut nommer » une seconde valeur, & » qui n'est pas un moindre effort du courage; » car la patience acheve » souvent à la guerre ce » qui n'a pû l'être par la » force des armes. C'est » par cette voie qu'Hercule a mérité le nom d'Invincible, & c'est ce qui » a fait donner le nom de » Travaux à ses exploits. » Vous avez pris l'habitude de souffrir & de combattre, dans toutes ces » Isles que vous avez soumises; mais notre entreprise est bien d'une autre importance, & puisque la résolution se mesure sur la grandeur » des obstacles, nous y » devons apporter bien » plus de fermeté. Il est » vrai que nous sommes » en petit nombre; mais » l'union fait la force des » armées; elle paroît même les multiplier: & » c'est ce que nous devons » attendre de la conformité de nos sentimens. » Il faut, mes Amis, que » lorsqu'il s'agira de prendre une résolution, nous » n'avons tous qu'un même » avis; une même main, » quand il faudra les exécuter; que nos intérêts » soient communs, & no-

FERNAND CORTEZ. 1519.

la Flotte ; mais ils furent excités à descendre, par le bon ordre qu'ils virent regner dans le Camp des Espagnols ; & bientôt ils se mêlerent parmi eux, avec autant de familiarité que de confiance.

Il fait chercher quelques Espagnols perdus sur la Côte. Ses vûës dans ce soin.

Cortez apprit du Cacique que dans un Canton de la Terre-ferme il y avoit quelques Hommes barbus, d'un Pays auquel ils donnoient le nom de Castille. Il ne douta point que ce fût quelques-uns des Castillans qu'Hernandez de Cordoue & Grijalva s'étoient plaints d'avoir perdus sur cette Côte ; & comprenant de quelle importance il étoit pour lui de s'attacher quelques Hommes de sa Nation, qui devoient savoir la langue du Pays, il fit passer Ordaz à la Côte de l'Yucatan, dont l'Isle de Cozumel n'est éloignée que d'environ

» tre gloire égale, dans » tout ce que nous aurons » le bonheur d'acquerir. » La valeur particuliere » doit établir la sûreté » commune. Je suis votre » Chef, & je hasarderai » le premier ma vie pour » le dernier des Soldats. » Vous aurez mon exemple à suivre, encore plus » que mes ordres. Dans » cette confiance, je me » sens assez de courage » pour conquerir le Monde entier ; & mon cœur » se flatte de cette espérance, par un de ces » mouvemens extraordinaires qui surpassent » tous les présages. Je » finis. Il est tems de faire » succéder les effets aux » paroles. Que ma confiance ne vous paroisse pas » une témérité. Elle est » fondée sur ceux qui » m'environnent ; & tout » ce que je n'ose attendre » de mes propres forces, » je l'espere de vous. Solis. » Chap. 14.

quatre lieues. Deux Insulaires, choisis par le Cacique même, furent chargés d'une Lettre pour les Prisonniers, & de quelques présens, par lesquels on se flattoit d'obtenir leur rançon. Ordaz eut ordre de demeurer à l'ancre pendant huit jours, qui étoient le tems nécessaire pour la réponse.

FERNAND CORTEZ 1519.

Comment il entreprend de convertir les Insulaires de Cozumel.

Cortez vit, avec horreur toutes ces monstrueuses Idoles, qu'on a représentées dans le Voyage de Grijalva ; & le zele de la Religion lui fit entreprendre de convertir le Cacique (39). Mais, tandis qu'il se flattoit de l'avoir persuadé, il s'éléva un bruit affreux des Sacrificateurs de l'Isle, qui annonçoient d'horribles châtimens au Cacique & à son Peuple, s'ils souffroient que le culte de leurs anciens Dieux fût troublé. Cortez indigné, donna ordre aussi-tôt que toutes les Idoles fussent mises en piéces. Ce fracas jetta les Indiens dans la consternation. Cependant, lorsqu'au lieu de la vangeance à laquelle ils s'attendoient, ils virent que le Ciel étoit tranquille, leur respect pour ce qu'ils avoient adoré se changea dans un tel

(39) Il le prit à l'écart avec son Interpréte, dit l'Historien, & lui fit connoître la vérité par des argumens si sensibles, que l'Indien fut comme étourdi, & n'osa se hazarder à répondre. Solis, Ch. 15.

FERNAND CORTEZ. 1519.

mépris, qu'ils consentirent sur le Champ à voir élever sur les ruines de l'Idolatrie, un Autel où l'on mit une Image de la Vierge, avec une Croix. Ordas n'ayant pas reparu, dans le terme des huit jours, le départ ne fut pas retardé plus long-tems. Cortez ne mit point à la voile, sans avoir recommandé au Cacique de respecter l'Image & la Croix, en attendant des instructions & des lumieres qu'il lui promit dans un autre tems (40).

Quoiqu'il n'eût pas de fond à faire sur la durée d'une si bisarre conversion, une voie d'eau, qui se fit au Vaisseau d'Escalante, ayant bientôt obligé la Flotte de retourner dans l'Isle d'où elle étoit partie, les Castillans remarquerent avec admiration, non-seulement que l'Image & la Croix étoient dans le lieu où ils les avoient placées, mais que les Insulaires avoient fait éclater leur vénération par les parfums qu'ils y avoient brûlés, & par les fleurs dont ils avoient paré l'Autel. Mais ce n'est pas le seul effet que l'Historien semble attribuer à la piété de Cortez.

On retrouve un Espagnol perdu.

Il commençoit à désespérer qu'Ordaz eût rencontré les Prisonniers de l'Yucatan, lorsqu'après avoir employé qua-

(40) Solis, Chap. I.

tre jours à donner le radoub au Vaisseau, & dans le moment qu'on remettoit à la voile, on découvrit de fort loin un Canot qui traversoit le Golfe, pour venir droit à l'Isle. Il portoit quelques Indiens armés, auxquels on fut surpris de voir faire une diligence extrême, & témoigner peu de crainte à la vûe de la Flotte. Le Général fit mettre quelques Soldats en embuscade dans l'endroit du rivage où le Canot devoit aborder. Ils laisserent descendre les Indiens; & leur ayant coupé le chemin, ils fondirent impétueusement sur eux; mais un de ces Etrangers, s'avançant les bras ouverts, s'écria, en Castillan, qu'il étoit Chrétien. Ils le reçurent avec mille caresses, & le conduisirent au Général, qui reconnut ses Compagnons pour les mêmes Insulaires qu'il avoit envoyées avec Ordaz à la Côte d'Yucatan. Si l'on considere, observe l'Historien, qu'une voie d'eau est une disgrace commune, qui pouvoit être réparée sans retourner à l'Isle, que le tems nécessaire pour le radoub du Vaisseau, ne l'étoit pas moins pour l'arrivée du Prisonnier, que cet Homme savoit assez les différentes Langues du Continent pour servir d'Interpréte au Général, & qu'il devint en effet un des prin-

Circonstances de son retour.

FERNAND CORTEZ. 1519.

cipaux inſtrumens de la Conquête du Méxique, on n'accordera point à la Fortune tout l'honneur de cet événement, & l'on ſera forcé d'y reconnoître une merveilleuſe diſpoſition de la Providence (41).

Ses avantures.

Ce malheureux Inconnu ne paroiſſoit pas différent des Indiens. Il étoit nud comme eux & baſanné, avec les cheveux treſſés autour de la tête. Il portoit ſa rame ſur l'épaule, un arc à la main, un bouclier & des fléches ſur le dos, & une ſorte de rets en forme de ſac, dans lequel étoit ſa proviſion de vivres, & une paire d'Heures qu'il avoit toujours conſervée pour ſes exercices de Religion. Il demanda d'abord quel jour il étoit? avec un embarras qu'on devoit attribuer à l'excès de ſa joie, mais qu'on reconnut bientôt pour un véritable oubli de ſa Langue naturelle. Il ne pouvoit tenir un diſcours ſuivi, ſans y mêler quelques mots Indiens, qu'on n'entendoit point. Cortez, après l'avoir embraſſé, le couvrit lui-même du manteau qu'il portoit. On apprit de lui, par dégrés, qu'il ſe nommoit Jérôme d'*Aguilar*, qu'il étoit d'*Ecija*, Ville d'Andalouſie, & d'une naiſſance qui

Il ſe nommoit Jérôme d'Aguilar.

(41) Le même, Chap. 16; & Herrera, Liv. 4. Chap. 7.

lui avoit procuré tous les avantages d'une bonne éducation. Il étoit passé aux Indes, & se trouvant dans la Colonie du Darien pendant les dissentions de Nicuessa & de Vasco Nugnez de Balboa, il avoit accompagné Valdivia dans le Voyage qu'il devoit faire à San-Domingo : mais à la vûe de la Jamaïque, leur Caravelle avoit échoué sur les bancs de *los Alacranes* (42). De 20 Hommes qu'ils étoient, sept étoient morts de fatigue & de misere. Les autres, ayant pris terre dans une Province nommée *Maya*, étoient tombés entre les mains d'un cruel Cacique, qui avoit commencé par sacrifier à ses Idoles Valdivia, & quatre de leurs Compagnons, dont il avoit ensuite mangé la chair ; Aguilar & les autres avoient été réservés pour la premiere Fête, & renfermés dans une cage où l'on prenoit soin de les engraisser ; mais ils avoient trouvé le moyen d'en sortir ; & marchant pendant plusieurs jours au travers des Bois, sans autre aliment que des herbes, & des racines, ils avoient rencontré des Indiens qui les avoient présentés à un autre Cacique, Ennemi du premier & moins barbare, sous le pou-

FERNAND CORTEZ. 1516.

(42) Autrement, *las Bivoras* ; ou *Caymanes*.

FERNAND CORTEZ. 1519.

voir duquel ils avoient mené une vie aſſez douce, quoique forcés continuellement à de penibles travaux. Tous les compagnons de ſon malheur étoient morts ſucceſſivement, à l'exception d'un Matelot, nommé Gonzales *Guerrero*, natif de Palos, qui avoit épouſé une riche Indienne, dont il avoit eu pluſieurs Enfans. Pour lui, que ſon attachement pour la Religion avoit toujours éloigné de ces coupables mariages, il étoit parvenu, après diverſes épreuves, à mériter l'affection & la confiance de ſon Maître. Il avoit ſervi fort heureuſement dans ſes guerres; & ce Cacique nommé *Aquineuz*, l'avoit recommandé en mourant à ſon Fils, auprès duquel il avoit joui de la même faveur. Lorſqu'il avoit reçu la Lettre de Cortez, par les Indiens de Cozumel, il avoit employé les préſens qu'ils lui avoient remis à traiter de ſa liberté, qu'il avoit obtenue comme une récompenſe de ſes ſervices. Il avoit communiqué la Lettre à Guerrero; mais ſans avoir pu l'engager à quitter ſa Femme & l'emploi de Capitaine dont il avoit été revêtu par le Cacique de *Nachanaam*. C'étoit apparemment la honte qui le retenoit; parce qu'ayant le nez percé, les lévres, les oreilles & le viſage peints,

Mort de ſes Compagnons.

Un ſeul nommé Guerrero embraſſe la vie des Indiens.

FERNAND CORTEZ. 1519.

peints, & les mains façonnées à la maniere des Indiens, il n'osoit paroître, aux yeux des Castillans, dans un état qui marquoit un égal oubli de sa Patrie & de sa Religion (43).

Route de Cortez.

Les Castillans partirent pour la seconde fois de Cozumel, le 4 de Mars; & doublant la Pointe de Cotoche, ils suivirent la Côte jusqu'à la Rade de Champotan. Cortez pensoit à vanger sa Nation des pertes qu'elle avoit essuyées dans cette Rade : mais le vent rendit l'abordage si difficile, qu'il prit le parti d'aller mouiller à la Riviere de Grijalva. Il n'y fut pas long-tems sans entendre des cris tumultueux, qui sembloient lui annoncer de la résistance, dans un Canton où Grijalva n'avoit reçu que des caresses & des présens. Aguilar, qu'il envoya demander la paix, dans un Esquif, revint lui dire que les Indiens étoient en grand nombre, & si résolus de défendre l'entrée de la Riviere, qu'ils avoient refusé de l'écouter. Quoique ce ne fut point par cette Province qu'il

Utilité qu'il tire d'Aguilar.

(43) Solis, *ibidem*, & Herrera, Chap. 7 & 8. Herrera fait remarquer que le caractere d'Aguilar ne permet pas de douter de son récit. Solis, se recriant sur l'aveuglement de Guerrero ajoûte que c'est le seul exemple d'un excès de cette nature, qu'il ait trouvé dans toutes les Relations des Conquêtes Espagnoles en Amérique, & qu'il ne l'auroit pas placé dans son Histoire, s'il avoit pû l'effacer de toutes les autres,

FERNAND CORTEZ. 1519.

Il fait la guerre aux Indiens de la Riviere de Grijalva.

vouloit commencer ſes conquêtes, il lui parut important, pour l'éclat de ſes armes, de réprimer l'inſolence de ces Barbares. La nuit approchoit. Il l'employa preſqu'entiere à diſpoſer l'artillerie de ſes plus gros Vaiſſeaux, avec ordre aux Soldats de prendre ces eſpeces de caſaques piquées, qu'ils nommoient Eſtampilles. A l'arrivée du jour, les Vaiſſeaux furent rangés en demie lune, dont la figure alloit en diminuant juſqu'aux Chaloupes, qui formoient les deux pointes. La largeur de la Riviere laiſſant aſſez d'eſpace pour s'avancer dans cet ordre, on affecta de monter avec une lenteur, qui invitoit les Indiens à la paix. Aguilar fut député encore une fois pour l'offrir. Mais leur réponſe fut le ſignal de l'attaque. Ils s'avancerent, à la faveur du Courant, juſqu'à la portée de l'arc; & tout-d'un-coup ils firent pleuvoir ſur la Flotte une ſi grande quantité de fléches, que les Eſpagnols eurent beaucoup d'embarras à ſe couvrir. Mais, après avoir ſoutenu cette premiere chaleur, ils firent à leur tour une ſi terrible décharge de leur artillerie, que la plûpart des Indiens, épouvantés d'un bruit qu'ils n'avoient jamais entendu, & de la mort d'une infinité de leurs Compagnons, abandonnerent leurs

Canots pour ſauter dans l'eau. Alors, les Vaiſſeaux s'avancerent ſans obſtacle juſqu'au bord de la Riviere, où Cortez entreprit de deſcendre, ſur un terrein marécageux & couvert de buiſſons. Il y fallut rendre un ſecond combat. Les Indiens qui étoient embuſqués dans les Bois, & ceux qui avoient quitté leurs Canots, s'étoient raſſemblés pour revenir à la charge. Les fléches, les dards & les pierres incommoderent beaucoup les Caſtillans : mais Cortez eut l'habileté de former un bataillon, ſans ceſſer de combattre, c'eſt-à-dire, que ſes premiers rangs, faiſant tête à l'Ennemi, couvroient ceux qui deſcendoient des Vaiſſeaux, & leur donnoient le tems de ſe ranger pour les ſoutenir. Auſſi-tôt que le bataillon fut formé, il détacha cent Hommes, ſous la conduite d'Avila, pour aller au travers du Bois attaquer la Ville de Tabaſco, Capitale de la Province, dont on connoiſſoit la ſituation par les Mémoires des Voyages précédens. Enſuite il marcha, fort ſerré, contre une multitude incroyable d'Indiens, qu'il ne laiſſa point de pouſſer avec autant de hardieſſe que de danger. Les Caſtillans combattoient dans l'eau juſqu'aux genoux. Le Général même s'expoſa comme le moindre Soldat; &

FERNAND CORTEZ. 1519.

Il force la Ville de Tabaſco.

Sa hardieſſe & valeur.

FERNAND CORTEZ. 1519.

l'on rapporte qu'ayant laiſſé, dans l'ardeur de l'action, un de ſes ſouliers dans la fange, il combattit long-tems dans cet état, ſans s'en appercevoir, & ſans en reſſentir l'incommodité.

Cependant les Indiens diſparurent dans les buiſſons; apparemment pour la défenſe de leur Ville, vers laquelle ils avoient vû marcher d'Avila. On en jugea par la multitude de ceux qui s'y étoient raſſemblés. Elle étoit fortifiée d'une eſpece de muraille, compoſée de gros troncs d'arbres, en maniere de paliſſades, entre leſquels il y avoit des ouvertures pour le paſſage des fléches. L'enceinte étoit ronde, ſans autre défenſe; & vers l'extrêmité des deux lignes, qui formoient le cercle, l'une avançoit ſur l'autre, en laiſſant pour l'entrée un chemin étroit, à pluſieurs retours, pour deux ou trois guérites de bois, qui ſervoient à loger leurs Sentinelles. Cortez arriva plutôt à la Ville que d'Avila, dont la marche avoit été retardée par des Marais & des Lacs. Cependant les deux Troupes ſe rejoignirent; & ſans donner aux Indiens le tems de ſe reconnoître, elles avancerent, tête baiſſée, juſqu'au pié de la paliſſade. Les diſtances ſervirent d'embraſures pour les arquebuſes. Il s'y pré-

FERNAND CORTEZ. 1519.

ſenta peu d'Indiens, parce que la plûpart s'étoient retirés au fond de la Ville ; mais on reconnut qu'ils avoient coupés les rues par d'autres paliſſades. Ce fut là qu'ils firent tête avec aſſez d'audace, quoique ſans ſuccès, dans l'embarras qu'ils ſe cauſoient mutuellement par le nombre. Ils redoublerent leurs efforts, à l'entrée d'une grande Place, qui faiſoit le centre de la Ville : mais ils ſe virent encore forcés d'abandonner ce poſte ; & bientôt, il ne leur reſta plus d'autre reſſource que de prendre la fuite vers les Bois. Cortez défendit de les pourſuivre, pour leur laiſſer la liberté de ſe déterminer à la paix, & pour donner à ſes gens le tems de ſe repoſer. Ainſi Tabaſco fut ſa premiere conquête. Cette Ville étoit grande & bien peuplée. Les Indiens en ayant fait ſortir leurs familles & leurs principales richeſſes, elle n'offrit preſque rien à l'avidité du Soldat : mais il s'y trouvoit des vivres en abondance. Entre pluſieurs Caſtillans bleſſés, on nomme Diaz de Caſtillo, & Solis lui fait honneur de ſon courage. Les Ennemis perdirent beaucoup de monde ; mais, faiſant conſiſter une partie de leur gloire à cacher leur perte, ils eurent l'adreſſe d'enlever leurs Morts.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Les Castillans passerent la nuit dans trois Temples, dont la situation les mettroit à couvert de toute surprise. Cortez ne se reposa que sur lui-même du soin de faire la ronde, & de poser les Sentinelles. Le jour n'ayant fait appercevoir aucune trace de l'Ennemi, il envoya reconnoître les Bois voisins, où l'on trouva la même solitude. Cette tranquillité lui fit naître des soupçons, qui augmenterent en apprenant que Melchior, un des anciens Interprêtes, avoit disparu cette nuit, après avoir suspendu aux branches d'un arbre les habits qu'il avoit reçus en embrassant le Christianisme. Les avis qu'il alloit porter aux Indiens pouvoient être dangereux. En effet, on vérifia, dans la suite, qu'il les avoit excités à continuer la guerre, en les assurant que les Castillans n'étoient pas immortels, & que ces armes, qui répandoient tant d'effroi, n'étoient pas le tonnerre. Mais il ne tira aucun fruit de sa trahison. Les Barbares mêmes, auxquels il avoit donné ces lumieres, n'en ayant pas trouvé la victoire plus facile, le sacrifierent à leurs Idoles.

Trahison d'un Interprête, & son sort.

Cortez n'auroit pensé qu'à remettre à la voile, s'il n'eût jugé qu'après avoir commencé la guerre, une retraite trop

prompte ressembleroit trop à la fuite, ou du moins qu'une victoire imparfaite, sur la premiere Nation avec laquelle il en étoit venu aux mains, n'établiroit point assez la terreur de son nom. Après avoir fait reconnoître le Pays par ses détachemens (44), il fut informé que près d'un lieu, nommé *Cinthla*, on découvroit une Armée innombrable d'Indiens, qui ne pouvoient s'être rassemblés que dans le dessein de l'attaquer.

Les Indiens se rassemblent contre les Castillans.

Diaz décrit l'ordre de leur marche, pour donner une idée générale de toutes les actions de cette conquête, dans une Région dont tous les Peuples ont les mêmes usages de guerre. Leurs armes ordinaires étoient l'arc & les fléches. La corde de leurs arcs étoit composée d'un nerf de quelque Animal, ou de poil de Cerf filé; & leurs fléches étoient armées d'un os pointu, ou d'une arrête de Poisson. Ils avoient une sorte de dards, ou de zagaie, qu'ils lançoient dans l'occasion, & qui leur servoit quelquefois aussi de demi-pique. Quelques-uns portoient des épées, ou de larges

Marche & disposition de l'Armée Indienne.

(44) Diaz de Castillo & Solis rapportent en détail toutes ces courses; mais on s'en tient au fil général de l'Histoire, avec le soin de ne rien dérobber au caractere de Cortez.

FERNAND CORTEZ. 1519.

ſabres d'un bois fort dur, incruſté de pierres tranchantes, & s'en ſervoient à deux mains. Les plus robuſtes y joignoient des maſſues fort peſantes, dont la pointe étoit armée de caillou. Enfin, d'autres n'avoient que des frondes, avec leſquelles ils jettoient d'aſſez groſſes pierres, avec autant de force que d'adreſſe. Leurs armes défenſives, dont l'uſage ſe bornoit aux Caciques & aux Officiers, étoient des cuiraſſes de coton, & des rondaches de bois ou d'écailles de Tortues, garnies de métal; quelques-unes d'or même, dans tous les endroits où le fer eſt employé parmi nous. Tous les autres combattoient nus, mais ils avoient le viſage & le corps peints de diverſes couleurs, pour ſe donner un air plus terrible. La plûpart portoient autour de la tête une couronne de plumes fort hautes, qui ſembloit ajoûter quelque choſe à leur taille. Ils ne manquoient pas d'inſtrumens militaires, ſoit pour les rallier, ou pour les animer dans l'occaſion: c'étoient des flutes de roſeau, des coquilles de Mer, & une eſpece de tambours, d'un tronc d'arbre creuſé, dont ils tiroient quelque ſon avec des groſſes baguettes. Leurs Batillons étoient ſans aucun ordre de rang & de files: mais on y remarquoit

des divisions, dont chacune avoit ses Chefs ; & le corps d'Armée étoit suivi de quelques Troupes de réserve, pour soutenir ceux qui venoient à se rompre. Leur premiere attaque étoit toujours furieuse, & les cris dont elle étoit accompagnée pouvoient inspirer de la terreur. Après avoir épuisé leurs fléches, s'ils ne voyoient pas leurs Ennemis ébranlés, ils se précipitoient sur eux, sans autre méthode que de se tenir serrés dans leurs bataillons : mais comme ils attaquoient ensemble, ils fuyoient aussi tous à la fois, & lorsque la crainte ou d'autres raisons leur avoient fait tourner le dos, il étoit impossible de les arrêter.

Embarras des Espagnols.

Les Castillans, qui ne connoissoient point encore le caractere & les usages de ces Barbares, ne purent voir, sans quelqu'effroi, la Campagne inondée d'une Armée si nombreuse. Ils apprirent, dans la suite, qu'elle étoit de quarante mille hommes ; & quand ils ne leur auroient pas supposé cette valeur ferme & réguliere, qui est le partage des Nations civilisées, ils savoient, du moins, que leurs Ennemis avoient des mains & des armes, & qu'ils étoient capables de cet emportement féroce que la Natute a mis jusques dans les Bêtes.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Cortez ſentoit le péril dans lequel il s'étoit engagé. Cependant, loin d'en être abbatu, il anima ſes gens par un air de joie & de fierté. Il leur fit prendre poſte au pié d'une petite éminence, qui ne leur faiſoit point craindre d'être enveloppés par derriere, & d'où l'artillerie pouvoit jouer librement. Pour lui, montant à cheval avec tout ce qu'il avoit de Cavaliers, il ſe jetta dans un taillis voiſin, d'où il ſe propoſoit de prendre l'Ennemi en flanc, lorſque cette diverſion deviendroit néceſſaire. Les Indiens ne furent pas plutôt à la portée des fléches, qu'ils firent leur premiere décharge; après quoi, ſuivant leur uſage, ils fondirent avec tant d'impétuoſité ſur le Bataillon Eſpagnol, que les arquebuſes & les arbaletes ne purent les arrêter. Mais l'artillerie faiſoit une horrible exécution dans leur corps d'Armée; & comme ils étoient fort ſerrés, chaque coup en abbattoit un grand nombre. Ils ne laiſſoient pas de ſe rejoindre, pour remplir les vuides qui ſe faiſoient dans leurs Bataillons; & pouſſant d'épouvantables cris, ils jettoient en l'air des poignées de ſable, par leſquelles ils eſperoient cacher leur perte. Cependant ils avancerent, juſqu'à ſe trouver en état d'en venir aux coups

Meſures de Cortez.

de main ; & déja les Espagnols commençoient à s'appercevoir que la partie n'étoit pas égale, lorsque les Cavaliers, sortant du Bois, avec Cortez à leur tête, vinrent tomber à bride abbatue sur la plus épaisse mêlée de ces Furieux. Ils n'eurent pas de peine à s'ouvrir un passage. La seule vûe des Chevaux, que les Indiens prirent pour des Monstres dévorans, à têtes d'Homme & de Bête, fit désespérer de la victoire aux plus braves. A peine osoient-ils jetter les yeux sur l'objet de leur terreur. Ils ne penserent plus qu'à se retirer, en continuant néanmoins de faire tête, mais comme s'ils eussent appréhendé d'être dévorés par derriere, & pour veiller à leur sûreté plutôt que pour combattre. Enfin, les Espagnols, à qui cette retraite donna la liberté de se servir de leurs arquebuses, recommencerent un feu si vif, qu'il fit prendre ouvertement la fuite à leurs Ennemis.

Il met les Indiens en fuite.

Cortez se contenta de les faire suivre à quelque distance, par ses Cavaliers ; dans la vûe de redoubler leur effroi, mais avec ordre d'épargner leur sang, & d'enlever seulement quelques Prisonniers qu'il vouloit faire servir à la paix. On trouva sur le Champ de bataille plus de huit cens Indiens morts,

FERNAND CORTEZ. 1519.

& l'on ne put douter que le nombre de leurs bleſſés n'eût été beaucoup plus grand. Les Caſtillans n'y perdirent que deux Hommes ; mais ils eurent ſoixante & dix Bleſſés. Ce glorieux eſſai de leurs armes leur parut digne, après la conquête, d'être célébré par un Temple, qu'ils éleverent en l'honneur de Notre-Dame de la Victoire ; & la premiere Ville, qu'ils fonderent dans cette Province, reçut auſſi le même nom (45).

Monument de ſa Victoire.

Il fait la paix avec les Indiens Préſent de Femmes qu'il en reçoit, & paſſion qu'il prend pour une d'entr'elles.

La paix ſe fit de ſi bonne foi, qu'après l'avoir confirmée par des préſens mutuels, entre leſquels le Cacique de Tabaſco fit accepter à Cortez vingt Femmes Indiennes, pour faire du pain de Maïs à ſes Troupes (46), on ſe

(45) Quelques Ecrivains Eſpagnols racontent qu'on avoit vû l'Apôtre Saint Jacques combattre en leur faveur, monté ſur un Cheval blanc ; mais que Cortez avoit prétendu que c'étoit Saint Pierre, auquel il avoit une dévotion particuliere. Diaz de Caſtillo rejette ce miracle, & rend témoignage que non-ſeulement, ni lui ni ſes Compagnons n'avoient rien vû d'approchant, mais qu'on n'en avoit rien dit alors dans toute l'Armée.

(46) Ce fut le prétexte qui les fit recevoir ; mais il eſt certain que Cortez prit de l'inclination pour une de ces Femmes, qu'il fit baptiſer ſous le nom de Marina, & dont il fit ſa Maîtreſſe. Elle étoit, ſuivant Diaz, d'une beauté rare & d'une condition relevée. Son Pere étoit Cacique de Guazacoalco, Province Mexiquaine. Divers incidens l'avoient fait enlever, dans ſes premieres années, à Xicalongo, Place forte ſur la Frontiere d'Yucatan ; & par une autre injure de la fortune, elle avoit été vendue au Cacique de Tabaſco. Elle avoit la mémoire ſi heureuſe & l'eſprit ſi vif,

MARINA ET AUTRES FEMMES DONNÉES A CORTEZ



Tom XII. N.º XVI

FERNAND CORTEZ. 1519.

visita pendant quelques jours avec autant de civilité que de confiance. Mais si les magnifiques peintures que les Castillans firent au Cacique, de la puissance & de la grandeur du Roi d'Espagne, lui inspirerent de l'admiration pour un si grand Monarque, elles ne purent le disposer à se ranger au nombre de ses Sujets (47).

La Flotte aborde à Saint Jean d'Ulua.

Cortez, appréhendant de s'affoiblir s'il poussoit plus loin ses prétentions, & rapportant toutes ses vûes à de plus hautes entreprises, tenir à la voile, le Lundi de la Semaine sainte, pour continuer de suivre la Côte, à l'Ouest. Il reconnut, dans cette route, la Pro-

qu'elle apprit en peu de tems la Langue Castillane, ce qui la rendit fort utile à ses nouveaux Maîtres. Cortez en eut un Fils, qui fut nommé Dom Martin Cortez, & qui devint Chevalier de Saint Jacques, en considération de la noblesse de sa Mere. Solis releve ici, quelques méprises d'Herrera, & l'accuse de ne s'être pas assez attaché à la Relation de Diaz. Liv. 1. Chap 21.

(47) Ce ne fut pas faute d'adresse, de la part de Cortez. Les Seigneurs du Pays, qui l'avoient visité, entendant hennir les Chevaux dans sa cour, demanderent avec embarras de quoi se plaignoient les *Yeguanez*, nom qui signifie dans leur langue *Puissance terrible*, Cortez leur dit qu'ils étoient fâchés de ce qu'il n'avoit pas châtié plus sévérement le Cacique & sa Nation, pour avoir eu l'audace de résister aux Chrétiens. Aussi-tôt les Seigneurs firent apporter des couvertures pour coucher les Chevaux, & de la volaille pour les nourrir, en leur demandant pardon, & leur promettant, pour les appaiser, d'être toujours Amis des Chrétiens. Herrera. Liv. 4. Ch. 12.

FERNAND CORTEZ. 1519.

vince de Guazacoalco, les Rivieres d'Alvarado & Banderas, l'Isle des Sacrifices, & tous les autres lieux (48) qui avoient été découverts par Grijalva. Enfin il aborda, le Jeudi saint, à Saint Jean d'Ulua. A peine eut-il fait jetter l'ancre entre l'Isle & le Continent, qu'on vit partir de la Côte deux de ces gros Canots, que les Indiens du Pays nomment Pyrogues. Ils s'avancerent jusqu'à la Flotte, sans aucune marque de crainte ou de défiance; ce qui fit juger favorablement de leurs intentions. Cortez ordonna qu'ils fussent reçus avec beaucoup de caresses. Mais Aguilar, qui avoit servi jusqu'alors d'Interprête, cessant d'entendre la langue, on tomba dans un embarras dont il eût été difficile de sortir; lorsque le hasard fit remarquer qu'une des Femmes, qu'on avoit amenées de Tabasco, qui avoit déja reçu le Baptême sous le nom de *Marina*, s'entretenoit avec quelques-uns de ces Indiens. C'est de ce jour, que Solis compte sa faveur auprès du Général; & que par ses services, autant que par son esprit & sa beauté, elle acquit sur lui, dit-il, un ascendant qu'elle sut conserver.

Faveur de Mariana auprès du Général.

(48) Tous ces lieux ensemble se nommoient Calchicocca. Le même, Liv. 5. Chap. 4.

Les Indiens déclarerent à Cortez, par la bouche de Marina, que *Pilpatoé* & *Teutilé*, le premier, Gouverneur de cette Province, & l'autre, Capitaine général du grand Empereur Motezuma, les avoient envoyés au Commandant de la Flotte, pour ſavoir de lui-même quel deſſein l'amenoit ſur leur rivage. Cortez traita fort civilement ces Députés, & leur répondit qu'il venoit en qualité d'Ami, dans le deſſein de traiter d'affaires importantes pour leur Prince & tout ſon Empire; qu'il s'expliqueroit davantage avec le Gouverneur & le Général, & qu'il eſpéroit d'eux un acceuil auſſi favorable qu'ils l'avoient fait l'année précédente à quelques Vaiſſeaux de ſa Nation. Enſuite, ayant tiré des mêmes Indiens une connoiſſance générale des richeſſes, des forces & du Gouvernement de Motezuma, il les renvoya fort ſatisfaits. Le jour ſuivant, ſans attendre la réponſe de leurs Maîtres, il fit débarquer toutes ſes Troupes, ſes Chevaux & ſon Artillerie. Les Habitans du Canton lui prêterent volontairement leurs ſecours, pour élever des Cabanes, entre leſquelles il en fit dreſſer une plus grande, qu'il deſtinoit au ſervice de la Religion, & devant laquelle il fit planter une

Elle ſert d'Interprête avec les Indiens.

Cortez débarque ſes Troupes.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Croix (49). Il apprit des Indiens que Teutillé commandoit une puiſſante Armée dans la Province, pour ſoumettre quelques Places indépendantes, que l'Empereur vouloit joindre à ſes Etats. Tout le jour & la nuit ſuivante ſe paſſerent dans une profonde tranquillité.

Teutilé & Pilpatoé, Officiers Mexiquains, viennent au Camp Eſpagnol.

Elle fut troublée le lendemain, par une nombreuſe Troupe d'Indiens armés, qui s'avancerent ſans précautions vers le Camp. Mais on fut bientôt informé que c'étoient les Avanturiers de Teutilé & Pilpatoé, qui s'étoient mis en chemin pour venir ſaluer le Général. Ils arriverent, le jour de Pâque, avec un cortege digne de leur rang. Cortez, ayant conçu qu'il avoit à traiter avec les Miniſtres d'un Prince fort ſupérieur aux Caciques, réſolut d'affecter auſſi un air de grandeur, qu'il crut propre à leur en impoſer. Il les reçut au milieu de tous ſes Officiers, qu'il avoit engagés à prendre une poſture reſpectueuſe autour de lui. Après avoir écouté leurs premiers complimens, auxquels il fit une réponſe fort courte, il

(49) Solis raille ici quelques Hiſtoriens d'avoir prétendu que le même jour Cortez fit dire la Meſſe dans cette Chapelle, & de ne s'être pas ſouvenus qu'on étoit au Vendredi Saint, jour auquel on ne dit point de Meſſe. Liv. 1. Chap. 21.

leur fit déclarer, par Marina, qu'avant que de traiter du sujet de son Voyage, il vouloit rendre ses devoirs à son Dieu, qui étoit le Seigneur de tous les Dieux de leur Pays; & les ayant conduits à la Cabane qui servoit d'Eglise, il y fit chanter une Messe solemnelle, avec toute la pompe que les circonstances permettoient (50). On revint de l'Eglise à la Tente, où il fit dîner les deux Officiers Mexiquains avec la même ostentation. Ensuite, prenant un air grave & fier, il leur dit, par la bouche de son Interprête, qu'il étoit venu de la part de Charles d'Autriche, Monarque de l'Orient, pour communiquer à l'Empereur Motezuma des secrets d'une haute importance, mais qui ne pouvoient être déclarés qu'à lui-même; qu'il demandoit, par conséquent, l'honneur de le voir, & qu'il se promettoit d'en être reçu avec toute la considération qui étoit dûe à la grandeur de son Maître.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Cortez les reçoit avec ostentation.

Déclaration qu'il leur fait.

Cette proposition parut causer, aux deux Officiers, un chagrin dont ils ne purent déguiser les marques. Mais,

(50) Cortez n'avoit que deux Aumôniers; mais, pour rendre le Clergé plus nombreux, on prit les Soldats qui savoient le chant de l'Eglise, & l'on en forma le Chœur. Solis, Liv. 2. Chap. 1.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Présens qu'il reçoit d'eux.

avant que de s'expliquer, ils demanderent la liberté de faire apporter leurs présens. C'étoient des vivres, des robbes de coton très fin, des plumes de différentes couleurs, & une grande caisse remplie de divers bijoux d'or, travaillés avec une extrême délicatesse. Trente Indiens entrerent dans la Tente, chargés de ce fardeau, & Teutilé en présenta successivêment chaque partie au Général (51). Ensuite, se tournant vers lui, il lui fit dire, par l'Interprête, qu'il le prioit d'agréer ce témoignage de l'estime & de l'affection de deux Esclaves de Motezuma, qui avoient ordre de traiter ainsi les Etrangers qui abordoient sur les Terres de son Empire, à condition néanmoins qu'ils s'y arrêteroient peu, & qu'ils se hâteroient de continuer leur voyage; que le dessein de voir l'Empereur souffroit trop de difficultés, & qu'ils croyoient lui rendre service en lui conseillant d'y renoncer. Cortez, d'un air encore plus fier, répliqua que les Rois ne refusoient

Ils lui conseillerent de se retirer.

Sa réponse.

(51) Herrera place au contraire la réponse de Teutilé avant l'arrivée des présens. Il ajoûte qu'après les avoir reçus, Cortez fit aussi les siens, qui consistoient en un fauteuil fort bien couvert, une chemise ouvragée, un bonnet de velours cramoisi, une médaille d'or qui représentoit S. George, & quantité de grains & de bracelets de verre. Liv. 4. Chap. 4.

FERNAND CORTEZ. 1519.

jamais audience aux Ambaſſadeurs des autres Souverains, & que ſans un ordre bien précis leurs Miniſtres ne devoient pas ſe charger d'un refus ſi dangereux; que dans cette occaſion leur devoir étoit d'avertir Motezuma de ſon arrivée, & qu'il leur accordoit du tems pour cette information; mais qu'ils pouvoient aſſurer en même-tems leur Empereur, que le Général étranger étoit fortement réſolu de le voir, & que pour l'honneur du grand Roi qu'il repréſentoit, il ne rentreroit point dans ſes Vaiſſeaux ſans avoir obtenu cette ſatisfaction. Les deux Mexiquains, frappés de l'air dont Cortez avoit accompagné cette déclaration, ne répondirent que pour le prier, avec ſoumiſſion, de ne rien entreprendre, du moins avant la réponſe de la Cour, & pour lui offrir toute l'aſſiſtance dont il auroit beſoin dans l'intervalle.

Peintres Mexiquains, qui deſſinent les Vaiſſeaux & le Camp des Eſpagnols.

Ils avoient, dans leur cortege, des Peintres de leur Nation, qui s'étoient attachés, depuis le premier moment de leur arrivée, à repréſenter, avec une diligence admirable, les Vaiſſeaux, les Soldats, les Chevaux, l'Artillerie, & tout ce qui s'étoit offert à leurs yeux dans le Camp. Leur toile étoit une étoffe de coton préparé, ſur laquelle ils

FERNAND CORTEZ. 1519.

traçoient assez naturellement, avec un peinceau & des couleurs toutes sortes d'objets & de figures. Cortez, qui fut averti de leur travail, sortit pour se procurer ce spectacle, & ne vit pas sans étonnement la facilité avec laquelle ils exécutoient leurs desseins. On l'assura qu'ils exprimoient sur ces toiles, non-seulement les figures, mais les discours même & les actions; & que Motezuma seroit informé, par cette méthode, de toutes les circonstances de l'entretien qu'il avoit eu avec Teutilé. Là-dessus, pour soutenir les apparences de grandeur qu'il avoit affectées, & dans la crainte qu'une image sans force & sans mouvement ne donnât des idées peu convenables à ses vûes, il conçut le dessein d'animer cette foible représentation, en faisant faire l'exercice à ses Soldats, pour faire éclater leur adresse & leur valeur aux yeux de deux des principaux Officiers de l'Empire (52).

Adresse avec laquelle Cortez profite de leur curiosité.

Il fait faire l'exercice à ses Troupes.

L'ordre fut donné sur le champ. L'In-

(52) Diaz del Castillo exagere sans doute, lorsqu'il assure qu'ils tirerent au naturel les Portraits de tous les Capitaines Espagnols. Le tems leur auroit manqué, quand ils en auroient eu l'habileté. Le même Historien remarque que c'étoit aussi leur maniere d'écrire, & que n'ayant pas l'usage des lettres, ils conservoient les événemens dans ce style. Voyez ci-dessous la Description du Mexique.

fanterie Castillane forma un Bataillon, & tout le canon de la Flotte fut mis en batterie. On déclara, aux Mexiquains, que le Général étranger vouloit leur rendre les honneurs qui n'étoient accordés dans son Pays qu'aux Personnes d'une haute distinction. Cortez, montant à cheval avec ses principaux Officiers, commença par des courses de bagues. Ensuite, ayant partagé sa Troupe en deux Escadrons, il leur fit faire entr'eux une espece de combat, avec tous les mouvemens de la Cavalerie. Les Indiens, dans leur premiere surprise, regarderent d'abord avec frayeur ces Animaux; dont la figure & la fierté leur paroissoient terribles; & n'étant pas moins frappés de leur obéissance, ils conclurent que des Hommes, capables de les rendre si dociles, avoient quelque chose de supérieur à la Nature. Mais, lorsqu'au signal de Cortez l'Infanterie fit deux ou trois décharges, qui furent suivies du tonnerre de l'artillerie, la peur fit sur eux tant d'impression, que les uns se jetterent à terre, les autres prirent la fuite, & les deux Seigneurs cacherent leur effroi sous le masque de l'admiration. Cortez ne tarda point à les rassurer, en leur répétant d'un air enjoué que c'étoit par

Frayeur que leur cause l'artillerie.

FERNAND CORTEZ. 1519.

ces Fêtes militaires, que les Eſpagnols honoroient leurs Amis. Il vouloit leur faire comprendre, obſerve l'Hiſtorien, combien ſes armes étoient redoutables dans une action ſérieuſe, puiſqu'un ſimple amuſement, qui n'en étoit que l'image, avoit pû leur cauſer tant de frayeur. Les Peintres Mexiquains inventerent de nouvelles figures, pour exprimer ce qu'ils venoient de voir & d'entendre. Les uns deſſinoient des Soldats armés & rangés en bataille, & les autres peignoient les Chevaux, dans l'agitation du combat. Ils repréſentoient fort bien un coup de canon, par du feu & de la fumée; & le bruit même, par des traits lumineux qui faiſoient naître une idée plus forte que celle de l'éclair.

Il ſe forme une Bourgade de Mexiquains près du Camp Eſpagnol.

Cortez avoit employé le tems, que les Mexiquains donnoient à l'admiration, pour faire préparer des préſens conſidérables, qu'il les pria d'envoyer de ſa part à leur Empereur. Pilpatoé s'arrêta près du Camp des Eſpagnols, avec une Troupe aſſez nombreuſe pour élever en peu d'heures une multitude de cabanes, qui prirent l'apparence d'une groſſe Bourgade. Les Caſtillans n'eurent pas de peine à comprendre que ſon deſſein étoit de les obſerver :

mais comme il les avoit avertis qu'il ne penſoit qu'à ſe mettre à portée de leur fournir des proviſions, ils lui laiſſerent le plaiſir de croire qu'il les trompoit, par une politique dont ils recueilloient tout l'avantage. Teutilé reprit le chemin de ſon Camp, d'où il ſe hâta d'envoyer à Motezuma ſes informations, avec les tableaux de ſes Peintres & les préſens de Cortez. Les Rois du Mexique entretenoient, pour cet uſage, un grand nombre de Couriers, diſperſés ſur tous les grands chemins de l'Empire. On choiſiſſoit, pour cet office, de jeunes gens fort diſpos, qu'on exerçoit à la courſe, dès le premier âge. Acoſta, dont on vante l'exactitude dans ſes Deſcriptions, rapporte que la principale Ecole, où l'on dreſſoit ces Couriers, étoit le grand Temple de la Ville de Mexico, qui contenoit une Idole monſtrueuſe, au ſommet d'un eſcalier de ſix-vingt dégrés, & qu'il y avoit des prix, tirés du Tréſor public, pour celui qui arrivoit le premier aux piés de l'Idole. Dans les courſes, qu'ils faiſoient quelquefois d'une extrêmité de l'Empire à l'autre, ils ſe relevoient de diſtance en diſtance, avec une meſure ſi proportionnée à la force humaine, que malgré toute

FERNAND CORTEZ. 1519.

Couriers Indiens par leſquels l'Empereur du Mexique eſt informé de l'arrivée de Cortez.

FERNAND CORTEZ. 1519.

leur viteſſe, ils ſe ſuccedoient toujours avant qu'ils euſſent commencé à ſe laſſer (53).

Préſens que ce Monarque envoye au Général Eſpagnol.

La réponſe de Motezuma vint en ſept jours; quoique par le plus court chemin, on compte ſoixante lieues de la Capitale à Saint Jean d'Ulua (54): & ce qui augmente l'admiration, c'eſt qu'elle étoit précédée par un préſent, porté ſur les épaules de cent Indiens. Avant l'audience, Teutilé, qui étoit chargé de négocier avec le Général étranger, fit étendre les préſens ſur des nattes (55), à la vûe des Eſpagnols.

(53) Hiſtoire naturelle des Indes occidentales, Liv. 3.

(54) Quelques Hiſtoriens racontent que Teutilé même porta les dépêches & revint dans huit jours, avec celles de la Cour & les préſens. Diaz de Caſtillo dit que c'étoit un Ambaſſadeur exprès, nommé *Quintelbor*, qui étoit accompagné de cent Nobles Mexiquains; ce qui paroît encore moins vraiſemblable. Mais Solis attribue cette addition à l'Editeur, qu'il nomme le Recteur de *Villa Hermoſa*.

(55) Herrera donne plus d'étendue à ce récit. Il prétend que Motezuma, épouvanté de la vûe des peintures, non-ſeulement parce qu'elles lui préſentoient des objets terribles, mais plus encore parce qu'il y trouvoit l'accompliſſement de quantité de préſages & de prédictions, qui le menaçoient de la ruine de ſon Empire, ne ſe raſſura qu'en appercevant que les Etrangers aimoient beaucoup l'or. Il ſe flatta qu'un gros préſent de ce précieux métal, les ſatisferoit aſſez pour les diſpoſer à partir; & ce fut dans cette unique vûe qu'il leur envoya, deux fois conſécutives, de grandes richeſſes en or. Mais il ne conſideroit pas que c'étoit, au contraire, un amorce capable de les retenir. On donne le détail de ces préſens, pour commencer à faire connoître

Enſuite,

Enſuite s'étant fait introduire dans la Tente de Cortez, il lui dit que l'Empereur Motezuma lui envoyoit ces richeſſes, pour lui témoigner l'eſtime qu'il faiſoit de lui, & la haute opinion qu'il avoit de ſon Roi; mais que l'état de ſes affaires ne lui permettoit pas

FERNAND CORTEZ. 1519.

Il lui refuſe la permiſſion d'aller à ſa Cour.

le Mexique, & pour faire juger combien cette montre devoit exciter l'avidité des Eſpagnols. C'étoient de riches tapis & d'autres étoffes de coton, tiſſues de plumes d'oiſeaux fort délicates & de diverſes couleurs; des boucliers nattés, & couverts de petites plaques d'or & d'argent; d'autres enrichis de petites perles; un morion de bois couvert de grains d'or non fondu; un caſque de lames d'or, entouré de ſonnettes, orné d'émeraudes par le haut avec des panaches de grandes plumes, au bout deſquels pendoient des mailles d'or; des chaſſe mouche de plume avec mille ornemens d'or & d'argent; des braſſars & d'autres armures, de cuir de Cerf, corroyé en rouge, & revêtu de plaques des mêmes métaux; des eſcarpins & des ſandales de même cuir, couſus avec du fil d'or, dont les ſemelles étoient d'une pierre couleur d'azur, & doublées de coton; des miroirs d'un très-beau métal, nommé Margachita, qui reluit comme de l'argent, enchaſſés en or; quantité de piéces d'or & d argent; un collier d'or, entouré de plus de cent émeraudes & d'autant de rubis, auquel pendoient de petites ſonnettes d'or; d'autres colliers couſus de perles & d'émeraudes, d'un ouvrage admirable; diverſes figures d'animaux d'or; des eſpeces de médailles d'or & d'argent, dont le travail ſurpaſſoit la matiere; des grains d'or, tel qu'on le tire des Mines, de la groſſeur d'une noiſette; deux roues, l'une d'or, qui repréſentoit le Soleil avec ſes rayons, & quantité de feuillages & d'animaux, du poids de plus de cent marcs; l'autre d argent, avec la figure de la Lune, & du même travail, de plus de 50 marcs. Tous les Caſtillans demeurerent comme épouvantés, à la vûe de tant de richeſſes. Herrera, Liv. 5. Ch. 5.

d'accorder à des Inconnus la permiſſion de ſe rendre à la Cour. Teutilé s'efforça d'adoucir ce refus par divers prétextes, tels que la difficulté des chemins, & la rencontre de pluſieurs Nations barbares, que toute l'autorité de l'Empereur n'empêcheroit pas de prendre les armes, pour fermer les paſſages. Cortez reçut les préſens, avec toutes les marques d'un profond reſpect; mais il répondit que malgré le chagrin qu'il auroit de déplaire à l'Empereur, en négligeant ſes ordres, il ne pouvoit retourner en arriere, ſans bleſſer l'honneur de ſon Roi. Il s'étendit ſur ſon devoir, avec une fermeté qui déconcerta le Mexiquain; & l'exhortant à faire de nouvelles inſtances auprès de l'Empereur, il promit d'attendre encore ſa réponſe. Cependant il ajoûta qu'il ſeroit fort affligé qu'elle tardât trop à venir, parce qu'il ſe verroit alors forcé de la ſolliciter de plus près.

Cortez inſiſte à ſa demandes.

Teutilé inſiſta ſur la déclaration de l'Empereur; mais n'obtenant point d'autre réponſe, il partit avec quelques préſens de Cortez, pour aller rendre compte de ſa Commiſſion à la Cour. Les Caſtillans, après avoir admiré la richeſſe des ſiens, ſe partagerent avec

Partage des Caſtillans ſur leur ſituation.

beaucoup de contrariété dans le jugement qu'ils portoient de leur ſituation. Les uns concevoient les plus hautes eſpérances d'un ſi beau commencement. Les autres, meſurant la puiſſance de Motezuma ſur ſes richeſſes, s'épuiſoient en raiſonnemens ſur les difficultés de leur entrepriſe, & trouvoient de la témérité dans le deſſein de lui faire la loi avec ſi peu de force. Cortez même n'étoit pas ſans inquiétude, lorſqu'il comparoit ſa foibleſſe avec la grandeur de ſes projets; mais, n'en étant pas moins réſolu de tenter la fortune, il réſolut d'occuper ſes Soldats juſqu'au retour de l'Ambaſſadeur Mexiquain, pour leur ôter le tems de ſe refroidir par leurs réflexions; & ſous prétexte de chercher un mouillage plus ſûr, parce que la Rade de Saint-Jean d'Ulua étoit battue des vents du Nord, il chargea Montejo d'aller reconnoître la Côte, avec deux Vaiſſeaux, ſur leſquels il fit embarquer ceux dont il appréhendoit le plus d'oppoſition. Montejo revint vers le tems où l'on attendoit Teutilé. Il avoit ſuivi la Côte; juſqu'à la grande Riviere de Panuco, que les Courans ne lui avoient pas permis de paſſer; mais il avoit découvert une Bourgade Indienne, nommée

Cortez fait chercher un autre mouillage.

FERNAND CORTEZ 1519.

Chianhuitzlan, où la Mer formoit une eſpece de Port, défendu par quelques Rochers qui pouvoient mettre les Vaiſſeaux à couvert du vent. Elle n'étoit qu'à dix ou douze lieues de Saint-Jean. Cortez fit valoir cette faveur du Ciel, comme un témoignage de ſa protection.

Il reçoit une nouvelle sommation de partir.

Teutilé arriva bientôt, avec de nouveaux préſens. Sa harangue fut courte. Elle portoit un ordre aux Etrangers de partir ſans replique. On ignore quelle auroit été la réponſe de Cortez : mais, tandis qu'il la préparoit, avec quelque embarras, il entendit ſonner la cloche de l'Egliſe (56), & prenant occaſion de cet incident pour former un deſſein extraordinaire, il ſe mit à genoux, après avoir fait ſigne à tous ſes gens de s'y mettre à ſon exemple. Cette action, qui fut ſuivie d'un profond ſilence, ayant paru cauſer de l'étonnement à l'Ambaſſadeur, Marina lui apprit, par l'ordre du Général, que les Eſpagnols reconnoiſſant un Dieu ſouverain, qui déteſtoit les Adorateurs des Idoles, & qui avoit la puiſſance de les détruire, ils s'efforçoient de le fléchir en faveur de Motezuma, pour lequel

(56) C'étoit celle qu'on nomme ordinairement l'*Angelus*.

ils craignoient sa colere. Olmedo, l'un des deux Aumôniers, reçut ordre aussi d'employer son éloquence, pour découvrir à Teutilé quelques lumieres de la Foi (57); & lorsqu'il eut cessé de parler, Cortez, d'un air plus imposant que jamais, déclara » que le principal » motif du Roi son Maître, pour offrir son amitié à l'Empereur du Mexique, étoit l'obligation où sont les » Princes Chrétiens de s'opposer aux » erreurs de l'Idolatrie ; qu'un de ses » plus ardens desirs étoit de lui donner les instructions qui conduisent » à la connoissance de la Vérité, & » de l'aider à sortir de l'esclavage du » Démon, horrible Tyran, qui tenoit l'Empereur même dans les fers, » quoiqu'en apparence il fût un puissant Monarque ; que pour lui, venant d'un Pays fort éloigné pour une » affaire de cette importance, & de » la part d'un Roi plus puissant encore » que celui des Mexiquains, il ne pouvoit se dispenser de faire de nouvelles instances, pour obtenir une » audience favorable ; d'autant plus » qu'il n'apportoit que la paix, comme on en devoit juger par ceux qui

FERNAND CORTEZ. 1519.

Mêlange de ruse & de Religion qu'il employe inutilement.

(57) Solis, Liv. 2. Chap. 5.

FERNAND CORTEZ. 1519.

» l'accompagnoient, dont le petit nombre, ne pouvoit faire ſoupçonner d'autres vûes (58).

Mécontentement des Officiers Mexiquains.

Ce diſcours, par lequel il avoit eſperé de ſe faire, du moins, reſpecter, n'eut pas le ſuccès qu'il s'en étoit promis. Teutilé, qui ne l'avoit pas écouté ſans quelques marques d'impatience, ſe leva bruſquement avec un mélange de chagrin & de colere, pour répondre, que juſqu'alors Motezuma n'avoit employé que la douceur, en traitant les Etrangers comme ſes Hôtes; mais que s'ils continuoient de réſiſter à ſes ordres, ils devoient s'attendre d'être traités en Ennemis. Alors, ſans demander plus d'explication, ni prendre congé du Général, il ſortit à grands pas, avec tous les Indiens de ſon cortege. Un procédé ſi fier cauſa quelques momens d'ambarras à Cortez. Mais tournant auſſi-tôt ſon attention à raſſurer ſes gens, il parut s'applaudir (59) d'un

Comment Cortez raſſure ſes gens.

(58) *Ibidem.*

(59) Diaz lui fait dire à ſes Officiers, d'un air riant; » Nous verrons » comment ils ſoutien- » dront la guerre; en » tout cas, nous ſavons » de quelle maniere ces » gens-là ſe battent. Et pendant qu'on ſerroit les préſens, il railloit encore, en diſant que c'étoient des gages de leur foibleſſe & de leur crainte, mais qu'ils n'achetoient pas à ſi bon marché la retraite d'une Armée Eſpagnole. *Ibidem.* On aura continuellement occaſion d'obſerver que Cortez employa la ruſe autant que la valeur.

FERNAND CORTEZ. 1519.

fus, qui lui donnoit la liberté d'employer les armes sans violer aucun droit; & quoiqu'il y eût peu d'apparence que les Mexiquains eussent une Armée prête à l'attaquer, il posa de tous côtés des Corps-de-Gardes, pour faire juger qu'on n'avoit rien à craindre de la surprise avec lui.

Occasion qui excite leurs murmures.

Cependant le jour d'après fit découvrir un changement qui jetta l'allarme dans le Camp Espagnol. Les Indiens, qui s'étoient établis à peu de distance, & qui n'avoient pas cessé jusqu'alors de fournir des vivres, s'étoient retirés si généralement, qu'il ne s'en présentoit plus un seul. Ceux, qui venoient des Villages & des Bourgs voisins, rompirent aussi toute communication avec le Camp. Cette révolution fit craindre si vivement aux Soldats de manquer bientôt du nécessaire, qu'ils commencerent à regarder le dessein de s'établir dans un Pays si stérile, comme une entreprise mal conçue. Ces murmures firent lever la voix à quelques Partisans de Diego Velasquez. Ils accuserent le Général d'un excès de témérité; & leur hardiesse croissant de jour en jour, ils solliciterent tout le monde de s'unir, pour demander leur retour dans l'Isle de Cuba, sous prétexte d'y fortifier la

FERNAND CORTEZ. 1519.

Flotte & l'Armée. Cortez, informé de ce soulevement, employa ses plus fideles Amis, pour reconnoître les sentimens du plus grand nombre. Il trouva que celui des Mutins se réduisoit à quelques anciens Mécontens, dont il avoit toujours eu de la défiance. Lorsqu'il se crut assuré de la disposition des autres, il déclara qu'il vouloit prendre conseil de tout le monde, & que chacun avoit la liberté de lui apporter ses plaintes. Ordaz, & quelques autres Officiers se chargerent de celles des Mécontens. Elles furent écoutées, sans aucune marque d'offense. Comme elles tendoient principalement à retourner dans l'Isle de Cuba, pour remettre la disposition de la Flotte à Velasquez, & qu'il n'y avoit point, en effet, d'autre moyen de la fortifier, Cortez se contenta de répondre qu'elle avoit été jusqu'alors assez favorisée du Ciel pour en espérer constamment les mêmes secours; mais que si le courage & la confiance manquoient aux Soldats, comme on l'en assuroit, il y auroit de la folie à s'engager plus loin; qu'il falloit prendre ses mesûres, pour retourner à Cuba, en leur avouant néanmoins qu'il s'arrêtoit à cette résolution pour suivre leur conseil, & sur le témoignage qu'ils lui

Habileté avec laquelle Cortez prend l'ascendant sur les Mutins.

rendoient de la diſpoſition des Soldats. Auſſi-tôt il fit publier, dans le Camp, qu'on ſe tînt prêt à s'embarquer le lendemain pour Cuba, & l'ordre fut donné aux Capitaines de remonter, avec leurs Compagnies, ſur les mêmes Vaiſſeaux qu'ils avoient commandés. Mais cette réſolution ne fut pas plutôt divulguée, que tous ceux qui étoient prévenus en faveur du Général, s'écrierent, avec beaucoup de chaleur, qu'il les avoit donc trompés par de fauſſes promeſſes ? Ils ajoûterent que s'il étoit réſolu de ſe retirer, il en étoit le maître, avec ceux qu'il trouveroit diſpoſés à le ſuivre; mais, que dans l'eſpérance qui les attachoit au Mexique, ils n'abandonneroient pas leur entrepriſe, & qu'ils ſauroient choiſir un Chef pour lui ſuccéder. Les Officiers qui ſervoient Cortez, feignant d'approuver cette ouverture, demanderent ſeulement qu'il en fût informé. Ils ſe rendirent à ſa Tente, accompagnés de la plus grande partie des Soldats, pour lui repréſenter que toute l'Armée étoit prête à ſe ſoulever; & cette comédie fut pouſſée juſqu'à lui reprocher d'avoir pris la réſolution de partir, ſans conſulter ſes principaux Officiers. Ils ſe plaignirent de la honte dont il vouloit couvrir les Eſpagnols,

FERNAND CORTEZ. 1519.

FERNAND CORTEZ. 1519.

en abandonnant son Expédition, au seul bruit des obstacles qu'il avoit à surmonter. Ils lui représenterent ce qui étoit arrivé à Grijalva, pour avoir manqué de faire un Etablissement dans le Pays qu'il avoit découvert. Enfin, ils lui répéterent fidélement tout ce qu'il leur avoit dicté lui-même. Cortez parut surpris de les entendre. Il rejetta sa conduite sur l'opinion qu'il avoit eue des dispositions de l'Armée. Il affecta de se défendre, de balancer, d'avoir peine à se persuader ce qu'il désiroit le plus ardemment ; & se plaignant d'avoir été mal informé, sans nommer néanmoins ceux qui lui avoient rendu ce mauvais office, il protesta que les ordres qu'il avoit donnés étoient contre son goût ; qu'il n'avoit cédé qu'à l'envie d'obliger ses Soldats ; qu'il demeureroit au Mexique avec d'autant plus de satisfaction, qu'il les voyoit dans les sentimens qu'ils devoient au Roi leur Maître & à l'honneur de leur Nation : mais qu'ils devoient comprendre que pour des entreprises aussi glorieuses que les siennes, il ne vouloit que des Guerriers libres & dévoués à ses ordres ; que si quelqu'un souhaitoit de retourner à Cuba, il pouvoit partir sans obstacle ; & que sur le champ il

alloit donner ordre qu'il y eut des Vaisseaux prêts, pour tous ceux qui ne seroient pas disposés à suivre volontairement sa fortune. Ce discours produisit des transports de joie, dont il fut surpris lui-même ; & ceux, qui avoient servi d'Interprêtes aux Mécontens, n'eurent pas la hardiesse de se déclarer. Ils lui firent des excuses, qu'il reçut avec la même dissimulation (60).

Heureux succès de son artifice.

La Fortune, qui sembloit le conduire par la main, amena dans le même tems cinq Indiens, que Diaz del Castillo vit descendre d'une Colline, vers un poste avancé qu'il gardoit. Leur petit nombre, & les signes de paix avec lesquels ils continuoient de s'approcher, ne lui laissant aucune défiance de leurs intentions, il les conduisit au Camp. On crut remarquer, à leur air & leur habillement, qu'ils étoient d'une Nation différente des Mexiquains ; quoiqu'ils eussent aussi les oreilles & la levre percées, pour soutenir de gros anneaux d'or & d'autres bijoux. Leur langage ne ressembloit pas non plus à celui des autres, & Marina ne l'entendit pas sans difficulté. On apprit néanmoins, par son organe, qu'ils

Députation qu'il reçoit de la part du Cacique de Zampoala.

(60) *Ibidem*, Chap. 5 & 6. Herrera, *Ibid.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

étoient Sujets du Cacique de Zampoala, province peu éloignée, & qu'ils venoient faire des complimens de sa part au Chef de ces braves Etrangers, dont les Exploits dans la Province de Tabasco s'étoient déja répandus jusqu'à lui. C'étoit un Prince guerrier, qui faisoit profession d'aimer la valeur jusques dans ses Ennemis. Les Députés insisterent beaucoup sur cette qualité de leur Maître, dans la crainte apparemment que ses avances ne fussent attribuées à des motifs moins dignes de lui. Cortez les reçut avec de grands témoignages d'estime & d'affection. Outre l'effet que cet heureux incident pouvoit produire sur les Mexiquains, pour arrêter leurs entreprises, & sur les Espagnols mêmes, pour leur inspirer une nouvelle confiance, il apprit que la Province de Zampoala étoit vers le Port que Montejo avoit découvert sur la Côte; & son dessein étoit toujours d'y transporter son Camp. Cependant, sa joie se déguisant sous un air de fierté, il demanda aux Indiens pourquoi leur Cacique étant si voisin, avoit differé si long-tems à lui faire cette députation? Ils répondirent que les Peuples de Zampoala ne communiquoient pas volontiers avec les Mexiquains, dont ils ne

Fruits qu'il s'en promet.


ut

souffroient les cruautés qu'avec horreur. Nouveau sujet de satisfaction pour Cortez ; surtout lorsque les Indiens eurent ajoûté que Motezuma étoit un Prince violent, qui s'étoit rendu insupportable à ses voisins par son orgueil, & qui tenoit ses Peuples soumis par la crainte.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Idée de l'état où le Mexique étoit alors.

Il est tems de faire connoître qu'elles étoient ses forces, & d'où venoit le trouble que l'arrivée des Espagnols avoit jetté dans son esprit. L'Empire du Mexique étoit alors au plus haut point de sa grandeur, puisque toutes les provinces qui avoient été découvertes dans l'Amérique septentrionale étoient gouvernées par ses Ministres, ou par des Caciques qui lui payoient un tribut. Sa grandeur, du Levant au Couchant, étoit de plus de cinq cens lieues, & sa largeur, du Midi au Nord, d'environ deux cens. Il avoit pour bornes, au Nord, la Mer Atlantique, dans ce long espace de Côte qui s'étend depuis Panuco jusqu'au Yucatan. L'Océan qui se nomme Asiatique (61), le bornoit au Couchant, depuis le Cap Mindorin jusqu'aux extrêmités de la Nouvelle Galice. Le côté méridional occupoit cette

(61) Ou le Golfe d'Aniam.

FERNAND CORTEZ. 1519.

vaſte Côte qui borde la Mer du Sud, depuis Acapulco juſqu'à Guarimala, & qui vient près de Nicaragua, vers l'Iſtame du Darien. Celui du Nord s'étendant juſqu'à Panuco, comprenoit cette Province entiere ; mais ſes limites étoient reſſerrées en quelques endroits par des montagnes qui ſervoient de retraite aux Chichimegues & aux Ottomies ; Peuples farouches & barbares, auſquels on n'attribuoit aucune forme de Gouvernement, & qui n'ayant pour habitations que les cavernes des Rochers, ou quelques trous ſous terre, vivoient de leur chaſſe & des fruits que leurs arbres produiſoient ſans culture. Cependant ils ſe ſervoient de leurs fléches avec tant d'adreſſe & de force, & la ſituation de leurs Montagnes aidoit ſi naturellement à leur défenſe, qu'ils avoient repouſſé pluſieurs fois toutes les forces des Empereurs du Mexique. Mais ils ne penſoient à vaincre que pour éviter la tyrannie, & pour conſerver leur liberté au milieu des Bêtes ſauvages

Il n'y avoit pas plus de cent trente ans que l'Empire du Mexique étoit parvenu à cette grandeur, après avoir commencé à s'élever, comme la plûpart des autres Etats ſur des fondemens aſſez

foibles. Les Mexiquains, portés par inclination à l'exercice des armes, avoient assujetti par dégrés plusieurs autres peuples qui habitoient cette partie du Nouveau Monde. Leur premier Chef avoit été un simple Capitaine, dont l'adresse & le courage en avoient fait d'excellens Soldats. Ensuite ils s'étoient donné un Roi, qu'ils avoient choisi entre les plus braves de leur Nation, parce qu'ils ne connoissoient pas d'autre vertu que la valeur; & cet usage de donner la couronne au plus brave, sans aucun égard au droit de la naissance, n'avoit été interrompu que dans quelques occasions, où l'égalité du mérite avoit fait donner la préférence au Sang Royal. Motezuma, suivant les peintures qui composoient leurs annales, étoit l'onziéme de ces Rois (62). Quoique son Pere eût occupé le Trône, il n'avoit dû son élévation, qu'à ses grandes qualités naturelles, qui avoient été soutenues long-tems par l'artifice. Mais lorsqu'il s'étoit vû le Maître, il avoit lâché la bride à tous les vices qu'il avoit su déguiser. Son orgueil avoit éclaté le premier, en lui faisant congédier tous

Caractere de l'Empereur, qui se nommoit Motezuma.

(62) Voyez ci dessous, dans la Description de l'Empire, les noms & la suite de ses Prédécesseurs, avec les principales circonstances de leur histoire.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Combien il s'étoit rendu odieux.

les Officiers de sa Maison, qui étoient d'une naissance commune, pour n'employer que la Noblesse, jusques dans les Emplois les plus vils ; affectation également choquante pour les Nobles qui se trouvoient avilis par des fonctions indignes d'eux, & pour les Familles populaires qui s'étoient vû fermer l'unique voie qu'elles avoient à la Fortune. Il paroissoit rarement à la vue de ses Sujets, sans excepter ses Ministres mêmes & ses Domestiques, auxquels il ne se communiquoit qu'avec beaucoup de réserve ; » faisant entrer » ainsi, suivant l'expression de Solis, » le chagrin de la solitude dans la com» position de sa Majesté. Il avoit inventé de nouvelles révérences & des cérémonies gênantes, pour ceux qui approchoient de sa Personne. Le respect lui paroissoit une offense, s'il n'étoit poussé jusqu'à l'adoration ; & dans la seule vue de faire éclater son pouvoir, il exerçoit quelquefois d'horribles cruautés, dont on ne connoissoit pas d'autre raison que son caprice. Il avoit créé, sans nécessité, de nouveaux impôts, qui se levoient par tête, avec tant de rigueur, que ses moindres Sujets, jusqu'aux Mandians, étoient obligés d'apporter quelque chose au pié du Trône.

Ces violences avoient jetté la terreur dans toutes les parties de l'Empire, & cette terreur avoit produit la haine. Plusieurs Provinces s'étoient révoltées. Il avoit entrepris de les châtier lui-même. Mais celles de Mechoacan, de Thlascala, & de Tepeaca, se soutenoient encore dans la révolte. Motezuma se vantoit de n'avoir différé à les soumettre, que pour se conserver des Ennemis, & fournir des Victimes à ses cruels Sacrifices. Il y avoit quatorze ans qu'il regnoit suivant ces maximes (63).

FERNAND CORTEZ. 1519.

Prodiges qui avoient annoncé la ruine de l'Empire.

Mais la derniere de ces années avoit été remplie d'affreux prodiges, qui commençoient à lui faire sentir des remors & des craintes. Une effroyable Comete avoit paru pendant plusieurs nuits, comme une pyramide de feu. Elle avoit été suivie d'une autre, en forme de Serpent à trois têtes, qui se levant de l'Ouest, en plein jour, couroit avec une extrême rapidité jusqu'à l'autre horison, où elle disparoissoit après avoir marqué sa trace par une infinité d'étincelles. Un grand Lac, voisin de la Capitale, avoit rompu ses digues, & s'étoit répandu avec une impétuosité dont on n'avoit jamais eu d'exemple. Un Temple s'étoit embra-

(63) Solis, Liv. 2. Chap. 3.

FERNAND CORTEZ. 1519.

sé, sans qu'on eût pû découvrir la cause de cet incendie, ni trouver de moyen pour l'arrêter. On avoit entendu, dans l'air, des voix plaintives qui annonçoient la fin de la Monarchie ; & toutes les réponses des Idoles s'accordoient à répéter ce funeste pronostic. Laissons aux (64) Histoires Espagnoles ce qui

(64) On ne doit pas passer néanmoins deux traits, que le Pere d'Acosta, Botero, & d'autres Ecrivains du même poids, ont crus assez vérifiés, pour les donner comme certains, & qui explique d'ailleurs les questions qu'on faisoit l'année précédente à Grijalva. Quelques Pêcheurs prirent au bord du Lac de Mexique un Oiseau d'une grandeur & d'une figure monstrueuse, qu'ils présenterent à l'Empereur. Il avoit sur la tête une espece de lame luisante, ou la reverbération du Soleil produisoit une lumiere triste & affreuse. Motezuma, fixant ses yeux sur cette lame, y apperçut la représentation d'une nuit, avec des Etoiles, qui brilloient assez, d'espace en espace, pour l'obliger de se tourner aussi-tôt vers le Soleil, dans le doute s'il n'avoit pas cessé tout d'un coup de luire. Ensuite, retournant à cet étrange miroir, il y vit des Soldats inconnus & bien armés, qui venoient du côté de l'Orient, & qui faisoient un horrible carnage de ses Sujets. Il fit appeller ses Prêtres & ses Devins, pour les consulter sur ce prodige. L'Oiseau demeura immobile, tandis que plusieurs d'entr'eux firent la même expérience. Ensuite s'échappant tout d'un coup de leurs mains, il leur laissa un nouveau sujet de fraïeur par une fuite si brusque.

Peu de jours après, un Laboureur vint au Palais, & demanda fort instamment d'être introduit à l'Audience de l'Empereur : on tint conseil sur son transport, qui parut surnaturel, & l'on résolut de l'écouter. Il fit un récit qu'on pouvoit prendre pour un songe, quoiqu'il le donnât comme une vérité, par lequel il prétendoit qu'ayant vû l'Empereur endormi dans un lieu écarté, & qui tenoit à la main une pastille allumée, une voix lui avoit ordon-

commence à prendre un air fabuleux, mais, le récit des deux Indiens faisant juger à Cortez qu'il ne lui seroit pas difficile de former un parti contre un Tyran, entre des Peuples révoltés contre ses injustices, il envoya, au Cacique de Zampoala, des présens & tout ce qui pouvoit le disposer à l'amitié.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Cet heureux incident lui fit naître une autre idée que les Historiens regardent comme le chef-d'œuvre de sa Politique, & qu'il exécuta aussi habilement qu'il l'avoit conçue. Comme elle l'obligeoit d'avancer le dessein qu'il avoit toujours eu de former une Colonie dans le lieu où il étoit campé, il

Chef d'œuvre de la Politique de Cortez.

né de prendre la pastille, & de la lui appliquer sur la cuisse; ce qu'il avoit fait sans que l'Empereur se fût éveillé. Alors la voix lui avoit dit: c'est ainsi que ton Souverain s'endort, pendant que le tonnere gronde sur sa tête, & qu'il lui vient des Ennemis d'un autre Monde, pour détruire son Empire & sa Religion. Sur quoi le Laboureur, ayant fait une exhortation fort vive à Motezuma, prit la fuite avec beaucoup de vîtesse. On pensoit d'abord à le faire arrêter, pour le punir de son insolence; mais une douleur extraordinaire, que l'Empereur sentit à la cuisse, y ayant fait regarder aussi-tôt, tous ceux qui étoient présens apperçurent la marque d'une brûlure récente, dont la vûe effraya Motezuma & lui fit faire de sérieuses réflexions. Le passage de Grija va & l'arrivé de Cortez semblant répondre à tous ces avis du Ciel, la Cour du Mexique étoit dans le trouble; on y avoit tenu quantité de Conseils, & c'etoit après de longues délibérations que l'Empereur s'étoit déterminé à refuser, aux Etrangers, la liberté de le voir. Solis, Chapitre 6.

FERNAND CORTEZ. 1519.

ſe hâta de la communiquer aux Officiers dont il connoiſſoit l'attachement pour ſa perſonne ; & lorſqu'il eut réglé avec eux tout ce qui pouvoit en aſſurer le ſuccès, il tint une Aſſemblée générale, pour donner une forme au nouvel Etabliſſement. La conférence fut courte. Ses Partiſans, qui compoſoient le plus grand nombre, ſeconderent toutes ſes propoſitions par leurs ſuffrages. On nomma pour Alcades, ou Chefs du Conſeil Souverain, Porto-Carero & Montejo ; & pour Conſeillers, d'Avila, Alvarado & Sandoval. D'Eſcalante fut créé Alguaſil Major, ou Lieutenant Criminel ; & l'Office de Procureur Général fut confié à Chico. Tous ces Officiers, après avoir prêté le ſerment ordinaire à Dieu & au Roy, prirent poſſeſſion de leurs Charges, avec les formalités ordinaires en Eſpagne, & commencerent à les exercer en donnant à la nouvelle Colonie le nom de *Villa ricca de la Vera Cruz*, qu'elle a conſervé dans un autre lieu. Ils la nommerent *Ville riche*, parce qu'ils y avoient commencé à voir beaucoup d'or; & *Vraie Croix*, parce qu'ils y étoient deſcendus le jour du Vendredi Saint (65).

Il établit une Colonie, ſous le nom de Villa ricca de la Vera-Cruz.

(65) *Ibidem*, Chap. 6.

Cortez affecta d'assister à leurs premieres fonctions, comme un simple Habitant, qui ne tiroit aucun droit de sa qualité de Général de la Flotte & de Commandant des Armées. Il vouloit autoriser le nouveau Tribunal par son respect, & donner au Peuple l'exemple d'une juste soumission; parce qu'il croyoit avoir également besoin & de l'autorité civile & de la dépendance des Sujets, pour remplir par le bras de la Justice & par la voix du Peuple, les vuides de la Jurisdiction militaire, dont on le supposoit toujours le Chef, en vertu de la Commission du Gouverneur de Cuba. Mais elle avoit été révoquée; & dans le fond son pouvoir étoit appuyé sur des fondemens trop foibles. Ce défaut ne l'obligeoit que trop souvent de fermer les yeux, sur la résistance qu'il trouvoit à ses ordres. Il le mettoit dans le double embarras de penser à ce qu'il devoit commander & aux moyens de se faire obéir. De-là son impatience, pour l'exécution d'un projet dont toutes ces dispositions n'étoient que les préparatifs.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Comment il se fait revêtir de l'autorité absolue.

Le lendemain, pendant que le Conseil étoit assemblé, il demanda modestement la permission d'y entrer. Les Juges se leverent pour le recevoir. Il

FERNAND CORTEZ. 1519.

leur fit une profonde révérence, & se contenta de prendre place après le premier Conseiller. Là dans un Discours où l'art étoit revêtu des apparences du désintéressement & de la simplicité (66), il leur représenta que depuis

(66) On le donnera ici tel que Solis le rapporte après Diaz, suivant la loi qu'on s'est imposée de conserver tous les grands traits qui portent un caractere original. Seigneurs, ce » Conseil, que Dieu par » sa bonté nous a permis » d'établir, représente la » personne du Roi, à qui » nous sommes obligés de » déclarer la vérité; hom» mage que tous ceux qui » aiment l'honneur & la » vertu lui rendent volon» tiers. Je parois donc de» vant vous comme si j'é» tois en sa présence, sans » autre vûe que celle de » son service, sur lequel » vous me souffrirez l'am» bition de ne le céder à » personne. Vous êtes as» semblés pour délibérer » sur les moyens d'établir » cette nouvelle Colonie, » trop heureuse d'avoir des » Chefs tels que vous. J'ai » cru vous devoir propo» ser ce que j'ai medité sur » le même sujet, dans la » crainte que vous arrê» tant à des suppositions » mal fondées, vous ne » vous trouviez obligés de » prendre de nouvelles » conclusions. Cette Ville, » qui commence à s'éle» ver sous votre gou» vernement, est fondée » dans un Pays peu connu » & fort peuplé, où nous » avons trouvé des mar» ques de résistance, qui » nous annoncent une en» treprise périlleuse, où » nous aurons besoin de » la tête & des mains, » c'est à dire, où il fau» dra, souvent que la for» ce acheve ce que la pru» dence aura commencé. » La politique & les con» seils, ne suffisent pas » dans notre situation. Vo» tre premier soin doit être » de conserver l'armée qui » nous sert de rampart; » & mon premier devoir » est de vous avertir qu'el» le n'a pas tout ce qui est » nécessaire pour notre sû» reté & pour le soutien » de nos espérances. Vous » savez que jusqu'à pré» sent je l'ai commandée, » sans autre titre, que la » nomination de Dom Die» go de Velasquez, qui n'a » pas été plutôt expédiée » en ma faveur, qu'il l'a

les variations du Gouverneur de Cuba, dont il tenoit sa Commission, il ne se croyoit plus un pouvoir assez absolu, pour commander; & que les circonstances demandant une pleine autorité dans un Capitaine général, il se désistoit de toutes ses prétentions entre les mains du Conseil, auquel il appartenoit d'en nommer un, jusqu'à ce qu'il plût au Roi d'en ordonner autrement. Il n'oublia pas de demander Acte

» révoquée. Je n'examine » point ici l'injustice de sa » défiance Ce n'est pas de » quoi il est question. Mais » on ne peut désavouer » que la Jurisdiction mili» taire, dont vous sentez » l'importance pour nous, » ne subsiste plus dans ma » personne que contre la » volonté de celui qui en » pouvoit disposer. Elle » n'a donc plus d'autre » fondement qu'un titre » forcé, qui porte avec » soi la foiblesse de son » principe. Les Soldats » n'ignorent point ce dé» faut. Je n'ai pas le » cœur assez bas pour » exercer une autorité pré» caire; & notre entrepri» se demande une Armée, » que la raison contien» ne dans l'obéissance plu» tôt que l'habitude. C'est » à vous, Seigneurs, qu'il » appartient de remédier » à cet inconvénient. Vo» tre assemblée, qui repré» sente notre Souverain, a » le droit de pourvoir » en son nom, au com» mandement de ses Trou» pes Cette Armée vous » offre plusieurs Sujets. » Pour moi je me dépouil» le ici de tous mes droits. » Je renonce entre vos » mains, au titre qui peut » me les avoir acquis. » Soyez libres dans votre » choix. Assurez-vous que » mon ambition se borne » au succès de notre en» treprise; & que sans au» cune violence pour mes » inclinations, cette main, » qui a porté le Bâton de » Général, saura fort bien » manier le sabre ou la » lance. Si l'on apprend à » commander en obéis» sant, c'est quelquefois » aussi par le commande» ment qu'on se forme à » l'obéissance.

FERNAND CORTEZ. 1519.

de ſon déſiſtement ; après quoi, jettant ſur la table les Proviſions de Diego Velaſquez, & baiſant le Bâton de Général, qu'il remit au Chef de l'Aſſemblée, il ſe retira ſeul dans ſa Tente.

Quoique ſes meſures lui laiſſaſſent peu d'incertitude pour le ſuccès de l'événement, perſonne n'a parlé, ſans admiration, d'une ruſe ſi noble. Le choix du Conſeil ne fut pas différé longtems. La plûpart des Conſeillers y étoient préparés, & les autres n'y pouvoient rien oppoſer. Toutes les voix s'accordoient à recevoir la démiſſion de Cortez ; mais à condition qu'ils reprendroit auſſi-tôt le Commandement, avec des Patentes au nom du Roi, & qu'on informeroit le Peuple de cette élection. Elle n'eut pas été plutôt publiée, qu'on vit éclater la joie par de vives acclamations. Ceux qui prirent le moins de part à la ſatisfaction publique ſe virent forcés de diſſimuler leur mécontentement. Enſuite le Conſeil, accompagné de la plus grande partie des Soldats qui repréſentoient le Peuple, ſe rendit ſolemnellement à la Tente de Cortez, & lui déclara que la Ville de la Vera-Cruz, au nom du Roi Catholique, l'avoit élu Gouverneur de la nouvelle Colonie, & Général de l'Armée Caſtillane

tillane, en plein Conseil, avec la connoissance & l'approbation de tous les Habitans (67).

FERNAND CORTEZ. 1519.

Noblesse avec laquelle il soutient sa ruse.

Il reçut ces deux nouvelles Charges, avec tout le respect qu'il auroit eu pour le Roi même, dont on employoit le nom & l'autorité. Il affecta toujours de les appeller nouvelles, pour marquer la différence qu'il faisoit de l'autre, à laquelle il avoit renoncé ; & dès ce moment, il donna ses ordres avec un caractere de grandeur & de confiance, qui n'eut pas moins de pouvoir pour exciter tout le monde à la soumission. Cependant les Partisans de Velasquez lâcherent la bride, en secret, à tous les ressentimens qu'ils n'avoient osé faire éclater. Ils attaquerent sourdement l'autorité du Conseil, les pouvoirs du Général, & tout ce qui commençoit à porter sur ces deux fondemens. Cortez, après avoir éprouvé que la douceur & la patience n'arrêtoient pas le cours du mal, fit mettre aux fers, sur les Vaisseaux, Ordaz, Escudero, & Jean Velasquez, trois Chefs de la faction opposée. Cette fermeté jetta la terreur dans l'esprit des autres, surtout lorsqu'il eut déclaré que son dessein

(67) Solis, Liv. 2. Chap. 7.

FERNAND CORTEZ 1519.

étoit de faire le procès aux Séditieux. Mais, pendant qu'il marquoit une févérité feinte, il employoit toute fon adreffe pour les ramener infenfiblement à la raifon ; & cette conduite lui en fit à la fin des Amis fidéles (68).

Premier ufage qu'il fait de fon autorité.

Auffi-tôt qu'il crut fon autorité bien affermie, il détacha cent Hommes, fous le commandement d'Alvarado, pour aller reconnoître le Pays, & pour chercher des vivres, qui commençoient à manquer depuis que les Indiens avoient ceffé d'en apporter au Camp. Alvarado n'alla pas loin fans rencontrer quelques Villages, dont les Habitans avoient laiffé l'entrée libre, en fe retirant dans les Bois. Il y trouva du Maïz, de la Volaille, & d'autres provifions, qu'il fe contenta d'enlever, fans caufer d'autre défordre ; & ce fecours rétablit l'abondance. Alors Cortez donna fes ordres pour la marche de l'Armée. Les Vaiffeaux mirent à la voile vers la Côte de Quiabizlan, où l'on avoit découvert un nouveau Port, & les Troupes fuivirent par terre le chemin de Zampoala. Elles fe trouverent en peu d'heures fur les bords d'une profonde Riviere, où l'on fut obligé de raffembler quelques Canots de Pêcheurs pour

Sa marche vers Zampoala.

(68) *Ibidem.*

le paſſage des Hommes, tandis que les Chevaux paſſerent à la nâge. On s'approcha d'une Bourgade, qui ne fut connue que dans la ſuite pour la premiere du Pays de Zampoala. Les Habitans avoient non-ſeulement abandonné leurs Maiſons, mais emporté juſqu'à leurs meubles; ce qui cauſa d'autant plus d'inquiétude à Cortez, que leur retraite ſembloit préméditée. Ils n'avoient même laiſſé dans leurs Temples qu'une partie de leurs Idoles, avec des couteaux de bois garnis de pierre, & quelques miſérables reſtes de la peau des victimes humaines qu'ils avoient ſacrifiées, & qui cauſoient autant de pitié que d'horreur. Ce fut dans ce lieu que les Caſtillans virent, pour la premiere fois, la forme des Livres Mexiquains. Ils en trouverent quelques-uns, qui contenoient apparemment les cérémonies d'une cruelle Religion. Leur matiere étoit une eſpece de parchemin, enduit de gomme ou de vernis, & plié en double, pour faire un grand nombre de feuilles, qui compoſoient chaque Volume. Ils paroiſſoient écrits de tous côtés, ou plutôt chargés de ces images & de ces chiffres, dont les Peintres de Teutilé avoient donné des exemples beaucoup plus réguliers. L'armée paſſa

Temples qu'il rencontre, & victimes humaines.

Livres Mexiquains.

FERNAND CORTEZ. 1519.

la nuit dans cette Bourgade, avec toutes les précautions qui pouvoient aſſurer ſon repos. Le lendemain elle reprit ſa marche dans le même ordre & par le chemin le plus frayé, qui deſcendoit vers l'Oueſt en s'écartant un peu de la Mer. Cortez fut ſurpris de n'y trouver, pendant tout le jour, qu'une continuelle ſolitude, dont le ſilence lui devint ſuſpect. Mais, vers le ſoir, à l'entrée d'une belle Prairie, on vit paroître douze Indiens, chargés de rafraîchiſſemens, qui s'étant fait conduire au Général, lui offrirent ce préſent de la part de leur Cacique, avec une invitation à ſe rendre dans le lieu de ſa demeure, où il avoit fait préparer des logemens & des vivres pour toute l'Armée. On apprit d'eux qu'il reſtoit un Soleil, c'eſt-à-dire, dans leur langage, une journée de chemin, juſqu'à la Cour de Zampoala. Cortez, renvoya ſix de ces Indiens au Cacique, avec des remercimens fort nobles, & garda les autres pour lui ſervir de Guides. Une civilité ſi peu prévue n'avoit pas laiſſé de lui cauſer quelque défiance : mais, le ſoir, il trouva tant d'empreſſement à le ſervir dans les Habitans d'une Bourgade où ſes Guides lui conſeillerent de s'arrêter, qu'il ne douta plus de la bonne

Députés de Zampoala qui viennent au-devant des Eſpagnols.

FERNAND CORTEZ. 1519

foi du Cacique ; & cette opinion fut heureusement confirmée par les fruits importans qu'il tira de son amitié (69).

Cortez arrive à Zampoala.

Le jour suivant, en continuant de marcher vers Zampoala, il rencontra, presqu'à la vue de cette Place, vingt Indiens, fort galamment équipés, qui étoient sortis pour le recevoir. Après l'avoir salué, avec beaucoup de cérémonies, ils lui firent un compliment civil, au nom du Cacique, » à qui ses » incommodités n'avoient pas permis » de se mettre à leur tête, mais qui » l'attendoient avec une extrême impa- » tience de connoître des Etrangers, » dont la valeur avoit tant d'éclat ». La Ville étoit grande & bien peuplée, dans une agréable situation, entre deux Ruisseaux qui arrosoient une Campagne fertile. Ils venoient d'une Montagne peu éloignée, revêtue d'arbres, & d'une pente aisée. Les Edifices de la Ville étoient de pierre, couverts & crépis d'une sorte de chaux blanche, polie & luisante, dont l'éclat formoit un spectacle fort brillant. Un des Soldats, qui furent détachés, revint avec transport, en criant de toute sa force que les murailles étoient d'argent (70).

(69) *Ibidem*, Chap. 8.
(70) Diaz & Solis, *ubi suprà*.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Sa réception dans cette Ville.

Figure du Cacique.

Toutes les rues & les Places publiques se trouverent remplies d'Indiens ; mais sans aucune espece d'armes qui pussent donner du soupçon, & sans autre bruit que celui qui est inséparable de la multitude. Le Cacique s'offrit à la porte de son Palais. Ses incommodités n'étoient qu'une prodigieuse grosseur. Il s'approcha lentement, appuyé sur les bras de quelques Indiens, au secours desquels il sembloit devoir tout son mouvement. Sa parure étoit une mante de coton, enrichie de pierres précieuses, comme ses oreilles & ses levres. La gravité de sa figure s'accordant avec le poids de son corps, Cortez eut besoin de toute la sienne, pour arrêter les éclats de rire des Espagnols, & pour se faire cette violence à lui-même. Mais, après avoir entendu le Prince Mexiquain, dans le compliment qu'il lui fit en l'embrassant, il en prit une idée fort différente. Son discours fut simple & précis. Il le félicita de son arrivée ; il se félicita lui-même de l'honneur qu'il avoit de le recevoir ; & sans un mot inutile, il le pria d'aller prendre quelque repos dans son Quartier, où il lui promit de conférer avec lui de leurs intérêts communs (71).

Cortez juge bien de ce Prince.

(71) *Ibidem.*

FERNAND CORTEZ 1519.

Les logemens, qu'il avoit fait préparer, étoient ſous les portiques de pluſieurs Maiſons, dans un aſſez grand eſpace, où tous les Eſpagnols furent placés ſans embarras, & trouverent abondamment tout ce qui étoit néceſſaire à leurs beſoins. Le jour ſuivant, la viſite du Cacique fut annoncée par un préſent, dont la valeur montoit à deux mille marcs d'or. Il le ſuivit de près, ſur une eſpece de brancard, porté par ſes principaux Officiers. Cortez, accompagné de tous les ſiens, alla fort loin au-devant de lui, & le conduiſit dans ſon Appartement, où il ne retint que ſes Interprêtes, pour donner à cette premiere conférence l'air important du ſecret. Après l'exorde ordinaire, ſur la grandeur de ſon Roi, & ſur les erreurs de l'Idolâtrie, il ajouta fort habilement qu'une des principales vues des Soldats Eſpagnols étoit de détruire l'injuſtice, de réprimer la violence, & d'embraſſer le parti de la juſtice & de la raiſon. C'étoit ouvrir la Carriere au Cacique, pour apprendre de lui-même ce qu'on pouvoit eſpérer de ſes diſpoſitions. En effet, le changement qui parut ſur ſon viſage fit connoître au Général qui l'avoit touché par l'endroit ſenſible. Quelques ſoupirs ſervi-

Sa conférence avec lui.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Plaintes du Cacique contre Motezuma

rent de prélude à sa réponse. Enfin, la douleur paroissant l'emporter, il confessa que tous les Caciques gémissoient dans un esclavage honteux, sous le poids de la tyrannie & des cruautés de Motezuma, sans avoir la force de sécouer le joug, ni même assez de lumieres pour en imaginer les moyens; que ce cruel Maître se faisoit adorer de ses Vassaux, comme un des Dieux du Pays, & qu'il vouloit que ses injustices & ses violences fussent révérées comme des arrêts du Ciel; que la raison néanmoins ne permettoit pas de demander du secours à des Etrangers pour tant de Miserables, non-seulement parce que l'Empereur du Mexique étoit trop puissant, mais plus encore parce que Cortez n'avoit pas assez d'obligation aux Mexiquains, pour se déclarer en leur faveur, & parce que les loix de l'honnêteté ne permettoient pas de lui vendre à si haut prix les petits services qu'ils lui avoient rendus.

Idée que Cortez lui donne de ses forces & ses desseins.

Un langage si fin causa beaucoup de surprise & d'admiration au Général Espagnol. Il feignit néanmoins de s'y être attendu; & répondant avec la même noblesse, il assura le Cacique qu'il craignoit peu les forces de Motezuma, parce que les siennes étoient fa-

vorisées du Ciel, & qu'elles avoient un avantage naturel sur les Tyrans, mais qu'étant appellé par d'autres vues dans le Quiabizlan, il y attendroit ceux qui se croyoient opprimés, & qui auroient quelque confiance à son secours. Il ajoûta que dans l'intervalle, le Cacique pouvoit communiquer cette proposition à ses Amis. Soyez sûr, lui dit-il du même ton, que les insultes de Motezuma cesseront, ou qu'elles tourneront à sa honte, lorsque j'entreprendrai de vous protéger (72). Ils se séparerent, après cette courte explication. Cortez donna aussi-tôt des ordres, pour continuer sa marche. A son départ, quatre cens Indiens se présenterent pour porter le bagage de l'Armée, & pour aider à la conduite de l'artillerie.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Le Pays, qui restoit à traverser jusqu'à la Province de Quiabizlan, offrit un mélange de Bois & de Plaines fertiles, dont la vue parut fort agréable aux Espagnols. Ils se logerent le soir dans un Village abandonné, pour ne pas se présenter la nuit aux portes de la Capitale. Le lendemain, ils découvrirent dans l'éloignement les Edifices d'une assez grande Ville, sur une hau-

Il continue de marcher vers Quiabizlan.

(72) *Ibidem.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

teur environnée de Rochers, qui sembloient lui servir de murailles. Ils y monterent avec beaucoup de peine, mais sans opposition de la part des Habitans, à qui la frayeur avoit fait abandonner leurs Maisons. Tandis qu'ils s'avançoient vers la Place, ils virent sortir de quelques Temples, qui en faisoient l'ornement, douze ou quinze Indiens d'un air distingué, qui les prierent civilement de ne pas s'offenser de la retraite du Cacique & de ses Sujets, & qui offrirent de les rappeller sur le champ, si le Général étranger vouloit s'engager à les traiter avec amitié. Cortez leur donna toutes les assurances qu'ils desiroient, & ne fut pas peu surpris de voir presqu'aussi-tôt la Ville repeuplée de tous ses Habitans. Le Cacique arriva le dernier. Il amenoit celui de Zampoala, pour lui servir de Protecteur; & tous deux étoient portés par quelques-uns de leurs Officiers. Après quelques excuses fort adroites, ils tomberent sur les violences de Motèzuma, en joignant quelquefois des larmes à leurs plaintes. Le Zampoalan, qui paroissoit le plus irrité, ajoûta pour conclusion : » Ce Monstre est si fier & si » cruel, qu'après nous avoir appauvris » par ses impôts, il déclare la guerre

» à notre honneur, en nous raviſſant » nos Filles & nos Femmes. Cortez s'efforça de le conſoler, & lui promit ouvertement d'aider à ſa vangeance (73).

FERNAND CORTEZ. 1519.

Pendant qu'il s'informoit des forces & de la ſituation des deux Caciques, il vit entrer quelques Indiens, qui leur parlerent avec tant de marques de crainte, que s'étant levés auſſi-tôt d'un air tremblant, ils ſortirent ſans prendre congé de lui, & ſans avoir achevé leurs diſcours. On fut bientôt informé du ſujet de leur crainte, lorſqu'on vit paſſer, dans le Quartier même des Eſpagnols, ſix Officiers de Motezuma, du nombre de ceux qu'il envoyoit dans les Provinces, pour y lever les Tributs. Ils étoient richement vêtus, & ſuivis d'un grand nombre d'Eſclaves, dont quelques-uns ſoutenoient au-deſſus d'eux des Paraſols de plumes. Cortez étant ſorti pour les voir, à la tête de ſes Capitaines, ils paſſerent d'un air mépriſant. Cette fierté irrita les Soldats Eſpagnols, qui l'auroient châtiée ſur le champ, ſi le Général ne les eût retenus. Marina fut envoyée aux informations, avec une eſcorte. On apprit,

Arrivée de quelques Officiers de Motezuma, & ſujet de leur voyage.

(73) *Ibidem*, Chapitre 9.

FERNAND CORTEZ. 1519.

par cette voie, que les Officiers Mexiquains avoient établi le siége de leur audience dans une Maison de la Ville, où ils avoient fait citer les Caciques; qu'ils leur avoient reproché publiquement d'avoir reçu, dans leurs Villes, des Etrangers Ennemis de leur Maître; & que pour l'expiation de ce crime, ils avoient demandé, avec le Tribut ordinaire, vingt Indiens qui devoient être sacrifiés. Cortez, indigné de cette audace, fit appeller aussi-tôt les Caciques, & recommanda qu'ils fussent amenés sans bruit. Il feignit d'avoir pénétré leurs pensées, par une supériorité de lumieres; & louant le ressentiment qu'il leur supposoit, d'une violence qu'ils n'avoient pas méritée, il leur dit qu'il n'étoit plus tems de souffrir un abominable Tribut sur le sang humain; qu'un ordre si cruel ne seroit pas exécuté devant ses yeux; qu'il vouloit au contraire que ces infâmes Ministres fussent chargés de chaînes, & qu'il prenoit la défense de cette action sur lui-même & sur la valeur de ses Soldats. Les Caciques furent embarrassés. L'habitude de l'esclavage leur avoit abbattu le cœur & l'esprit. Cependant, Cortez ayant répété sa déclaration, d'un air d'autorité auquel ils n'oserent résis-

Nouvelle ruse de Cortez.

ter, les Officiers de Motezuma furent enlevés, à la vûe de tous les Indiens, qui applaudi ent à cette exécution. On leur mit une espece d'entraves, assez semblable à la cangue de l'Orient, qui leur serroit le cou, & qui les obligeoit de soulever à tous momens les épaules contre le poids du fardeau, pour se donner la liberté de respirer. Alors les Caciques, animés par une si vigoureuse entreprise, offrirent de les sacrifier eux-mêmes à leurs Dieux. Mais Cortez s'assura des Prisonniers par une bonne garde. Ses réflexions ne lui firent pas trouver peu d'embarras, dans l'engagement qu'il avoit pris de protéger les Caciques. Il ne vouloit pas rompre absolument avec Motezuma. Son dessein n'avoit été que de lui causer de la crainte & de la jalousie. Etoit-ce le moyen de se contenir dans ces bornes, que de soutenir par les armes quelques Vassaux mécontents, sans y avoir été provoqué par un nouvel outrage, & de fermer, sans aucun prétexte, toutes les ouvertures au racommodement ? D'un autre côté, il lui paroissoit important de maintenir un Parti, que la fortune sembloit avoir formé en sa faveur, & dont il pouvoit espérer dans le besoin une puissante assistance. La résolution

FERNAND CORTEZ. 1519.

Il fait enlever les Officiers de Motezuma.

FERNAND CORTEZ. 1519.

à laquelle il s'attacha, comme à la plus sûre, fut de garder quelques ménagemens avec Motezuma, en se faisant un mérite auprès de lui d'avoir suspendu les effets de cette révolte; & d'attendre, pour appuyer ouvertement les Rebelles, qu'il y fut forcé par d'autres événemens. Il paroissoit difficile d'informer la Cour qu'il lui avoit rendu ce bon office; mais les expédiens ne manquerent point à son adresse. Il se fit amener pendant la nuit, deux des Prisonniers; & feignant de n'avoir pas eu de part au traitement qu'ils avoient essuyé, il leur dit qu'il avoit dessein de les mettre en liberté, & que c'étoit de sa main qu'ils alloient la recevoir; qu'ils pouvoient assurer l'Empereur qu'il s'efforceroit de la rendre aussi à leurs Compagnons qui étoient encore au pouvoir des Caciques; qu'il n'épargneroit rien pour ramener les Rebelles à la soumission; & que souhaitant la paix, il vouloit mériter par son respect & sa conduite, les civilités qui étoient dues à l'Ambassadeur d'un très grand Monarque. Ensuite faisant conduire les deux Mexiquains à ses Vaisseaux, par une bonne escorte, il donna ordre qu'ils fussent embarqués dans un Esquif, & mis à terre hors des

Il en délivre deux, & leur persuade qu'ils lui ont obligation de leur salut.

Il les renvoye à l'Empereur.

limites de la Province de Zampoala. Les Caciques vinrent lui raconter, le jour ſuivant, avec de grandes marques de triſteſſe & d'inquiétude, que les deux Priſonniers s'étoient échappés. Il témoigna de la ſurpriſe & du chagrin. Il blâma la négligence des Gardes ; & prenant cette occaſion, pour ordonner, devant les Caciques, que les autres Officiers de Motezuma fuſſent menés à la Flotte, il promit qu'ils ne ſortiroient pas ſi facilement de cette Priſon. Mais il recommanda, aux Officiers des Vaiſſeaux, qu'ils fuſſent bien traités. Les Hiſtoriens de ſa Nation relevent beaucoup cet heureux artifice, qui lui fit conſerver tout-à-la-fois la confiance des Caciques & celle de l'Empereur (74).

Les autres ſont conduits ſur la Flotte.

La douceur affectée des Caſtillans & le zele qu'ils avoient fait éclater pour leurs Alliés s'étant bientôt répandus dans les Cantons voiſins, pluſieurs autres Caciques, informés par ceux de Zampoala & de Quiabizlan du bonheur dont ils jouiſſoient ſous la protection d'une Nation invincible, qui pénétroit juſqu'à leurs plus ſecretes penſées, & qui ſembloit défier toutes les forces de l'Empire du Mexique,

Alliance de Cortez avec pluſieurs Nations.

(74) Diaz de Solis, *ubi ſuprà.* Herrera, Liv. 5. Chap. 10 & 11.

FERNAND CORTEZ. 1519.

s'aſſemblerent pour implorer un ſecours ſi puiſſant, contre la même (75) oppreſſion. En peu de jours, on en vit plus de trente à Quiabizlan, la plûpart ſortis des Montagnes qu'on découvre de cette Ville. Leurs Peuples, qui ſe nommoient *Totonagues*, avoient pluſieurs Bourgades fort peuplées, dont le langage & les coutumes reſſembloient peu à celles des autres Provinces de l'Empire. C'étoit une Nation extrêmement robuſte, endurcie à la fatigue, & propre à tous les exercices de la guerre. Non-ſeulement les Caciques offrirent leurs Troupes à Cortez ; mais s'étant engagés à la fidélité par des ſermens, ils y joignirent un hommage formel à la Couronne d'Eſpagne (76). Après cette eſpece de confédération, ils ſe retirerent dans leurs Etats, pour y attendre les ordres de leur nouveau Général. Alors Cortez, ne voyant plus d'obſtacles à redouter, prit la réſolution de donner une forme reguliere & conſtante à la Ville de Vera-Cruz, qui étoit comme errante avec l'Armée dont elle étoit compoſée, quoiqu'elle

Peuples nommés Totonagues.

(75) Les mêmes aux mêmes endroits.

(76) Herrera dit qu'ils offrirent plus de cent mille Hommes ; mais Diaz n'explique point le nombre, quoiqu'il aſſure que le Pays étoit fort peuplé.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Cortez rend sa Colonie sédentaire, & jette les fondemens de la Ville de Vera-Cruz.

en fut distinguée par différentes fonctions. Sa situation fut choisie dans une Plaine, entre la Mer & Quiabizlan, à une demie lieue de cette Place Indienne. La fertilité du terroir, l'abondance des eaux, & la beauté des arbres, semblerent inviter les Castillans à ce choix. On creusa les fondemens de l'enceinte. Les Officiers se partagerent, pour régler le travail & pour y contribuer par leur exemple. Le Général même ne se crut pas dispensé d'y mettre la main. Les murs furent bientôt élevés & parurent une défense suffisante contre les armes des Indiens. On bâtit des Maisons assez basses, avec moins d'égard aux ornemens qu'à la commodité (77).

Dispositions de l'Empereur Motezuma.

Dans cette intervalle, les deux Officiers de Motezuma étoient retournés à la Cour, & n'avoient pas manqué, dans le récit de leur disgrace, de faire valoir l'obligation qu'ils avoient de leur liberté au Général des Etrangers. Cette nouvelle eut le pouvoir d'appaiser la fureur de Motezuma, qui n'avoit pensé d'abord qu'à lever une Armée formidable, pour exterminer les Rebelles & leurs Partisans. La colere & l'orgueil ne pouvant lui faire oublier les mar-

(77) L'Acte en fut passé pardevant un Notaire nommé Diego de *Sodois*. Herrera, *Ibid.*.

FERNAND CORTEZ. 1519.

ques du courroux du Ciel & les menaces de ſes Idoles, il prit le parti d'en revenir à la négociation, & de tenter, par une nouvelle Ambaſſade & de nouveaux préſens, d'engager Cortez à s'éloigner de l'Empire. Ses Ambaſſadeurs arriverent au Camp des Eſpagnols, lorſqu'on achevoit de fortifier Vera-Crux. Ils amenoient avec eux deux jeunes Princes, Neveux de l'Empereur, accompagnés de quatre anciens Caciques, qui leur ſervoient de Gouverneurs. Leur préſent étoit d'une richeſſe éclatante. Après avoir remercié le Général, du ſervice qu'il avoit rendu aux deux Officiers de l'Empire, & l'avoir aſſuré que la punition des Caciques rebelles n'avoit été ſuſpendue qu'à ſa conſidération, ils renouvellerent les anciennes inſtances, pour l'engager à partir; & cet article fut répété avec tant de détours & de raiſons myſtérieuſes, qu'il parut aſſez que c'étoit le principal objet de leur commiſſion.

Il députe deux de ſes Neveux aux Caſtillans.

Explications de Cortez avec eux.

Cortez leur fit rendre de grands honneurs & marqua beaucoup d'eſtime pour le préſent. Avant que de leur répondre, il fit paroître les quatre Priſonniers, qu'il avoit eu la précaution de faire venir, & qui le remercierent du bon traitement qu'ils avoient reçu

fur les Vaiffeaux. Il les remit aux Ambaffadeurs, pour les prévenir en faveur de fes intentions. Enfuite, s'expliquant par la bouche de Marina, qu'il avoit eu le tems de préparer à ce Rôle, il leur dit que la liberté qu'il donnoit aux Miniftres de l'Empereur devoit être une expiation fuffifante pour l'emportement des Caciques fes Alliés, comme elle étoit une heureufe occafion, pour lui, de donner à ce Prince un témoignage de fon refpect & de fon zele; qu'il reconnoiff it de bonne foi que l'emprifonnement des Officiers Impériaux avoit été offenfante pour la Cour, quoique cette violence pût être excufée par celle de ces Officiers mêmes, qui avoient exigé, au-delà des Tributs ordinaires, & fans doute de leur propre autorité, vingt Hommes deftinés à mourir dans un odieux facrifice; qu'une propofition fi cruelle étoit un abus qui ne pouvoit être fupporté par les Efpagnols, élevés dans une autre Religion, plus amie de la nature & de la véritable piété; qu'il avoit d'ailleurs une extrême obligation aux Caciques fes Alliés, de lui avoir accordé de bonne grace une retraite dans leurs Terres, lorfque Teutilé & Pilpatoé, Gouverneurs de ces Provinces, l'avoient aban-

FERNAND CORTEZ. 1519.

FERNAND CORTEZ. 1519.

donné fort incivilement, au mépris du droit des gens & de l'hospitalité, sans l'ordre & vraisemblablement sans la participation de l'Empereur, qui ne pouvoit approuver un procédé si barbare; qu'il n'en parloit d'ailleurs que pour en informer la Cour, parce que n'ayant en vue que la paix, il ne vouloit point qu'on s'aigrit mutuellement par des plaintes; que les Totonagues ne feroient rien de contraire au service Impérial, & qu'il osoit en répondre, lui qui se croyoit assez de leurs Amis pour se promettre qu'ils ne mépriseroient pas ses ordres; mais que cette raison même l'obligeoit d'intercéder pour eux, & de représenter qu'ils ne méritoient aucun reproche pour avoir réçu favorablement des Etrangers: qu'à l'égard des instances qui regardoient son départ, il n'avoit pas d'autre réponse que celle qu'il avoit déja répétée plusieurs fois; c'est-à-dire, qu'aussi-tôt que l'honneur de voir le grand Motezuma lui seroit accordé, il lui feroit connoître les motifs & l'importance de son Ambassade; mais qu'aucun obstacle n'auroit le pouvoir de l'arrêter, parce que les Guerriers de sa Nation, loin de connoître la crainte, sentoient croître leur courage à la vûe du dan-

Il insiste sur la permission d'aller à la Cour de Motezuma.

ger, & s'accoutumoient dès l'enfance à chercher la gloire dans les plus redoutables entreprises (78).

FERNAND CORTEZ. 1519.

Après ce discours, qu'il accompagna d'un air majestueux & tranquille, il fit donner avec profusion, aux Ambassadeurs Mexiquains, toutes les bagatelles qui venoient de Castille ; & sans marquer la moindre attention pour le chagrin qu'ils firent éclater sur leur visage, il leur déclara qu'ils étoient libres de retourner à la Cour. Cette indifférence apparente pour l'effet de sa réponse, les démarches de l'orgueilleux Motezuma, qui sollicitoit son amitié par des présens, &, s'il en faut croire un Historien (79), l'éloquence même de Marina, & sa facilité à parler la langue Mexiquaine, qui la faisoient prendre pour une Divinité venue de l'Europe, redoublerent la vénération des Indiens pour les Espagnols, aux dépens de celle qu'ils avoient eue jusqu'alors pour leur Souverain. On ne remarqua plus rien forcé dans leur soumission. Bientôt un service considérable, que le Général rendit aux Caciques de Zampoala & de Quiabizlan, leur fit pousser l'attachement jusqu'à

Respect qu'il s'attire des Indiens.

Il rend un service important aux Caciques de Zampoala & de Quiabizlan

(78) Solis après Diaz, Chap. 10.

(79) Herrera, Liv. 5. Chap. 11.

FERNAND CORTEZ. 1519.

l'affection. Il humilia par la terreur de ses armes les Habitans de Zimpazingo Contrée voisine, dont ils lui avoient fait beaucoup de plaintes, & les força de jurer des conditions qu'ils observerent fidélement. A la vérité ces Caciques l'avoient trompé, en lui représentant leurs Ennemis comme des Mexiquains, qui cherchoient à nuire aux Castillans ; & le motif de Cortez dans cette guerre, fut bien moins d'obliger ses Hôtes, que de faire prendre à la Cour du Mexique une idée de sa valeur : mais lorsqu'il eut découvert l'artifice des deux Caciques, il se fit demander grace pour eux par tous ses Capitaines ; & l'ayant accordée avec des circonstances qui releverent sa bonté, il acheva de les lier à ses intérêts par cette faveur (80).

Il entreprend d'abolir leur Culte.

Mais rien n'eut tant de force, pour assurer leur fidélité, que le changement qu'il trouva l'occasion de mettre dans leur Culte. Un jour, qui étoit celui d'une de leurs plus grandes Fêtes, tous les Indiens du Canton s'étoient assemblés dans le plus célébre de leurs Temples, pour y faire le Sacrifice de plusieurs Hommes par le ministere de leurs

(80) Solis, *ubi sup.* Chap. 11. Herrera, Chap. 12.

Prêtres. Quelques Eſpagnols, que le haſard rendit témoins de cette horrible ſcene, ſe hâterent d'en informer le Général. Son zele ou ſa colere, s'alluma juſqu'au tranſport. Il fit prendre auſſitôt les armes à toutes ſes Troupes ; & commençant par ſe faire amener le Cacique & les principaux Indiens, il ſe mit en marche avec eux vers le Temple. Les Miniſtres des Sacrifices parurent à la porte. Le ſoupçon que ce mouvement les regardoit leur fit pouſſer d'effroyables cris, pour appeller le Peuple au ſecours de leurs Dieux. On vit paroître ſur le champ quelques troupes d'Indiens armés, que leur défiance, comme on l'apprit enſuite, avoit fait apoſter, & dont le nombre augmenta bientôt juſqu'à cauſer de l'inquietude au Général. Cependant, avec la préſence d'eſprit qui ne l'abandonnoit jamais dans l'occaſion, il fit crier par Marina, qu'à la premiere fleche qui ſeroit tirée, il feroit égorger le Cacique, & qu'il lacheroit la bride à ſes Soldats, pour châtier cette inſolence par le fer & par le feu. Cette menace arrêta les plus emportés. Le Cacique même leur ayant ordonné, d'une voix tremblante de quitter les armes & de ſe retirer, ils obéirent avec un empreſ-

Danger qu'il ſurmonte par ſa fermeté.

FERNAND CORTEZ. 1519.

ſement, dans lequel on peut diſtinguer ce qui venoit de la crainte ou de la ſoumiſſion.

Cortez, demeuré avec le Cacique & les Indiens de ſa ſuite, ſe fit amener les Sacrificateurs. Il les raſſura par un langage plein de douceur & d'humanité. Enſuite, leur repréſentant toutes les raiſons qui devoient les déſabuſer de leurs erreurs, avec une force que l'Hiſtorien nomme plus que militaire, & qui leur expoſoit, dit-il, la vérité ſous une forme preſque viſible, il leur déclara qu'il avoit réſolu de ruiner toutes leurs Idoles, & que s'ils vouloient employer leurs propres mains à cette exécution, il leur promettoit une éternelle amitié. Alors il voulut leur perſuader de monter les dégrés du Temple, pour abbattre tout ce qu'ils avoient adoré. Mais ils ne répondirent que par des cris & des larmes; & s'étant jettés tous à terre, ils proteſterent qu'ils ſouffriroient mille fois la mort, avant que de porter la main ſur les Dieux. Cortez, ſans inſiſter ſur une propoſition qu'il déſeſpera de leur faire goûter, n'en ordonna pas moins à ſes Soldats de mettre les Idoles en piéces. A l'inſtant on vit ſauter, du haut des dégrés, le principal de ces Monſtres,

Il fait briſer toutes les Idoles, & célébrer les Myſteres du Chriſtianiſme dans leur Temple.

&

FERNAND CORTEZ. 1519.

& les autres à sa suite, avec les Autels mêmes & tous les instrumens d'un exécrable Culte. Les Indiens ne virent pas ce débris, sans beaucoup d'étonnement & de frayeur. Ils se regardoient d'un air interdit, comme s'ils eussent attendu des effets présens de la vangeance du Ciel. Mais lorsqu'ils le virent tranquille, ils jugerent, comme les Insulaires de Cozumel, que des Divinités, qui n'avoient pas le pouvoir de se vanger, ne méritoient pas leurs adorations. S'ils avoient regardé jusqu'alors les Espagnols, comme des Hommes d'une espece supérieure, ils commencerent à les croire au-dessus de leurs Dieux mêmes ; & cette persuasion les rendit si dociles, que Cortez ayant profité du nouvel ascendant qu'elle lui procuroit sur eux, pour leur donner ordre de nettoyer le Temple, ils s'y employerent avec une ardeur qui leur fit jetter au feu toutes les piéces dispersées de leurs Idoles. Les murailles furent lavées, pour en effacer les taches du sang humain, qui en faisoient le principal ornement. On les revêtit d'une couche de *Gez*, espece de vernis d'une blancheur brillante, dont l'usage étoit commun dans toutes les maisons du Mexique ; & Cortez y fit élever un Au-

tel, où l'on célébra dès le jour ſuivant, les plus ſaints Myſteres du Chriſtianiſme. La plûpart des Indiens y aſſiſterent avec plus d'admiration à la vérité que de foi. Le tems ne permettoit pas d'achever l'inſtruction d'un Peuple ſi nombreux ; & le deſſein du Général étoit de commencer la converſion de ce grand Empire par celle de Motezuma. Cependant on les laiſſa dans un profond mépris pour leurs Idoles, & dans la diſpoſition d'entretenir l'Autel qui avoit été dreſſé ſur leur ruine (81).

Arrivée d'un Vaiſſeau & de quelques recrues.

Les Eſpagnols quitterent Zampoala, qui reçut dans la ſuite le nom de Nouvelle Séville, & ſe retirerent dans Vera-Cruz. En y arrivant, ils virent paroître dans la Rade un petit Vaiſſeau, qui

(81) Herrera, Ch. 13. & 14. Diaz & Solis, *ibidem*. Les Hiſtoriens n'oublient point la pieuſe réſolution d'un Soldat, nommé Jean de *Torrez* natif de Cordoue, qui ſe voyant fort âgé, voulut demeurer ſeul entre ces Indiens, pour avoir ſoin de l'Autel juſqu'à la fin de ſa vie Cette action mérite, ſuivant Solis, de paſſer avec ſon nom à la poſtérité, *Ibid.* Le même Ecrivain rapporte que le Cacique de Zampoala offrit à Cortez huit belles Filles, entre leſquelles étoit une de ſes Parentes, qu'il lui propoſa d'épouſer ; mais que le Général répondit qu'il n'étoit pas permis aux Eſpagnols d'épouſer des Femmes qui n'étoient pas de leur Religion. Herrera nous apprend qu'après la Meſſe, qui fut célébrée dans le Temple ; on y baptiſa ces huit Indiennes, que Cortez prit pour lui la Niece du Cacique, qui fut nommée Catherine & les ſept autres furent données à ſept de ſes Officiers, Ch. 14. Il paroît que *Marina* n'en conſerva pas moins ſon ancienne faveur.

venoit d'y mouiller. Il étoit parti de Cuba, ſous le commandement du Capitaine Sancedo ; & quoiqu'il n'amenât que dix Soldats & deux Chevaux, ce ſecours parut conſidérable dans les circonſtances. On ne trouve, dans aucun Hiſtorien, le motif qui amenoit Sancedo ; mais l'utilité dont il fut pour Cortez, en lui apprenant que le Gouverneur de Cuba continuoit de le menacer, & que la qualité d'Adelantade, dont il avoit été nouvellement revêtu, lui donnoit plus que jamais le pouvoir de lui nuire, fait juger qu'il n'étoit venu que pour s'attacher à ſa fortune. La Colonie fut allarmée de cette information, & ſentit de quelle importance il étoit, pour la ſûreté du nouvel Etabliſſement, de rendre compte au Roi de toutes ſes opérations. Les principaux Officiers, dans une Lettre qu'ils ſe hâterent d'écrire à Sa Majeſté, lui firent une expoſition fidéle des Provinces qui lui étoient déja ſoumiſes, & de l'eſpoir qu'ils avoient d'étendre ſon autorité dans une ſi belle & ſi riche partie du Nouveau Monde. Ils lui repréſentoient l'injuſtice & les violences du Gouverneur de Cuba, les obligations que l'Eſpagne avoit à la conduite de Cortez autant qu'à ſa

Les Chefs de la Colonie Caſtillane écrivent à la Cour d'Eſpagne en faveur de Cortez.

FERNAND CORTEZ. 1519.

valeur, le parti qu'ils avoient pris au nom de Sa Majesté, de le rétablir dans une dignité qu'il étoit seul capable de remplir, & que sa modestie lui avoit fait abandonner ; enfin ils supplioient le Roi de confirmer leur élection, sans aucune dépendance de Dom Diego de Velasquez. Le Général écrivit de son côté, & rendoit à-peu-près le même compte de sa situation : mais remettant au Roi la disposition de son sort, avec une noble indifférence, il ne s'expliquoit fortement que sur l'espérance qu'il avoit de soumettre l'Empire du Mexique à l'obéissance de Sa Majesté, & sur le dessein qu'il se proposoit de combattre la puissance de Motezuma par ses Sujets mêmes, révoltés contre sa tyrannie. On choisit, pour envoyer ces dépêches à la Cour, Portocarrero & Montejo, qui furent chargés aussi de l'or, & des bijoux, rares ou précieux, qu'on avoit reçus de Motezuma & des Caciques. Tous les Officiers, & les Soldats mêmes, céderent volontairement la part qu'ils avoient à cet amas de richesses (81) ; & quelques Indiens s'offrirent à faire le Voyage, pour être présentés au Roi, comme les prémices des nouveaux Sujets, qu'on acqueroit à l'Es-

Il y écrit lui-même.

Protocarrero & Montejo sont chargés des deux Lettres & des presens pour la Cour.

(82) Solis, Liv. 2. Chap. 13.

pagne. On équipa le meilleur Vaiſſeau de la Flotte. Alaminos fut nommé pour le commander. Il mit à la voile le 16 Juillet, avec l'ordre précis de prendre ſa route par le Canal de Bahama, ſans toucher à l'Iſle de Cuba, où les caprices de Velaſquez étoient un écueil redoutable.

Conſpiration éteinte par Cortez.

Pendant les préparatifs de cet embarquement, la fortune du Général lui ménageoit une autre occaſion de faire éclater ſon adreſſe & ſa fermeté. Quelques Soldats avec un petit nombre de Matelots, fatigues peut-être de leurs courſes, ou tentés par les récompenſes qu'ils eſpéroient de Velaſquez, formerent le deſſein de prendre la fuite ſur un Vaiſſeau, pour lui porter avis des Lettres que la Colonie écrivoit au Roi, & de tout ce qu'elle avoit fait en faveur de Cortez. Ils furent trahis par un de leurs Complices, qui ſervit même à les faire arrêter au moment de l'exécution, ſans qu'ils puſſent déſavouer leur projet. Cortez crut devoir un exemple à la ſûreté de la Colonie. Il en condamna deux des plus coupables au dernier ſupplice. Mais la hardieſſe de ces Mutins lui laiſſa beaucoup d'inquiétude. C'étoit le reſte d'un feu qu'il croyoit avoir éteint. Il conſidéroit

FERNAND CORTEZ. 1519.

qu'étant résolu de marcher vers le Mexique, il pouvoit se trouver dans l'occasion de mesurer ses forces avec celles de Motezuma, & qu'une entreprise de cette nature ne pouvoit être tentée par des Troupes mécontentes, ou d'une fidélité suspecte. Il pensoit à subsister encore quelques jours dans un Canton qui lui étoit affectionné, à faire quelques expéditions de peu d'importance pour donner de l'occupation à ses Soldats, & à jetter, plus loin dans les Terres, de nouvelles Colonies, qui pussent se donner la main avec celle de Vera-Cruz. Mais tous ces projets demandoient beaucoup d'union & de correspondance, entre le Général & l'Armée. Dans cette agitation, ne consultant que son courage, il prit la résolution de se défaire de sa Flotte, en mettant ses Vaisseaux en piéces, pour forcer tous ses gens à la fidélité par cette voie, & les mettre dans la nécessité de vaincre ou de mourir avec lui; sans compter l'avantage d'augmenter ses forces de plus de cent Hommes, qui faisoient les fonctions de Pilotes & de Matelots. Ses Confidens, auxquels il communiqua ce dessein, le seconderent avec beaucoup d'habileté, en disposant les Matelots à publier que les

Il entreprend le parti de détruire sa Flotte, pour retenir ses gens dans le devoir.

Navires s'étoient entr'ouverts depuis le séjour qu'ils avoient fait dans le Port, & qu'ils étoient menacés de couler à fond. Ce rapport fut suivi d'un ordre pressant du Général, pour faire mettre à terre les voiles, les cordages, les planches & tous les ferremens, dont il pouvoit tirer quelque utilité. Le Public ne vit d'abord, dans cette précaution, que l'effet d'une prudence ordinaire. Mais, aussi-tôt que les Vaisseaux eurent été déchargés, un autre ordre, dont l'explication fut confiée à la plus fidéle partie de l'Armée, les fit tous échouer, à l'exception des Chaloupes, qui furent réservées pour la Pêche. On compte, avec raison, la conduite & l'exécution d'un dessein si hardi, entre les plus grandes actions de Cortez (83).

Grandeur de cette résolution.

(83) Il n'étoit pas sans exemple. On cite Agathocles, Tyran de Sicile, Timarque, Chef des Etoliens, & Fabius Maximus; mais ils conduisoient des Armées nombreuses; au lieu que Cortez n'avoit qu'une poignée d'Hommes. Cependant Diaz de Castillo semble diminuer un peu sa gloire, en s'attribuant à lui-même & à quelques autres Conseillers l'honneur de l'invention. Solis accuse cet Ecrivain de malice ou de vanité, & lui reproche de s'être contredit, en ajoûtant, quelques lignes après, » que Cortez » avoit déja pris la résolu» tion de faire échouer les » Navires, mais qu'il vou» loit qu'elle parut venir de » ses Officiers. Herrera paroît encore moins supportable à Solis, lors qu'il assure » que les Soldats de» manderent eux-mêmes » qu'on se défît de la Flot» te, & qu'ils y furent » poussés par l'adresse de

FERNAND CORTEZ. 1519.

L'ardeur des Castillans redouble.

Quoique le débris de la Flotte parût affliger quelques Soldats, les mécontentemens furent étouffés par la joie & les applaudissemens du plus grand nombre. On ne parla plus que du Voyage de Mexico ; & Cortez assembla toutes ses Troupes, pour confirmer le succès de son entreprise par ses promesses & ses exhortations. L'Armée se trouva composée de cinq cens hommes de pié, de quinze Cavaliers (84), & de six piéces d'artillerie. Il étoit resté dans la Ville une partie du canon, cinquante Hommes & deux Chevaux, sous la conduite d'Escalante, dont Cortez estimoit beaucoup la prudence & la valeur. Les Caciques Alliés reçurent ordre de respecter ce Gouverneur, de lui fournir des vivres, & d'employer un bon nombre de leurs Sujets aux fortifica-

Etat de leurs forces.

» Cortez, qui feignant de » ne pas vouloir fournir » seul à l'entretien des » Vaisseaux, proposa d'y » faire contribuer toute » l'Armée. Solis répond » que cette ruse eut été » sans vraisemblance, que » Cortez n'étoit plus en » état de craindre qu'on » lui fît un procès pour » avoir détruit la Flotte, » & que cette idée ne peut » être conciliée avec les » grands desseins dont il » étoit uniquement rempli. Il ajoûte que si c'est » une simple conjecture » d'Herrera, cet Historien » a tort d'avilir les belles » actions par la bassesse » des motifs qu'il leur attribue, & qu'il péche » contre la proportion, » en faisant produire de » grands effets par de petites causes. Solis, *ubi suprà*, Ch. 13.

(84) Il en étoit mort quelques uns.

tions de la Ville ; moins par défiance du côté des Indiens, que sur les soupçons de quelques insultes de la part du Gouverneur de Cuba. Cortez n'accepta, de leurs offres, que deux cens *Tamenes*, nom d'une sorte d'Artisans qui servent au transport du bagage, & quatre cens Hommes de guerre, entre lesquels on en comptoit cinquante de la principale Noblesse du Pays. C'étoient autant d'Otages, pour la Garnison de Vera-Cruz, & pour un jeune Espagnol qu'il avoit laissé au Cacique de Zampoala, dans la vûe de lui faire apprendre exactement la langue du (85) Mexique.

Secours qu'ils acceptent des Caciques.

Tout étoit disposé pour la marche, lorsqu'un Courrier dépêché par d'Escalante, informa le Général qu'on voyoit paroître quelques Vaisseaux dans la Rade, & que les signaux de paix n'avoient pû les engager à répondre avec amitié. Un incident de cette importance obligea Cortez de retourner sur le champ à Vera-Cruz, avec quelques-uns de ses Officiers. Quatre Hommes, détachés d'un des Vaisseaux inconnus, s'approcherent bientôt dans une Chaloupe, & se firent connoître pour des

Arrivée d'Alfonse Pinoda avec quatre Vaisseaux.

(85) Les Historiens font admirer une attention qui s'étendoit à tout.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Eſpagnols, qui cherchoient Fernand Cortez. L'un étoit Ecrivain de ſon Vaiſſeau, & les autres l'accompagnoient, pour être témoins d'une ſignification qu'il avoit ordre de faire au Général. Elle portoit que Garay, Gouverneur de la Jamaïque, étant chargé par la Cour d'Eſpagne, de découvrir & de peupler de nouveaux Pays, avoit équipé trois Navires, montés par deux cens ſoixante Hommes, ſous le Capitaine Alfonſe de Pineda, pour prendre poſſeſſion d'une partie de cette Côte, vers Panuco; & que Pineda, qui ſe diſpoſoit à former une Colonie près de *Naothlan*, donnoit avis à Cortez de ne pas étendre ſes établiſſemens du même côté. Quoique cette déclaration fût moins redoutable, de la part de Garay, que celle du Gouverneur de Cuba; le Général, après avoir offert inutilement d'ajuſter toutes les prétentions avec le Chef d'Eſcadre, prit le parti de faire arrêter l'Ecrivain qui refuſoit de retourner à Bord avec cette réponſe. Enſuite, s'étant caché derriere les Dunes, il y paſſa toute la nuit & une partie du jour ſuivant, dans l'eſpérance que le retardement de la Chaloupe ameneroit à terre quelques autres perſonnes du Vaiſſeau. En effet, quinze

Objet de ſon Voyage.

Hommes s'approcherent dans une autre Chaloupe. Cortez fit dépouiller les quatre Prisonniers de leurs habits, dont il fit revêtir quatre de ses Soldats, avec ordre de se présenter sur le rivage. L'effet de ce stratagême fut d'attirer les quinze Hommes jusqu'à terre ; mais ils reconnurent trop tôt qu'on cherchoit à les tromper ; & lorsqu'ils virent sortir Cortez & ses gens de leur ambuscade, ils rentrerent si légérement dans leur Chaloupe, qu'on n'en put retenir que trois. Cortez, s'allarmant peu des prétentions de Garay, qui pouvoient être ajustées dans d'autres tems, rejoignit son Armée avec la satisfaction d'y mener une recrue de sept Espagnols, qu'il regardoit comme un supplément précieux dans sa situation. Il donna aussi-tôt ses ordres pour la marche. Les Espagnols composerent l'Avant-garde ; & les Indiens suivirent à peu de distance, sous le commandement de Manegi, Teuche, & Tamelli, trois des plus braves Caciques de la Montagne.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Ruse de Cortez pour se saisir de quelques-uns de ses gens.

On partit le 16 d'Août. *Jalapa*, *Socothima* & *Techucla*, furent les premiers lieux qui s'offrirent successivement. La beauté du chemin, & la disposition des Peuples, qui étoient du

Départ pour la Cour Impériale.

FERNAND CORTEZ. 1519.

nombre des Alliés, firent trouver peu de difficulté dans cette route. Mais, au-delà de ces Bourgs, pendant trois jours qu'on mit à traverser les Montagnes, on ne trouva que des sentiers étroits & bordés de précipices, où l'artillerie ne put passer qu'à force de bras. Le froid y étoit cuisant & les pluies continuelles. Les Soldats, obligés de passer les nuits sans autre couverture que leurs armes, & souvent pressés par la faim, y firent le premier essai des fatigues qui les attendoient. En arrivant au sommet de la Montagne, ils y trouverent un Temple & quantité de Bois, qui ne leur cacherent pas long-tems la vue de la Plaine. C'étoit l'entrée d'une Province, nommée *Zocothla*, fort grande & fort peuplée, dont les premieres Habitations leur offrirent bientôt assez de commodités pour leur faire oublier leur misere. Cortez, apprenant que le Cacique faisoit sa demeure dans une Ville du même nom, peu éloignée de la Montagne, l'informa de son arrivée & de ses desseins, par deux Indiens, qui lui furent renvoyés avec une réponse civile. Bientôt on eut la vue d'une Ville magnifique, qui s'étendoit dans une grande Vallée, & dont les Edifices tiroient beaucoup d'éclat de

Extrêmes difficultés de la route.

Province de Zocothla.

Castel-Blanco

leur blancheur. Elle en reçut le nom de *Castel-Blanco* (86).

Le Cacique vint au-devant des Etrangers, avec un nombreux cortége : mais, au travers de ses politesses, on crut distinguer que cette démarche étoit forcée. Cortez n'affecta pas moins de le recevoir avec un mêlange de douceur & de majesté ; & s'imaginant que les marques de chagrin, qu'il découvroit sur son visage, pouvoient venir de ses ressentimens contre Motezuma, il crut lui donner occasion de s'expliquer, en lui demandant s'il etoit Sujet de l'Empereur du Mexique ? L'Indien répondit brusquement » Est-il quel» qu'un, sur la terre, qui ne soit Es» clave ou Vassal de Motezuma ? Un ton si fier révolta Cortez jusqu'à lui faire répliquer, avec un sourire dédaigneux, » qu'on connoissoit fort peu » le monde à Zocothla, puisque les » Espagnols étoient Sujets d'un Em» pereur si puissant, qu'il comptoit, » entre ses Vassaux, plusieurs Princes » plus grands que Motezuma. Les Historiens, s'accordant à rapporter cette étrange conversation dans les mêmes ermes, font prendre ici un ton plus

Fierté d'un Cacique, & portrait qu'il fait de son Empereur.

(86) Solis, *ubi sup.* Chap. 14.

FERNAND CORTEZ. 1519.

grave au Cacique, pour faire une exposition de la grandeur de ſon Maître, qu'il crut capable de décider la queſtion : » Motezuma, dit-il, étoit le » plus grand Prince que les Indiens » connuſſent dans les Terres qu'ils ha- » bitoient. Perſonne ne pouvoit rete- » nir dans ſa mémoire le nombre des » Provinces qui lui étoient ſoumiſes. » Il tenoit ſa Cour dans une Ville » inacceſſible, fondée au milieu de » l'eau, entourée de Lacs, & dans » laquelle on n'entroit que par des » chauſſées, ou des digues, coupées » d'une ſuite de pont levis, dont les » ouvertures ſervoient à la commu- » nication des eaux. Il exagera les immenſes richeſſes de l'Empereur, la force de ſes armes, & ſur-tout le malheur de ceux qui lui refuſoient leur ſoumiſſion, dont le ſort étoit de ſervir de Victimes dans ſes Sacrifices. » Tous » les ans, plus de vingt mille de ſes » Ennemis, ou de ſes Sujets rebelles, » étoient immolés ſur les Autels de ſes » Dieux (87).

Réponſe adroite de Cortez.

L'expérience fit connoître que le Cacique n'ajoûtoit rien à la vérité ; mais on reconnoiſſoit, au ton même

(87) Solis, *Ibid.* Chap. 15.

de sa voix, que par cet étalage de puissance & de grandeur, il vouloit causer plus d'effroi que d'admiration. Cortez, qui pénétra ses vues, n'entreprit point de rabbaisser ce qu'il venoit d'entendre; mais, feignant au contraire de ne pas ignorer les grandeurs de Motezuma, il répondit que s'il l'avoit cru moins puissant, il ne seroit pas venu de l'extrêmité du Monde pour lui offrir l'amitié d'un Monarque encore plus grand que lui : qu'il venoit avec des intentions pacifiques, & que s'il étoit armé, c'étoit uniquement pour donner plus de poids & d'autorité à son Ambassade; mais qu'il vouloit bien informer Motezuma, & tous les Caciques de son Empire, qu'il desiroit la paix sans craindre la guerre, & que le moindre de ses Soldats étoit capable de défaire une Armée de Mexiquains; qu'il ne tiroit jamais l'épée s'il n'étoit attaqué, mais qu aussi-tôt qu'il lui faisoit voir le jour, il mettoit à feu & à sang tout ce qui se présentoit devant lui; que la Nature produisoit des Monstres en sa faveur, & que le Ciel lui prêtoit ses foudres, parce qu'étant sous la protection d'un Dieu terrible, dont il soutenoit la Cause, il en vouloit particuliérement aux fausses Divinités qu'on ado-

FERNAND CORTEZ. 1519.

Comment il rassure ses gens.

roit au Mexique, & à ces mêmes Sacrifices du sang humain, dont Motezuma prétendoit tirer sa gloire. Ensuite, ne pensant pas moins à rassurer ses gens contre de vaines frayeurs, qu'à réprimer l'orgueil du Cacique : » mes Amis, » leur dit-il, en se levant fierement & » se tournant vers eux, voilà ce que » nous cherchons ; de grands périls & » de grandes richesses. C'est de ce jour » que je vois notre fortune & notre ré- » putation bien établies. Solis ne fait pas difficulté d'assurer » qu'il n'exprimoit que ses véritables sentimens, » & qu'aussi-tôt qu'il eut formé de si » grands desseins, Dieu lui remplit » le cœur d'une si noble fermeté, que » sans fermer les yeux sur le péril, » & sans le mépriser, il y entroit avec » autant de confiance que s'il eût tenu » dans ses mains la disposition des évé- » nemens (88).

Sa conduite eut tant de succès, que pendant cinq jours qu'il passa dans Zocothla, il ne reçut que des marques extraordinaires de la considération du Cacique. Cependant il rejetta le conseil de ce Seigneur Indien, qui lui proposoit de prendre sa route par la Province de Cholula, sous prétexte que les Habi-

(88) Herrera, Liv. 6. Chap. 2.

tans, moins portés à la guerre qu'au commerce, n'apporteroient pas d'obſtacle à ſon paſſage. Il aima mieux s'en rapporter aux Zampoalans, ſes Alliés, qui le preſſerent de prendre par la Province de Tlaſcala, où les Peuples étoient, à la vérité, plus guerriers & plus féroces, mais unis par d'anciens Traités avec les Zampoalans & les Totonaques. Après s'être arrêté à cette réſolution, il prit le chemin de Tlaſcala, dont les frontieres touchoient à celles de Zocothla. Sa marche fut tranquille, pendant les premiers jours. Mais, en ſortant du Pays qu'il avoit traverſé, il entendit quelque bruit de guerre; & bientôt il apprit que la nouvelle Province, où il étoit entré, avoit pris les armes, ſans que les Coureurs, dont il ſe faiſoit précéder, puſſent l'informer de la cauſe de ce mouvement. Il s'arrêta, pour ſe donner le tems de prendre des informations (89).

Il prend par la Province de Tlaſcala.

Tlaſcala étoit alors une Province extrêmement peuplée, à laquelle on donnoit environ cinquante lieues de circuit. Son terrein eſt inégal, & s'éleve de toutes parts en Collines qui ſemblent naître de cette grande chaîne de Montagnes, qu'on a nommée depuis

Etat de cette Province.

(89) Solis, *ibidem.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

la grande Cordeliere. Les Bourgades Indiennes occupoient le haut de ces Collines, par une ancienne politique des Habitans, qui trouvoient, dans cette situation, le double avantage de se mettre à couvert de leurs Ennemis, & de laisser leurs Plaines libres pour la culture. Dans l'origine, ils avoient été gouvernés par des Rois ; mais une guerre civile leur ayant fait perdre le goût de la soumission, ils avoient secoué le joug de la Royauté, pour former une espece de République, dans laquelle ils se maintenoient depuis plusieurs siécles. Leurs Bourgades étoient partagées en Cantons, dont chacun nommoit quelques Députés, qui alloient résider dans la Capitale, nommée *Tlascala*, comme la Province ; & ces Députés formoient le Corps d'un Sénat, dont toute la Nation reconnoissoit l'autorité. Cet exemple du Gouvernement Aristocratique est assez remarquable entre des Barbares. Les Tlascalans, s'étant toujours défendus contre la puissance des Empereurs du Mexique, se trouvoient alors au plus haut point de leur gloire, parce que les tyrannies de Motezuma avoient augmenté le nombre de leurs Alliés, & que depuis peu ils s'étoient ligués, pour

Comment elle s'étoit formée en République.

leur sûreté commune, avec les *Otomies*, Peuples fort barbares, mais d'une grande réputation à la guerre, où la férocité leur tenoit lieu de valeur.

Cortez tente les dispositions du Sénat Tlascalan par des Députés.

Cortez, informé de toutes ces circonstances, crut devoir garder quelques ménagemens avec une République si puissante, & ne rien tenter sans avoir fait pressentir les dispositions du Sénat. Il chargea de cette Commission quatre de ses Zampoalans, les plus distingués par leur noblesse & leur habileté. Marina prit soin de les instruire, jusqu'à composer avec eux le discours qu'ils devoient faire au Sénat, & qu'ils apprirent par cœur (90). Ils partirent, avec toutes les marques de leur dignité. C'étoient une Mante de coton, bordée d'une frange tressée avec des nœuds; une fléche fort large, qu'ils devoient porter dans la main droite, les plumes en haut; & sur le bras gauche, une grande coquille, en forme de bouclier. On jugeoit du motif de l'Ambassade par la couleur des plumes de la fléche. Les rouges annonçoient la guerre, & les blanches marquoient la paix. Ces caracteres faisoient connoître & respecter les Ambassadeurs Indiens dans leur route; mais ils ne pou-

Usages Mexiquains dans les Ambassades.

(90) Solis, *ibidem*.

FERNAND CORTEZ. 1519.

voient s'écarter des grands chemins ; ſans perdre leur droit de franchiſe : Loix ſacrées entre ces Barbares, auxquelles ils donnoient dans leur Langue, des noms qui revenoient à celui de droit des gens & de foi publique.

Comment les Députés ſont reçus à Tlaſcala.

Les quatre Zampoalans ſe rendirent à Tlaſcala, & furent conduits civilement dans un lieu (91) deſtiné au logement des Ambaſſadeurs. Dès le jour ſuivant, ils furent introduits dans la Salle du Conſeil, où les Sénateurs étoient aſſis, ſuivant l'ordre de l'ancienneté, ſur des tabourets aſſez bas, d'un bois extraordinaire & d'une ſeule piece (92). En entrant dans l'Aſſemblée, la tête couverte de leurs mantes, ce qui paſſoit parmi eux pour une grande marque de ſoumiſſion, ils tinrent leurs fléches levées. Auſſi-tôt qu'ils parurent, tous les Sénateurs ſe leverent à demi de leurs ſiéges, & les reçurent avec une certaine modération dans leurs civilités. Pour eux, ils firent la révérence au Sénat, ſuivant leurs uſages ; & s'étant avancés gravement juſqu'au milieu de la Salle, ils ſe mirent à genoux, les yeux baiſſés, pour attendre la permiſſion de parler. Alors, le plus

(91) On nomme ce lieu, la *Calpiſca*.

(92) Ils les nommoient *Ycpales*.

FERNAND CORTEZ. 1519.

ancien des Sénateurs leur ayant demandé le sujet de leur Ambassade, ils s'assirent sur leurs jambes : & celui que Cortez avoit choisi pour l'Orateur, prononça le Discours dont on avoit chargé sa mémoire (93). Aussi-tôt qu'il

Leur Discours au Sénat.

(93) Cette circonstance ne permet pas de le regarder comme une fiction dans les Historiens » Noble République, brave » & puissant Peuple, le Cacique de Zampoala & » les Caciques de la Montagne, vos Amis & vos » Alliés vous saluent. » Après vous avoir souhaité une récolte abondante & la mort de vos » Ennemis, ils vous font » savoir qu'ils ont vû arriver dans leur Pays, » du côté de l'Orient, des » Hommes extraordinaires, qui semblent » être des Dieux, qui ont » passé la Mer sur de » grands Palais, & qui » portent dans leurs mains » le tonnerre & la foudre, » armes dont le Ciel s'est » réservé l'usage. Ils se » disent les Ministres d'un » Dieu supérieur aux nôtres, qui ne peut souffrir la tyrannie, ni les » Sacrifices du sang des » Hommes; leur Capitaine est Ambassadeur d'un » Prince très-puissant, qui » étant poussé par le devoir » de sa Religion, veut remédier aux abus qui » regnent parmi nous, & » aux violences de Motezuma. Cet Homme, » après nous avoir délivrés de l'oppression qui » nous accabloit, se trouve obligé de suivre le » chemin de Mexico par » les Terres de votre Etat, » & souhaite de savoir en » quoi ce Tyran vous a » offensés, pour prendre » la défense de votre » droit comme du sien, » & la mettre entre les » autres motifs de son » Voyage. La connoissance que nous avons de » ses intentions, & l'expérience que nous avons » faite de sa bonté; nous a » portés à le prévenir, » pour vous exhorter, de » la part de nos Caciques, » à recevoir ces Etrangers comme les Bienfaicteurs & les Amis de » vos Alliés; & nous vous » déclarons; de la part de » leur Capitaine, qu'il » vient avec un esprit de » paix, & qu'il ne demande que la liberté du » passage sur vos Terres. » Soyez persuadés qu'il ne

FERNAND CORTEZ. 1519.

fut achevé, ils se leverent sur leurs genoux; ils firent dans cette posture, une profonde inclination; & se laissant retomber sur leurs jambes, ils attendirent modestement la réponse du Sénat. Les délibérations durerent quelques momens. Ensuite un Sénateur répondit, au nom de l'Assemblées, qu'elle recevoit avec reconnoissance la proposition des Zampoalans & des Totonaques, dont elle estimoit l'alliance; mais qu'elle avoit besoin de quelques jours, pour délibérer sur une affaire de cette importance. Les Ambassadeurs se retirerent. On ferma les portes de la Salle. Dans un fort long Conseil, *Maxiscatzin*, Vieillard respecté de toute la Nation, fit prévaloir d'abord le goût de la paix, par cette seule raison, que les Etrangers paroissoient envoyés du Ciel (94), & que ne demandant que la liberté du passage, ils avoient pour eux la raison & la volonté des Dieux. Mais le Général des Armées,

Réponse des Sénateurs.

Leurs délibérations.

» désire que votre avantage; que ses armes » sont les instrumens de » la justice & de la raison; qu'elles soutiennent la cause du Ciel; » que ceux qui les portent » recherchent la paix & » la douceur naturellement & par inclination, & n'emploient la » rigueur que contre ceux » qui les attaquent, ou » qui les offensent par » leurs crimes. Solis, après Diaz, *ubi suprà*, Chap. 16 Herrera, *ubi suprà*, Chap 3.

(94) *Teules* dans leur Langue.

nommé *Xicotencatl*, jeune homme plein de courage & de feu, repréſenta ſi vivement le danger qu'il y avoit, pour la Religion & pour l'Etat, à recevoir des Inconnus dont on ignoroit les intentions, qu'il excitoit tout le monde à la guerre. Cependant un troiſiéme Sénateur, nommé *Temilotecatl*, ouvrit une opinion plus modérée, qui ſembloit concilier les deux autres, ou du moins qui favoriſoit le parti de la guerre ſans ôter le pouvoir de revenir à la paix. C'étoit de faire partir ſur le champ Xicotencatl, avec les Troupes qui étoient prêtes à marcher, pour mettre à l'épreuve ces Inconnus qu'on faiſoit paſſer pour des Dieux. S'ils étoient battus dans leur premiere rencontre, leur ruine faiſoit évanouir toutes les craintes, & la Nation demeuroit glorieuſe & tranquille. Si la victoire ſe déclaroit pour eux, on auroit une voie toujours ouverte, pour traiter, en rejettant cette inſulte ſur la férocité des Otomies, dont on ſe plaindroit de n'avoir pû reprimer l'emportement. Cette propoſition ayant réuni tous les ſuffrages, on trouva le moyen d'amuſer les Ambaſſadeurs, par des Sacrifices & des Fêtes, ſous prétexte de conſulter les Idoles ; & Xicotencatl

Avec quelles vues ils ſe déterminent à la guerre, ſous le commandement de Xicotencatl.

FERNAND CORTEZ. 1519.

se mit secretement en campagne avec toutes les Troupes qu'il put (95) rassembler.

Cortez s'approche de leur Ville.

Cortez, qui vit passer huit jours, sans recevoir aucune information de ses Députés, commençoit à se livrer aux soupçons. Les Zampoalans lui conseillerent de continuer sa marche, & de s'approcher de Tlascala, pour observer du moins la conduite d'une Nation, dont ils commençoient eux-mêmes à se défier. S'il ne pouvoit éviter la guerre, il étoit résolu d'ôter à ses Ennemis le tems de s'y préparer, & de les attaquer dans leur Ville même, avant qu'ils eussent assemblé toutes leurs forces. Il leva aussi-tôt son Camp, avec toutes les précautions que la prudence exigeoit dans un Pays suspect. Sa marche fut libre, pendant quelques lieues, entre deux Montagnes séparées par une Vallée fort agréable. Mais il fut surpris de se voir tout-d'un-coup arrêté par une muraille fort haute, qui, prenant d'une Montagne à l'autre, fermoit entiérement le chemin.

Muraille singuliere, qui bouche le chemin.

Cet ouvrage dont il admira la force, étoit de pierre de taille, liée avec une espece de ciment. Son épaisseur étoit

(95) Herrera, Liv. 6, Chap. 5. Solis, Liv. 2. Chapitre 16.

d'environ

d'environ trente piés, ſa hauteur de neuf. Il ſe terminoit en parapet, comme dans les fortifications de l'Europe. L'entrée en étoit oblique & fort étroite, entre deux autres murs qui avançoient l'un ſur l'autre *(96)*. On apprit des Zocothlans que cette eſpece de rempart faiſoit la ſéparation de leur Province & de celle de Tlaſcala, qui l'avoit fait élever pour ſa défenſe, depuis qu'elle s'étoit formée en République. Cortez regarda comme un bonheur, que ſes Ennemis n'euſſent pas ſongé à lui diſputer ce paſſage; ſoit que le tems leur eût manqué pour s'y rendre, ſoit que ſe fiant à leur nombre, ils euſſent réſolu de tenir la campagne, pour employer librement toutes leurs Troupes. Les Eſpagnols paſſerent ſans obſtacle; & s'étant arrêtés pour rétablir leurs Bataillons, ils s'avancerent en bon ordre dans un terrein plus étendu, où ils découvrirent bientôt les panaches de vingt ou trente Indiens. Cortez détacha quelques Cavaliers, pour les inviter à s'approcher, par des cris & des ſignes de paix. Dans le même inſtant, on apperçut une ſeconde troupe, qui s'étant jointe à l'autre, tint ferme avec

FEENAND CORTEZ. 1519.

Les Eſpagnols la paſſent.

(96) Herrera donne dix pieds de large à cette entrée, & quarante de long, Chap. 4.

FERNAND CORTEZ. 1519.

une apparence assez guerriere. Les Cavaliers, n'en ayant pas moins continué de s'avancer, se virent aussi-tôt couverts d'une nuée de fléches, qui leur blesserent deux Hommes & cinq Chevaux. Un gros de cinq mille Indiens, qui s'étoient embusqués à peu de distance, se découvrit alors, & vint au secours des premiers. L'Infanterie Espagnole arrivoit de l'autre côté. Elle se mit en bataille, pour soutenir l'effort de ces Furieux, qui venoient à la charge avec une extrême ardeur. Mais au premier bruit de l'artillerie, qui en fit tomber un grand nombre (97), ils tournerent le dos; & les Espagnols, profitant de leur désordre, les presserent avec tant de vigueur, qu'ils leur firent prendre ouvertement la fuite. On trouva soixante Indiens morts sur le champ de bataille, & quelques Blessés, qui demeurerent Prisonniers. Cortez, arrêté par la fin du jour, fit passer la nuit à ses Soldats dans quelques maisons voisines, où ils trouverent (98)

Ils mettent en fuite un corps d'Indiens.

(97) Herrera s'écarte beaucoup ici de Diaz, & de Solis. Il prétend que ce fut à coup de lance que les Espagnols défirent leurs Ennemis, & que la vue des Chevaux contribua beaucoup à leur victoire. Ils en perdirent deux, que Cortez eut soin de faire enterrer, afin que les Indiens n'eussent pas occasion de reconnoître que ces Animaux étoient mortels. Liv. 5. Chap. 4 & 5.

(98) Solis, *Ibidem.*

toutes ſortes de rafraîchiſſemens.

Ruſe des Tlaſcalans.

Après la retraite des Indiens, on vit arriver deux des Ambaſſadeurs Zampoalans, accompagnés de quelques Députés de la République, qui firent des excuſes à Cortez de la témérité que les Otomies avoient eue de l'attaquer. Ils s'emporterent vivement contre cette Nation féroce; & l'accuſant de ne connoître aucun frein, ils ajoûterent que le Sénat ſe réjouiſſoit qu'elle eût été punie par la perte d'un grand nombre de ſes Chefs, qui avoient été tués dans le combat. Ils offrirent, au nom des Sénateurs, de payer en or le dommage qu'elle avoit pu cauſer aux Eſpagnols; mais, ne s'expliquant pas avec plus de clarté ſur les diſpoſitions de la République, ils ſe retirerent après avoir fini leur compliment.

Cortez rencontre ſes Députés en fort mauvais état.

Cortez ne balança point de continuer ſa marche. Il rencontra peu d'obſtacles. La Province lui parut ſemblable à l'Andalouſie; graſſe, chaude & fertile, remplie d'eaux douces & poiſſonneuſes, & couverte d'un grand nombre de Forêts. Il rencontra, près d'un fort mauvais paſſage, ſes deux autres Ambaſſadeurs, ſuant, pleurant, & ſi maltraités, que dans la crainte qui leur reſtoit encore, à peine avoient-ils la force de reſpirer.

FERNAND CORTEZ. 1519.

ils ſe jetterent à terre ; ils embraſſerent ſes pieds. Les perfides Tlaſcalans, lui dirent-ils, violant le droit ſacré des Ambaſſades, les avoient chargés de chaînes, pour les ſacrifier au Dieu de la Victoire ; mais ayant trouvé le moyen de ſe détacher mutuellement, ils s'étoient échappés pendant la nuit. Ils avoient entendu dire à ces Barbares, que leur deſſein étoit auſſi de ſacrifier tous les Eſpagnols (99).

Il ſe diſpoſe ſérieuſement à la guerre.

Ce récit ne laiſſa pas de doute, à Cortez, que la République de Tlaſcala ne fût ouvertement déclarée contre lui. Il en eut d'autres preuves un quart de lieue plus loin, dans un détroit fort difficile, que ſon ſeul courage lui fit heureuſement traverſer au milieu d'une foule d'Ennemis. Ce n'étoit plus la fortune, qu'il propoſoit pour motif à ſes Soldats : il les exhortoit à combattre pour leur vie ; & les Zampoalans mêmes, effrayés de la grandeur du péril, dirent ſecretement à Marina que la perte de l'Armée leur paroiſſoit inévitable. Elle leur répondit, d'un air comme inſpiré, que le Dieu des Chrétiens avoit une particuliere affection pour les Caſtillans, &

(99) Herrera, *ubi ſup.* Chap. 5.

FERNAND CORTEZ. 1519.

qu'il les ſauveroit de ce danger. Cette réponſe fit une égale impreſſion ſur les Soldats de Cortez & ſur leurs Alliés. Ils ſe crurent tous, ſous la protection déclarée du Ciel ; & s'étant dégagés du détroit dont on leur avoit diſputé le paſſage, ils arriverent dans la Plaine, où le même transport de valeur & de Religion leur fit renverſer une Armée fort nombreuſe (1). Herrera ne donne aucun détail de cette ſeconde action, qui fut beaucoup plus réguliere que la précédente, & dont les autres Hiſtoriens ont cru le récit d'autant plus indiſpenſable, qu'en faiſant connoître le caractere des Ennemis de Cortez, elle doit être regardée comme la plus importante de ſes victoires, puiſqu'elle ſervit bientôt à lui ouvrir l'entrée du Mexique.

Il remporte une victoire importante.

Après avoir paſſé le détroit, en combattant de loin, ſuivant Diaz & Solis, parce que les Ennemis qu'on y avoit rencontrés affectoient de ſe tenir à quelque diſtance, dans le deſſein apparemment d'attirer l'Armée Eſpagnole juſqu'au centre de leurs forces ; on découvrit, d'une hauteur qui dominoit ſur la Plaine, une multitude innombrable d'Indiens, que pluſieurs Ecrivains ont

Détail de cette action.

(1) *Ibidem.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

fait monter à quarante mille Hommes. Ces Troupes étoient composées de diverses Nations, distinguées par les couleurs de leurs Enseignes & de leurs plumes. La Noblesse de Tlascala tenoit le premier rang, autour de Xicotencatl, qui avoit le commandement général; & tous les Caciques auxiliaires étoient à la tête de leurs propres Troupes. Cortez reconnut alors que la facilité qu'il avoit trouvée, dans le passage du détroit, n'avoit été qu'un stratagême; & tous les Castillans parurent étonnés du danger. Cependant la crainte n'entra point dans leur cœur avec la surprise. Le souvenir de Tabasco servit à les animer. Ils descendirent d'un air gai dans la Plaine; & Cortez, qui reconnut cette disposition sur leurs visages, ne s'arrêta pas même à les haranguer. Comme le terrein étoit inégal, & rude sur-tout pour les Chevaux, on eut d'abord beaucoup de peine à repousser les Ennemis. Il fallut tirer de haut en bas une volée de toute l'artillerie, pour écarter quelques bataillons, qui sembloient avoir entrepris de disputer la descente. Mais aussi-tôt que les Cavaliers Espagnols eurent trouvé le terrein plus commode, & qu'une partie de l'Infanterie eut mis le pied dans

FERNAND CORTEZ. 1519.

la Plaine, on gagna bientôt assez de champ pour mettre le canon en batterie. Le gros des Ennemis avoit eu le tems de s'avancer à la portée du mousquet. Ils ne combattoient encore que par des cris & des menaces. Cortez fit faire un mouvement à son Armée, pour les charger. Mais ils se retirerent alors, par une espece de fuite, qui n'étoient en effet qu'une nouvelle ruse, pour faire avancer les Espagnols, & pour trouver le moyen de les envelopper. On ne fut pas long-tems à le reconnoître. A peine eut on quitté la hauteur, qu'on laissoit à dos, & par laquelle on avoit esperé de demeurer couvert, qu'une partie de l'Armée ennemie s'ouvrit en deux aîles, & s'étendant des deux côtés enferma Cortez & tous ses gens dans un grand cercle. L'autre partie s'étant avancée avec la même diligence, doubla les rangs de cette enceinte, qui commença aussi-tôt à se resserrer. Le péril parut si pressant, que Cortez, songeant à se défendre avant que d'attaquer, prit le parti de donner quatre faces à sa Troupe, & recommanda instamment de suppléer par l'union & le bon ordre à l'inégalité du nombre. L'air, déja troublé par d'effroyables cris, fut alors obscurci par une nuée de flé-

FERNAND CORTEZ. 1519.

ches, de dards & de pierres. Mais les Indiens, remarquant que ces armes faisoient peu d'effet, se disposerent à faire usage de leurs épées & de leurs massues. Cortez attendoit ce moment pour faire jouer l'artillerie, qui en fit un grand carnage. Les arquebuses ne causerent pas moins de désordre dans leurs rangs. Comme leur point d'honneur étoit de dérobber la connoissance du nombre de leurs Morts & de leurs Blessés, ce soin, qui ne cessoit pas de les occuper, contribua beaucoup à les jetter dans la confusion. Cortez n'avoit pensé, jusqu'alors, qu'à courir avec ses Cavaliers aux endroits où le péril étoit pressant, pour rompre à coups de lances & dissiper ceux qui s'approchoient le plus. Mais reconnoissant leur trouble, il résolut de saisir ce moment pour les charger, dans l'espérance de s'ouvrir un passage, & de prendre quelque poste, où toutes ses Troupes pussent combattre de front. Il communiqua son dessein à ses Officiers. Les Cavaliers furent placés sur les aîles; & tout-d'un coup, invoquant Saint Pierre à haute voix, le Bataillon Espagnol s'avança contre les Indiens. Ils soutinrent assez vigoureusement le premier effort; mais la furie des Chevaux, qu'ils

prenoient toujours pour des Etres ſurnaturels, leur cauſa tant de frayeur, qu'ils s'ouvrirent enfin avec toutes les marques d'une affreuſe conſternation. Dans le tems qu'ils ſe heurtoient entr'eux, & que ſe renverſant les uns ſur les autres, ils ſe faiſoient plus de mal qu'ils n'en vouloient éviter, il arriva un incident qui ranima leur courage, & qui faillit d'entraîner la ruine des Eſpagnols. Un Cavalier, nommé Pierre de Moron, qui montoit un Cheval très-vîte, mais un peu rétif, s'engagea ſi loin dans la mêlée, que pluſieurs Officiers Tlaſcalans qui s'étoient ralliés, & qui le virent ſéparé de ſes Compagnons, l'attaquerent de concert. Les uns ſaiſirent ſa lance & les rênes de la bride, tandis que les autres percerent le Cheval de tant de coups, qu'il tomba mort au milieu d'eux. Auſſi-tôt, ils lui couperent la tête (2); & l'élevant au bout d'une lance, ils exhorterent les plus timides à redouter moins des Monſtres, qui ne réſiſtoient pas à la pointe de leurs armes. Moron reçut pluſieurs bleſſures; & demeura quelques mo-

Les Indiens tuent un Cheval, lui coupent la tête & la portent en triomphe.

(2) Solis reproche à quelques Auteurs d'avoir dit qu'ils la lui couperent d'un ſeul coup d'épée. Ces exagérations, dit-il, font peu d'honneur aux Hiſtoriens, & ne rendent point l'action plus conſidérable. *Ibidem.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

mens Prisonnier ; mais il fut secouru par d'autres Cavaliers, qui l'enleverent à ses Vainqueurs. Cependant une partie des Tlascalans, encouragée par la mort du Monstre, reprit ses rangs & parut se disposer au combat. Mais lorsque les Espagnols se croyoient menacés d'une nouvelle attaque, ils furent surpris de voir succéder tout-d'un coup un profond silence aux cris des Indiens, & de ne plus entendre que le bruit de leurs tymbales & de leurs cors. C'étoit la retraite, que ces Barbares sonnoient à leur maniere. Un mouvement, qu'ils firent aussi-tôt vers Tlascala, ne permit pas de douter qu'ils ne fussent prêts d'abandonner le champ de bataille. En effet, ils s'éloignerent insensiblement, jusqu'à ce qu'une colline les dérobba tout-à-fait aux yeux des Espagnols. Une avanture si extraordinaire fut attribuée d'abord à des causes surnaturelles ; mais on apprit ensuite, de quelques Prisonniers, qu'elle venoit de la perte des principaux Chefs de l'Armée Indienne, & que Xicotencatl, voyant la plûpart de ses Bataillons sans Commandans, avoit craint de ne pouvoir suffire seul pour faire agir ce grand Corps. Cependant il n'en prit pas moins les airs du triomphe ; & la tête du Che-

Ils prennent la fuite.

val, qu'il portoit lui-même, & qu'il envoya bientôt au Senat, lui tint lieu de tous les avantages de la (3) Victoire.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Poste où Cortez s'établit.

Ils étoient demeurés à Cortez, puisqu'il se trouvoit maître du champ de bataille, après avoir repoussé tant d'Ennemis. Mais il se voyoit forcé d'accorder quelque repos à ses Troupes, qui étoient accablées de fatigue. D'ailleurs, informé par les Prisonniers que l'animosité des Tlascalans venoit de l'opinion qu'ils avoient conçue de son Voyage à la Capitale du Mexique, où ils s'imaginoient qu'il alloit rechercher l'amitié de Motezuma, pour lequel ils avoient une haine mortelle, & lui offrir contr'eux le secours de ses armes, il se flattoit encore de pouvoir les détromper sur ses intentions, & leur inspirer du goût pour la paix. Ces deux raisons le déterminerent à se saisir d'un petit Bourg, qu'on découvrit à peu de distance, sur une hauteur qui commandoit toute la Plaine. Les Habitans, s'étant retirés à son approche, laisserent assez de vivres pour renouveller ses provisions. Un lieu, naturellement capable de défense, ne fut pas difficile

(3) Solis, *ubi suprà*, Chap. 17.

FERNAND CORTEZ. 1519.

à fortifier par quelques ouvrages ; & les Zampoalans, irrités du mépris avec lequel ils voyoient traiter leur alliance, apporterent une ardeur infatigable au travail. Auſſi-tôt que le Général Eſpagnol ſe crut en ſûreté dans ce poſte, il ſe mit à la tête de deux cens Hommes, moitié des Troupes Zampoalanes & moitié des ſiennes, pour aller lui-même *(4)* obſerver la diſpoſition des Ennemis, aux environs de Tlaſcala. Il y fit quelques Priſonniers, qui lui apprirent que Xicotencatl étoit campé aſſez proche de la Ville, & qu'il y aſſembloit une nouvelle Armée. Cette nouvelle l'obligea de retourner à ſon Quartier ; mais ce ne fut pas ſans avoir brûlé quelques Villages, pour faire connoître à ſes Ennemis qu'il ne craignoit point la guerre : & revenant néanmoins à l'eſpérance de leur donner une meilleure idée de ſes intentions, il rendit la liberté à deux de ſes Priſonniers, avec ordre de déclarer à Xicotencatl, » Qu'il étoit affligé de la » mort d'un ſi grand nombre de braves » Tlaſcalans, qui avoient péri dans le

Il va lui-même obſerver les Ennemis.

Déclaration qu'il fait faire à Xicotencatl.

(4) On fait un reproche à Cortez de s'être trop expoſé dans cette occaſion. Il devoit ſe ménager, dit Solis, pour le ſalut de tous ſes gens, qui étoient attachés à ſa perſonne, Chap. 18.

» dernier Combat ; mais que ce malheur » ne devoit être attribué qu'à ceux qui » l'attiroient à leur Patrie, en recevant » à main armée des Etrangers qui » venoient leur demander la paix ; » qu'il la demandoit encore, malgré les » outrages qu'il avoit reçus, & qu'il » promettoit de les oublier ; mais que » s'il ne recevoit cette grace à l'heure » même, il juroit de détruire la Ville de » Tlaſcala, pour en faire un exemple » dont tous les Peuples voiſins ſeroient » effrayés. Après la perte que les Tlaſcalans avoient réellement eſſuyée, cette déclaration auroit pû faire quelque impreſſion ſur le Sénat, ſi toutes les voyes n'euſſent été fermées pour la faire paſſer dans la Ville ; mais elle étoit adreſſée à Xicotencatl, qui en fut irrité juſqu'à couvrir de bleſſures ceux qui avoient eu l'audace de s'en charger ; & les renvoyant dans cet état à Cortez, il lui fit dire ; » Qu'il n'avoit pas voulu » leur donner la mort, afin que les » Eſpagnols appriſſent d'eux quelles » étoient ſes dernieres réſolutions ; que » le lendemain, au lever du Soleil, ils » le verroient en campagne, avec une » Armée innombrable ; que ſon deſſein » étoit de les prendre tous en vie, & » de les porter ſur les Autels de ſes

FERNAND CORTEZ. 1519.

Elle eſt reçue avec une fierté barbare.

FERNAND CORTEZ. 1519.

» Dieux, pour leur faire un Sacrifice » du sang & des cœurs de leurs (5) » Ennemis. Ensuite, joignant la raillerie » à cette brutale réponse, il fit porter au Camp Espagnol trois cens Poulets d'Inde, & d'autres provisions; afin que les Ennemis de ses Dieux, fit-il dire à Cortez, ne s'imaginassent point qu'il aimât mieux les prendre par la faim que par les armes, & qu'après avoir bien mangé, leur chair, dont il vouloit faire un grand festin, fût d'un goût plus savoureux (6).

Les Espagnols sont attaqués dans leur poste.

Cette insolence causa moins d'effroi que d'indignation, dans le Camp. Les Espagnols ne laisserent pas de réparer leurs forces, avec les provisions qu'on leur envoyoit (7); & Cortez profita de l'avis qu'il avoit reçu, pour se disposer à tous les événemens. Il prit avantage de la nature du terrein, pour former plusieurs batteries, qui lui promettoient une sanglante exécution; & ses Bataillons furent distribués, suivant l'expérience qu'il avoit de la méthode de ces Barbares. A la pointe du jour, on vit en effet la campagne inondée d'Indiens, qui devoient avoir fait beau-

(5) Solis, *ubi suprà*, Chap 18.

(6) C'est Herrera qui rapporte un trait si singulier. Liv 6 Chap. 6.

(7) Herrera, *Ibidem*.

coup de diligence, pour s'être approchés du Camp dans l'espace d'une nuit. Cette Armée montoit à plus de cinquante mille Hommes (8). C'étoit, comme on l'apprit bien-tôt d'eux-mêmes, le dernier effort de la République & de tous ses Alliés. On découvroit, au centre, un Aigle d'or fort élevé, qui n'avoit point encore paru dans les autres combats, & que les Tlascalans ne portoient pour Enseigne, que dans les plus pressantes occasions. Ils sembloient courir, plutôt que marcher. Cortez, les voyant à la portée du canon, fit faire une décharge générale, qui modera beaucoup cette ardeur. Cependant, après avoir paru quelque tems arrêtés par la crainte, ils reprirent courage, pour s'avancer jusqu'à la portée des frondes & des arcs. Mais ils furent arrêtés une seconde fois par de nouvelles décharges de l'artillerie & des arquebuses, dont chaque coup faisoit de larges ouvertures dans leurs rangs. Le combat dura long-tems sous cette forme, avec peu de dommage pour les Espagnols, qui voyoient tomber à leurs pieds les fléches & les pierres, tandis

(8) Solis; *ubi suprà*. Herrera la fait monter à cent cinquante mille hommes, mais sur le seul témoignage des Prisonniers Tlascalans. Chap. 6.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Ils repoussent les Indiens.

que leurs boulets & leurs balles portoient le désordre & la mort dans tous les Bataillons ennemis. Cependant un gros d'Indiens, comme transporté de fureur, s'approcha jusqu'au pied des batteries, & commençoit à causer de l'inquiétude à Cortez ; lorsque la confusion se répandant plus que jamais dans le corps de leur Armée, on y remarqua divers mouvemens opposés les uns aux autres, qui aboutirent à une retraite sans désordre, pour ceux qui composoient l'arriere garde, & qui se tournerent bientôt en fuite pour ceux qui combattoient dans les Postes avancés. Alors Cortez les fit charger avec l'épée & la lance; mais sans permettre à ses gens de s'écarter trop, dans la crainte de quelque ruse qui pouvoit les exposer au danger d'être enveloppés (9).

... le la ... s In-

Cette étrange révolution passa d'abord, aux yeux des Espagnols, pour un miracle du Ciel en faveur des armes Chrétiennes. Mais on sut bientôt que Xicotencatl, jeune Homme fort emporté, avoit outragé un des Caciques auxilaires, parce qu'il avoit différé d'obéir à ses ordres, & que le Cacique s'étoit ressenti de ses injures jusqu'à

(9) Solis, *Ibidem.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

lui propoſer un combat ſingulier. Tous les Alliés de la République s'étoient ſoulevés à cette occaſion. Ils avoient réſolu bruſquement de quitter une Armée, où l'on marquoit ſi peu de reconnoiſſance pour leur zéle & leur valeur. Ce deſſein s'étoit exécuté avec une précipitation, qui avoit jetté le déſordre dans les autres Troupes ; & Xicotencatl, troublé par un incident qui lui donnoit de la défiance pour ſes propres Soldats, avoit pris le parti d'abandonner la victoire & le champ de bataille aux Eſpagnols. Cette querelle même, au jugement de quelques Hiſtoriens, & l'heureux effet qu'elle produiſit, doivent être regardés comme l'ouvrage d'une Puiſſance ſupérieure qui veilloit à la conſervation des Eſpagnols (10).

Murmure des Eſpagnols.

Malgré tant de marques de la protection du Ciel, le péril dont ils ſe voyoient délivrés, & qui pouvoit ſe renouveller à tous momens, les jetta dans une vive inquiétude, qui produiſit de nouveaux murmures. Cortez retomba dans la néceſſité d'employer ſon éloquence & ſon adreſſe, pour les appaiſer. Il ordonna une Aſſemblée générale, ſous prétexte de délibérer en

(10) *Ibid.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

commun ſur une ſituation dont il reconnoiſſoit le danger. Il avoit recommandé à ſes Confidens, de placer ſans affectation les plus mutins près de ſa perſonne, autant pour s'aſſurer d'en être entendu, que pour ſe les concilier par cette apparence de diſtinction & de faveur. Le diſcours qu'il leur tint fut bien perſuaſif, puiſqu'il l'eut à peine achevé, qu'un Factieux des plus emportés éleva la voix, & dit à ſes Partiſans: » Mes Amis, le Général nous conſulte; » mais, en nous demandant le parti » qui nous reſte à prendre, il nous » l'enſeigne. Je crois, comme lui, qu'il » eſt impoſſible de nous retirer ſans » nous perdre (11). Tous les autres en-

Diſcours de Cortez qui les appaiſe.

(11) Un Diſcours ſi puiſſant, que Solis rapporte après Diaz qui l'avoit entendu, ne peut être dérobbé à l'Hiſtoire. Les circonſtances qu'on a rapportées, ſont tirées des mêmes Ecrivains. » Il n'eſt » pas beſoin de s'étendre » beaucoup ſur le parti que » nous avons à prendre, » après avoir gagné deux » batailles, où votre » valeur n'a pas moins » éclaté que la foibleſſe » de nos Ennemis. Il eſt » vrai que les travaux de » la guerre ne conduiſent » pas toujours à la victoire. » La maniere d'en profiter » n'eſt pas non plus ſans » difficultés. Il reſte du » moins à ſe précautionner » contre les périls qui environnent ſouvent les plus » grands ſuccès. C'eſt une » eſpece de tribut, impoſé » au bonheur des Hommes. Cependant j'avoue, » mes Amis, que ce n'eſt » pas là le motif de mon » inquiétude. Des raiſons » plus fortes & plus preſſantes me rendent votre » conſeil néceſſaire. On » m'a dit que l'envie de » retourner en arriere eſt » tombée dans l'eſprit de

trerent dans le même sentiment, & reconnurent l'injustice de leurs plaintes.

FERNAND CORTEZ. 1519.

» quelques-uns de nos Soldats, & qu'ils s'excitent mutuellement à me faire cette proposition Je m'imagine qu'elle n'est pas sans fondement Mais il n'est pas honnête qu'une affaire de cette importance soit traitée sourdement, avec un air de cabale. Il faut que chacun explique librement ce qu'il en pense, afin que son zele pour le bien Public, soit autorisé Commençons par considérer l'état où nous sommes, c'est le moyen de faciliter les raisonnemens sur l'avenir, & de prendre une fois des résolutions constantes. Cette Expédition a été non-seulement approuvée, mais généralement applaudie par tous ceux qui m'écoutent. Nous avons entrepris d'aller jusqu'à la Cour de Motezuma Nous nous sommes sacrifiés à ce dessein, en faveur de notre Religion & de notre Roi. Nous y avons attaché notre honneur & nos espérances. Les Indiens de Tlascala, qui ont voulu s'y opposer avec toutes les forces de leur République & de leurs Alliés, ont été vaincus ou dissipés; & suivant toutes les regles de la prudence humaine, il n'est pas possible qu'ils demeurent long tems sans nous accorder la paix, ou du moins un passage libre sur leurs Terres. Si nous obtenons cet avantage, quel éclat pour notre réputation! & que n'avons-nous pas à nous promettre de l'estime de ces Barbares, qui nous regardent déja comme des demi-Dieux. Si Motezuma nous attend avec crainte, comme il est aisé de le reconnoître par tant d'artificieuses Ambassades, avec quel respect nous regardera-t'il après la défaite des Tlascalans, qui sont les braves de son Empire, & qui ne devoient leur indépendance qu'à la force des armes? Il y a beaucoup d'apparence qu'il nous fera des offres supérieures à nos propres désirs, par la seule crainte de nous voir embrasser le parti d'un Peuple qui s'est révolté contre lui. Ainsi les obstacles mêmes, que nous avons rencontré, dans cette Province, auront été l'instrument dont le Ciel se sera servi pour avancer notre entreprise. Il veut les

FERNAND CORTEZ. 1519.

Embarras des Tlascalans.

D'un autre côté, la nouvelle déroute de l'Armée Indienne avoit jetté tant de consternation dans la Ville de Tlascala, que le Peuple y demandoit la paix à grands cris. Les plus timides proposoient de se retirer dans les Montagnes, avec leurs familles; mais la plûpart,

» faire servir d'épreuve à » notre constance, parce » qu'il ne nous doit point » des miracles auxquels » nous n'ayions pas con- » tribué de notre cœur & » de nos mains. Mais si » nous tournons aujour- » d'hui le dos, ne voyez » vous pas que nous » perdons tout à la fois » nos travaux & le fruit » qui devoit les suivre? » sans compter que nous » serons les premiers à » qui la victoire aura fait » perdre le courage. Que » nous restera-t'il à es- » pérer? ou plutôt que » n'avons-nous pas à » craindre? ces mêmes » Peuples, que nous » avons vaincus, & qui » sont encore tremblans » & fugitifs, s'animeront » par notre relâchement. » Ils sont les maîtres des » défilés. Ils ne cesseront » pas de nous suivre. Ils » nous accableront dans » notre marche. Ceux » qui nous servent avec » autant de fidélité que de » courage, ces Zampoa- » lans & ces Totonaques, » nos Alliés, & l'unique » ressource de notre re- » traite, chercheront l'oc- » casion de s'échapper. Ils » nous abandonneront, » pour aller publier notre » honte. Peut-être conspi- » reront-ils contre nous, » après avoir perdu l'opi- » nion qu'ils avoient de » nos forces. Je le ré- » pete, mes Amis; il est » aussi important, pour » notre sûreté que pour » notre honneur, de consi- » dérer tout avec beaucoup » d'attention, en mesu- » rant les espérances qu'il » est question d'abandon- » ner, avec les périls qui » peuvent nous rester à » vaincre. Proposez, dis- » cutez, ce qui vous » paroîtra convenable à » notre situation. Je vous » laisse une pleine liberté. » J'ai touché ces incon- » véniens, sans chaleur, » sans art, sans recherche » d'éloquence, moins pour » défendre mon sentiment » que pour le disculper. Solis, Liv. 2. Chap. 19.

persuadés que les Espagnols étoient des Dieux, vouloit qu'on se hâtât de les appaiser par des adorations. Le Sénat, s'étant assemblé, pour chercher quelque remede aux malheurs publics, conclut que les merveilleux exploits des Etrangers devoient être l'effet de quelque enchantement ; & cette idée le fit recourir aux Magiciens du Pays, pour détruire un charme par un autre. Ces Imposteurs furent appellés. Ils déclarerent qu'ayant déja raisonné sur les circonstances, ce qui paroissoit obscur aux Sénateurs étoit d'une extrême clarté pour eux ; que par la force de leur Art, ils avoient découvert que les Espagnols étoient des Enfans du Soleil, produits par l'activité de ses influences sur la terre des Régions orientales ; que leur plus grand enchantement étoit la présence de leur Pere, dont la puissante ardeur leur communiquoit une force supérieure à celle de la Nature, qui les faisoit approcher de celle des Immortels ; mais que l'influence cessant lorsque le Soleil déclinoit vers le Couchant, ils s'affoiblissoient alors & flétrissoient comme l'herbe des Prairies : d'où les Magiciens inféroient qu'il falloit les attaquer pendant la nuit, avant que le retour du Soleil les rem-

FERNAND CORTEZ. 1519.

Ils ont recours à leurs Magiciens.

Raisonnement de ces Imposteurs.

FERNAND CORTEZ. 1519.

dit invincibles. Le Sénat donna de grands éloges à cette découverte, & se flatta d'une victoire certaine. Quoique les combats nocturnes fussent opposés à l'usage de la Nation, l'ordre fut donné à Xicotencatl d'attaquer le Camp Espagnol après le coucher du Soleil. Heureusement que la vigilance de Cortez n'étoit jamais en défaut. Il avoit des Postes avancés & des Sentinelles dans l'éloignement. Il faisoit faire exactement les rondes. Les Chevaux étoient sellés pendant toute la nuit, & les Soldats dormoient armés. Le soir avant celle qu'on avoit marquée pour l'attaque, les Sentinelles découvrirent un gros d'Ennemis, qui s'avançoient à petits pas vers le Camp, dans un silence qui ne leur étoit pas ordinaire. Cortez en fut averti. Quoiqu'il ignorât encore le dessein des Indiens, non-seulement il donna ses ordres pour la défense, mais il recommanda qu'à leur exemple le silence fût observé dans tous les Postes. La confiance de Xicotencatl augmenta la promesse des Magiciens, lorsqu'à peu de distance du Camp, il se crut assuré, par ces apparences de langueur, que les Espagnols se ressentoient de l'absence de leur Pere. Il approcha jusqu'au pied du rempart, où il forma trois atta-

Xicotencatl attaque les Espagnols pendant la nuit.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Il est repoussé malgré sa furie.

ques, qui furent exécutées avec beaucoup de hardiesse & de diligence. Mais les premiers Indiens, qui entreprirent de monter, furent reçus avec une vigueur à laquelle ils ne s'attendoient pas; & ceux qui les suivoient prirent l'épouvante, en voyant tomber les plus avancés, dont les corps rouloient jusqu'à eux. Xicotencatl reconnut l'imposture des Magiciens. Cependant sa colere, ou son courage, le fit retourner à l'assaut. Ses gens donnerent des témoignages extraordinaires de valeur. Ils s'aidoient des épaules de leurs Compagnons, pour monter sur le rempart, où ils recevoient sans étonnement de mortelles blessures, qui continuoient de les faire tomber, sans que les autres parussent rebutés de ce spectacle. Le combat dura long-tems, avec tout le désavantage qu'on peut s'imaginer pour eux, dans une situation où les Espagnols n'avoient que la peine d'allonger le bras pour les tuer à coups de lances. Enfin, Xicotencatl, désespérant de son entreprise, prit le parti de faire sonner la retraite. Cortez, qui savoit que la méthode des Barbares étoit de se retirer en pelotons & sans ordre, sortit alors avec une partie de son Infanterie; tandis que ses Cavaliers, qui

FERNAND CORTEZ. 1519.

Des Chevaux garnis de sonnettes achevent de les mettre en fuite.

avoient garni de sonnettes le poitrail de leurs Chevaux, descendirent aussi dans la Campagne, pour augmenter la terreur des Indiens par la nouveauté de ce bruit. Une charge, à laquelle ils s'attendoient si peu, acheva de les mettre en fuite; & le jour ne revint que pour faire admirer le nombre des Morts & des Blessés, qu'ils avoient laissés, contre leur usage, au pied du rempart. Les Espagnols perdirent un Zampoalan, & n'eurent que deux ou trois Blessés de leur Nation; ce qu'ils regarderent comme un miracle, à la vûe de l'effroyable quantité de fléches, de dards & de pierres, qui étoient tombés dans l'enceinte de leur (12) Quartier.

Leur joie n'eut d'abord, pour objet, qu'une victoire qui leur avoit si peu coûté; mais elle augmenta beaucoup, en apprenant, des Prisonniers, quelle avoit été l'espérance de leurs Ennemis. Cortez ne douta point que la réputation, qu'il devoit se promettre d'un événement de cette nature, ne servît plus que la force des armes au succès de ses desseins. En effet, tous les Sénateurs de Tlascala, croyant reconnoître, dans ces

(12) Solis, *ubi suprà*, Chap. 19.

invincibles Etrangers, les Hommes céleſtes qui étoient annoncés par leurs Prophéties, craignirent de s'attirer les derniers malheurs en rejettant plus long-tems leur amitié. Ils commencerent par ſacrifier à leurs Dieux une partie des Magiciens qui les avoient trompés, comme des Victimes de propitiation, pour appaiſer le courroux du Ciel. Enſuite, penſant à nommer des Ambaſſadeurs, qui devoient être chargés de négocier la paix, ils envoyerent d'avance un ordre exprès à Xicotencatl, de faire ceſſer toutes ſortes d'hoſtilités. Ce fier Indien, loin d'approuver la Délibération de ſes Maîtres, répondit, à leur Envoyé, que ſon Armée étoit le véritable Sénat, & qu'il auroit ſoin de ſoutenir la gloire de ſa Nation, puiſqu'elle étoit abandonnée par les Peres de la Patrie (13). Quoiqu'il fût déſabuſé de la folle opinion qu'il avoit conçue du raiſonnement des Magiciens, il n'avoit point encore perdu l'eſperance de forcer, pendant la nuit, les Etrangers dans leurs murs. Il attribuoit ſa derniere diſgrace à l'imprudence qu'il avoit eue de les attaquer, ſans avoir fait reconnoître la diſpoſition de leur

FERNAND CORTEZ. 1519.

Les Magiciens de Tlaſcala ſont ſacrifiés aux Idoles.

Le Sénat ſe détermine à la paix.

(13) Solis, *ibidem.*

FERNAND CORT. Z. 1519.

Camp; & dans cette idée, il résolut d'y envoyer quelques Espions, avec ordre d'en examiner toutes les parties. Les Habitans des Villages voisins, attirés par les présens des Espagnols, ne faisoient pas difficulté d'y porter des vivres. Il choisit quarante Soldats, qu'il fit déguiser en Paysans, avec des Fruits, de la Volaille & du Mayz. Il leur recommanda d'observer les endroits, par lesquels on pouvoit attaquer la Place avec plus de facilité (14). Quelques Historiens prétendent que ces quarante Emissaires s'y introduisirent en qualité d'Envoyés de Xicotencatl, qui feignit de proposer un accommodement; & cette supposition rendroit l'inadvertance des Espagnols plus excusable. Mais il est certain que les Indiens travestis entrerent dans le Camp, qu'ils y passerent quelques heures, & que ce fut un Zampoalan, qui remarqua le premier la curiosité avec laquelle ils observoient la hauteur du mur. Cortez, qui en fut averti, se hâta de les faire arrêter. La force des tourmens en fit parler quelques-uns. Il forma là-dessus un dessein, qui lui réussit au-delà de ses espérances. Ce fut de feindre qu'il avoit

Ruse de Xicotencatl pour s'y opposer.

(14) *Ibid. m.*

pénétré celui de Xicotencatl, par des lumieres ſupérieurs aux connoiſſances des Indiens, & de lui renvoyer la plus grande partie de ſes Eſpions, pour lui déclarer de ſa part que les Eſpagnols craignoient auſſi peu la ruſe & la trahiſon, que la force des armes; qu'ils l'attendoient ſans crainte, & qu'ils avoient laiſſé la vie à la plûpart de ſes gens, afin que leurs obſervations ne fuſſent pas perdues pour lui. Mais, jugeant à propos auſſi de répandre la terreur dans toute l'Armée Indienne, il fit mutiler diverſement les Malheureux qu'il renvoyoit (14). Ce ſpectacle ſanglant cauſa tant d'horreur aux Troupes qui marchoient déja pour l'attaque, qu'elles parurent balancer ſur l'obéiſſance qu'elles devoient à leur Chef. Xicotencatl, frappé lui-même de voir ſon projet éventé, ſe figura que les Etrangers n'avoient pu connoître ſes Eſpions & pénetrer juſqu'au fond de leurs penſées, ſans avoir quelque choſe de divin. Il étoit dans cette agitation, lorſque deux Miniſtres, envoyés par le Sénat qui avoit été choqué de l'inſolence de ſa réponſe, vinrent lui ôter le

FERNAND CORTEZ. 1519.

Cortez s'en défend par une autre ruſe.

Il fait mutiler quantité d'Indiens.

(14) Il fit couper les mains à quatorze ou quinze, & les pouces à tous les autres. *Ibid*, & Herrera, *ubi ſuprà*.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Commandement; & ses Troupes, peu disposées à le soutenir dans sa désobéissance, ne tarderent point à se dissiper. Il rentra néanmoins dans Tlascala, sous la protection de ses Parens & de ses Amis, qui le présenterent aux Sénateurs, avec lesquels ils firent sa paix (15).

Députation du Sénat de Tlascalan au Camp de Cortez.

Les Espagnols avoient passé la nuit sous les armes, & dans une vive inquiétude. Le jour suivant ne fut pas plus tranquille; & quoiqu'ils apprissent, des Indiens qui leur apportoient des vivres, que l'Armée des Tlascalans étoit rompue, leur incertitude dura jusqu'au lendemain. Mais les Sentinelles découvrirent au point du jour une troupe d'Indiens, qui s'avançoient vers le Camp; & Cortez donna ordre qu'on leur laissât la liberté d'approcher. C'étoit l'Ambassade du Sénat, composée de quatre vénérables personnages, dont l'habit & les plumes blanches annonçoient ouvertement la paix. Ils étoient environnés de leur cortege, après lequel marchoient quantité de Tamenes, chargés de toutes sortes de provisions. Ils s'arrêtoient par intervalle, avec des profondes inclinations de corps

Cérémonies de la marche des Deputés.

(15) Solis & Herrera, *Ibidem.*

vers le Camp des Eſpagnols; & baiſſant les mains juſqu'à terre, ils les portoient enſuite à leurs lévres. A quelques pas des murs, ils rendirent leur dernier hommage, par des encenſemens qu'ils firent an Fort. Marina parut ſur le bord du rempart, & leur demanda, dans leur langue, de quelle part & dans quelles vues ils ſe préſentoient. Ils répondirent qu'ils étoient envoyés par le Sénat & la République de Tlaſcala, pour traiter de la Paix. On ne leur refuſa point l'entrée; mais Cortez les reçut avec un appareil de grandeur & d'un air de ſévérité, qu'il jugea néceſſaires pour leur inſpirer du reſpect & de la crainte. Après avoir recommencé leurs révérences & leurs encenſemens, ils expoſerent le ſujet de leur députation, qui ſe réduiſit à des excuſes frivoles, tirées de l'emportement brutal des Otomies, que toute l'autorité du Sénat n'avoit pu réprimer, & à l'offre de recevoir les Eſpagnols dans leur Ville, où ils promettoient de les traiter comme les Freres de leurs Dieux. Cortez, diſſimulant la joie qu'il reſſentoit de ce langage, affecta de les laiſſer dans le doute de ſes intentions. Il leur fit valoir la bonté qu'il avoit de les écouter, lorſ-

FERNAND CORTEZ. 1519.

Offres qu'ils font à Cortez.

Sa réponſe, & ſa réſolution.

FERNAND CORTEZ. 1519.

qu'ils avoient mérité ſa colere, & le penchant qu'il conſervoit encore pour la paix, après une guerre injuſte qui lui donnoit ſur eux tous les droits des la victoire. Cependant il promit de ne pas reprendre les armes, s'il n'y étoit forcé par des nouvelles offenſes, & de laiſſer le tems à la République de réparer le paſſé par une prompte ſatisfaction. Il avoit deux vues, dans cette réponſe; l'une, de s'aſſurer en effet, de la bonne foi des Tlaſcalans; & l'autre, de prendre quelques jours pour rétablir ſa ſanté, qui avoit beaucoup ſouffert d'une ſi continuelle fatigue (16).

Nouveaux Ambaſſadeurs de Motezuma.

A peine les Ambaſſadeurs étoient ſortis du Fort, qu'on y vit arriver cinq Mexiquains, qui ſe firent annoncer au nom de l'Empereur Motezuma. Ils avoient pris des chemins détournés pour entrer ſur les Terres des Tlaſcalans, & c'étoit à force de précautions qu'ils les avoient traverſées ſans obſtacle. Motezuma, informé par la dili-

(16) Les Hiſtoriens obſervent qu'ayant pris médecine, un jour qu'il fut attaqué par les Indiens, il ne laiſſa pas de monter à cheval, de combattre, de faire toutes les fonctions de Général & de Soldat, & que ſa médecine ne fit ſon opération que le jour ſuivant. Herrera, Liv. 6. Chap. 10. Solis, Liv. 2. Chap. 21.

gence de ses Couriers, de tout ce qui se passoit à Tlascala, sentoit redoubler ses allarmes, en voyant une Nation belliqueuse, qui avoit résisté tant de fois à toutes ses forces, vaincue dans plusieurs Batailles par un petit nombre d'Etrangers. Il commençoit à craindre qu'après avoir soumis ces Rebelles, Cortez ne formât de plus grandes entreprises, & n'employât leurs armes à la conquête de l'Empire. Il paroît étonnant qu'avec de si justes soupçons, il n'assemblât point une Armée pour sa défense. Mais on observe, dans toute sa conduite, qu'il se fioit beaucoup aux artifices de sa politique, & que son espérance étoit encore de rompre l'union qui pouvoit se former entre les Espagnols & les Tlascalans. C'étoit dans cette vue qu'il envoyoit une Ambassade à Cortez, sous prétexte de le féliciter de l'heureux succès de ses armes, & de l'exhorter à traiter sans ménagement leurs Ennemis communs, pour lesquels il se flattoit de lui inspirer de la défiance & de la haine, par les plus odieuses peintures de leur mauvaise foi. D'ailleurs, ses Ambassadeurs avoient ordre de faire de nouvelles instances au Général étranger, pour lui faire abandonner le dessein de se

Explication de la conduite de ce Prince.

FERNAND CORTEZ. 1519.

rendre à la Cour, en lui expliquant, avec des apparences d'amitié, les raisons qui ne permettoient point à leur Maître de lui accorder cette liberté. Leurs instructions portoient aussi de reconnoître la situation des Tlascalans; & s'ils les voyoient portés à la paix, de faire naître assez d'obstacles au Traité, pour se donner le tems de l'informer du succès de leur (17) négociation.

Quel fruit Cortez tire de l'Ambassade Impériale.

Cortez les reçut avec d'autant plus de joie & de civilité, que le silence de ce Monarque commençoit à lui causer de l'inquiétude. Il marqua une extrême reconnoissance pour leurs présens, qui montoient à la valeur de deux mille marcs d'or. Mais il trouva des prétextes pour différer sa réponse, parce qu'il vouloit qu'avant leur départ ils vissent avec quelle soumission les Tlascalans lui demandoient la paix; & de leur côté, ils ne demanderent point d'être dépêchés, parce que ce délai sembloit favorable à leur Commission. Cependant, ils ne furent pas long-tems sans la faire pénétrer, par des questions indiscretes, qui firent connoître toutes les frayeurs de Motezuma & de

(17) Solis, *ubi suprà*, Chap. 21.

quelle importante il étoit, pour le réduire à la raiſon, de conclure avec les Tlaſcalans.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Xicotencatl vient lui même en députation au Camp Eſpagnol.

La République, qui vouloit perſuader les Eſpagnols de la ſincérité de ſes intentions, envoya ordre à toutes les Bourgades voiſines du Camp, d'y porter des vivres, ſans payement & ſans échange. L'abondance y regna auſſi tôt; & les Payſans du Canton pouſſerent la fidélité juſqu'à refuſer les moindres récompenſes. Deux jours après, on découvrit, ſur le chemin de la Ville, un gros d'Indiens qui s'approchoient avec toutes les marques de la paix. Cortez ordonna que le Fort leur fût ouvert, ſans aucune apparence de ſoupçon. Il ſe fit accompagner, pour les recevoir, des cinq Ambaſſadeurs Mexiquains, après leur avoir fait entendre avec nobleſſe qu'il ne vouloit rien avoir de réſervé avec ſes Amis. Le Chef des Tlaſcalans étoit Xicotencatl même, qui avoit brigué cette Commiſſion, pour achever de ſe rétablir dans l'eſprit des Sénateurs, ou peut-être ſuivant la conjecture de Solis, parce qu'ayant reconnu la néceſſité de la paix, ſon ambition lui faiſoit deſirer que la République n'en eût l'obligation qu'à lui. Il avoit, pour cortege,

Son cortege.

FERNAND CORTEZ. 1519.

cinquante Seigneurs des plus diſtingués, tous dans une magnifique parure. Sa taille étoit au-deſſus de la médiocre, aſſez dégagée, mais droite & robuſte. Il étoit vêtu d'une robe blanche, qu'il ſoutenoit d'un air cavalier, avec quantité de plumes, & quelques pierreries aſſez galamment diſtribuées. Les traits de ſon viſage, quoique ſans proportion, formoient une phyſionomie majeſtueuſe & guerriere. Après quelques révérences Indiennes, il s'aſſit, ſans attendre l'invitation de Cortez; & le regardant d'un œil ferme, il lui dit » qu'il ſe reconnoiſſoit ſeul » coupable de toutes les hoſtilités qui » s'étoient commiſes; qu'il s'étoit ima» giné que les Eſpagnols étoient dans » les intérêts de Motezuma & des Cul» vas, dont il avoit le nom en hor» reur; mais qu'étant mieux informé, » il venoit ſe rendre entre les mains » de ſes Vainqueurs, & qu'il ſouhai» toit de mériter, par cette ſoumiſ» ſion, le pardon de la République, » au nom de laquelle il ſe préſentoit » pour demander la paix, & pour la » recevoir aux conditions qu'il leur » plairoit de l'accorder; qu'il la de» mandoit une, deux & trois fois, au » nom du Sénat, de la Nobleſſe & du

Sa figure & ſon habillement.

Son diſcours à Cortez.

„ Peuple, & qu'il supplioit le Général „ d'honorer leur Ville, de sa présence ; „ qu'il y trouveroit des logemens pour „ toute son Armée ; que jamais les „ Tlascalans n'avoient été forcés d'en » ouvrir les Portes ; qu'ils menoient, » dans ces Montagnes, une vie pau- » vre & laborieuse, uniquement ja- » loux de leur liberté ; mais que l'ex- » périence leur ayant fait connoître la » valeur des Espagnols, ils ne vou- » loient pas tenter plus long-tems la » fortune ; & qu'ils leur demandoient » seulement en grace d'épargner leurs » Dieux, leurs Enfans & leurs Fem- » mes (18).

Cortez cherche à se l'attacher.

Cortez, dans l'estime qu'il avoit naturellement pour la grandeur d'ame, fut si touché de la noblesse de ce discours & de l'air libre & guerrier de Xicotencatl, qu'après l'avoir témoigné aux Assistans, il voulut que Marina fît la même déclaration à ce brave Indien, autant pour se l'attacher par cette marque de considération, que pour l'empêcher de croire que l'accueil, qu'on lui faisoit, vînt de quelque autre ménagement. Ensuite, reprenant un air févere, il lui fit des reproches fort vifs

(18) Herrera, Chap. 10 ; Solis, Chap. 11.

FERNAND CORTEZ. 1519.

de l'obſtination avec laquelle il avoit entrepris de réſiſter à ſes armes ; il exagera la grandeur du crime, pour faire valoir celle du pardon ; & promettant enfin la paix, ſans aucune réſerve, il ajouta que lorſqu'il jugeroit à propos d'aller à Tlaſcala, il en donneroit avis aux Sénateurs. Ce retardement parut affliger Xicotencatl, qui le regarda comme un reſte de défiance, ou comme un prétexte pour mettre la bonne foi des Tlaſcalans à l'épreuve. Il ſe hâta de répondre, que lui, qui étoit le Général, & la principale Nobleſſe de la Nation, dont il étoit accompagné, s'offroient à demeurer Priſonniers entre les mains des Eſpagnols, pendant tout le tems qu'ils voudroient paſſer dans la Ville. Cortez, quoique fort ſatisfait de cette offre, affecta de la rejetter par une générosité ſupérieure. Il fit dire au Général Indien, que les Eſpagnols n'avoient pas plus beſoin d'ôtages, pour entrer dans ſa Ville, qu'ils n'en avoient eu pour ſe maintenir dans le Pays des Tlaſcalans au milieu de leurs nombreuſes Armées ; qu'on pouvoit s'aſſurer de la paix ſur ſa parole, & qu'il iroit à la Ville auſſi-tôt qu'il auroit dépêché des Ambaſſadeurs que Motezuma lui avoit envoyés. Ce diſ-

Comment il ſe conduit à l'égard du Sénat.

cours, que ſon habileté lui fit lâcher comme ſans deſſein, eut le pouvoir d'échauffer également les Miniſtres des deux Nations. Xicotencatl ſe hâta de retourner à Tlaſcala, où la paix fut auſſi-tôt publiée avec des réjouiſſances fort éclatantes. Les Mexiquains, qui demeurerent dans le Camp, firent d'abord quelques railleries ſur le Traité & ſur le caractere de ceux qui le propoſoient. Enſuite, feignant d'admirer la facilité des Eſpagnols, ils pouſſerent l'artifice juſqu'à dire à Cortez qu'ils le plaignoient de ne pas mieux connoître les Tlaſcalans, Nation perfide, qui ſe maintenoit moins par la force des armes que par la ruſe, & qui ne penſoit qu'à le tromper par des fauſſes apparences, pour le perdre avec tous ſes Soldats. Mais lorſqu'il leur eut répondu qu'il ne craignoit pas plus la trahiſon que la violence, que ſa parole étoit une loi ſacrée, & que la paix d'ailleurs étant l'objet de ſes armes, il ne pouvoit la refuſer à ceux qui la demandoient, ils tomberent dans une profonde rêverie, dont ils ne ſortirent que pour le ſupplier de differer de ſix jours ſon entrée dans Tlaſcala. Cortez paroiſſant ſurpris de cette demande, ils lui avouerent que dans la ſuppoſi-

FERNAND CORTEZ 1519.

La paix eſt publiée à Tlaſcala.

Chagrin qu'elle cauſe aux Mexiquains.

FERNAND CORTEZ. 1519.

tion de la paix, ils avoient ordre d'en donner avis à l'Empereur avant qu'elle fût conclue, & d'attendre ſes ordres pour s'expliquer davantage. L'habile Eſpagnol leur accorda volontiers cette grace, non-ſeulement parce qu'il vouloit conſerver des égards pour Motezuma, mais parce qu'il demeura perſuadé qu'elle pourroit ſervir à lever les difficultés que ce Prince faiſoit de ſe laiſſer voir (19).

Préſens que Cortez reçoit de leur Cour.

Les Députés revinrent, le ſixiéme jour, accompagnés de ſix autres Seigneurs de la Cour Impériale, qui apportoient de nouveaux préſens à Cortez. Ils lui dirent que l'Empereur du Mexique deſiroit avec paſſion d'obtenir l'alliance & l'amitié du grand Monarque des Eſpagnols, dont la majeſté paroiſſoit avec tant d'éclat dans la valeur de ſes Sujets, & que ce deſſein le portoit à partager avec lui ſes immenſes richeſſes; qu'il s'engageoit à lui payer un Tribut annuel, parce qu'il le révéroit comme le Fils du Soleil, ou du moins comme le Seigneur dès heureuſes Régions, où les Mexiquains voyoient naître la lumiere; mais que ce Traité devoit être précédé de deux conditions: la premiere, que les Eſpagnols ne for-

Quelles conditions Motezuma lui fait propoſer.

(19) Solis, *ibidem.*

maſſent aucune alliance avec la République de Tlaſcala, puiſqu'il n'étoit pas raiſonnable qu'ayant tant d'obligation à la généroſité de l'Empereur, ils priſſent parti pour ſes Ennemis; la ſeconde, qu'ils achevaſſent de ſe perſuader que le deſſein qu'ils avoient d'aller à Mexico étoit contraire aux Loix de ſa Religion, qui ne permettoient pas au Souverain de ſe laiſſer voir à des Etrangers; qu'ils devoient conſiderer les périls, dans leſquels l'une ou l'autre de ces entrepriſes ne manqueroit pas de les engager; que les Tlaſcalans, nourris dans l'habitude de la trahiſon & du brigandage, ne cherchoient qu'à leur inſpirer une fauſſe confiance, pour trouver l'occaſion de ſe vanger, & pour ſe ſaiſir des riches préſens qu'il avoit faits à Cortez, & que les Mexiquains étoient ſi jaloux de l'obſervation de leurs Loix, & d'ailleurs ſi farouches, que toute l'autorité de l'Empereur ne ſeroit pas capable d'arrêter leurs emportemens; que par conſéquent les Eſpagnols, après avoir été tant de fois avertis du danger, ne pourroient ſe plaindre avec juſtice de ce qu'ils auroient à ſouffrir.

Cortez ſuſpend ſa réponſe.

Cortez ſe trouva fort loin de ſes eſpérances. Il comprit plus que jamais que

FERNAND CORTEZ. 1519.

Motezuma le regardoit avec toute l'horreur que ses funestes présages lui avoient inspirée pour les Etrangers, & qu'en feignant d'obéir à ses Dieux, il se faisoit une religion de sa crainte. Cependant il dissimula son chagrin, pour répondre froidement aux nouveaux Ambassadeurs, qu'après les fatigues de leur voyage, il vouloit leur laisser prendre un peu de repos, & qu'il ne tarderoit point à les congédier. Son dessein étoit de les rendre témoins de son Traité avec les Tlascalans, & de suspendre ses dernieres explications, pour ôter à Motezuma le tems d'assembler une Armée. On étoit bien informé qu'il n'avoit point encore fait de préparatifs pour la guerre.

Il est pressé de se rendre à Tlascala.

Cependant les délais affectés de Cortez causoient beaucoup d'inquiétude au Sénat Tlascalan, qui croyoit ne les pouvoir attribuer qu'aux intrigues des Ambassadeurs Mexiquains. Les Sénateurs prirent la résolution de se rendre au Camp des Espagnols, pour les convaincre de leur affection, & de ne pas retourner dans leur Ville sans avoir déconcerté toutes les négociations de Motezuma. Ils partirent avec une nombreuse suite & des ornemens dont la couleur annonçoit la paix. Chacun

étoit porté dans une ſorte de litiere, ſur les épaules des Miniſtres inférieurs. Magiſcatzin, qui avoit toujours opiné en faveur des Etrangers, étoit à la tête, avec le Pere de Xicotencatl, vénérable Vieillard, que ſon grand âge avoit privé de l'uſage des yeux, ſans avoir affoibli ſon eſprit, qui faiſoit encore reſpecter ſon ſentiment dans les délibérations. Ils s'arrêterent à quelques pas du logement de Cortez & le vieil Aveugle, étant entré le premier, ſe fit placer proche de lui, & l'embraſſa d'abord avec une familiarité noble & décente. Enſuite, il lui paſſa la main ſur le viſage, & ſur différentes parties du corps, comme s'il eût cherché à connoître ſa figure, par le ſens du toucher, au défaut de ſes yeux, qui ne pouvoit lui rendre cet office. Cortez fit aſſeoir autour de lui tous les Sénateurs, & reçut dans cette ſituation un nouvel hommage de la République par la bouche de ſes Chefs. Leur diſcours fut adroit & preſſant (20). Solis

FERNAND CORTEZ. 1519.

Députation qu'il reçoit des principaux Sénateurs.

Diſcours de Magiſcatzin, Vieillard aveugle.

(20) Ce fut l'Aveugle même qui parla, dit-on, à peu près dans ces termes : » Généreux Capitaine, ſoit que tu ſois, » ou non, de la race des » Immortels, tu as maintenant dans ton pouvoir le Sénat de Tlaſcala qui vient de rendre ce dernier témoignage de ſon obéiſſance. » Nous ne venons point » excuſer les fautes de no-

FERNAND CORTEZ. 1519.

reproche comme une injustice, à quelques Ecrivains étrangers, peu affectionnés, dit-il, à sa Nation, d'avoir représenté ces Indiens comme des Bêtes dépourvues de raison, dans la vue de rabbaiser les conquêtes de l'Espagne. Il ajoûte qu'à la vérité ils admiroient des Hommes, qui leur paroissoient assez différens d'eux, pour les croire d'une autre espéce. Ils regardoient leur barbe comme une singularité merveilleuse,

» tre Nation, mais seulement nous en charger, » avec l'espérance d'appaiser ta colere par notre » sincérité. C'est nous qui » avions résolu de te faire » la guerre; mais c'est » nous aussi qui avons » conclu de te demander » la paix. Nous n'ignorons point que Motezuma s'efforce de te détourner de notre alliance. Ecoute-le comme » notre Ennemi, si tu ne » le consideres pas comme un Tyran, tel qui » doit déja te le paroître, » puisqu'il te recherche » dans le dessein de te » persuader une injustice. » Nous ne demandons pas » que tu nous assistes contre lui; nos seules forces nous suffisent contre tout ce qui ne sera » pas toi; mais nous verrons avec chagrin que » tu prennes confiance à » ses promesses, parce » que nous connoissons » ses artifices. Au moment » que je te parle, il s'offre à moi, malgré mon » aveuglement, certaines » lumieres qui me découvrent de loin le péril où » tu t'engages. Tu nous » a offert la paix, si Motezuma ne te retient. » Pourquoi te retient il? » Pourquoi te refuse tu à » nos prieres? Pourquoi » ne veux tu pas honorer » notre Ville de ta présence? Nous venons résolus » d'obtenir ton amitié & » ta confiance, ou de mettre entre tes mains notre liberté. Choisis, de » ces deux partis, celui » qui te sera le plus agréable. Il n'y a point de » milieu, pour nous, entre la nécessité d'être tes » Amis ou tes Esclaves. Solis, *ibidem*.

parce qu'ils n'en avoient pas eux-mêmes. Ils prenoient les armes à feu pour des foudres, & les Chevaux pour de redoutables Monſtres. Ils donnoient de l'or pour du verre. Mais leur étonnement ne venoit que de la nouveauté de ces ſpectacles, & ne doit pas faire juger plus mal de leur raiſon. L'admiration ſuppoſe l'ignorance, mais elle ne prouve point l'incapacité.

Cortez marche vers Tlaſcala.

Cortez ne put réſiſter à des ſoumiſſions, qui portoient un caractere de bonne foi ſi peu ſuſpect. Après avoir fait une réponſe favorable aux Sénateurs, il exigea ſeulement qu'ils lui envoyaſſent des Indiens, pour la conduite de l'artillerie & le tranſport du bagage. Dès le jour ſuivant; on vit arriver, à la porte du Fort, cinq cens Tamenes, qui ſe diſputerent entr'eux l'honneur de porter les plus peſans fardeaux. Auſſi-tôt Cortez fit diſpoſer tout pour la marche. On forma les Bataillons, & l'Armée prit le chemin de Tlaſcala, avec l'ordre & les précautions qu'elle obſervoit dans les plus grands dangers; ſur quoi les Hiſtoriens remarquent que la meilleure partie des proſpérités de Cortez étoit due à l'exactitude de la diſcipline, dont il ne ſe relâcha jamais. La campagne ſe trouva

FERNAND CORTEZ. 1519.

Marques de joie qu'on lui donne sur sa route.

couverte d'une multitude innombrable d'Indiens. Leurs cris & leurs applaudissemens differoient peu des menaces qu'ils employoient dans les combats; mais les Espagnols avoient été prévenus sur ces témoignages de joie, qui étoient en usage dans les plus grandes Fêtes du Pays. Le Sénat vint au devant d'eux, escorté de toute la Noblesse. A l'entrée de la Ville, les acclamations redoublerent avec un nouveau bruit d'instrumens barbares, qui se mêlerent à la voix du Peuple. Les Femmes jettoient des fleurs sur leurs Hôtes; & les Sacrificateurs, revêtus des habits de leur ministere, les attendoient au passage, avec des brasiers de copal, dont ils dirigeoient vers eux la fumée. Ils trouverent des logemens, fournis de toutes sortes de commodités, dans un spacieux Edifice, où l'on entroit par trois grands portiques, & qui contenoit tant d'appartemens, que toute l'Armée y fut logée sans embarras. Cortez avoit amené les Ambassadeurs Mexiquains, malgré leur résistance. Il leur fit donner un appartement près du sien, pour les mettre à couvert sous sa protection (21). Tlascala étoit alors une

Son entrée dans Tlascala.

(21) Herrera met l'entrée de Cortez dans Tla

FERNAND CORTEZ. 1519.

Ville fort peuplée, bâtie ſur quatre éminences, qui s'étendoient de l'Eſt au Couchant, & qui avoient l'apparence de quatre Citadelles, avec des rues de :ommunications, bordées de murs fort épais, qui formoient l'enceinte de la Place. Ces quatre parties étoient gou-vernées par autant de Caciques, deſ-cendus des premiers Fondateurs, mais oumis néanmoins à l'Aſſemblée du Sé-1at, où ils avoient droit d'aſſiſter, & lont ils recevoient les ordres pour tout :e qui concernoit le bien public. Les Maiſons étoient d'une hauteur médio-re, & d'un ſeul étage. Elles étoient le pierre & de brique, avec des terraſ-es & des corridors au lieu de toît. La lûpart des rues étoient étroites & tor-ueuſes, ſuivant les différentes formes es Montagnes. Enfin l'Architecture, uſſi biſarre que la ſituation, faiſoit ıger qu'on avoit eu moins d'égard à la ommodité des Habitans qu'à leur sû-eté.

Etat du pays.

La Province entiere, dans une cir-onférence de cinquante lieues, qui en voit dix de longueur, de l'Eſt à l'Oueſt, r quatre de largeur, du Nord au Sud, offroit qu'un Pays inégal & mon-

la au 18 de Septembre ; & Solis, après Diaz, 23.

FERNAND CORTEZ. 1519.

tueux, mais fertile néanmoins, & soigneusement cultivé. Il étoit borné de tous côtés par des Provinces de l'Empire du Mexique, à l'exception du Nord, où ses limites étoient resserrées par la grande Cordeliere, dont les Montagnes, presqu'inaccessibles, lui donnoient communication avec les Otomies, les Totonaques & d'autres Nations barbares. Il s'y trouvoit quantité de Bourgs & de Villages fort peuplés. Le Pays abondoit en Maïz; d'où la Province tiroit le nom de Tlascala, qui signifie *Terre de Pain*. On n'admiroit pas moins l'excellence & la variété de ses fruits, & l'abondance de ses Animaux, sauvages & domestiques. Elle produisoit aussi quantité de Cochenille, qui est encore une de ses plus grandes richesses, & dont Solis assure que ses Peuples ne connoissoient pas l'usage avant l'arrivée des Espagnols (22). Mais ces avantages de la Nature étoient balancés par de grandes incommodités. Le voisinage des Montagnes exposoit la Province à de furieuses tempêtes, à des ouragans terribles, & souvent aux inondations d'une Riviere nommée *Zahual* dont les eaux s'élevoient jusqu'au som

Ce qu'elle produisoit à ses Habitans.

(22) Solis, Liv. 3. Chap. 3; Herrera, *ubi supra* Chap. 14.

met des Collines. On leur attribue la propriété de causer la galle à ceux qui en boivent & qui s'y baignent (23). Le défaut de sel étoit une autre disgrace pour les Tlascalans ; non qu'ils n'en pussent tirer des Provinces de l'Empire, en échange pour leurs grains ; mais, dans leurs idées d'indépendance, ils aimoient mieux se priver de ce secours, que d'entretenir le moindre commerce avec leurs Ennemis (24). Une politique de cette nature & d'autres remarques, qui firent connoître à Cortez le caractere extraordinaire de cette Nation, ne lui causerent pas moins d'inquiétude que de surprise. Il dissimula ses soupçons ; mais il faisoit faire une garde exacte autour de son logement ; & jamais il n'en sortoit, sans être escorté d'une partie de ses gens, avec leurs armes à feu. Il ne leur permettoit d'aller à la Ville qu'en troupe nombreuse, toujours avec les mêmes précautions. Les Indiens s'affligerent de cette défiance, & le Sénat en fit des plaintes. Il répondit qu'il connoissoit la bonne foi des Tlascalans, & qu'ils devoient avoir la même opinion de la sienne ; mais que l'exactitude des Gardes étoit

FERNAND CORTEZ. 1519.

Eaux qui causent la galle.

Diette de Sel.

Ordre que Cortez met dans son quartier.

(23) Solis, *ubi suprà*. (24) *Ibidem*.

FERNAND CORTEZ. 1519.

un uſage de l'Europe, où les Soldats faiſoient les exercices de la guerre au milieu de la paix, pour conſerver l'habitude de la vigilance & de la ſoumiſſion ; & que les armes, qu'ils portoient ſans ceſſe, étoient une marque honorable qui diſtinguoit leur profeſſion. Les Sénateurs parurent ſatisfait de cette raiſon ; & Xicotencatl, naturellement guerrier, prit tant de goût pour la méthode Eſpagnole, qu'il entreprit d'introduire les mêmes uſages parmi les Troupes de la République (25). Cet éclairciſſement ayant fait ceſſer les alarmes des Tlaſcalans, Cortez, qui ſentit ce qu'il avoit à ſe promettre d'une Nation ſi prudente & ſi guerriere, n'épargna rien, pour ſe les attacher par l'eſtime & l'affection. Il fit entrer tous ſes Soldats dans les mêmes vues, & le ſuccès de cette conduite répondit bientôt à ſes eſpérances. Chaque jour lui en donnoit des preuves, par les civilités & les préſens qu'il recevoit de toutes les Villes & des autres Places de la République. Le Sénat ne parut point mécontent, que la plus belle Salle du Logement des Eſpagnols eût été deſtinée à ſervir d'Egliſe. Ils y éleverent un Autel, où les ſaints Myſ-

Il ſe fait aimer des Tlaſcalans.

(25) *Ibidem.*

tere

teres étoient célébrés à la vue des principaux Indiens, qui obſervoient reſpectueuſement les cérémonies. Un des plus vieux Sénateurs demanda un jour à Cortez, s'il étoit mortel. Vos actions, lui dit il, paroiſſent ſurnaturelles. Elles ont ce caractere de grandeur & de bonté que nous attribuons à nos Dieux. Mais nous ne comprenons pas ces cérémonies, par leſquelles il ſemble que vous rendiez hommage à une Divinité ſupérieure. L'appareil eſt d'un Sacrifice : cependant nous ne voyons pas de victimes ni d'Offrandes. Cortez avoua que lui & ſes Soldats étoient des Hommes mortels; mais il ajouta qu'étant nés ſous un meilleur climat, ils avoient beaucoup plus d'eſprit & de force que les autres Hommes : & prenant occaſion de cette ouverture pour ſonder les diſpoſitions des Tlaſcalans, par celle du Sénateur, il lui dit adroitement que non-ſeulement les Eſpagnols reconnoiſſoient un Supérieur au Ciel, mais qu'ils faiſoient gloire auſſi d'être les Sujets du plus grand Prince de la Terre, à qui les Peuples de Tlaſcala obéiſſoient maintenant, puiſqu'étant les Freres des Eſpagnols ils étoient obligés de reconnoître le même Souverain. Le Sénateur & ceux qui l'accompa-

FERNAND CORTEZ. 1519.

Diſcours d'un Sénateur ſur la Religion des Caſtillans.

FERNAND CORTEZ. 1519.

gnoient ne marquerent point d'éloignement pour devenir Vassaux de l'Espagne, à condition d'être protegés contre les violences de Motezuma; mais ils parurent peu disposés à renoncer à leurs erreurs. Ils répondirent que le Dieu des Espagnols étoit très-grand, & peut-être au-dessus des leurs; mais que chaque Pays devoit avoir les siens, que leur République avoit besoin d'un Dieu contre les tempêtes, d'un autre contre les déluges qui ravageoient leurs moissons, d'un autre pour les assister à la guerre, & de même pour les autres nécessités, parce qu'il étoit impossible qu'un seul Dieu fût capable de suffire à tant de soins. Là-dessus, Cortez ayant chargé un de ses deux Aumôniers de combattre ces malheureuses préventions, ils l'écouterent avec assez de complaisance; mais lorsqu'il eut cessé de parler, ils prierent le Général, avec beaucoup d'empressement, de ne pas permettre que cet entretien sur la Religion se répandit hors de son Quartier, parce que si leurs Dieux en étoient informés, ils appelleroient les tempêtes, pour ruiner entiérement la Province. Cortez, dans le transport de son zéle, méditoit déja de faire briser les Idoles. Il sembloit se fier au succès que la même entreprise

Cortez pense à détruire les Idoles.

avoit eu dans Zampoala. Mais l'Aumônier lui représenta que la Ville où il se trouvoit étoit incomparablement plus peuplée, & la Nation plus guerriere; que la violence d'ailleurs ne s'accordoit pas avec les maximes de l'Evangile, & qu'avant que d'introduire le vrai culte, il falloit penser à le rendre aimable, par des instructions & des exemples (26). Cependant les représentations du Général convainquirent le Sénat que les sacrifices du sang humain étoient contraires aux loix de la Nature. Elles eurent le crédit de les faire cesser. On délivra quantité de misérables Captifs, qui étoient destinés à servir de Victimes, aux jours des plus grandes Fêtes. Les Prisons, ou plutôt les Cages où ils étoient engraissés, furent brisées en plein jour, sans aucun ménagement pour les Prêtres, qui se virent forcés d'étouffer leurs (27) murmures.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Raisons qui l'arrêtent.

Il délivre les Victimes destinées au Sacrifices.

(26) Solis, *ibidem.*

(27) Tous les Historiens Espagnols rapportent, sans aucune marque de doute, que Cortez ayant fait planter proche de la Ville une grande Croix, le jour de son entrée, une nuée miraculeuse descendit du Ciel, & baissa insensiblement, jusqu'à ce qu'ayant pris la forme d'une colomne, elle s'arrêta perpendiculairement sur la Croix; qu'elle s'y soutint pendant l'espace de trois ou quatre ans; qu'il en sortoit une lumiere douce, qui n'étoit point affoiblie par les ténebres de la nuit; que ce prodige effraya

FERNAND CORTEZ. 1519.

Il congédie les Ambaſſadeurs Mexiquains.

Après avoir donné ſes premiers ſoins à ces importantes occupations, Cortez ſe crut obligé de congédier les Ambaſſadeurs Mexiquains, qu'il n'avoit retenus que pour les rendre témoins de ſon triomphe. Sa réponſe avoit été différée juſqu'alors. Il leur fit déclarer, en ſa préſence, par la bouche de Marina, qu'ils pouvoient rapporter à l'Empereur ce qui s'étoit paſſé devant leurs yeux, c'eſt-à-dire, l'empreſſement des Tlaſcalans à demander la paix, qu'ils avoient méritée par leurs ſoumiſſions, & la bonne foi mutuelle avec laquelle elle étoit obſervée; que ces Peuples étoient maintenant dans ſa dépendance, & qu'avec le pouvoir qu'il avoit ſur eux, il eſpéroit les faire rentrer ſous l'obéiſſance de l'Empire; que c'étoit un des motifs de ſon Voyage, entre quelques autres d'une plus haute importance, qui l'obligeoient de continuer ſa route & d'aller ſolliciter de plus près la bonté de Motezuma, pour mériter enſuite ſon alliance &

d'abord les Indiens; mais qu'étant revenus de leur crainte, il le regarderent comme une marque de la protection du Ciel en faveur des Eſpagnols, & qu'ils s'accoutumerent à rendre du reſpect à la Croix. Il dura, ſuivant Solis, juſqu'à la converſion de la Province, *ubi ſup.*, Chap 4. Herrera dit, juſqu'à la pacification de tout le Pays, *ubi ſuprà*, Chap. 14.

FERNAND CORTEZ. 1519.

ses faveurs. Les Ambassadeurs comprirent le sens de ce discours, & partirent avec les marques d'un vif chagrin, sous l'escorte de quelques Espagnols, qui les conduisirent jusqu'aux terres de l'Empire. Leur départ fut suivi de l'arrivée d'un grand nombre de Députés des principales Places de la Province. Ils venoient rendre leur soumission à l'Espagne entre les mains de Cortez, qui en fit dresser des Actes formels au nom du Roi Charles (28).

Ils partent mécontens.

Volcan qui se forme près de Tlascala.

Il arriva dans le même-tems, un accident qui surprit les Espagnols, & qui causa beaucoup d'épouvante aux Indiens, mais que l'habileté de Cortez fit tourner à l'avantage de ses entreprises. De l'éminence où la Ville de Tlascala est située, on découvre, à la distance de huit lieues, le sommet d'une Montagne qui s'éleve beaucoup au-dessus de toutes les autres. Il en sortit, tout-d'un-coup, des tourbillons de fumée, qui montoient en l'air avec beaucoup de rapidité, sans ceder à l'impétuosité des vents, jusqu'à ce qu'ayant perdu leur force, ils se divisoient, pour former des nuées plus ou moins obscures, suivant la quantité de cendres & de vapeurs qu'elles

(28) Solis, *Ibid.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

avoient entraînée. Bien-tôt ces tourbillons parurent mêlés de flammes, ou de globes de feu, qui se séparoient, dans leur agitation, en une infinité d'étincelles. Les Indiens n'avoient pas marqué de crainte à la vue de la fumée. Ce spectacle n'étoit pas nouveau pour eux. Mais les flammes répandirent une horrible frayeur dans la Nation. Elle se crut menacée de quelque redoutable événement. Les principaux Sénateurs parurent persuadés que c'étoient les Ames des méchans, qui sortoient pour châtier les Habitans de la Terre; & cette opinion, qui renfermoit du moins quelqu'idée de l'immortalité de l'ame, fut une occasion, pour Cortez, de leur inspirer les espérances & les craintes qui convenoient à ses grandes vues.

Opinion des Indiens, sur ce Phénomene.

Pendant que toute la Nation étoit consternée, Diego d'Ordaz demanda la permission d'aller reconnoître de plus près ce Volcan. Une proposition si hardie fit trembler les Indiens. Ils s'efforcerent de lui faire perdre un dessein, dont ils lui représenterent tous les dangers. Jamais les plus braves Tlascalans n'avoient osé s'approcher du sommet de la Montagne. On y entendoit quelquefois des mugissemens effroyables. Mais les difficultés ne faisant qu'ani-

Diego d'Ordaz visite le Volcan.

mer d'Ordaz, il obtint facilement la permiſſion de Cortez, qui s'applaudit de pouvoir faire connoître à ſes nouveaux Alliés, qu'il n'y avoit point d'obſtacles inſurmontables pour la valeur des Eſpagnols.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Récit de ſa route & de ſes obſervations.

D'Ordaz partit, avec deux Soldats de ſa Compagnie, & quelques Indiens, qui ne refuſerent pas de le conduire juſqu'au pié de la Montagne, après lui avoir déclaré qu'ils s'affligeoient d'avoir été choiſis pour être les témoins de ſa mort. La premiere partie de la Côte eſt un Pays charmant, revêtu des plus beaux arbres du monde, qui forment un délicieux ombrage : mais on ne trouve au-delà, qu'un terrein ſtérile, & couvert de cendre, que l'oppoſition de la fumée fait paroître auſſi blanche que la neige. Les Indiens s'étant arrêtés dans ce lieu, d'Ordaz continua de monter courageuſement avec ſes deux Eſpagnols. Ils eurent beſoin de s'aider autant des mains que des piés, juſqu'au ſommet de la montagne. En approchant de l'ouverture, ils ſentirent que la terre trembloit ſous eux, par des violentes ſecouſſes. Bientôt ils entendirent les mugiſſemens qu'on leur avoit annoncés : & qui furent ſuivis immédiatement d'un tour-

FERNAND CORTEZ. 1519.

billon, accompagné d'un bruit encore plus horrible, & de flammes enveloppées de cendres & d'une affreuſe fumée. Quoique le tourbillon fût ſorti ſi rapidement qu'il n'avoit pas échauffé l'air, il s'étendit en parvenant à ſa hauteur, & répandit ſur les trois Avanturiers une pluie de cendres, ſi épaiſſe & ſi chaude, qu'ils furent obligés de ſe mettre à couvert ſous un rocher, où ils perdirent quelque tems la reſpiration. Cependant, lorſque le tremblement eut ceſſé & que la fumée fut devenue moins épaiſſe, d'Ordaz, animant ſes Compagnons, acheva de monter juſqu'à la bouche du Volcan. Il remarqua, au fond de cette ouverture, une grande maſſe de feu, qui lui parut s'élever en bouillons, comme une matiere liquide & fort brillante. La circonférence de cette horrible bouche, qui occupoit preſque tout le ſommet de la Montagne, n'avoit pas moins d'un quart de lieue. D'Ordaz revint tranquillement après ces obſervations; & ſa hardieſſe fit l'étonnement de tous les Indiens. Elle n'avoit paſſé d'abord, aux yeux de Cortez, que pour une curioſité biſarre & téméraire; mais il en reçut dans la ſuite un fruit plus conſidérable que l'admiration des Tlaſ-

Utilité que Cortez en tira dans la ſuite.

calans. Quelque tems après, manquant de poudre dans une des plus importantes circonſtances de ſon Expédition, il ſe reſſouvint de ces bouillons de matiere liquide & enflammée, que d'Ordaz avoit obſervés au fond du Volcan ; & ſes gens en tirerent aſſez d'excellent ſoufre, pour la munition de toute l'Armée (29).

FERNAND CORTEZ. 1519.

Cortez ſe diſpoſe à ſuivre ſa marche vers la Cour Impériale.

Les Eſpagnols paſſerent vingt jours à Tlaſcala, qui furent autant de Fêtes, pendant leſquelles ils ne reçurent que de nouveaux témoignages de la fidélité des Habitans. Enfin, Cortez ayant marqué le jour de ſon départ, on lui fit naître quelques difficultés ſur le chemin qu'il devoit tenir. Son inclination le portoit à prendre celui de Cholula, grande Ville fort peuplée, qui n'étoit qu'à cinq lieues de Tlaſcala, & Capitale d'une autre République, avec laquelle Motezuma vivoit en ſi bonne intelligence, qu'il y avoit ordinairement ſes vieilles Troupes en quar-

(29) Charles-Quint, informé de l'action de d'Ordaz, & de l'utilité qu'on en avoit tirée pour ſon ſervice, le récompenſa par divers faveurs, & donna pour armes à ce Capitaine, un Volcan. Cette fameuſe Montagne a conſervé le nom Indien de *Popocatepou*, & n'a pas ceſſé de jetter par intervalles de la fumée, & des flammes. Solis, *ibid.* Herrera ajoûte, à ce récit, que du ſommet on découvre la Ville de Mexico, *ubi ſuprà* : Chap. 19.

FERNAND CORTEZ. 1519.

tier (30). Mais cette raison, qui causoit le penchant du Général Espagnol, étoit celle, au contraire, que les Tlascalans faisoient valoir, pour lui conseiller de prendre toute autre route. Ils lui représentoient les Cholulans comme une Nation perfide & rusée, servilement soumise à l'Empereur, qui n'avoit pas de Sujets plus dévoués à ses ordres. Ils ajoutoient que toutes les Provinces voisines de cette Ville la regardoient comme une Terre sacrée, parce qu'elle renfermoit, dans l'enceinte de ses murs, plus de quatre cens Temples, & des Divinités si bizarres, qu'il étoit dangereux de s'approcher, sans leur approbation, des lieux qu'elles protegeoient. Pendant cette irrésolution, de nouveaux Ambassadeurs arriverent, avec des présens de la part de Motezuma. Leurs instructions ne portoient plus de détourner Cortez du Voyage du Mexique ; mais paroissant supposer qu'il y étoit déterminé, ils lui témoignerent que l'Empereur ayant jugé qu'il prendroit le chemin de Cholula, lui avoit fait préparer un logement dans cette Ville. Les Sénateurs Tlascalans ne douterent plus alors qu'on

Ambassadeurs de Motezuma qui entreprennent de le tromper.

(30) Solis, *ubi suprà*, Chap. 4.

FERNAND CORTEZ. 1519.

n'y eût dreſſé quelques embuches. Cortez, ſurpris lui-même d'un changement ſi peu prévu, ne put ſe défendre de quelques ſoupçons. Cependant, comme il croyoit important de les déguiſer aux Mexiquains, il conclut, avec ſon Conſeil, qu'il ne pouvoit refuſer le logement qu'ils lui offroient, ſans marquer une défiance à laquelle ils n'avoient encore donné aucun fondement; & qu'en la ſuppoſant juſte, loin de s'engager dans de plus grandes entrepriſes, en laiſſant derriere lui des Traîtres qui pouvoient l'incommoder beaucoup, il devoit, au contraire, aller droit à Cholula; pour y découvrir leurs deſſeins, & pour donner une nouvelle réputation à ſes armes, par le châtiment de leur perfidie. Les Tlaſcalans, qu'il fit entrer dans ſes vues, lui offrirent le ſecours de leurs Troupes, & pluſieurs Ecrivains les font monter à cent mille Hommes, mais il leur déclara qu'il n'avoit pas beſoin d'une eſcorte ſi nombreuſe; & pour marquer néanmoins la confiance qu'il avoit à leur amitié, il accepta un corps de ſix mille hommes (31).

Hardieſſe avec laquelle il brave le péril.

(31) Bernard Diaz n'en met que deux mille, & Herrera trois mille; mais Cortez, dans ſa courte Relation, en met ſix; & vraiſemblablement il n'a

FERNAND CORTEZ. 1519.

Il se rend à Cholula.

La marche fut paisible, pendant quatre lieues, jusqu'à la vue de Cholula. Cortez fit faire alte à son Armée, sur le bord d'une agréable Riviere, pour ne pas entrer la nuit dans une Ville si peuplée. A peine eut-il donné cet ordre, qu'on vit arriver des Ambassadeurs Cholulans, qui lui apportoient diverses sortes de provisions. Leur compliment se réduisit à excuser leurs Caciques de ne lui avoir pas rendu plutôt ce devoir, parce qu'ils ne pouvoient entrer dans Tlascala, dont les Habitans étoient leurs anciens Ennemis. Ils lui offrirent un logement, qu'on lui avoit préparé dans leur Ville, avec des témoignages exagerés de la joie que leurs Citoyens alloient ressentir, en recevant des Hôtes si célebres. Cortez les reçut sans affectation. Le jour suivant, il continua sa marche. On ne vit sortir personne de la Ville, pour le recevoir; & cette remarque commençant à reveiller ses soupçons, il donna ordre à ses gens de se tenir prêts à combattre.

Ses soupçons en approchant de cette Ville.

Mais à peu de distance des murs, on vit paroître enfin les Caciques & les Sacrificateurs, accompagnés d'un grand nombre d'Indiens désarmés. Cortez s'ar-

pas voulu diminuer sa gloire, en faisant ses Troupes plus nombreuses qu'elles n'étoient.

rêta pour les laisser venir jusqu'à lui. Ils donnerent d'abord des marques assez naturelles de joie. Cependant, comme on observoit leurs moindres actions, on fut surpris de voir tout d'un-coup un grand changement sur leurs visages, & d'entendre un bruit désagréable, qui sembloit marquer entre eux quelque altercation. Les Espagnols redoublerent leurs précautions ; & Marina eut ordre de leur demander la cause de ce mouvement. Ils répondirent qu'ayant apperçu des Troupes Tlascalanes, ils étoient obligés de déclarer au Général Etranger, qu'ils ne pouvoient recevoir leurs Ennemis au milieu de leurs murs ; & qu'ils le prioient, ou de les renvoyer dans leur Ville, ou de les faire demeurer à quelque distance, comme un obstacle à la paix qu'ils désiroient. Cette demande causa quelque embarras à Cortez. Il y trouvoit une apparence de justice, mais peu de sûreté pour lui-même. Cependant il fit espérer aux Caciques qu'on trouveroit le moyen de les satisfaire. Ses Capitaines, qu'il assembla aussitôt, furent d'avis de faire camper les Tlascalans hors de la Ville, pour se donner le tems de pénétrer les desseins des Caciques. On leur fit cette propo-

FERNAND CORTEZ. 1519.

FERNAND CORTEZ. 1519.

sition, à laquelle ils consentirent plus facilement qu'on ne l'avoit esperé. Leurs Chefs firent assurer Cortez qu'ils n'étoient venus que pour recevoir ses ordres, & qu'ils alloient établir sur le champ leur Quartier hors de Cholula, mais qu'ils vouloient demeurer à la vue des murs, pour voler au secours de leurs Amis, puisque les Espagnols vouloient risquer leur vie en la commettant à des Traîtres. Ce parti fut approuvé des Caciques (32).

Fidélité des Tlascalans.

Entrée de Cortez dans Cholula.

L'entrée des Espagnols à Cholula fut accompagnée de mille circonstances, qui lui donnerent l'apparence d'un triomphe. La Ville parut si belle aux Espagnols, qu'ils la comparerent à Valladolid. Elle étoit située dans une Plaine ouverte. On y comptoit environ vingt mille Habitans, sans y comprendre ceux des Fauxbourgs, qui étoient en plus grand nombre. Elle étoit fréquentée sans cesse par quantité d'Etrangers, qui s'y rendoient de toutes parts, comme au sanctuaire de leur Religion. Les rues étoient bien percées; les Maisons plus grandes, & d'une architecture plus réguliere que

(32) Solis, Cap. 5. Herrera dit au contraire qu'il sortit beaucoup de monde pour aller au-devant des Espagnols.

celles de Tlascala. On distinguoit les Temples par la multitude de leurs Tours. Le logement qu'on avoit préparé pour les Espagnols étoit composé de plusieurs grandes Maisons, qui se touchoient, & où leur premier soin fut de se fortifier avec les Zampoalans. D'un autre côté, les Troupes Tlascalanes avoient pris, à cinq cens pas de la Ville, un fort bon poste, qu'elles fermerent de quelques fossés, avec des Corps-de-Garde & des Sentinelles, suivant la méthode dont elles étoient redevables à l'exemple de leurs nouveaux Alliés. Les premiers jours se passerent avec beaucoup de tranquillité. On ne vit, dans les Caciques, que de l'empressement à faire leur cour au Général. Les vivres venoient en abondance, & tout sembloit démentir l'idée qu'on s'étoit formée des Cholulans. Cependant, ils n'eurent pas l'adresse de cacher long-tems leurs desseins. L'abondance des provisions diminua par dégrés. Ensuite les visites & les caresses des Caciques cesserent tout-d'un-coup. Dans l'intervalle, on remarqua que les Ambassadeurs Mexiquains avoient des conférences secretes avec les Chefs de la Nation. Il fut même aisé d'observer, sur leur

Trahison des Habitans.

FERNAND CORTEZ. 1519.

visage, un air de mépris, qui venoit apparemment de la confiance qu'ils avoient au succès de leurs complots. Mais tandis que Cortez aportoit tous ses soins à pénétrer la vérité, elle se découvrit d'elle-même, par un de ces coups du Ciel, qui préviennent toute la diligence des Hommes, & dont les Espagnols furent souvent favorisés dans cette Expédition. Une vieille Indienne, d'un rang distingué, qui avoit lié une amitié fort étroite avec Marina, la prit un jour à l'écart. Elle plaignit le misérable esclavage où elle étoit réduite; & la pressant de quitter d'odieux Etrangers, elle lui offrit un azyle secret dans sa Maison. Marina, toujours dévouée à Cortez, feignit d'être retenue par la violence, entre des gens qu'elle haïssoit. Elle accepta l'offre de l'azyle. Elle prit des mesures pour sa fuite. Enfin, l'Indienne la crut engagée si loin, qu'achevant de s'ouvrir sans ménagement, & lui conseillant de hâter sa résolution, elle lui apprit que le jour marqué pour la ruine des Espagnols n'étoit pas éloigné, que l'Empereur avoit envoye vingt mille Hommes, qui s'étoient approchés de la Ville; qu'on avoit distribué des armes aux Habitans, amassé des pierres sur les

Comment elle est découverte par Marina.

Préparatifs pour accabler les Espagnols.

terrasses des maisons, & tiré dans les rues plusieurs tranchées, au fond desquelles on avoit planté des pieux fort aigus, qu'on avoit couverts de terre sur des appuis legers & fragiles, pour y faire tomber les Chevaux; que Motezuma vouloit exterminer tous les Espagnols, mais qu'il avoit ordonné qu'on en réservât quelques-uns, pour satisfaire la curiosité qu'il avoit de les voir, & pour en faire un Sacrifice à ses Dieux; enfin, que pour animer les Habitans de Cholula par une faveur extraordinaire, il avoit fait présent d'un Tambour d'or à la Ville. Marina parut se réjouir de ce qu'elle avoit entendu, & loua la prudence avec laquelle on avoit conduit une si grande entreprise. Elle ne demanda qu'un moment, pour emporter ce qu'elle avoit de plus précieux. Mais elle en profita pour avertir Cortez, qui fit arrêter aussi-tôt l'Indienne; & cette Malheureuse, effrayée ou convaincue, acheva sa confession dans les tourmens (33).

FERNAND CORTEZ. 1519.

Deux Soldats Tlascalans, qui s'étoient déguisés pour entrer dans la Ville, arriverent presqu'en même-tems au quartier des Espagnols; & se présentant à Cortez, de la part de leurs

Conduite de Cortez.

(33) Solis, Liv. 3. Chap. 6.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Chefs, ils l'aſſurerent que de leur Camp on avoit vu paſſer quantité de Femmes & de meubles, que les Cholulans envoyoient dans les Villes voiſines ; ce qui ſembloit marquer quelque deſſein extraordinaire. On apprit d'ailleurs que dans un Temple de la Ville on avoit ſacrifié dix enfans de l'un & de l'autre ſexe; cérémonie commune à tous ces Barbares, lorſqu'ils ſe préparoient à la guerre. Quelques Zampoalans, qui s'étoient promenés dans la Ville, avoient découvert auſſi pluſieurs tranchées, quoiqu'on eût pris le temps de la nuit pour ce travail. Tant de preuves paroiſſoient ſuffire. Cependant, comme il étoit important de porter la conviction au dernier dégré, Cortez ſe fit amener, ſous divers prétextes, trois des principaux Sacrificateurs. Il les interrogea ſéparément, ſans avoir fait éclater le moindre ſoupçon. Dans l'étonnement qu'ils eurent de s'entendre reprocher leur perfidie, avec un détail du complot qui leur fit juger que le Général Eſpagnol étoit un Dieu, & qu'il pénétroit juſqu'au fond de leurs penſées, ils n'oſerent déſavouer la moindre circonſtance ; & ſe reconnoiſſant coupables, ils rejetterent leur crime ſur Motezuma, qui avoit

dreſſé le plan de la conſpiration, & qui les y avoit engagés par ſes ordres. Cortez les mit ſous une garde sûre. Enfin, ayant aſſemblé ſes Capitaines, il prit avec eux la réſolution de ſignaler la vangeance par un exemple éclatant.

Il fit déclarer ſur le champ, aux Caciques de la Ville, que ſon deſſein étoit de partir le jour ſuivant. Non-ſeulement, il leur ôtoit par cet avis, le tems de faire de plus grands apprêts, mais les mettant dans la néceſſité de changer toutes leurs meſures, il leur cauſoit un trouble dont il eſpéroit tirer quelque avantage. En même-tems il leur fit demander des vivres, pour la ſubſiſtance de ſes Troupes pendant la marche, des Tamenes pour le tranſport de ſon bagage, & deux mille Hommes de guerre pour l'accompagner, à l'exemple des Tlaſcalans & des Zampoalans. Les Caciques firent quelques difficultés ſur les vivres & les Tamenes. Ils accorderent volontiers l'Eſcorte militaire ; mais, par des raiſons fort oppoſées à celles qui la faiſoient demander. Cortez avoit en vue de diviſer leurs forces, & d'avoir ſous ſes yeux une partie des Traîtres qu'il vouloit punir ; au lieu que le deſſein des Caciques étoit d'introduire

FERNAND CORTEZ. 1519.

des Ennemis couverts parmi les Eſpagnols, pour les déchaîner contr'eux dans l'occaſion.

Précaution qu'il prend à l'égard des Ambaſſadeurs.

Avant la fin du jour, les Tlaſcalans reçurent ordre de paſſer la nuit ſous les armes, & de s'approcher des murs, le lendemain au matin, comme s'ils ne penſoient qu'à ſuivre la marche de l'Armée, mais prêts, lorſqu'ils entendroient la premiere décharge, à pénetrer dans la Ville pour ſe joindre aux Eſpagnols. Les Zampoalans eurent auſſi leurs inſtructions. Enſuite le Général fit appeller les Ambaſſadeurs Mexiquains; & feignant de leur apprendre un ſecret, dont il ne doutoit pas qu'ils ne fuſſent bien inſtruits, il leur dit qu'il avoit découvert une horrible conjuration, qui violoit également les loix de l'hoſpitalité, le nœud ſacré de la Paix, & le reſpect que les Cholulans devoient aux intentions de l'Empereur; qu'il devoit cette connoiſſance, non-ſeulement à ſa pénetration, mais à l'aveu même des principaux Conjurés; que pour ſe juſtifier, ils s'étoient rendus coupables d'une lâcheté encore plus énorme, puiſqu'ils avoient oſé dire qu'ils agiſſoient par l'ordre de l'Empereur; mais qu'un ſi grand Prince ne pouvant être ſoupçonné d'un projet ſi

noir, c'étoit cette raiſon même qui le portoit à les châtier rigoureuſement de l'outrage qu'ils faiſoient à leur Maître. Il ajoûta que des Ambaſſadeurs repréſentant celui qui les avoit envoyés, il avoit voulu leur communiquer ſon deſſein, pour leur en faire connoître la juſtice, & pour les mettre en état de rendre témoignage à l'Empereur, que les Eſpagnols étoient moins offenſés de l'injure qui regardoit leur Nation, que de voir d'indignes Sujets autoriſer une trahiſon par le nom de leur Souverain.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Les Mexiquains, ſaiſiſſant l'ouverture qui leur étoit préſentée, feignirent aſſez adroitement d'ignorer la conjuration; tandis que Cortez, ravi de les voir donner dans le piége, s'applaudiſſoit de pouvoir éviter une guerre ouverte avec Motezuma, & faire tourner contre lui ſes propres ruſes. Il ſe perſuada plus que jamais qu'un Ennemi, qui n'oſoit l'attaquer ouvertement, ne prendroit pas le parti le plus rigoureux; & ſe fiant à ſes meſures, il fit garder étroitement les Ambaſſadeurs. Cependant on vit arriver les Tamenes à la pointe du jour, mais en petit nombre, avec fort peu de vivres. Ils furent ſuivis des gens de guerre, qui ne vin-

Ils feignent d'ignorer la conſpiration.

Ruſe des Conjurés.

FERNAND CORTEZ. 1519.

rent qu'à la file, & pour cacher mieux qu'ils étoient en plus grand nombre qu'on ne l'avoit demandé. On apprit, dans la ſuite, qu'ils avoient ordre de charger les Eſpagnols au ſignal dont ils étoient convenus. Cortez les fit poſter ſéparément, en divers endroits de ſon Quartier, où ils étoient gardés à vue, ſous prétexte que c'étoit ſa méthode, lorſqu'il avoit un ordre de marche à former. Pour lui, montant à cheval, avec quelques-uns de ſes plus braves gens, il fit appeller les Caciques, pour les informer enfin de ſa réſolution. Quelques-uns ſe préſenterent, & d'autres chercherent des excuſes. Marina fut chargée de déclarer, à ceux qui avoient eu la hardieſſe de paroître, que leur trahiſon étoit découverte, & qu'ils alloient apprendre qu'il leur auroit été plus avantageux de conſerver la paix. A peine eut-elle parlé de châtiment, qu'ils ſe retirerent, en donnant à grands cris le ſignal du combat. Mais Cortez fit tomber auſſi-tôt ſon Infanterie, ſur les Cholulans qui étoient diviſés dans ſon Quartier. Quoiqu'étant ſous les armes ils fiſſent des efforts extraordinaires pour ſe réunir, la plûpart furent taillés en piéces: & ceux qui ſe déroberent à la fureur des Eſ-

Vangeance que Cortez tire d'eux.

pagnols, ne dûrent leur ſalut qu'à leurs lances, dont ils ſe ſervoient avec une adreſſe extraordinaire pour ſauter par-deſſus les murs.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Auſſi-tôt qu'on ſe fut défait de ces Ennemis inteſtins, on donna le ſignal aux Tlaſcalans, & l'Infanterie Eſpagnole s'avança par la principale rue, après avoir laiſſé une garde au logement. Quelques Zampoalans eurent ordre de marcher à la tête, pour découvrir les tranchées. Le cri des Caciques avoit déja produit ſon effet; & pendant l'action du Quartier, les Habitans avoient introduit dans la Ville le reſte des Troupes Mexiquaines. Elles s'étoient raſſemblées dans une grande place bordée de pluſieurs Temples. Une partie avoit occupé les Portiques & les Forts; tandis que le reſte, diviſé en pluſieurs Bataillons, ſe diſpoſoit à faire face aux Eſpagnols. Le combat alloit commencer avec les premiers rangs de Cortez, lorſque les Tlaſcalans vinrent tomber ſur l'arriere-garde ennemie. Cette attaque imprévue les jetta dans une conſternation dont ils ne purent ſe relever. Les Eſpagnols trouverent ſi peu de réſiſtance, qu'après avoir tué un grand nombre de ces Miſérables, dont la plûpart ſem-

Il attaque & force leurs Troupes, dans les Temples de la Ville.

Boucherie qu'il en fait.

FERNAND CORTEZ. 1519.

bloient avoir perdu l'uſage de leurs mains, & préſentoient l'eſtomac aux coups, ils forcerent les autres de ſe réfugier dans les Temples. Cortez, s'approchant en bon ordre du plus grand de ces Edifices, fit crier à haute voix qu'il accordoit la vie à tous ceux qui deſcendroient pour ſe rendre. Mais cet avis ayant été répété inutilement, il fit mettre le feu aux Tours du Temple, & quantité d'Indiens y furent conſumés par les flammes (34). Une ſi rigoureuſe exécution ne put vaincre l'obſtination des autres; & les Hiſtoriens admirent qu'il n'y en eut qu'un ſeul, qui vint ſe rendre volontairement entre les mains des Eſpagnols. Cependant il paroît que tous les autres Temples & les maiſons mêmes, où le reſte de ces malheureux ſe tenoient renfermés, furent attaqués auſſi par le feu. La guerre, dit Solis, ceſſa faute d'Ennemis; & les Tlaſcalans profiterent des circonſtances pour ſe ré-

(34) Un Hiſtorien, s'efforçant d'excuſer les Eſpagnols, fait naître des doutes ſur la facilité de mettre le feu à des bâtimens ſi élevés; & diminuant beaucoup l'incendie, il fait entendre que les Ennemis furent délogés par le ſecours de l'artillerie. Ce qui paroît certain par tous les témoignages, c'eſt que le nombre des morts ne monta qu'à ſix mille. Diaz, Chap. 13; Solis; Chap. 7; Herrera, Liv. 7. Chapitre 2 & 3.

pandre

pandre dans la Ville, où le pillage fut le moindre de leurs excès. Il ajoûte que cette horrible journée ne coûta pas un seul Homme aux Espagnols.

FERNAND CORTEZ 1519.

La Ville est pillée par les Tlascalans.

Cortez retourna dans son Quartier, avec les Espagnols & les Zampoalans. Il en marqua un, dans la Ville, aux Tlascalans; après quoi, il fit rendre la liberté aux Prisonniers. Mais il les fit amener sous ses yeux, avec les Sacrificateurs qu'il avoit fait arrêter, l'Indienne, qui avoit découvert la conspiration, & les Ambassadeurs Mexiquains. Il témoigna un extrême regret de la nécessité où les Habitans l'avoient mis de les châtier avec tant de rigueur. Il exagera leur crime, il rassura les esprits par de meilleures espérances. Enfin, protestant que sa justice étoit satisfaite & sa colere appaisée, il accorda un pardon général, qui fut publié avec beaucoup d'appareil. Les Caciques reçurent ordre de rappeller les fugitifs, & de rétablir l'ordre dans la Ville. En peu de jours, un effroyable tumulte fut changé en une pleine tranquillité; sur quoi Solis observe qu'on ne connut pas tant la facilité avec laquelle ces Indiens passoient d'une extrêmité à l'autre, que la haute opinion qu'ils avoient conçue des Espagnols, puisque les mê-

Cortez pardonne aux Traîtres, & rétablit l'ordre à Cholula.

FERNAND CORTEZ. 1519.

mes raiſons, dit-il, qui juſtifioient le châtiment de leur faute, firent aſſez d'impreſſion ſur leurs eſprits pour leur perſuader qu'on l'avoit oubliée (35).

Il refuſe un puiſſant ſecours de Xicotencatl & des Tlaſcalans.

Le jour ſuivant, on vit arriver Xicotencatl, à la tête de vingt mille Hommes, que la République de Tlaſcala envoyoit au ſecours des Eſpagnols, ſur le premier avis qu'elle avoit reçu de la conjuration. Cortez les remercia vivement de ce zele. Mais, après leur avoir appris que leur ſecours ne lui étoit plus néceſſaire pour la réduction de Cholula, il leur fit comprendre que ſon deſſein étant de prendre bientôt le chemin du Mexique, il ne vouloit pas réveiller la jalouſie de Motezuma, ni l'obliger de prendre les armes, en introduiſant dans ſes Provinces une ſi groſſe Armée. Les Tlaſcalans ne firent pas difficulté de ſe retirer, & lui promirent ſeulement de ſe tenir prêts à marcher au premier ordre. Avant leur départ, il entreprit d'établir une amitié ſincere entr'eux & les Cholulans. Cette propoſition trouva d'abord beaucoup de difficultés; mais elles furent levées en peu de jours, & l'alliance fut jurée entre les deux Peuples, avec toutes les cérémonies qui pouvoient la rendre conſ-

Il unit les Tlaſcalans & les Cholulans par une alliance ſolemnelle.

(35) *Ibidem.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

tante. La politique de Cortez ouvroit, par ce Traité, un chemin libre aux Tlaſcalans pour lui conduire toutes ſortes de ſecours, & lui aſſuroit un paſſage pour ſa retraite, ſi le ſuccès de ſon Voyage ne répondoit pas à ſes eſpérances (36).

Il avoit marqué le jour de ſon départ, lorſqu'une partie des Zampoalans, qui ſervoient ſous ſes ordres lui demanderent la liberté de ſe retirer; ſoit qu'ils fuſſent effrayés du deſſein de pénétrer juſqu'à la Cour de Motezuma, ou qu'ils appréhendaſſent ſeulement de s'éloigner trop de leur Patrie. Il conſentit ſans peine à leur demande; & témoignant même beaucoup de reconnoiſſance pour leurs ſervices, il prit cette occaſion pour informer d'Eſcalante & les Eſpagnols de Vera-Cruz, du ſuccès que le Ciel avoit accordé à ſes armes (37). De nouveaux Ambaſſadeurs de Motezuma, qui arriverent dans le même tems, mirent encore à l'épreuve ſa modération & ſa pruden-

Autres Ambaſſadeurs de Motezuma, & leur diſſimulation.

(36) On doit remarquer ici que las Caſas repréſente le maſſacre de Cholula comme une des plus atroces cruautés des Eſpagnols; & qu'il l'attribue à la ſoif de l'or; Solis la croit juſtifiée par l'utilité dont elle fut pour ouvrir le chemin au Chriſtianiſme.

(37) Herrera place cette information avant l'entrée de Cortez dans Tlaſcala. Liv. 6. Chap. 12.

FERNAND CORTEZ. 1519.

ce. Ce Monarque, informé de tout ce qui s'étoit passé à Cholula, vouloit dissiper les défiances des Espagnols. Ses Ministres pousserent la dissimulation, jusqu'à rendre grace à Cortez d'avoir puni les Cholulans. Ils exagererent la colere & le ressentiment de leur Maître, traitant de perfidie un malheureux Peuple, qui n'avoit mérité cette qualité que pour avoir exécuté ses ordres. Cette harangue étoit accompagnée d'un magnifique présent, qui fut étallé avec beaucoup d'ostentation. Mais on eut bientôt occasion de reconnoître que c'étoit un nouvel artifice, pour engager les Espagnols à s'observer moins dans leur marche, & pour les faire tomber dans une embuscade qui étoit déja dressée.

Départ des Espagnols pour la Capitale de l'Empire, & leur route.

On partit enfin, quatorze jours après la réduction de Cholula. L'Armée passa la premiere nuit dans un Village de la Jurisdiction de Guagoxinjo, petite République peu affectionnée à Motezuma. Cortez fut ravi d'y trouver les mêmes plaintes, qu'il avoit entendues dans des Provinces peu éloignées. Le jour suivant, il continua sa marche par un chemin fort rude, sur des Montagnes d'une hauteur égale à celle du Volcan. Un Cacique de Gua-

goxinjo l'avoit averti qu'il étoit menacé de quelque danger, à la descente des Montagnes, & que depuis plusieurs jours on y avoit vû les Mexiquains boucher, avec des pierres & des troncs d'arbres, le chemin qui conduit à la Province de Chalco, tandis que d'autres avoient applani l'entrée d'une route voisine. On parvint, avec beaucoup de fatigue, au sommet de la Montagne, parce qu'il tomboit de la neige, avec un vent furieux. Il s'y présenta deux chemins, à peu de distance l'un de l'autre; & Cortez n'eut pas de peine à les reconnoître, aux marques que le Cacique lui avoit données. Malgré l'émotion qu'il ressentit en vérifiant cette nouvelle trahison, il demanda tranquillement aux Ambassadeurs Mexiquains, qui marchoient près de lui, dans quelle vue on avoit fait des changemens aux deux chemins? Ils répondirent que pour la commodité de sa marche, ils avoient fait applanir le plus aisé, & boucher l'autre, qui étoit le plus difficile. Cortez reprit avec la même tranquillité: Vous connoissez mal, leur dit-il, les guerriers qui m'accompagnent. Ce chemin que vous avez embarrassé est celui qu'ils vont suivre, par la seule raison qu'il est difficile. Dans le choix

FERNAND CORTEZ. 1519.

Trahison méditée contr'eux.

Comment Cortez s'en délivre.

FERNAND CORTEZ. 1519.

de deux partis, les Eſpagnols ſe déterminent toujours pour le moins aiſé. Alors, ſans s'arrêter, il ordonna aux Indiens Alliés de prendre les devants, & de débarraſſer le chemin, en écartant les obſtacles qui le couvroient ; & s'y étant engagé ſans crainte, il laiſſa les Ambaſſadeurs dans l'admiration de ſon choix, qu'ils attribuerent à une eſpece de divination. Il étoit vrai que les Mexiquains avoient dreſſé une embuſcade au pié de la Montagne ; mais ſe croyant découverts, lorſqu'ils virent prendre aux Eſpagnols un chemin différent que celui qu'ils avoient préparé, ils ne penſerent qu'à s'éloigner, comme s'ils euſſent été pourſuivis par une Armée victorieuſe. L'Armée deſcendit librement dans la Plaine.

Irréſolution de Motezuma.

Cependant Motezuma, déſeſperé du mauvais ſuccès de ſes artifices, demeuroit dans ſes irréſolutions, ſans oſer faire uſage de ſes forces. Il ſe réduiſoit à conſulter ſes Dieux, en faiſant ruiſſeler le ſang ſur leurs Autels. Mais il ne trouvoit rien qui n'augmentât ſon trouble. Les réponſes de ſes Prêtres ſe contrediſoient ſans ceſſe. Enfin, lorſqu'il eut appris que les Eſpagnols étoient dans la Province de Chalco,

& que son dernier stratagême n'avoit tourné qu'à sa confusion, il assembla tous ses Magiciens & ses Devins; & dans la confiance qu'il avoit à leur Art, il leur donna ordre d'aller au-devant des Espagnols, pour les mettre en fuite, ou les endormir par la force de leurs charmes (38).

FERNAND CORTEZ. 1519.

Il emploie le secours de la Magie.

(38) Le Pere d'Acosta & d'autres Ecrivains estimés rapportent ici plusieurs circonstances, qu'il n'est pas permis de supprimer sur des tels témoignages, quoiqu'elles ne puissent entrer dans une Histoire sérieuse. Lorsque ces Magiciens, disent-ils, furent arrivés au chemin de Chalco, par lequel notre Armée s'avançoit vers Mexico, & qu'ils eurent commencé à faire leurs invocations, un Fantôme leur apparut sous la forme d'une de leurs Idoles, qu'ils nommoient *Telcatlepulca*, c'est-à dire; Dieu malfaisant & redoutable; & qui suivant leur tradition, avoit entre ses mains les pestes, les famines, & les autres fleaux du Ciel. Cet esprit donna des marques d'une horrible fureur. Il avoit l'estomac lié d'une corde, qui le serroit à plusieurs retours, pour leur faire comprendre qu'il étoit arrêté par une maininvisible. Tous lesMagiciens se prosternerent pour l'adorer; & lui sans se laisser fléchir par leurs humiliations, empruntant la voix de l'Idole dont il imitoit la figure, leur parla dans ces termes; » Le tems est » venu, misérables Mé- » xiquains, où vos con- » jurations vont perdre » toute leur force. Tous » nos liens sont rompus. » Rapportez à Motezuma » que sa ruine est réso- » lue; & pour être en » état de lui parler avec » plus de force, jettez » les yeux sur cette mi- » serable Ville, dont vous » allez voir le sort. L'Esprit disparut, & ses Ministres virent aussi-tôt la Ville de Mexico en feu. Mais les flammes s'évanouirent, & ne laisserent qu'une affreuse fumée sur la Ville. Ils revintent communiquer leur avanture à l'Empereur. Les menaces du Fantôme firent sur lui tant d'impression, qu'il demeura quelque-tems

Les Espagnols arrivent dans la Province de Chalco.

L'Armée Espagnole ne continuoit pas moins sa marche. Elle arriva le jour suivant dans un Village de la Province de Chalco, à deux lieues du pié des Montagnes. Le Cacique, en présentant des vivres à Cortez, lui fit des plaintes ameres de la tyrannie de Motezuma. On fit quatre lieues, le jour suivant, au travers d'un Pays fort agréable, pour aller passer la nuit dans le Bourg d'*Amameca*, situé sur le bord du grand Lac de Mexico. Il se fit dans ce lieu un si grand concours de Mexiquains, la plûpart armés, que les Espagnols en conçurent de l'inquiétude.

Effroi que les Chevaux causent aux Indiens.

Cortez fit faire quelques décharges de l'artillerie & des arquebuses. Il donna ordre que les Chevaux fussent présentés à cette multitude de Curieux, & maniés avec assez d'action pour leur inspirer de l'effroi; tandis que ses plus fideles Interprêtes affectoient de répandre que ce bruit & ces terribles Ani-

sans force & sans voix. Il se dépouilla de sa férocité naturelle, pour dire aux Magiciens. » Que pouvons-nous faire de plus, » puisque nos Dieux nous » abandonnent? Que les » Etrangers viennent, que » le Ciel tombe sur nous, » il ne faut pas nous cacher, ni souffrir que le » malheur nous accable » en fuyant comme des » lâches. Il ajoûta: J'ai » seulement une extrême » compassion des Vieillards, des Enfans, & » des Femmes, qui n'ont » pas de mains pour se » défendre. Solis, Liv. 3. Chap. 8.

maux annonçoient quelque chose de sinistre. Tous les Indiens effrayés s'éloignerent aussi-tôt du Camp, sans qu'on pût juger quel dessein les avoit amenés. Mais il resta quelque soupçons au Général, qu'ils étoient venus pour l'attaquer.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Cependant, lorsqu'il étoit prêt à se remettre en marche, quelques Seigneurs Mexiquains vinrent lui donner avis que Cacumatzin, Neveu de Motezuma, & Prince de Tezcuco, s'approchoit avec une suite nombreuse, pour le visiter au nom de l'Empereur.

Cacumatzin Prince de Tezcuco, & Neveu de Motezuma.

En effet, ce Prince arriva bientôt, porté sur les épaules de plusieurs Indiens, dans une espece de chaise, dont le principal ornement étoit une multitude de plumes fort bien assorties. C'étoit un jeune Homme d'environ vingt-cinq ans, & d'une figure agréable. Aussi-tôt qu'il fut descendu, quelques gens de sa suite s'empresserent de nettoyer devant lui le terrein sur lequel il devoit marcher. Cortez le reçut à la porte de son logement, avec toute la pompe dont il savoit se faire honneur. Après les premieres civilités, le Prince témoigna la satisfaction qu'il ressentoit, de voir un homme si célebre; mais revenant aux difficultés

Il va au devant de Cortez.

FERNAND CORTEZ. 1519.

qui ne permettoient pas de recevoir les Eſpagnols dans la Capitale de l'Empire, il feignit que la diſette avoit été fort grande cette année, & que les Habitans ne verroient pas volontiers une Armée étrangere dans le ſein de leur Ville, lorſqu'ils manquoient eux-mêmes de ce qui étoit néceſſaire à leur ſubſiſtance. Cortez répéta ce qu'il avoit mille fois dit, de la grandeur de ſon Maître, & des importantes raiſons qui lui faiſoient deſirer de voir l'Empereur du Mexique. A l'égard de la ſtérilité du Pays, il aſſura que les Eſpagnols, accoutumés à la fatigue, & ſupérieurs aux infirmités communes, n'avoient pas beſoin de beaucoup d'alimens pour conſerver leurs forces. Le Prince Mexiquain, n'ayant rien à repliquer, accepta quelques préſens que Cortez lui offrit, & prit le parti d'accompagner l'Armée juſqu'à *Tezcuco*.

Deſcription de Tezcuco.

Cette Ville étoit alors une des plus grandes de l'Empire. Elle le diſputoit à la Capitale même, ſur laquelle on lui donnoit d'ailleurs l'avantage de l'ancienneté. Ses Maiſons s'étendoient ſur les bords du grand Lac, dans une belle ſituation, à l'entrée de la Chauſſée principale qui conduiſoit à Mexico. Cortez paſſa ſur la Chauſſée, ſans s'ar-

FERNAND CORTEZ. 1519.

têter à Tezcuco, pour se rendre le soir à *Iztacpalapa*, d'où il se proposoit de faire le jour suivant, son entrée dans Mexico. La Chaussée, qui avoit dans ce lieu environ vingt pieds de largeur, étoit composée de pierres liées avec de la chaux, & bordée, par intervalles, de quelques ouvrages. On avoit, des deux côtés, la vue d'une grande partie du Lac, sur lequel on découvroit plusieurs autres belles Chaussées qui le croisoient diversement, & quantité de Bourgades embellies de Tours, d'Arbres & de Jardins, qui paroissoient nâger dans l'eau, & comme hors de leur élément. Les Espagnols arriverent, entre Tezcuco & Iztacpalapa, dans un Bourg d'environ deux mille Maisons, nommé *Quitlavaca*, auquel ils donnerent alors le nom de Venezuela, ou petite Venise, parce qu'il étoit réellement bâti dans l'eau Le Cacique, étant venu au-devant d'eux, les pressa si vivement de passer la nuit dans son Domaine, que Cortez augurant bien de ces témoignages d'affection, lui fit la grace qu'il desiroit. Il trouva des logemens commodes pour toute son Armée; & les Habitans, dont la politesse sembloit annoncer le voisinage de la Cour, lui fournirent des provisions

Belles Chaussées & Lac de Mexico.

Villes & Bourgades du Lac.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Instructions qui rassurent Cortez.

en abondance. Il ne s'étoit pas trompé dans l'opinion qu'ils avoient eue des motifs du Cacique. Ce Seigneur lui confia ses chagrins & l'envie qu'il avoit de secouer un joug insupportable. Il lui peignit l'Empereur comme un Tyran ; & pour l'animer dans son entreprise, il lui donna toutes les instructions qu'il auroit pû attendre du plus fidéle Ami de l'Espagne. Cortez apprit de lui que le reste de la Chaussée étoit plus large & mieux entretenu ; qu'il n'avoit rien à redouter dans tous les Bourgs qui la bordoient ; que la Ville même d'Iztacpalapa, quoique dépendante d'un parent de l'Empereur, étoit paisible, & ne s'opposeroit point à son passage ; que cette indifférence des Mexiquains venoit de l'extrême abbattement de Motezuma, dont l'esprit paroissoit troublé par les prodiges du Ciel, par les réponses de ses Oracles, & par les merveilles qu'on lui racontoit des Etrangers. Enfin le Cacique l'assura qu'il trouveroit la Capitale prête à le recevoir, & l'Empereur plus disposé à souffrir des humiliations, qu'à se livrer aux emportemens de sa fierté. Ces lumieres venoient d'autant plus à propos, qu'une partie de l'Armée avoit commencé à s'effrayer de tant de grands

objets, qui devoient faire prendre une magnifique idée de la grandeur & de la force de l'Empire. (39),

FERNAND CORTEZ. 1519.

Marche des Castillans sur la Chaussée.

Le lendemain, Cortez fit partir toutes ses Troupes en ordre de bataille, suivant la largeur de la Chaussée, qui ne pouvoit contenir que huit Cavaliers de front. L'armée étoit alors composée de quatre cens cinquante Espagnols, sans y comprendre les Officiers, & de six mille Indiens, Zompoalans & Tlascalans. Elle marcha sans obstacles jusqu'aux Portes d'Iztacpalapa. Cette Ville se faisoit distinguer entre toutes les autres par la beauté de ses Tours, & par la hauteur de ses Edifices, dont une partie étoit bâtie dans l'eau, & l'autre sur les bords de la Chaussée. On y comptoit environ six mille Maisons. Le Cacique, accompagné de plusieurs autres Princes, vint recevoir le Général étranger; & chacun se fit connoître par son nom & sa dignité. Les présens, qu'il reçut à l'entrée de la Ville, monterent à deux mille marcs d'or. Tous les Espagnols furent logés dans le Palais même du Cacique, & les Indiens de l'Armée dans les Portiques & les Cours. Cortez eut un Apparte-

Ville d'Iztacpalapa.

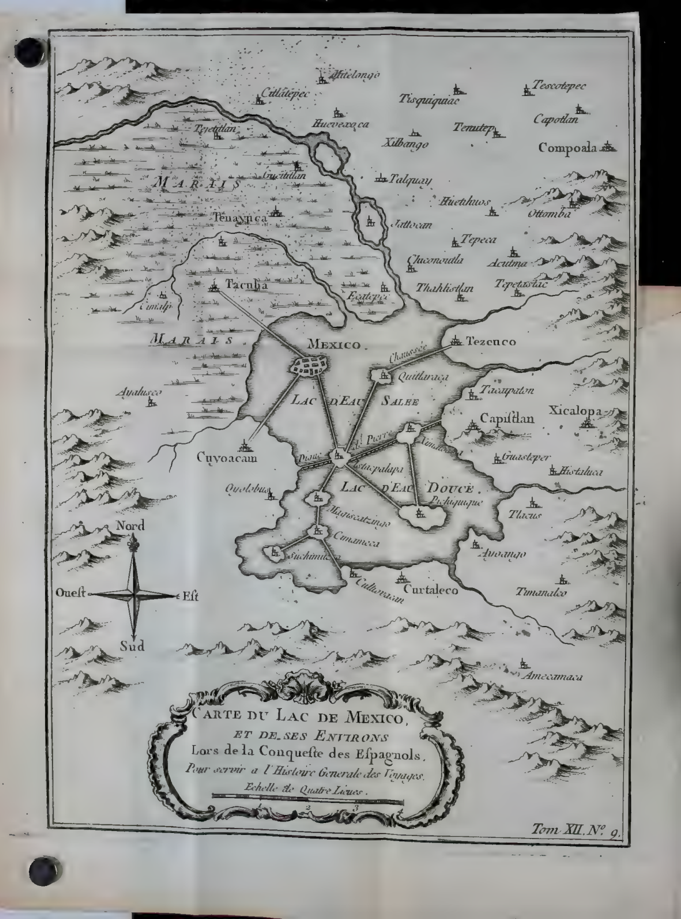
Comment les Castillans y sont logés.

(39) Solis, Liv. 3. Chap. 9; Herrera, Livre 7. Chap. 4.

FERNAND CORTEZ. 1519.

ment de plusieurs Salles fort ornées, dont le platfond étoit de cédre & les tapisseries de coton, avec des figures & des compartimens de plusieurs couleurs. Il admira dans la Ville, quantité de Fontaines d'eau douce, dont l'eau venoit des Montagnes voisines, par des canaux, qui servoient ensuite à la répandre dans plusieurs Jardins fort bien cultivés. Celui du Cacique étoit d'une beauté singuliere. On y voyoit quantité d'arbres fruitiers, qui formoient de larges allées, & des parterres, divisés par de fort beaux treillages en plusieurs formes, qui offroient une variété admirable d'herbes odoriférantes & de fleurs. Le centre étoit un Etang quarré, d'eau douce & fort pure, qui n'avoit pas moins de quatre cens pas sur chaque face, & dont les bords étoient revêtus d'un mêlange de brique & de pierre, avec des dégrés de chaque côté pour descendre jusqu'au fond du bassin. On y nourrissoit toutes sortes de Poissons & d'Oiseaux de Riviere. Cet ouvrage, que les Espagnols jugerent digne de l'Europe, & qui n'étoit que l'entreprise d'un Sujet de l'Empire du Mexique, augmenta l'opinion qu'ils avoient des richesses & de la grandeur du Souverain (40).

(40) *Ibidem.*


Carte du Lac de Mexico,
et de ses Environs
Lors de la Conqueste des Espagnols.
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages.
Echelle de Quatre Lieues.
1 2 3 4
Tom. XII. N°. 9.
Nord
Ouest
Est
Sud
Marais
Marais
Mexico
Lac d'Eau Salée
Lac d'Eau Douce
Chaussée
Tezcuco
Tacuba
Tenayuca
Cuyoacan
Capistlan
Xicalopa
Compoala
Curtaleco
Tescotepec
Capotlan
Tisquiquiac
Temutep
Xilbango
Huevexoca
Citlaltepec
Talquay
Ottomba
Tepeca
Acutma
Tepetaslac
Thahlistlan
Ecatepec
Quitlaraca
Tacapaton
Guastepec
Histaluca
Tlacus
Ayoango
Timanalco
Amecamaca
Culuacan
Camaneca
Mexicatzingo
Quolobus
Ayalusco
Jattocan
Chiconoutla

FERNAND CORTEZ. 1519.

Suite de la marche.

Il ne restoit que deux lieues de Chaussée, jusqu'à la Capitale. Cortez, résolu d'y faire son entrée le lendemain, donna ordre que l'Armée fût prête à la pointe du jour. La nuit se passa tranquillement; & le lendemain on continua la marche dans l'ordre établi, en laissant à côté la Ville de Magiscatzingo, fondée aussi dans l'eau, & celle de Cuyoacan, sur le bord de la Chaussée, outre quantité de grosses Bourgades qu'on découvroit sur le Lac. Enfin l'on eut la vue de la grande Ville de Mexico, qui se faisoit reconnoître pour la Capitale de l'Empire, à la hauteur & la magnificence de ses Bâtimens. Un Corps de plus de quatre mille Hommes, qui paroissoit composé de la Noblesse & des Officiers de la Ville, vint ici au-devant du Général; & quoique leurs complimens ne fussent qu'une simple révérence, que chacun faisoit en passant à la file devant la tête de l'Armée, cette cérémonie l'arrêta longtems.

Premiere vuë de Mexico.

Ses Fortifications.

Mexico étoit défendu de ce côté-là, par un Boulevard de pierre, qui le couvroit dans toute la largeur de la Chaussée, & dont la Porte donnoit sur un autre bout de la Chaussée, terminé par un Pont-levis, après lequel on trou-

FERNAND CORTEZ. 1519.

voit une seconde Fortification, qui faisoit proprement l'entrée de la Ville. Aussi-tôt que la Noblesse Mexiquaine eut passé le Pont, elle se rangea des deux côtés, pour laisser l'entrée libre; & les Espagnols découvrirent alors une fort grande rue, dont toutes les Maisons étoient bâties sur le même modéle, avec des terrasses & des balcons, qui parurent chargés d'une multitude infinie d'Habitans. Il ne s'en présentoit pas un dans la rue : mais Cortez fut averti qu'on la tenoit dégagée par l'ordre exprès de l'Empereur, qui vouloit venir le recevoir lui-même, à la tête des Seigneurs de sa Cour, pour honorer son arrivée par une distinction sans exemple.

L'Empereur vient au devant de Cortez.

En effet, on découvrit bientôt la premiere partie du cortege de ce Monarque, composée de deux cens Officiers de la Maison Impériale, tous en habit uniforme, avec des grands panaches de même figure & de même couleur. Ils marchoient deux à deux, les piés nus & les yeux baissés. En arrivant à la tête de l'Armée, ils se rangerent le long des murs, pour laisser voir dans l'éloignement une autre Troupe, plus nombreuse & plus richement vêtue, au milieu de laquelle Mo-

Son Cortege.

tezuma étoit élevé, ſur les épaules de ſes Favoris, dans une litiere d'or bruni, dont l'éclat perçoit au travers de quantité de belles plumes. Quatre des principaux Seigneurs de l'Empire marchoient autour de lui, & ſoutenoient au-deſſus de ſa tête un Dais de plumes vertes, tiſſues avec tant d'art qu'elles formoient une eſpece de toile, mêlée de quelques figures en argent. Trois des principaux Magiſtrats le précédoient, armés chacun d'un verge d'or qu'ils levoient par intervalles, pour avertir que l'Empereur approchoit. À ce ſignal, tout le peuple, dont les Maiſons étoient couvertes, ſe proſternoit & baiſſoit le viſage. Lever les yeux, dans cette occaſion, étoit un crime qu'on ne diſtinguoit pas du ſacrilege. Cortez deſcendit de Cheval, à quelque diſtance de Motezuma; & ce Prince mit en même-tems pié à terre. Quelques Indiens étendirent auſſi-tôt des tapis dans l'intervalle.

FERNAND CORTEZ. 1519.

L'Empereur s'avança lentement avec beaucoup de gravité, les deux mains appuyées ſur les bras des Princes d'Iztacpalapa & de Tezcuco, ſes Neveux. Il fit ainſi quelques pas vers Cortez. Son âge paroiſſoit d'environ quarante ans. Il avoit la taille de hauteur moyenne,

Son âge & ſa figure.

FERNAND CORTEZ. 1519.

mais plus dégagée que robuste, le nez aquilain, & le teint moins basanné que le commun des Indiens. Ses cheveux descendoient jusqu'au dessous des oreilles. Ses yeux étoient fort vifs; & toute sa personne avoit un air de majesté, dans lequel on remarquoit néanmoins quelque chose de composé. Sa parure étoit un Manteau de coton très-fin, attaché simplement sur ses épaules; assez long pour lui couvrir la plus grande partie du corps, & bordé d'une frange d'or qui traînoit jusqu'à terre. Les joyaux d'or, les perles & les pierres précieuses, dont il étoit couvert, méritoient plutôt le nom de fardeau que d'ornement. Sa Couronne étoit une espece de Mitre d'or, qui se terminoit en pointe par devant, & dont l'autre partie, moins pointue, se recourboit vers le derriere de la tête. Il portoit des souliers d'or massif. Plusieurs courroies qui étoient serrées par des boucles de même métal, & qui remontoient en se croisant jusqu'au milieu de la jambe, représentoient assez bien l'ancienne chaussure des Romains (41).

Circonstances de son entrevue avec Cortez.

Cortez s'avança de son côté, d'un air noble, mais à plus grands pas, &

(41) Herrera, *ubi suprà*, Chap. 5; & Solis, Chapitre 20.

fit une profonde révérence, que le Monarque du Mexique rendit en baiſſant la main juſqu'à terre, ſuivant l'uſage commun de ſa Nation, & la portant enſuite à ſes lévres. Cette civilité, qu'on n'avoit jamais vu pratiquer aux Empereurs Mexiquains, parut encore plus étonnante dans Motezuma, qui ſaluoit à peine ſes Dieux d'un ſigne de tête, & dont le principal vice étoit l'Orgueil. Une déférence de cette nature, jointe à la démarche d'être ſorti pour recevoir le Général Etranger, fit ſur l'eſprit des Indiens une impreſſion d'autant plus avantageuſe à Cortez, que révérant tous les Décrets de leurs Empereurs avec une ſoumiſſion aveugle, ils ſe perſuaderent que Motezuma, dont ils connoiſſoient la fierté, n'avoit pu s'abbaiſſer à ce point ſans de puiſſantes raiſons, dont ils devoient reſpecter la juſtice & la force. Cortez portoit ſur ſes armes une chaîne d'émail, chargée de pierres fauſſes, mais d'un grand éclat, qui repréſentoient des diamans & des émeraudes; & ſon deſſein avoit toujours été d'en faire le préſent de ſa premiere Audience: mais ſe trouvant ſi proche de l'Empereur, il prit cette occaſion pour la lui mettre au cou. Les deux Princes, qui ſoute-

FERNAND CORTEZ. 1519.

Cortez lui met une chaîne d'émail au cou.

FERNAND CORTEZ. 1519.

noient ce Monarque, s'efforcerent en vain de l'arrêter, en lui faisant connoître que cette galanterie étoit trop libre. Motezuma blâma lui-même leur scrupule, & parut si satisfait du présent, qu'il le regarda quelque tems avec admiration. Il voulut s'acquitter sur le champ par une action éclatante; & prenant le tems, que tous les Officiers Espagnols employoient à lui faire la révérence, pour se faire apporter un Collier qui passoit pour la plus riche piéce de son Trésor, il le mit aussi de ses propres mains au cou de Cortez. C'étoit un grand nombre de coquilles fines, & fort précieuses dans cette partie du Nouveau Monde, à chacune desquelles pendoient de chaque côté quatre Ecrevisses d'or. Cette nouvelle faveur fit monter au comble l'étonnement des Mexiquains. Les complimens furent courts dans cette premiere entrevûe. Motezuma donna ordre à l'un des deux Princes, ses Neveux, d'accompagner Cortez jusqu'au Logement qui lui étoit destiné; & continuant de s'appuyer sur le bras de l'autre, il remonta dans sa litiere, pour se retirer avec la même pompe. Tous les Historiens rapportent l'entrée des Espagnols dans la Capitale du Mexique, au huitiéme

Faveur qu'il reçoit de ce Monarque.

jour de Novembre (42).

FERNAND CORTEZ. 1519.

Palais d'Axayaca, où Cortez est logé.

Ils font une brillante description du logement qu'on avoit préparé pour Cortez ; c'étoit un des édifices qu'Axayaca, Pere de l'Empereur, avoit fait bâtir. Il égaloit en grandeur le premier des Palais impériaux. On l'auroit pris pour une Forteresse, par la force & l'épaisseur de ses murs, qui étoient flanqués, par intervalles, de tours & de parapets. Toute l'Armée trouva facilement à s'y loger ; & le premier soin du Général fut d'en reconnoître lui-même toutes les parties, pour y placer des Corps-de-Gardes, & pour y poster son artillerie. Quelques Salles, destinées aux Officiers, étoient tendues de tapisseries de coton ; principale étoffe du Pays, mais d'un prix fort différant, suivant la variété des couleurs & la délicatesse du travail. Les chaises étoient de bois, & d'une seule

(42) On trouve quelques legeres différences dans le récit qu'ils font des évenemens de ce grand jour ; mais elles peuvent venir de la différente position de ceux qui les avoient observés. La seule qui mérite d'être remarquée regarde le nombre des Espagnols, qu'Herrera ne fait monter qu'à trois cens, & Gomera, à quatre cens, quoique Diaz & Solis, en comptent quatre cens cinquante. Herrera raconte qu'en sortant de Tlascala, Cortez fut si surpris de voir les Espagnols réduits à une si petite Troupe, que s'imaginant qu'il en étoit demeuré plusieurs en arriere, il envoya d'Alvarado pour les presser de sortir, mais qu'il ne s'en trouva aucun. *ibidem*

FERNAND CORTEZ. 1519.

piece, variées néanmoins par l'industrie des Ouvriers. Les lits n'étoient composés que d'une natte étendue, & d'une autre, roulée, qui en faisoit le chevet; mais ils étoient environnés fort proprement de courtines, suspendues en forme de Pavillon. Dans un Pays, où l'on ne connoissoit point encore les recherches de la volupté, les Princes mêmes n'avoient point de lits plus délicats.

Motezuma le visite dans ce logement.

Le soir du même jour, Motezuma, suivi du même cortege, se rendit au Quartier des Espagnols, & fit avertir Cortez, qui alla le recevoir dans la premiere cour, d'où il le conduisit jusqu'à son apartement. L'Empereur s'y assit d'un air familier, & fit approcher un siége pour Cortez. Ses Officiers se rangerent le long des murs, & ceux de Cortez se mirent dans la même situation. Marina fut appellée pour servir d'Interprête, & Cortez se disposoit à s'expliquer le premier: mais l'Empereur témoigna qu'il vouloit parler avant lui.

Son Discours.

Son discours, tel que les Historiens le rapportent, renferme tout à la fois beaucoup d'adresse & d'ingénuité (43).

(43) Quoique la plûpart de ces Piéces soient ordinairement fort suspectes, on a déja remarqué que celles-ci paroissent d'un autre ordre

FERNAND CORTEZ. 1519.

La réponse de Cortez fut celle d'un Homme supérieur, qui sait tirer avan-

parce qu'elles tirent un espece d'autenticité, de leur ressemblance dans tous les Historiens, qui doivent les avoir tirées d'une source commune.

Seigneur & vaillant Capitaine, avant que je puisse écouter l'Ambassade du grand Prince dont vous êtes le Ministre, nous devons commencer, vous & moi, par oublier ce que la Renommée a publié de nos personnes & de notre conduite. On vous aura dit de moi, dans quelques endroits, que je suis un des Dieux immortels. D'autres vous auront fait entendre que la Fortune s'est épuisée à m'enrichir, que les murs & les toits de mes Palais sont d'or, & que la terre est affaissée sous le poids de mes richesses. Enfin, d'autres auront voulu vous persuader que je suis un Tyran cruel & superbe, qui abhorre la justice, & qui ne connoît pas l'humanité. Les uns & les autres vous ont également trompé par leurs exagérations. Cette partie de mon corps, dit-il en découvrant son bras, vous fera connoître que je suis de chair & d'os, un Homme mortel, de la même espéce que les autres Hommes, mais plus noble & plus puissant qu'eux. Je ne désavouerai pas mes richesses; mais l'imagination de mes Sujets les grossit beaucoup. Cette Maison, où vous êtes logés, est un de mes Palais; regardez ces murailles, elles sont composées de pierre & de chaux, matiere vile, qui ne doit son prix qu'à la maniere dont elle est employée. Par ces deux exemples, jugez si l'on ne vous a pas trompés de même, losqu'on a pris plaisir à vous exagerer mes tyrannies. Suspendez du moins votre jugement, pour être éclaircis de mes raisons; & ne vous en rapportez point au langage de mes Sujets rebelles, sans avoir examiné si les miseres dont ils se plaignent, ne sont point un châtiment, & s'ils ont droit de m'en faire un reproche, sans avoir cessé de les mériter. C'est avec la même obscurité, qu'on m'a rendu compte de vos personnes & de vos actions. Les uns m'ont assuré que vous étiez des Dieux, que les Bêtes farouches vous obéissoient, que vous teniez les foudres entre vos mains, & que vous commandiez aux Elemens. D'autres ont voulu

FERNAND CORTEZ. 1519.

tage des illusions mêmes qu'il trouve établies, & qui fait tourner, au suc-

me persuader que vous étiez méchans, emportés, superbes, que vous vous laissiez gouverner aux vices, & que vous aviez une soif insatiable de l'or. Cependant je reconnois déja que vous êtes des Hommes de la même nature que nous; quoiqu'il y ait quelque difference, qu'on ne doit sans doute attribuer qu'à la diversité des Climats. Ces Animaux, qui vous obéissent, ne sont à mon avis qu'une espece de grands-Cerfs, un peu plus dociles que les nôtres, que vous avez apprivoisés, & soigneusement instruits des sciences qui conviennent à leur capacité naturelle. Je conçois aussi que ces armes, qui ressemblent à la foudre, sont des tuyaux d'un métal qui n'est pas connu parmi nous, dont l'effet, semblable à celui de nos sarbacanes, vient d'un air pressé, qui cherche à sortir, & qui pousse impétueusement tout ce qui s'oppose à son passage. Le feu que ces tuyaux jettent avec un bruit terrible, est tout au plus un secret de la science, dont vos Sages font profession. Dans tout ce qui m'est revenu d'ailleurs, je trouve encore que vous avez de la religion & de la bonté, que vous souffrez la fatigue avec constance, & qu'entre vos vertus on voit la libéralité, qui ne s'accorde gueres avec l'avarice. Ainsi, de part & d'autre, nous devons effacer les fausses impressions qu'on a voulu nous donner. En vous y croyant aussi disposé que moi, j'ai souhaité qu'avant que de me parler, vous sussiez que l'on n'ignore pas entre nous, & que nous n'avons pas besoin de votre témoignage pour croire, que le grand Prince à qui vos obéissez descend de notre ancien *Quezalcoal*, Seigneur des sept Cavernes des Navatlaques, & Roi légitime de ces sept Nations, qui ont fondé l'Empire du Mexique. Nous avons appris, par une des ses Prophéties, conservées dans nos Annales, qu'il étoit sorti de ce Pays, pour aller conquérir de nouvelles Terres, du côté de l'Orient, & qu'il avoit laissé des promesses certaines, que dans la suite des tems ses Descendans viendroient corriger nos Loix, & réformer notre Gouvernement par les régles de la raison. Comme les caracteres que vous portez ont beaucoup de rap-

cès

cès de ses vues, la politique de ceux qu'il veut persuader (44). Son discours avoit deux grands objets; l'un de faire

FERNAND CORTEZ. 1519.

Réponse de Cortez,

port à cette Prophétie, & que le Prince qui vous envoie de l'Orient, fait éclater par vos Exploits la grandeur d'un si noble Ayeul, nous avons déja résolu de consacrer à son service tout le pouvoir qui est entre nos mains. J'ai jugé qu'il étoit à propos de vous en avertir, afin qu'il n'y ait aucun embarras dans vos propositions, & que vous attribuyez l'excès de ma douceur à cette illustre origine. Solis, *ubi suprà*, Chap 11.

Herrera, qui rapporte le même discours, ne fait que changer l'ordre des idées, sans rien omettre d'essentiel; mais au lieu de faire descendre les Rois d'Espagne du Seigneur Indien des sept Cavernes, &c, il fait dire à Motezuma que les Empereurs Mexiquains descendoient d'un grand Prince oriental, qui étoit venu au Mexique, & qui étoit retourné dans son Pays. Herrera, Dec. 2. Livre 1. Chap 6.

(44) Solis déclare qu'il tient son discours de ses propres Mémoires: Grand Roi, après vous avoir remercié de l'excès de bonté qui vous fait recevoir si favorablement notre Ambassade; & de la communication de ces hautes lumieres, qui vous portent à mépriser, dans des termes si honorables pour nous, les faux préjugés de l'opinion, je puis vous dire aussi que de notre part nous avons traité celle qu'on doit avoir de vous, avec tout le respect & toute la vénération qui sont dûs à votre majestueuse Grandeur. On nous a parlé différemment de votre personne, dans les Terres de votre Empire. Les uns la mettoient au rang des Divinités; d'autres noircissoient jusqu'à ses moindres actions. Mais ces discours sont ordinairement des outrages pour la vérité. La voix des Hommes, qui est l'organe de la Renommée, prend souvent la teinture de leurs passions; & celles-ci ne conçoivent jamais les choses comme elles sont, ou ne les rapportent jamais comme elles les conçoivent. Les Espagnols ont une vue pénétrante, qui fait distinguer les différentes couleurs qu'on donne au discours, & par la même lumiere, les faux semblans du cœur. Nous n'avons ajoûté foi, ni à vos Sujets rebelles, ni à vos Flat-

FERNAND CORTEZ. 1519.

respecter son Ambassade, & l'autre de jetter les premiers fondemens du Chris-

teurs; & nous paroissons devant vous, convaincus que vous êtes un grand Monarque; ami de la justice & de la raison, sans que nous ayons besoin du rapport de nos sens pour connoître que vous êtes mortel. Nous sommes aussi de la même condition, quoique plus vaillans sans comparaison que vos Sujets, & d'une capacité d'esprit fort au-dessus du leur, parce que nous sommes nés sous un climat dont les influences ont beaucoup de vertu. Les Animaux qui nous obéissent, ne ressemblent point à vos Cerfs, ils ont beaucoup plus de noblesse & de fierté; & quoiqu'inférieurs à l'espece humaine, ils ont de l'inclination pour la guerre, avec une sorte d'ambition qui le fait aspirer à la gloire de leurs Maîtres. Le feu qui sort de nos armes est un effet naturel de notre industrie, dans la production duquel il n'entre rien de ces connoissances dont vos Magiciens font profession, science abominable parmi nous, & digne d'un plus grand mépris que l'ignorance même. J'ai cru devoir commencer par ces éclaircissemens, pour répondre aux avis que vous nous avez donnés. Après cela, je dirai, Seigneur, avec toute la soumission qui est due à Votre Majesté, que je viens la visiter en qualité d'Ambassadeur du plus puissant & du plus glorieux Monarque que le Soleil éclaire dans les lieux où il prend sa naissance. J'ai ordre de vous apprendre, en son nom, qu'il souhaite d'être votre Ami & votre Allié: sans s'appuyer sur ces anciens droits dont vous avez parlé, & sans autre vue, que d'ouvrir le Commerce entre les deux Empires, & d'obtenir par cette voie le plaisir de vous désabuser de vos erreurs. Quoique suivant vos propres Annales il pût prétendre une reconnoissance plus positive dans les Terres de votre Domaine, il ne veut user de son autorité; que pour gagner votre confiance sur un principal point, dont tout l'avantage se rapporte à vous. Il veut vous informer que vous, Seigneur, & vous nobles Mexiquains qui m'écoutez, vous vivez dans un abus terrible de vos lumieres naturelles, en adorant des Statues insensibles, qui sont l'ouvrage de vos propres mains, & qu'il n'y a qu'un seul Dieu, sans principe

FERNAND CORTEZ. 1519.

Explication de Motezuma sur sa Religion.

tianisme. Il ne trouva, dans les apparences, que de la facilité pour le premier; mais l'Empereur, chagrin d'entendre maltraiter ses Idoles, eut peine à prendre patience jusqu'à la fin, & se leva pour déclarer, d'un air ému, qu'il recevoit avec beaucoup de recon-

& sans fin, qui est lui-même l'éternel principe de tout ce qui existe. C'est lui dont la puissance infinie a tiré l'Univers du néant, qui a fait ce Soleil qui nous éclaire, cette Terre qui nous fournit des alimens, & qui a créé un premier Homme dont nous descendons, avec une égale obligation de reconnoître & d'adorer notre premiere cause. C'est cette premiere obligation qui est imprimée dans vos ames, & qui s'y fait sentir, puisque vous reconnoissez l'immortalité, mais, que vous prostituez & que vous cherchez à détruire, en rendant vos adorations à des Esprits immondes, qui doivent aussi leur existence à Dieu, mais, qui ont mérité, par leur ingratitude & leur révolte contre leur Auteur, d'être précipités dans des feux souterrains, dont vos Volcans sont une imparfaite représentation. La malice & l'envie, qui les rendent ennemis du genre humain, les portent continuellement à solliciter votre perte, en se faisant adorer sous la figure de vos abominables Idoles. C'est leur voix que vous entendez quelquefois, dans les réponses de vos Oracles. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter de Mysteres d'une si haute Doctrine. Ce même Monarque, que j'ai l'honneur de représenter, & dans lequel vous reconnoissez une si ancienne supériorité, vous exhorte seulement, par mon ministere, à m'écouter sur ce point sans aucune préoccupation. C'est la premiere chose qu'il souhaite de vous. C'est le principal sujet de mon Ambassade, & le plus puissant moyen d'établir une ferme alliance entre les deux Empires, sur les fondemens inébranlables de la Religion, qui, ne laissant aucune diversité dans les sentimens, unira les esprits par les liens d'une même volonté. Solis, *ubi sup.*

noiſſance les offres d'alliance & d'amitié qu'on lui faiſoit de la part d'un grand Prince, deſcendant de Quezalcoal; mais qu'il croyoit que tous les Dieux étoient bons, & que celui des Eſpagnols pouvoit être tel qu'il le repréſentoit, ſans faire tort aux ſiens. Enſuite il exhorta Cortez à ſe repoſer dans un Palais, dont il pouvoit ſe regarder comme le Maître; & s'étant fait apporter de riches préſens, qu'il le pria d'accepter, & dont il diſtribua quelques-uns aux Officiers Eſpagnols qui aſſiſtoient à l'Audience, il ſe retira ſans avoir fait connoître autrement ſes véritables diſpoſitions.

Audience qu'il donne à Cortez dans ſon Palais.

Le jour ſuivant, Cortez lui fit demander audience dans le Palais Impérial, & l'obtint avec tant de facilité, que les Seigneurs Mexiquains, qui devoient l'accompagner, arriverent avec la réponſe. C'étoient les Maîtres des Cérémonies de l'Empire. Le Général prit un habit fort galant, ſans oublier néanmoins ſes armes, qu'il fit paſſer pour une parure militaire. Son cortege ne fut compoſé que de quatre Capitaines, Alvarado, Sandoval, Velaſquez de Leon, & d'Ordaz, avec ſix de ſes plus braves Soldats, entre leſquels étoit Bernard Diaz del Caſtillo,

FERNAND CORTEZ. 1519.

qui commençoit à cecueillir tout ce qui ſe paſſoit ſous ſes yeux, pour en compoſer ſon Hiſtoire (45). Les rues ſe trouverent remplies d'une multitude infinie de Peuple, à qui l'on entendoit ſouvent répéter, entre leurs acclamations, le nom de *Teules*, qui ſignifie, dans leur langue, Dieux, ou gens deſcendus du Ciel. Les Eſpagnols découvrirent de fort loin le Palais de Motezuma, & furent frappés de ſa magnificence. On y entroit par trente Portes, qui répondoient au même nombre des rues; & la principale face, qui donnoit ſur une Place fort ſpacieuſe, dont elle occupoit tout un côté, étoit bâtie de Jaſpe, noir, rouge & blanc, avec beaucoup de proportion dans ce mêlange. On remarquoit, ſur la principale Porte, un grand Ecuſſon, chargé des Armes de Motezuma. C'étoit une ſorte de Griffon (46), dont la moi-

Deſcription du Palais Impérial.

(45) Solis, Chap. 12. Quoique ce ſoit lui qu'on ſuit ici, preſque continuellement, on le cite moins que Solis, dont l'Hiſtoire eſt principalement compoſée de la ſienne.

(46) Les Hiſtoriens ne s'accordent point ſur cette figure. Quelques-uns, dit Herrera, veulent que dans les Montagnes de Teguacan il y eut de vrais Griffons, qui dépeuplerent la vallée d'Avacatlan, & ſoutiennent que ces Montagnes, qui ſont auſſi nommées *Ciutlachtepell*, tirent ce nom de *Ciutlachtli*, qui ſignifie Griffon, ou Animal en forme d'Aigle & de Lion. Mais il y a peu de fond, continue-t'il, à

FERNAND CORTEZ. 1519.

tié du corps repréſentoit un Aigle, & l'autre un Lion. Il avoit les aîles étendues, comme prêt à voler; & de ſes griffes il tenoit un Tigre, qui ſembloit ſe débattre avec fureur. En approchant de la Porte, les Officiers Mexiquains, qui accompagnoient le Général, s'avancerent près de lui, & formerent une double ligne, avec quelques cérémonies myſtérieuſes pour ne paſſer que deux à deux. Après avoir traverſé trois veſtibules incruſtés de Jaſpe, ils arriverent à l'Appartement de l'Empereur, dont Cortez admira la grandeur & les ornemens. Les planchers étoient couverts de nattes, d'un travail fort délicat & fort varié. Les tentures de coton, dont les murs étoient revêtus, formoient une tapiſſerie fort brillante par l'éclat de leurs couleurs & la beauté des figures. Les lambris étoient compoſés d'un mêlange de cyprès, de cedre, & d'autres bois odoriferans, avec des feuillages & des feſtons en relief. Les Mexiquains, ſans avoir l'uſage des

faire la deſſus, parce que les Caſtillans n'ont point encore vu de Griffons dans tous leurs Voyages, quoique Motezuma & d'autres Seigneurs Mexiquains en euſſent dans leurs Armes. Ils les peignoient avec quatre piés, des dents, & du poil, qui étoit plutôt laine que plume, un bec, des griffes, & des aîles pour voler, *ubi ſuprà*, Chap. 9.

FERNAND CORTEZ. 1519.

cloux, ni des chevilles, ne laissoient pas de faire de très grands platfonds, qui devoient leur solidité à l'art avec lequel toutes les piéces se soutenoient mutuellement (47). Chaque Sallon de l'Appartement Impérial offroit un grand nombre d'Officiers, de divers rangs, qui exerçoient différentes fonctions. Les premiers Ministres attendoient Cortez à la porte de l'anti-Chambre. Ils le reçurent avec beaucoup de civilités; après quoi ils prirent un moment, pour se revêtir d'habits simples, au lieu des riches manteaux, & des sandales dorés, avec lesquels ils avoient paru d'abord. Mais, quoique l'usage de la Cour Mexiquaine ne permît point de se présenter devant l'Empereur avec un habit brillant, on ne proposa point aux Espagnols de faire le même changement à leur parure.

Conférence entre Motezuma & Cortez.

Ils furent introduits, avec un silence qui augmenta leur admiration pour l'air de grandeur qu'ils voyoient regner autour d'eux. Motezuma étoit debout, & revêtu de toutes les marques de la dignité supréme. Il fit quelques pas, pour aller au devant du Général, & lui mit les mains sur les épaules, lorsqu'il se fut baissé pour le saluer. Ensuite,

(47) Solis, *ibidem.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

ayant jetté un regard doux & careſſant ſur les Eſpagnols du cortege, il s'aſſit; & l'on donna par ſon ordre, des ſiéges à Cortez & à tous ſes gens. L'Audience fut longue, & prit la forme d'une ſimple converſation. Motezuma fit diverſes queſtions ſur l'Hiſtoire, les productions & les uſages des Pays orientaux. Les explications qu'il demanda, ſur pluſieurs difficultés, firent connoître qu'il ne ſe livroit pas legérement à des témoignages étrangers. Enfin, revenant à la conſidération que les Mexiquains devoient aux Deſcendans de leur premier Roi, il s'applaudit particuliérement de voir accomplir, ſous ſon regne, une Prophétie qui s'étoit conſervée depuis tant de ſiécles. Cortez fit tourner adroitement le diſcours ſur la Religion; mais ſe bornant à vanter la morale du Chriſtianiſme, qui venoit naturellement à la ſuite des éclairciſſemens qu'il avoit donnés ſur les Loix de ſa Nation, il en prit occaſion de ſe récrier avec beaucoup de force contre les Sacrifices du ſang humain, & contre le barbare uſage de manger la chair des Victimes. Ses repréſentations dûrent être fort vives, puiſqu'à la fin de cette premiere audience, Motezuma bannit de ſa table

FERNAND CORTEZ. 1519.

les plats de chair humaine (48). Cependant il n'osa la défendre absolument à ses Sujets ; & loin de se rendre sur l'article des Sacrifices, il soutint qu'il n'y avoit pas de cruauté à tuer, aux piés des Autels, des Prisonniers de guerre, qui étoient déja condamnés à la mort. Cortez ne put lui faire comprendre que sous le nom de Prochain, on dût compter jusqu'à ses Ennemis.

L'Empereur mene Cortez dans le principal Temple de Mexico

Ce Prince donna d'ailleurs peu d'espérance de lui voir ouvrir les yeux à la Vérité. Dans les conversations, que l'Aumônier de Cortez eut souvent avec lui, il reconnut quelques avantages du Christianisme sur la Religion de ses Peres ; mais on ne put lui faire abandonner le principe dans lequel il se renfermoit toujours, que ses Dieux étoient bons au Mexique, comme celui des Chrétiens l'étoit dans les lieux où il étoit adoré. Dès les premiers jours, après avoir fait voir aux Espagnols la grandeur & la magnificence de sa Cour, il voulut, par un autre sentiment de vanité, leur montrer aussi le plus grand de ses Temples. Il les pria néanmoins de s'arrêter un moment à l'entrée, tandis quil alla con-

(28) Solis, *Ibid.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

ſulter avec les Sacrificateurs, s'il pouvoit faire paroître, devant leurs Dieux, des Etrangers qui ne les adoroient pas. La réponſe ayant été qu'ils pouvoient être admis, pourvû qu'ils n'y commiſſent rien d'offenſant, deux ou trois des plus anciens Sacrificateurs ſortirent pour l'apporter à Cortez, avec la priere qu'on lui faiſoit. Auſſi-tôt toutes les portes de ce vaſte & ſuperbe Edifice s'ouvrirent en même-tems; & Motezuma prit ſoin lui-même d'expliquer aux Eſpagnols ce qu'il y avoit de plus ſaint & de plus myſtérieux. Il leur montra les lieux deſtinés au ſervice du Temple, l'uſage des vaſes & des inſtrumens ſacrés. Il leur apprit le nom de chaque Idole, & le culte particulier qu'on lui rendoit. Quelques-uns n'ayant pu s'empêcher de rire, il feignit de ne s'en être pas apperçu; mais il ſe tourna vers eux d'un air impoſant, pour arrêter leur indiſcrétion par ſes regards. Cortez ne laiſſa point de lui dire, avec la confiance d'un Miſſionnaire, que s'il vouloit permettre un moment que la Croix des Chrétiens fut plantée au milieu du Temple, il reconnoîtroit bientôt que toutes ces fauſſes Divinités n'en ſoutiendroient pas la préſence. Les Sacri-

Ce qui s'y paſſe.

Propoſition hardie de Cortez.

ficateurs parurent irrités d'une proposition ſi hardie ; & Motezuma même, embarraſſé pour ſa réponſe, lui dit, après avoir paru balancer entre ſon reſſentiment & le deſir de ſe contraindre, que les Eſpagnols pouvoient accorder au lieu où ils étoient l'attention qu'ils devoient du moins à ſa perſonne. Il ſortit auſſi-tôt ; & s'arrêtant ſous le Portique, il leur dit, avec moins d'émotion, qu'ils étoient libres de retourner à leur Quartier, tandis qu'il alloit demeurer dans le Temple, pour demander pardon à ſes Dieux de l'excès de ſa patience. Après une avanture ſi délicate, Cortez ſe détermina, ſuivant le conſeil de ſes Aumôniers, à demander au Ciel des conjonctures plus favorables, pour traiter l'affaire de la Religion ; ce qui n'empêcha point qu'il n'obtint, de Motezuma, la liberté de changer en Egliſe une des Salles de ſon Quartier (49).

FERNAND CORTEZ. 1519. Réponſe de Motezuma.

Les premiers jours, qui ſuivirent celui de ſon arrivée, s'étoient paſſés en réjouiſſances ; & la diſcipline qu'il faiſoit obſerver par ſes Troupes répondant à l'idée qu'il avoit donnée des principes de ſa Religion, & des mo-

Comment Cortez ſe fait reſpecter dans Mexico.

(49) Solis, *ibidem.* Herrera, Liv. 8. Chap. 12.

FERNAND CORTEZ. 1519.

tifs de ſon Ambaſſade, il obſervoit avec joie que la vénération des Mexiquains croiſſoit pour le nom Eſpagnol, & que l'Empereur même revenoit heureuſement de ſes préventions. Ce Prince lui rendoit de fréquentes viſites, dans leſquelles il ne ſe laſſoit point d'admirer tout ce qui venoit d'Eſpagne. Il ne mettoit point de bornes à ſes préſens. Les Nobles s'efforçoient à ſon exemple, de s'attirer l'eſtime & l'amitié de leurs Hôtes, par des ſoins & des ſervices, qui approchoient de la ſoumiſſion; & le Peuple plioit les genoux devant le moindre Soldat Eſpagnol (50). Enfin le Quartier des Etrangers étoit reſpecté comme un Temple; & l'Armée s'y étoit déja rétablie de ſes fatigues, dans l'abondance de toutes ſortes de proviſions, lorſque deux Zampoalans, déguiſés en Mexiquains, arriverent dans la Ville par des chemins détournés, & rendirent au Général une Lettre du Conſeil de Vera-Cruz, qui troubla cette agréable ſituation.

Nouvelles qu'il reçoit de Vera-Cruz.

D'Eſcalante, Commandant de la nouvelle Colonie, n'avoit penſé qu'à fortifier la Place, & à ſe conſerver les Amis que Cortez lui avoit laiſſés. Sa

(50) Solis, Liv. 3. Chap. 18.

tranquillité ne reçut aucune atteinte des peuples du Pays; mais il fut informé qu'un Général de Motezuma étoit entré dans la Province avec une Armée considérable, pour châtier quelques Alliés des Espagnols, qui s'étoient dispensés de payer à l'Empereur le tribut ordinaire, dans la confiance qu'ils avoient à la protection de leurs nouveaux Amis. Ce Capitaine Mexiquain, nommé Quelpopoca, qui commandoit toutes les Troupes répandues sur les frontieres de Zampoala, les avoit assemblées, dans la seule vue de soutenir les Commissaires Impériaux qui venoient recueillir le tribut; mais sous ce prétexte, elles s'étoient emportées aux plus horribles violences. Les Totonaques de la Montagne, dont elles détruisoient les Habitations, porterent leurs plaintes à la Colonie Espagnole. D'Escalante tenta les voies de la négociation. Il dépêcha, au Général Mexiquain, deux Zampoalans qui demeuroient dans Vera-Cruz, pour le prier, en qualité d'Ami, de suspendre les Hostilités jusqu'à l'arrivée d'un nouvel ordre de la Cour, parce qu'étant informé depuis peu, que l'Empereur avoit permis aux Ambassadeurs d'Espagne d'y passer, pour établir une alliance

Guerre entre les Espagnols de la Colonie & les Troupes Mexiquaines.

FERNAND CORTEZ. 1519.

constante entre les deux Couronnes; il ne pouvoit se persuader que ce Prince eût en même tems des intentions contraires à la paix. La réponse de Qualpopoca fut injurieuse, & le Conseil Espagnol ne put dissimuler cet outrage. D'Escalante forma un Corps de Montagnards, qui fuyoient les violences des Mexiquains. Il se mit à leur tête, avec quarante Espagnols & deux piéces d'artillerie. Qualpopoca vint au-devant de lui en fort bon ordre. Le combat fut engagé, & les Espagnols remporterent une victoire éclatante; mais elle leur coûta la perte de leur Commandant & de sept de leurs plus braves Soldats, qui moururent quelques jours après de leurs blessures. Un d'entr'eux, nommé d'Arguello, homme d'une taille & d'une force extraordinaire, ayant été mortellement blessé, à quelque distance de ses Compagnons, fut enlevé par les Vaincus, avec la promptitude qu'ils avoient à retirer leurs propres Morts; circonstance qui augmenta beaucoup le chagrin de la Colonie, & qu'on verra décider de la conduite de Cortez dans la plus importante de ses entreprises.

D'Escalante est tué dans un combat.

Conduite de Cortez à l'occasion de cet incident.

Le Conseil de Vera-Cruz lui rendoit compte de tous ces événemens, en re-

FERNAND CORTEZ. 1519.

connoiſſant que la victoire même laiſſoit des ſuites fâcheuſes à redouter, & lui demandoit, avec ſes ordres, un Succeſſeur pour Eſcalante. Un contretems ſi cruel & ſi peu attendu le jetta dans une affliction, qu'il ne put déguiſer à ſes Officiers. Il les aſſembla tous; & n'oſant ſe fier aux premieres Délibérations, il les pria de prendre quelque-tems, comme il leur avoua qu'il en avoit beſoin lui-même, pour reflêchir ſur le fond de cet incident. Il leur recommanda le ſecret, dans la crainte que le Soldat ne prît trop vivement l'allarme; & ſes Aumôniers reçurent ordre d'implorer le ſecours du Ciel par leurs plus ardentes prieres. Enſuite, s'étant retiré dans ſon Appartement, il y paſſa ſeul le reſte du jour & une grande partie de la nuit. On rapporte qu'en s'y promenant avec beaucoup d'agitation, le hazard lui fit découvrir un endroit, nouvellement maçonné, où l'Empereur avoit fait cacher tous les tréſors de ſon Pere; & qu'étant rempli de ſoins plus importans; il ſe contenta de le remarquer, ſans être tenté alors de le faire ouvrir. Avant la fin de la nuit, il ſe fit amener ſecretement les Indiens les plus habiles & les plus affectionnés qu'il eût à ſa

Tréſors qu'il découvre.

FERNAND CORTEZ. 1519.

ſuite, pour leur demander s'ils n'avoient pas remarqué quelque choſe d'extraordinaire dans la conduite ou dans l'eſprit des Mexiquains, & s'ils jugeoient que l'eſtime de cette Nation ſe ſoutînt pour les Eſpagnols. Les Indiens répondirent que le Peuple ne penſoit qu'à ſe réjouir, dans les Fêtes qui ſe faiſoient en faveur des Etrangers, & qu'il paroiſſoit les révérer de bonne foi, parce qu'il les voyoit honorés de l'Empereur; mais que les Nobles étoient devenus rêveurs & myſtérieux, & qu'ils tenoient des conférences, dont il étoit aiſé de voir que la cauſe étoit déguiſée; & qu'on avoit entendu de quelques-uns des diſcours interrompus, qui pouvoient recevoir une interprêtation ſiniſtre, particulierement ſur la facilité de rompre les Ponts des Chauſſées. Deux ou trois des mêmes Indiens avoient appris, dans la Ville; que peu de jours auparavant on avoit apporté, à Motezuma, la tête d'un Eſpagnol, & que ce Prince, après en avoir admiré la groſſeur & la fierté, ce qui convenoit ſans aucun doute à celle d'Arguello, avoit recommandé qu'elle fût cachée ſoigneuſement (51). Cortez fut

Il commence à ſe defier de Motezuma.

(51) Herrera s'étend ſur cette tête. Il dit qu'elle étoit fort groſſe, à barbe noire & friſée; que Mo-

FERNAND CORTEZ. 1519.

d'autant plus frappé de ce dernier récit, qu'il y crut trouver une preuve certaine que Motezuma étoit entré, par son approbation, ou par ses ordres, dans l'entreprise de son Général (52).

Conseil qu'il tient avec les Officiers.

A la pointe du jour, il fit rappeller tous ses Capitaines, avec quelques-uns des principaux Soldats, auxquels leur mérite ou leur expérience avoit fait donner entrée au Conseil. Il leur fit une nouvelle exposition du sujet de l'Assemblée, & de tous les avis qu'il avoit reçus des Indiens. On proposa diverses ouvertures. Les uns vouloient qu'on demandât un Passeport à Motezuma, pour aller au secours de la Colonie. D'autres, à qui cette voye parut dangereuse, témoignerent plus d'inclination à sortir secretement de la Ville, avec toutes les richesses qu'on y avoit amassées. Le plus grand nombre fut d'avis de demeurer, sans faire connoître qu'on eût appris ce qui s'é-

tezuma l'envoya dans un Temple; qu'il fut extrêmement troublé de cette vue, parce que ne pouvant plus douter que les Espagnols ne fussent mortels, & considerant néanmoins que de nombreuses Armées n'avoient pu vaincre un si petit nombre d'Hommes, il en conclut qu'ils étoient conduits par une Puissance supérieure, & que les Pronostics qui lui annonçoient la ruine de son Empire & de sa Religion, étoient plus que vérifiés. Arguello n'étoit mort que de ses blessures. *Ibidem.*

(52) Solis & Herrera, mêmes Chapitres.

FERNAND CORTEZ. 1519.

toit paſſé à Vera-Cruz, & d'attendre l'occaſion de ſe retirer avec honneur. Cortez recueillit toutes ces propoſitions, mais ce fut pour les rejetter, après en avoir fait ſentir le danger. Il péſa ſur la tête d'Arguello, qui ne devoit laiſſer aucun doute que Motezuma ne fût informé de la conduite de ſon Général, & ſur le ſilence de ce Prince, dont on devoit conclure, avec la même certitude, qu'il falloit ſe défier de ſes intentions. Là-deſſus, il établit la néceſſité de tenter quelque choſe de grand, qui fût capable de faire une profonde impreſſion ſur l'eſprit des Mexiquains, & de leur inſpirer autant de reſpect que de crainte. Enfin, il propoſa, comme le ſeul parti dans lequel il vit de la ſûreté, ou comme le ſeul du moins dont on pût eſpérer une compoſition qui convint à la dignité du nom Eſpagnol, de ſe ſaiſir de la perſonne de l'Empereur, & de le retenir dans le Quartier, en donnant pour prétexte la mort d'Arguello, dont il avoit eu connoiſſance, & la perfidie avec laquelle ſon Général avoit violé la paix. Il ajoûta qu'après avoir conſideré les difficultés d'une entrepriſe ſi hardie, il y en trouvoit beaucoup moins que dans toute autre réſolution ; & s'attachant

Il prit la réſolution de ſe ſaiſir de l'Empereur.

à repréfenter les avantages qu'il croyoit attachés au fuccès, il en fit une peinture fi plaufible, qu'elle entraîna toute l'Affemblée dans fon opinion (53).

FERNAND CORTEZ. 1519.

Hardieffe de cette entreprife.

L'Hiftoire n'a pas d'autre exemple d'une audace de cette nature. Mais Cortez fe voyoit également perdu, foit par une retraite qui lui ôtoit fa réputation, foit en fe maintenant dans fon Pofte, fans la rétablir & l'augmenter par quelque action d'éclat extraordinaire. Il n'y a point de témérité à fermer les yeux au péril, lorfque la prudence n'offre plus d'autre reffouce; & les Efpagnols, accoutumés d'ailleurs à voir la fortune comme enchaînée à leurs armes, ne pouvoient fe perfuader qu'après les avoir conduits fi loin, par une fuite de miracles, elle fe laffât d'en faire en leur faveur. Mais, quelque nom qu'on veuille donner à leur réfolution, ils tournerent tous leurs foins à l'exécuter habilement. Cortez, pour ne pas caufer d'allarme

(53) Diaz del Caftillo prétend que lui & quelques autres avoient donné ce confeil au Général, plufieurs jours avant qu'on eût reçu avis de ce qui s'étoit paffé à Vera-Cruz. Mais les autres Relations ne lui font point cet honneur; & Solis, lui reprochant d'avoir voulu s'attribuer la gloire des plus grands deffeins, le raille ici de n'avoir pas différé de quelques jours un confeil qui eût été ridicule plutôt. *Ibidem.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

Comment Cortez l'exécute.

aux Mexiquains, choisit l'heure à laquelle il rendoit sa visite ordinaire à l'Empereur. Il donna ordre que toute l'Armée prît les armes dans le Quartier, que les Chevaux fussent sellés, & que tous ces mouvemens se fissent sans bruit & sans affectation. Ensuite, ayant fait occuper par quelques Brigades, l'entrée des principales rues qui conduisoient au Palais, il s'y rendit, accompagné d'Alvarado, & Sandoval; de Velasquez de Leon, de Lugo, & d'Avila, avec une escorte de trente Soldats choisis. On ne fut pas surpris de les voir entrer avec leurs armes, parce qu'ils avoient pris l'habitude de les porter, comme un ornement militaire. Motezuma les reçut sans défiance; & les Officiers se retirerent dans un autre Appartement, suivant l'usage qu'il avoit lui-même établi. Les Interprêtes s'étant approchés, Cortez prit un air chagrin, & commença son discours par des plaintes. Il peignit vivement l'insolence de Qualpopoca, qui avoit attaqué les Espagnols de Vera-Cruz, au mépris de la paix, & de la protection de l'Empereur, sur laquelle ils devoient se reposer. Il traita comme le plus noir & le plus infâme de tous les crimes, le massacre d'un de ses Sol-

Reproches qu'il fait à Motezuma.

dats, qui avoit été tué de ſang froid par les Mexiquains, pour vanger apparemment la honte de leur défaite; & s'échauffant par dégrés, il donna des noms encore plus odieux à Qualpopoca & à ſes Capitaines, pour avoir oſé publier qu'ils avoient commis cet attentat par l'ordre de l'Empereur. Mais il ajoûta que loin d'avoir prêté l'oreille à cette indigne ſuppoſition, il l'avoit regardé comme un autre crime, qui bleſſoit l'honneur de ſa Majeſté. Motezuma parut interdit; & changeant de couleur, il ſe hâta de proteſter que ces ordres n'étoient pas venus de lui. Cortez répondit qu'il en étoit convaincu, mais que les Soldats Eſpagnols ne ſe le perſuaderoient pas ſi facilement; & que les Sujets de l'Empire ne ceſſeroient pas d'en croire le récit du Général, ſi cette calomnie n'étoit effacée par un déſaveu public; que dans cette vue, il venoit propoſer à Sa Majeſté de ſe rendre ſans bruit & comme de ſon propre mouvement au Quartier des Eſpagnols, pour y paſſer quelque-tems avec ſes Amis; qu'une ſi généreuſe confiance n'appaiſeroit pas ſeulement le chagrin du puiſſant Monarque qui les avoit envoyés à la Cour, & le ſoupçon des Soldats, mais qu'elle tourneroit à

Comment il lui déclare ſes intentions.

FERNAND CORTEZ. 1519.

ſon honneur, en effaçant une tache qui le terniſſoit ; qu'il lui donnoit ſa parole, au nom du plus grand Prince de la Terre, qu'il ſeroit traité entre les Eſpagnols, avec tout le reſpect qui lui étoit dû ; & qu'ils n'avoient pas d'autre deſſein que de s'aſſurer de ſa volonté, pour lui rendre leurs ſervices avec plus d'obéiſſance & de vénération (54).

Embarras de ce Prince.

Cortez ſe tut ; & Motezuma frappé d'une ſi étrange propoſition, demeura comme immobile, de colere ou de ſurpriſe. Ce ſilence ayant duré quelques momens, Cortez qui ne vouloit employer la force qu'après avoir perdu l'eſpoir de réuſſir par l'adreſſe & la douceur, continua de lui repréſenter que le Logement qu'il avoit donné aux Eſpagnols étoit un de ſes Palais, où il leur avoit fait ſouvent l'honneur de les viſiter, & que ſes Sujets ne s'étonneroient point de l'y voir paſſer quelques jours, ſur-tout pour ſe laver d'une imputation qui faiſoit tort à ſa gloire. Enfin le fier Monarque perdit patience, & ne diſſimulant pas même qu'il pénétroit le motif de cette demande, il répondit d'un air aſſez bruſque qu'un Em-

(54) Cet événement a l'air ſi fabuleux, qu'on ne s'y arrêteroit point s'il n'étoit vérifié par tout ce qu'il y a de certain dans l'Hiſtoire ; & cette raiſon oblige d'en rapporter toutes les circonſtances.

pereur du Mexique n'étoit pas fait pour la Prison, & que quand il seroit capable de s'abbaisser jusqu'à ce point, ses Sujets ne manqueroient pas de s'y opposer. Alors Cortez, prenant un ton plus ferme, lui déclara que s'il cédoit de bonne grace, sans obliger les Espagnols de perdre le respect qu'ils avoient pour lui, il s'embarrassoit fort peu de la résistance de ses Sujets, contre lesquels il pourroit employer toute la valeur de ses Soldats, sans que l'amitié qu'il vouloit entretenir avec lui en reçût la moindre diminution. Cette dispute dura long-tems. Cortez se flattoit toujours de l'emporter, par un mêlange de respect & de hauteur. Motezuma, qui commençoit à découvrir le péril où il étoit, se jetta sur diverses propositions. Il offrit de faire arrêter Qualpopoca & tous les Officiers, pour les livrer entre les mains de Cortez. Il vouloit donner ses deux Fils en ôtages. Il répétoit avec une vive agitation, qu'on ne devoit pas craindre qu'il prît la fuite, & qu'il allât se cacher dans les Montagnes. Cortez refusoit tous les offres. L'Empereur ne se rendoit point. Cependant il s'étoit passé trois heures, & les Officiers Espagnols commençoient à s'allarmer

FERNAND CORTEZ. 1519.

Offres qu'il fait à Cortez.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Emportement de quelques Officiers Espagnols.

d'un si long délai. Velasquez de Leon dit hautement dans son impatience, que les discours étoient inutiles, & qu'il falloit s'en saisir ou le poignarder. Motezuma voulut savoir de Marina ce qu'on disoit avec tant d'emportement. Cette habile Interprête saisit l'occasion, pour l'embarrasser par de nouvelles allarmes; & feignant de craindre que son discours ne fût entendu des Espagnols, elle lui répondit qu'il étoit en danger s'il résistoit à des gens dont il connoissoit la résolution, & qui étoient assistés d'un secours extraordinaire du Ciel; qu'étant née dans son Empire, elle n'avoit en vue que ses intérêts; que s'il consentoit sur le champ à suivre le Général étranger, elle lui garantissoit qu'il seroit traité avec tous les égards dûs à son rang; mais que s'il s'obstinoit à résister, elle ne répondoit pas de sa vie. Ce discours triompha de sa fierté. Il se leva brusquement, pour déclarer à Cortez qu'il se fioit à lui, qu'il étoit prêt à passer dans son Quartier; & que c'étoit la volonté des Dieux du Mexique, puisqu'ils permettoient que les persuasions des Espagnols l'emportassent sur toutes ses difficultés. Il appella aussi-tôt ses Officiers Domestiques, pour leur ordonner

Avec quelle adresse Marina détermine l'Empereur à se livrer aux Espagnols.

donner de préparer sa litiére. Il nomma ceux qui devoient l'accompagner, après leur avoir dit que par des raisons d'Etat, qu'il avoit concertées avec ses Dieux, il avoit résolu d'aller passer quelques jours dans le Palais de son Pere. Ses Ministres, qu'il fit appeller aussi, reçurent ordre de communiquer sa résolution au Peuple. Il ajoûta qu'il l'avoit formée volontairement & pour le bien de l'Empire. D'un autre côté, chargeant un Capitaine de ses Gardes d'aller se saisir de Qualpopoca & de tous les Chefs de l'Armée, il lui remit, pour la sûreté de sa Commission, un Sceau qu'il portoit attaché au bras droit. En donnant publiquement tous ces ordres, il prioit Marina de les expliquer aux Espagnols, dans la crainte de leur donner de l'ombrage, & de s'exposer à quelque violence.

Il est conduit au quartier de Cortez.

Il sortit de son Palais, avec une suite assez nombreuse. Les Espagnols étoient autour de sa litiere, & le gardoient sous prétexte de l'escorter. Le bruit s'étant répandu dans toute la Ville que les Etrangers enlevoient l'Empereur, on vit aussi-tôt les rues pleines de Peuple, qui poussoit de grands cris, avec l'apparence d'un soulevement général. Les uns se jettoient à terre; d'autres témoi-

FERNAND CORTEZ. 1519.

gnoient leur affliction par leurs larmes. L'Empereur prit un air gai & tranquille, qui appaisa ce tumulte, sur-tout lorsqu'ayant fait signe de la main, il eut déclaré que loin d'être Prisonnier, il alloit passer librement quelques jours avec les Etrangers, pour se divertir avec eux. En arrivant au Quartier des Espagnols, il fit écarter la foule, qui n'avoit pas cessé de le suivre, avec ordre à ses Ministres de défendre les assemblées tumultueuses, sous peine de mort. Il fit beaucoup de caresses aux Soldats Espagnols, qui vinrent le recevoir avec les plus grandes marques de respect. Il choisit l'appartement qu'il vouloit occuper. On mit, à la vérité, des Corps-de-garde à toutes les avenues. On doubla ceux du Quartier. On plaça des Sentinelles dans les rues. Aucune précaution ne fut oubliée. Mais les portes demeurerent ouvertes pour les Officiers de l'Empereur, que l'on connoissoit tous, & pour les Seigneurs Mexiquains qui venoient lui faire leur cour; avec cette réserve, que sous prétexte d'éviter la confusion, on n'en admettoit qu'un certain nombre, à mesure que les autres étoient congédiés. Dès le premier jour, Cortez rendit une visite au Monarque, après lui avoir fait

Mesures qu'on y observe avec lui.

demander audience, avec les mêmes cérémonies qu'il avoit toujours observées. Il le remercia d'avoir honoré cette Maison de sa présence, comme si son séjour y eût été libre ; & ce Prince affecta de paroître aussi content, que si les Espagnols n'eussent pas été témoins de sa résistance. Il leur distribua de sa main quantité de présens, qu'il se fit apporter dans cette vue ; & loin de découvrir à ses Ministres le secret de sa prison, il s'efforça de dissiper toutes leurs défiances, pour conserver du moins la dignité de son rang dans l'opinion des Mexiquains. Entre ceux qui ne pouvoient se persuader qu'il fût libre, les uns, condamnant la conduite de Qualpopoca, louerent celle de leur Souverain, & donnoient le nom de grandeur d'ame à l'effort qu'il avoit fait d'engager sa liberté pour faire connoître son innocence. D'autres étoient persuadés que leurs Dieux, avec lesquels ils lui supposoient une communication familiere, lui avoient inspiré ce qu'il y avoit de plus convenable à sa gloire. Les plus sages respectoient sa résolution, sans se donner la liberté de l'examiner, d'autant plus qu'il exerçoit les fonctions Impériales avec la même régularité. Il donnoit ses audiences & tenoit son Conseil

FERNAN CORTEZ. 1519.

Il dissimule sa situation à ses Sujets.

Jugement qu'ils en portent.

FERNAND CORTEZ. 1519.

aux mêmes heures. Les affaires de l'Etat n'étoient pas plus négligées ; & ce qui ſurprenoit les Eſpagnols mêmes, chaque jour ſembloit augmenter pour eux ſa confiance.

Conduite de Motezuma dans ſa captivité.

On apportoit, du Palais Impérial, tout ce qui devoit être ſervi ſur ſa table. Le nombre des plats étoit beaucoup plus grand qu'il ne l'avoit jamais été ; & ceux auxquels il n'avoit pas touché étoient auſſi-tôt diſtribués aux Soldats Eſpagnols. Il connoiſſoit tous les Officiers par leurs noms, & l'on remarqua qu'il avoit même étudié la différence de leur génie & de leurs inclinations (55). La familiarité (56), dans laquelle il vivoit avec eux, leur fit croire à la fin qu'il avoit oublié ſes reſſentimens, ou

(55) Il prit une affection particuliere pour un Caſtillan nommé *Penna*, qu'il combla de richeſſes, & ſans lequel il ne pouvoit être un moment. Herrera, Liv. 8. Chapitre 5.

(56) Il paſſoit les ſoirs à jouer avec Cortez, au *Torologue*, eſpéce de jeu de quille, qui ſe jouoit avec des petites boules & de petites quilles d'or. Motezuma diſtribuoit ſon gain aux Soldats Eſpagnols, & Cortez donnoit le ſien aux petits Officiers Mexiquains. Alvarado marquoit ordinairement, & favoriſoit ſon Général. L'Empereur, qui s'en apperçut fort bien, le railloit agréablement de compter mal, & ne laiſſoit pas de l'engager chaque fois à prendre la même peine. Solis, Chap. 20. Soit qu'il fût naturellement doux & libéral, & que la diſgrace l'eût ramené à ſon caractere naturel, ſoit qu'il ſe fît violence pour plaire aux Eſpagnols, il parvint à s'en faire aimer comme un Frere ou un Pere. Herrera, *ubi ſuprà*.

que les témoignages continuels, qu'il reçevoit de leur respect & de leur affection, l'avoient persuadé qu'ils n'avoient en vue que sa gloire & la justice (57). On lui expliquoit soigneusement les principes du Christianisme; & Cortez poussa le zele jusqu'à demander une Assemblée des principaux Seigneurs de la Nation, pour leur représenter les absurdités de l'Idolâtrie, dans une harangue fort singuliere qu'Herrera nous a conservée (58). Mais elle fit aussi peu d'impression sur leur esprit, que les instructions particulieres sur celui de Motezuma. Un miracle même, dont les Historiens font honneur à la foi de Cortez (59), ne put vaincre des cœurs endurcis par l'habitude de l'erreur & du vice.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Son obstination dans l'Idolâtrie.

Cependant le Capitaine des Gardes, qui avoit été dépêché dans la Province des Totonaques, amena, chargés de

La mort d'Escaiante & d'Arguello est vangée.

(57) On lui accordoit quelquefois la liberté d'aller se promener sur le Lac, & se réjouir même dans ses Maisons de plaisance; mais il étoit toujours accompagné d'une Garde Espagnole, & d'un grand nombre de Tlascalans, qui le ramenoient le soir dans sa Prison. Herrera, Liv. 8. Chap. 4.

(58) *Ibidem*, Chapitre 7.

(59) Il raconte que la saison étant fort seche, & les Prêtres Idolâtres ayant demandé en vain de la pluye à leurs Dieux, Cortez en promit pour un jour marqué, & qu'il en tomba effectivement une fort abondante. *Ibid.* Chapitre 6.

FERNAND CORTEZ. 1519.

chaînes, Qualpopoca & ses principaux Officiers. Ils s'étoient rendus sans résistance, à la vue du Sceau Impérial. Cortez permit qu'ils fussent conduits droit à Motezuma, parce qu'il souhaitoit que ce Prince les obligeât de cacher qu'ils eussent agi par ses ordres. Ensuite ils lui furent amenés; & l'Officier, qui les conduisoit, lui dit, de la part de l'Empereur, qu'il pouvoit tirer d'eux la vérité, & les punir avec toute la rigueur qui convenoit à leur crime. Ils confesserent d'abord qu'ils avoient rompu la paix par une guerre injuste, & qu'ils étoient coupables du meurtre d'Arguello, sans chercher à s'excuser par l'ordre de leur Maître : mais lorsqu'on leur eut déclaré qu'ils alloient être punis rigoureusement, ils s'accorderent tous à rejetter leur faute sur lui. Cortez refusa d'écouter leur déposition, qu'il traita d'imposture. La cause fut jugée militairement; & les Coupables reçurent leur Sentence, qui les condamnoit à être brûlés vifs devant le Palais Impérial.

Sentence Prononcée contre les Coupables.

On délibera aussi-tôt sur la forme de l'exécution. Il parut important de ne la pas différer ; mais dans la crainte que Motezuma ne s'aigrît & ne voulût soutenir des Malheureux dont tout le

crime étoit réellement d'avoir exécuté ses ordres, Cortez forma un dessein, qui surpasse tout ce qu'on a vu jusqu'à présent de plus audacieux dans ses résolutions, & qui ne peut être justifié que par la facilité avec laquelle il avoit réduit ce Prince à se laisser conduire en Prison. Il se fit apporter des fers, tels qu'on les mettoit aux Espagnols qui avoient mérité cette punition; il se rendit à l'appartement de l'Empereur suivi d'un Soldat, qui les portoit à découvert, de Marina, pour lui servir d'Interprête, & d'un petit nombre de ses Capitaines; il ne se dispensa d'aucune des révérences & des autres marques de respect, qu'il rendoit ordinairement à ce Monarque, ensuite élevant la voix, d'un ton fier, il lui déclara que son Général & les autres Coupables étoient condamnés à mourir, après avoir confessé leur crime; qu'ils l'en avoient chargé lui-même, en soutenant qu'ils ne l'avoient commis que par son ordre, que des indices si violens l'obligeoient de se purger par quelque mortification personnelle; qu'à la vérité les Souverains n'étoient pas soumis aux peines de la Justice commune, mais qu'ils devoient reconnoître une Justice supérieure, qui avoit droit sur leurs

Célebre audace de Cortez qui met les fers aux mains de l'Empereur.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Couronnes, & à laquelle ils devoient quelque ſatisfaction. Alors il commanda, d'un air ferme & abſolu, qu'on lui mît les fers, & s'étant retiré, ſans lui laiſſer le tems de répondre, il donna ordre qu'on ne lui permît aucune communication avec ſes Miniſtres.

Conſternation de Motezuma & de ſes Sujets.

Un traitement ſi honteux jetta le malheureux Motezuma dans une ſi profonde conſternation, que la force lui manqua également pour réſiſter & pour ſe plaindre. Il fut long-tems dans cet état, comme un Homme abſolument hors de ſoi. Quelques-uns de ſes Domeſtiques, qui étoient préſens, accompagnoient ſa douleur de leurs larmes, ſans avoir la hardieſſe de parler. Ils ſe jettoient à ſes piés, pour ſoutenir le poids de ſes chaînes. Ils faiſoient paſſer, entre ſa chair & le fer, quelques morceaux d'une étoffe déliée, dans la crainte que ſes bras & ſes jambes ne fuſſent offenſés. Lorſqu'il revint de cette eſpéce d'égarement, il donna d'abord quelques marques de chagrin & d'impatience; mais ces mouvemens s'appaiſerent bientôt, & ſon malheur lui parut une diſpoſition du Ciel, dont il attendit la fin avec aſſez de conſtance.

D'un autre côté, les Eſpagnols preſſoient l'exécution des Coupables. Ils

FERNAND CORTEZ. 1519. Exécution de la Sentence portée contre les Meurtriers d'Arguello.

avoient reçu avis, quelques jours auparavant, que dans une des maiſons Impériales, nommée *Tlacochalco*, il y avoit un amas de lances, d'épées, de boucliers, d'arcs & de fléches, qu'ils craignirent de voir quelque jour employés contr'eux. Ils en avoient parlé à Motezuma, & ce Prince leur avoit répondu naturellement que c'étoit un ancien Magazin d'armes, tel que ſes Prédéceſſeurs l'avoient toujours eu, pour la défenſe de l'Empire. L'occaſion leur parut favorable, pour ſe délivrer d'un ſujet d'allarme. Ils employerent toutes ces armes à compoſer le bucher, dans lequel Qualpopoca & ſes Complices furent brûlés (60). Cet action eut pour témoins tous les Habitans de la Ville, ſans qu'on entendît aucun bruit qui pût cauſer le moindre ſupçon. Il ſembloit, dit un grave Hiſtorien (61), qu'il fût tombé ſur les Mexiquains un eſprit d'étourdiſſement, qui tenoit tout à la fois de l'admiration, de la terreur & du reſpect. Leur ſurpriſe étoit extrême, de voir exercer une Juriſdiction abſolue par des Etrangers, qui n'avoient au plus que le caractere d'Ambaſſadeurs, d'un autre Prince; mais ils n'avoient

(60) Herrera, Liv. 8, Chap. 8.

(61) Solis, Livre 3, Cpap. 20.

FERNAND CORTEZ. 1519.

par la hardiesse de mettre en question un pouvoir qu'ils voyoient établi par la tolerance de leur Souverain. D'ailleurs ils avoient condamné la conduite de Qualpopoca ; & son crime leur parut d'autant plus odieux qu'il en chargeoit son Maître, quoique ce Prince n'eût pas cessé de le désavouer. Mais n'attirons point Cortez au tribunal de la raison. S'il n'étoit pas enivré lui-même par l'excès de ses prospérités, il faut supposer que sa prudence le conduisoit par des régles que les Historiens ont ignorées, & qui étoient alors les plus sages, parce qu'elles étoient les plus convenables aux circonstances.

Comment Cortez ôte les fers à l'Empereur.

Après l'exécution, il se hâta de retourner à l'appartement de Motezuma, qu'il salua d'un air gai & caressant. Il lui dit qu'on venoit de punir des Traîtres, qui avoient eu l'insolence de noircir la réputation de leur Souverain ; & l'ayant félicité du courage qu'il avoit eu lui-même de satisfaire à la justice du Ciel, par le sacrifice de quelques heures de liberté, il lui fit ôter ses fers. Quelques Relations assurent qu'il se mit à genoux pour les lui ôter de ses propres mains. Ce Monarque humilié s'applaudit du retour apparent de sa grandeur, avec des transports si vifs, qu'il ne cef-

ſoit pas d'embraſſer Cortez, & de lui exprimer ſa joie. Tandis qu'il s'y livroit ſans meſure, le Général Eſpagnol, par un autre trait de cette politique, qu'il ſavoit transformer en générosité, donna ordre en ſa préſence qu'on levât toutes les Gardes, & lui dit que la cauſe de ſa détention ayant ceſſé, il étoit libre de ſe retirer dans ſon Palais. Mais il ſavoit que cette offre ne ſeroit point acceptée. On avoit entendu dire à Motezuma, que juſqu'au départ des Eſpagnols, il n'étoit plus de ſa dignité de ſe ſéparer d'eux, parce qu'il perdroit l'eſtime de ſes Sujets, s'ils pouvoient s'imaginer qu'il tînt ſa liberté d'une main étrangere. C'étoit Marina qui lui avoit inſpiré ce ſentiment, par l'ordre même de Cortez, qui n'avoit pas ceſſé d'employer l'adreſſe, pour le retenir dans ſa Priſon. Cependant, quoique ce motif conſervât ſur lui toute ſa force, il eut honte de l'avouer; & prenant un autre prétexte, dont il crut ſe faire un mérite dans l'eſprit des Eſpagnols, il répondit que leur propre intérêt ne lui permettoit pas de les quitter, parce que ſa Nobleſſe & ſon Peuple le preſſeroient de prendre les armes contr'eux. Cortez loua ſa générosité, & lui rendit graces de l'attention

Artifices par leſquels il ménage l'eſprit de ce Prince.

FERNAND CORTEZ. 1519.

qu'il faisoit à ses amis : nouvelle ruse, qui servit à rétablir toutes les apparences de la bonne foi, entre des gens qui croyoient se tromper mutuellement. Elle se soutint, avec des affectations, dont le récit blesse quelquefois la vraisemblance (62).

Il entreprend de se rendre maître des passages du Lac.

Dans cet intervalle, Cortez n'oublia aucune des précautions qui pouvoient établir sa sûreté. Les Historiens n'expliquent point quels étoient particulierement ses desseins ; mais ayant nommé Sandoval, pour succéder à d'Escalante dans le Gouvernement de Vera-Cruz, il se fit apporter les mâts, les voiles, la ferrure, & tous les agrets des Navires qu'il avoit fait couler à fond. Il ne pouvoit oublier ce que les Tlascalans avoient entendu, sur la facilité de rompre les Chaussées & les Ponts ; & son dessein étoit de faire construire deux Brigantins dans Mexico, pour se rendre maître des passages du Lac. Il fit agréer cette entreprise à Motezuma, sous le prétexte de lui donner quelque idée de la Marine de l'Europe. Ce Prince lui fournit du bois ; & les Charpentiers Espagnols acheverent en peu de tems un ouvrage, qui devint un

(62) Solis, Livre 4. Chapitre 1.

nouveau ſujet d'admiration pour les Mexiquains. On s'en ſervit pour faire des promenades & des Chaſſes, qui donnerent occaſion à Cortez d'obſerver toutes les parties du Lac. En même tems, il s'informoit de la grandeur & des limites de l'Empire; & les queſtions qu'il faiſoit ſur une matiere ſi délicate étoient amenées ſi habilement, que loin d'en concevoir aucun ſoupçon, l'Empereur lui fit deſſiner, par ſes Peintres une eſpéce de Carte qui repréſentoit l'étendue & la ſituation de ſes Etats. Dans ces explications, les Provinces d'où l'on tiroit l'or furent nommées; & Cortez, qui tendoit par mille détours à cette importante connoiſſance, offrit auſſi-tôt d'y envoyer quelques Eſpagnols, qui entendoient parfaitement le travail des Mines. Sa propoſition fut acceptée. Motezuma lui apprit alors que les plus riches étoient dans la Province de Zacacuta, du côté du Sud, à douze journées de Mexico; & dans celle de Chivantla, ſituée au Nord, qui ne dépendoit pas à la vérité de ſon Empire, mais où ſon nom étoit aſſez reſpecté pour garantir ceux qui feroient ce Voyage ſous ſa protection. Il lui nomma auſſi le Pays de Zapotecas, en lui promettant des Guides, qui con-

Il s'informe des Mines du Mexique.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Il y envoye quelques - uns de ses Officiers.

noissoient tous ces lieux. Cortez choisit Umbria & Pizarre, pour une Commission qui fut briguée de tous les Espagnols. Ils partirent avec quelques Soldats de leur Nation, & une bonne escorte d'Indiens. Umbria, qui revint le premier, apporta trois cens marcs d'or, & rendit témoignage que les Mines du Sud étoient fort abondantes. Pizarre apporta mille marcs de celles du Nord (63).

Entreprise qu'il forme pour détruire l'Idolâtrie.

C'est pendant leur Voyage, qu'on place une entreprise beaucoup plus dangereuse, qui est rapportée avec une sorte de faste par les Historiens originaux, comme le plus glorieux exploit de Cortez, & sur laquelle néanmoins Solis fait naître des doutes (64). Elle

(63) Herrera, Liv. 9. Chap. 1.

(64) Il est important de les rapporter, pour donner plus de crédit à tout ce qui vient d'un Ecrivain si mesuré. » Bernard Diaz » assure, dit-il, qu'on se » détermina dans le même » me tems à mettre en » pieces toutes les Idoles » du Mexique, & à con- » vertir en Eglise le prin- » cipal Temple de cette » Ville. Lopez de Goma- » ta, qui s'accorde quel- » quefois avec cet Au- » teur sur ce qui paroît le » moins vraisemblable, » avance la même chose. » Ils assurent que les Es- » pagnols sortirent de leur » Quartier dans la réso- » lution d'exécuter ce pro- » jet malgré les prieres & » la résistance de Motezu- » ma; que les Sacrifica- » teurs prirent les armes, » & que toute la Ville se » souleva pour défendre » ses Dieux; qu'enfin la » considération de la paix » obligea Cortez de laisser » les Idoles en repos, se » contenant d'élever dans » le Temple même un

regarde la Religion, dont on prétend que le zéle transporta Cortez jusqu'à le faire entrer à force ouverte dans le principal Temple de Mexico, pour y faire célébrer la Messe au milieu des Idoles. Ceux qui croyent ce récit injurieux pour sa prudence, & qui le traitent de fic-

FERNAND CORTEZ. 1519.

» Autel, sur lequel on » plaça une Croix & une » Image de la Sainte Vier- » ge ; qu'on y célébra so- » lemnellement la Messe ; » que cet Autel y subsista » long tems par les soins » des Sacrificateurs, qui » s'appliquoient à le tenir » propre & à le parer. » Herrera confirme cette » Relation, & la pousse » encore plus loin, par » des circonstances ou- » trées. Il nous représen- » te une procession fort » dévote, quoique faite » les armes à la main, » pour accompagner les » saintes Images jusqu'au » Temple. Il rapporte l'O- » raison que Cortez fit » devant le Crucifix, & » il place dans cette occa- » sion le Miracle de la » pluie accordée à la dé- » votion du Général. On » ne fera point de réfle- » xion sur l'embarras où » Cortez se feroit jetté, » en garantissant aux Infi- » déles un Miracle qui » devoit être une preuve » de la vérité de sa Re- » ligion : mais quand on » voudroit attribuer cette » imprudence à l'ardeur » de son zéle, elle paroî- » tra choquer la raison, » si l'on considere ses lu- » mieres, le savoir du » Pere Olmedo, son Au- » mônier, & l'obstination » de Motezuma & de ses » Sujets, qui n'avoient » donné aucune marque » de penchant pour le » Chistianisme. D'ail- » leurs, on ne se conten- » te point de placer la » Croix dans un lieu dé- » testable, on la com- » met encore à la discré- » tion des Sacrificateurs » idolâtres, exposée à leurs » irrévérences : on fait cé- » lébrer les plus saints » Mysteres de la Religion » au milieu des Idoles. » Voilà les attentats qu'on » ose donner non-seule- » ment pour vrais, mais » comme glorieux & mé- » morables. C'est au Lec- » teur à décider sur la » qualité de ces éloges. Solis, *ubi suprà.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

tion, conviennent du moins, que son emportement contre l'Idolâtrie allarma les Sacrificateurs. Cacumatzin, Prince de Tezcuco, animé par leurs sollicitations, prit ce prétexte pour se déclarer fortement contre les Espagnols. Il y joignit celui de rendre la liberté à Motezuma, & de soutenir tout-à-la-fois l'honneur de ses Dieux & de son Souverain. Quoique ces spécieux motifs ne fussent qu'un double voile pour couvrir l'ambition qui le faisoit aspirer au Trône, il les fit valoir avec tant de force & d'adresse, qu'ayant engagé dans sa cause un grand nombre de Seigneurs, qui n'attendoient que l'occasion pour faire éclater leur haine contre les Etrangers, il se vit bientôt à la tête d'un Parti formidable. A cette nouvelle, Cortez résolut d'employer les armes, pour étouffer la révolte dans sa naissance. Mais l'Empereur, qui pénétra l'intention réelle de son Neveu, & qui, dans l'illusion où les Espagnols l'entretenoient sur sa liberté, ne mettoit plus de différence entre leurs intérêts & les siens, trouva des voyes plus courtes pour arrêter les Rebelles. L'ascendant qu'il conservoit encore sur quelques-uns des plus puissans, & les récompenses qu'il leur fit offrir en secret

Elle irrite les Seigneurs Mexiquains.

Conspiration étouffée dans l'origine.

les disposerent à trahir leur Chef. Cacumatzin fut arrêté par ses propres Complices, & conduit au Quartier des Espagnols, où Cortez demanda que sa punition fut bornée à la perte de son Domaine, qui fut transporté à Cucuzca son Frere (65).

FERNAND CORTEZ. 1519.

Politique de Motezuma.

Cependant, lorsque le calme eut succédé à cette révolution, l'Empereur ouvrit les yeux sur le danger dont il étoit sorti. En réfléchissant sur sa situation, il lui parut que les Espagnols faisoient un long séjour dans sa Capitale. Quoiqu'il ne pût lui tomber dans l'esprit qu'un si petit nombre d'Etrangers en voulussent à sa Couronne, il s'appercevoit de la nomination de son autorité parmi ses propres Sujets, & la guerre qu'il venoit d'éteindre pouvoit se rallumer. Il sentoit la nécessité d'engager Cortez à presser son départ ; mais sa fierté lui donnoit de la répugnance pour une ouverture qui renfermoit l'aveu de ses craintes ; sans compter que l'impression du premier avis de Marina duroit encore, & l'allarmoit pour la sûreté de sa personne. Ces incertitudes produisirent une révolution fort étrange. Il conçut que le moyen de se délivrer

(65) Herrera, Liv. 9. Chap. 2. & suiv. Solis, Liv. 4. Chap. 2.

FERNAND CORTEZ. 1519.

honnêtement des Espagnols étoit de marquer une extrême impatience de se lier avec leur Prince, & non seulement de les charger de richesses, qu'il les presseroit de lui porter en son nom, mais de lui rendre entre leurs mains un hommage solemnel, en qualité de Successeur de Quezalcoal, & de premier Propriétaire de l'Empire du Mexique. Cette proposition, qu'il trouva le moyen de leur faire assez adroitement, étoit, en effet, ce qu'il y avoit de plus propre à flatter leur avarice & leur ambition. Aussi Cortez parut-il extrêmement satisfait, de se voir offrir ce qu'il n'auroit osé demander. Il pénétra néanmoins l'artifice; mais quelles que pussent être ses vues, sur lesquelles il ne s'étoit encore ouvert à personne, il prit le parti d'accepter les avantages qu'on lui présentoit, sans renoncer au fond de son entreprise, sur lequel il remettoit à s'expliquer après l'arrivée des ordres qu'il attendoit d'Espagne.

Cortez la fait tourner à son avantage.

Motezuma fait hommage de ses Etats à l'Espagne.

Motezuma ne differa point à faire assembler ses Caciques. Ils se rendirent dans l'appartement qu'il occupoit, au Quartier des Espagnols. Diaz assure qu'il eut avec eux une longue conférence, à laquelle Cortez ne fut point appellé, pour les disposer apparemment

à goûter ſes propoſitions. Mais dans une autre aſſemblée, où il tenoit la premiere place après l'Empereur, avec ſes Interprêtes, & quelques-uns de ſes Capitaines, Motezuma fit une courte expoſition de l'origine des Mexiquains, de l'expédition des Navatlaques, des prodigieux exploits de Quezalcoal, leur premier Empereur, & de la Prophétie qu'il leur avoit laiſſée, en partant pour la conquête des Pays orientaux. Enſuite, ayant établi, comme un principe inconteſtable, que le Roi d'Eſpagne, Souverain de ces Régions, étoit le légitime Succeſſeur de Quezalcoal, promis tant de fois par les Oracles, & deſiré ſi ardemment de toute la Nation, il conclut qu'on devoit reconnoître dans ce Prince un droit héréditaire, qui appartenoit au ſang dont il étoit deſcendu. Il ajouta que s'il étoit venu en perſonne, au lieu d'envoyer ſes Ambaſſadeurs, la juſtice auroit obligé les Mexiquains; de le mettre en poſſeſſion de l'Empire; & que lui-même, qu'ils reconnoiſſoient pour leur Souverain, il auroit remis ſa Couronne à ſes piés, pour lui en laiſſer la diſpoſition abſolue, ou pour la recevoir de ſa main : mais que la même raiſon l'obligeoit de lui en faire hommage dans la perſonne de ceux qui

FERNAND CORTEZ. 1519.

FERNAND CORTEZ. 1519.

le présentoient, & de joindre à cette déclaration la plus riche partie de ses trésors; & qu'il souhaitoit que tous les Caciques de l'Empire suivissent son exemple, par une contribution volontaire de leurs biens, pour se faire un mérite de leur zéle aux yeux de leur premier Maître (66).

Son motif dans cette étrange démarche.

La résolution de ce Prince paroîtra incroyable, après l'opinion qu'on a dû prendre de sa puissance, & plus encore après les premieres idées qu'on a données de son caractere, si l'on ne se rappelle qu'il se croyoit menacé de la perte de son Empire, & que cette crainte l'avoit disposé à toutes sortes d'humiliations. Il ne paroît pas moins, que son orgueil souffroit une mortelle violence. Tous les Historiens conviennent qu'en prononçant le terme d'hommage, il s'arrête quelques momens, & qu'il ne put retenir ses larmes. Cortez, s'il faut s'en rapporter aux mêmes témoignages, voyant que la douleur du Souverain faisoit impression sur les Caciques, se hâta de les rassurer, en leur déclarant que l'intention du Roi son Maître n'étoit pas d'introduire une nouvelle forme de Gouvernement dans l'Empire, & qu'il ne demandoit que l'éclaircissement de

Ses regrets.

(66) Solis, Chapitre 3.

FERNAND CORTEZ. 1519.

ses droits en faveur de ses Descendans ; mais qu'au reste il étoit si éloigné du Mexique, & partagé par tant d'autres soins, qu'on ne verroit peut-être de longtems l'effet des anciennes prédictions. Mais il n'en accepta pas moins la disposition qui venoit de se faire en faveur des Espagnols (67).

Adresse de Cortez.

Cette fameuse cérémonie, qui a fait le principal titre de l'Espagne pour justifier la conquête du Mexique, fut accompagnée de toutes les formalités qui pouvoient lui faire mériter le nom d'Acte national (68). Peu de jours après, Motezuma fit remettre à Cortez les riches présens qu'il tenoit prêts. C'étoient quantité d'ouvrages d'or, curieusement travaillés ; des figures d'Animaux, d'Oiseaux & de Poissons, du même métal ; des Pierres précieuses, sur tout un grand nombre de celles que les Mexiquains nommoient Chalcuites, de la couleur des Emeraudes, & qui leur tenoient lieu de diamans ; de fines étoffes de coton ; des tableaux & des tapisseries, d'un tissu des plus belles plumes du monde ; enfin tout l'or qui se trouvoit en masse dans la Fonderie Impériale. Les Caci-

Présent qu'il reçoit de l'Empire du Mexique.

(67) Solis & Herrera, *ibidem*.

(68) Herrera, *ubi suprà*, Chap. 4; Solis, Chapitre 4.

FERNAND CORTEZ. 1519.

ques ayant apporté leur contribution de toutes les Provinces, cet amas de richesses monta bientôt, en or seulement, à plus de six cens mille marcs (69), que Cortez prit le parti de faire fondre en lingots de différens poids, & dont il tira le quint pour lui, après avoir levé celui du Roi d'Espagne. Il se crut en droit de prendre aussi des sommes, pour lesquelles il se trouvoit engagé dans l'Isle de Cuba. Le reste fut partagé entre les Officiers & les Soldats, en y comprenant ceux qu'on avoit laissés à Vera-Cruz. Quelque soin qu'on pût apporter à mettre une juste proportion dans les parts, il étoit difficile d'aller au-devant de toutes les plaintes, entre des gens dont l'avarice étoit égale, & qui ne se rendoient point justice sur l'inégalité du mérite & des droits; mais Cortez, avec un désintéressement digne de sa grandeur d'ame, fournit de son propre fond ce qui manquoit à la satisfaction de ceux qui se croyoient mal traités.

Distribution qu'il en fait.

Motezuma le presse de quitter ses Etats.

Motezuma n'eut pas plutôt rempli ses engagemens, qu'il fit appeller le Général Espagnol. Celui qui fut chargé de cet ordre étoit un Soldat de Cortez,

(69) *Ibidem.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

que ce Prince avoit pris en affection, parce qu'il parloit déja facilement la langue Mexiquaine, & qui avoit remarqué, pendant la nuit précédente, que plusieurs Seigneurs & quelques Prêtres s'étoient introduits secretement dans l'Appartement Impérial. Cortez, allarmé d'un Message qui venoit à la suite d'une conférence dont on lui avoit fait mystére, se fit accompagner de douze de ses plus braves Soldats. Il fut surpris de trouver, sur le visage de l'Empereur, un air de sévérité qu'il n'y avoit jamais vû pour lui. Ses soupçons augmenterent lorsqu'il se vit prendre par la main, & conduire dans une Chambre intérieure, où ce Prince, l'ayant prié gravement de l'écouter, lui déclara qu'l étoit tems de partir, puisqu'il ne lui restoit rien à demander, après avoir reçu toutes ses dépêches; que les motifs, ou les prétextes de son séjour ayant cessé, les Mexiquains ne pourroient se persuader qu'un plus long retardement ne couvrît par des vues dangereuses. Cette courte explication, qui paroissoit préméditée, & même accompagnée d'un air de menace, allarma si vivement Cortez, qu'il ordonna secretement à un de ses Capitaines de faire prendre les armes aux Soldats, &

Réponse qu'il fait à ce Prince.

de les tenir prêts à défendre leur vie. Cependant, ayant rappellé toute sa modération, il prit un visage plus tranquille pour répondre à l'Empereur, qu'il pensoit lui-même à retourner dans sa Patrie, & qu'il avoit déja fait une partie de ses préparatifs; mais qu'on n'ignoroit pas qu'il avoit perdu ses Vaisseaux, & qu'il demandoit du tems & de l'assistance pour construire une nouvelle Flotte.

Dissimulation des Espagnols.

On prétend que l'Empereur avoit cinquante mille Hommes armés, & qu'il étoit déterminé à soutenir sa résolution par la force. Mais, comme il ne vouloit rompre qu'à l'extrêmité, sa joie fut si vive, de voir le Général disposé à le satisfaire, que l'ayant embrassé avec transport, il lui protesta que son intention n'étoit point de précipiter le départ des Espagnols, sans leur fournir ce qui étoit nécessaire à leur Voyage, & qu'il alloit donner des ordres pour la construction des Vaisseaux. Il ajoûta dans cette effusion de cœur, avec une imprudence qui fit pénétrer ses motifs, qu'il lui suffisoit, pour obéir à ses Dieux, & pour appaiser les plaintes de ses Sujets, d'avoir déclaré qu'il faisoit attention à leurs demandes. Ce langage fit aisément juger qu'il étoit violemment

violemment combattu par la Religion & la Politique. Cortez, informé en effet que les Sacrificateurs avoient demandé son départ, au nom des Idoles, avec d'horribles menaces, prit le parti de céder à l'orage par toutes les apparences d'une prompte soumission. Les ordres furent donnés pour rassembler des Ouvriers sur la Côte, & le départ des Espagnols fut publié. Motezuma nomma les Bourgs qui devoient contribuer au travail, & les lieux où les bois devoient être coupés. Cortez fit partir aussi ses Charpentiers, avec ce qui lui restoit de cordages & de fer. Il ne s'entretint, en public, que de l'ouvrage auquel il paroissoit donner tous ses soins dans l'éloignement. Mais il avoit chargé ceux qui en avoient la conduite, de faire naître des obstacles & des contretems. En un mot, son but, sur lequel il se vit forcé de s'ouvrir à ses Officiers, étoit de se maintenir à toute sorte de prix dans cette Cour, & d'y faire un Etablissement qui le mît en état de braver toutes les forces de l'Empire. Il vouloit gagner du tems, jusqu'au retour de Montejo qu'il avoit envoyé en Espagne, & qu'il espéroit de voir revenir avec un puissant secours, ou du moins avec des ordres de l'Empereur, pour autoriser

FERNAND CORTEZ. 1520.

Projet de Cortez.

ſon entrepriſe ; & s'il ſe trouvoit réduit, par la violence, à quitter le poſte qu'il occupoit dans la Capitale, il ſe promettoit du moins de s'arrêter à Vera-Cruz, où ſe couvrant des fortifications de cette Place, & s'appuyant du ſecours de ſes Alliés, il ſe croyoit capable de faire tête aſſez long-tems aux Mexiquans pour attendre des nouvelles d'Eſpagne (70).

Arrivée de dix-huit Vaiſſeaux Eſpagnols.

Pendant qu'il rapportoit tout à ce grand projet, Motezuma fut averti, par ſes Courriers, qu'on avoit vu paroître ſur la Côte dix-huit Navires étrangers ; & la deſcription qu'il reçut de cette Flotte, par les portraits qui tenoient lieu d'écriture aux Mexiquains, ne lui laiſſant aucun doute qu'elle ne fût Eſpagnole, il fit appeller auſſi-tôt le Général, pour lui déclarer, en lui montrant ſes peintures, que les préparatifs qu'on faiſoit pour ſon départ devenoient inutiles, lorſqu'il pouvoit s'embarquer ſur des Vaiſſeaux de ſa Nation. Cortez regarda ces tableaux avec plus d'attention que d'étonnement. Quoiqu'il ne comprît rien aux caracteres qui leur ſervoient d'explication, il crut reconnoître l'habit Eſpagnol & la

(70) Solis, *ibidem*.

fabrique des Vaiſſeaux de l'Europe. Son premier mouvement fut un tranſport de joie, proportionné à la faveur qu'il recevoit du Ciel, en voyant arriver une Flotte ſi puiſſante, qu'il ne pouvoit prendre que pour le ſecours qu'il attendoit ſous les ordres de Montejo. Mais, diſſimulant ſa ſatisfaction, il ſe contenta de répondre qu'il ne tarderoit point à partir, ſi ces Vaiſſeaux retournoient bien-tôt en Eſpagne; & ſans être plus ſurpris que l'Empereur eût reçus les premiers avis de leur arrivée, parce qu'il connoiſſoit l'extrême diligence de ſes Couriers, il ajoûta que les Eſpagnols, qu'il avoit laiſſés à Zampoala, ne pouvant manquer de l'informer bien-tôt des mêmes nouvelles, on apprendroit d'eux avec plus de certitude la route de cette Flotte, & l'on verroit s'il étoit néceſſaire de continuer les préparatifs. Motezuma parut goûter cette réponſe, & reprit toute ſa confiance pour les Eſpagnols.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Cortez continue de menager l'Empereur.

Il étoit vrai qu'une Flotte étrangere s'étoit approchée des Côtes du Mexique; & les Lettres de Sandoval, Gouverneur de Vera-Cruz, apporterent bien-tôt d'autres lumieres à Cortez. Mais la liaiſon des événemens oblige de reprendre ici le Voyage de Montejo & de

Occaſion qui avoit amenée une Flotte Eſpagnole au Mexique.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Voyage de Montejo & de Porto-Carero.

Porto-Carrero, qu'il avoit envoyés en Eſpagne. Ils étoient partis de Vera-Cruz, le 16 de Juillet de l'année précédente, avec l'ordre précis de prendre leur route par le Canal de Bahama, ſans toucher à l'Iſle de Cuba. Leur Navigation fut heureuſe ; mais ils s'étoient expoſés au dernier danger, par une imprudence dont aucun Hiſtorien ne les excuſe. Montejo avoit une Habitation dans l'Iſle de Cuba. Il ne put ſe voir à la hauteur du Cap Saint-Antoine, ſans propoſer à ſon Collégue d'y relâcher, ſous prétexte d'y prendre quelques rafraîchiſſemens. Ce lieu étant fort éloigné de la Ville de San-Yago, où Diego de Velaſquez faiſoit ſa réſidence, il lui parut peu important de s'écarter un peu des ordres du Général. Cependant c'étoit riſquer non-ſeulement ſon Vaiſſeau & le riche préſent qu'il avoit à Bord, mais encore toute la Négociation qui lui avoit été confiée. Velaſquez, que la jalouſie tenoit fort éveillé, n'avoit pas manqué de répandre des Eſpions ſur toute la Côte, pour être averti de tous les événemens. Il craignoit que Cortez n'envoyât quelque Navire à Saint-Domingue, pour y rendre compte de ſa découverte, & demander du ſecours à ceux qui gouver-

Avis que le Gouverneur de Cuba en avoit eu.

noient cette Isle. Ses Espions lui ayant appris l'arrivée de Montejo, il dépêcha deux Vaisseaux bien armés, avec ordre de se saisir de celui de Cortez. Ce mouvement fut si prompt, que Montejo eut besoin de toute l'habileté du Pilote Alaminos, pour échapper d'un péril qui mit au hasard la Conquête de la Nouvelle Espagne (71).

FERNAND CORTEZ. 1520.

Les Envoyez de Cortez arrivent en Espagne.

Le reste de sa Navigation fut heureux jusqu'à Seville, où il arriva dans le cours du mois d'Octobre de la même année. Mais il y trouva les conjonctures peu favorables à ses prétentions. Diego de Velasquez avoit encore, dans cette

(71) Diaz del Castillo l'accuse d'avoir mal reconnu ce qu'il devoit à la confiance de Cortez. Il prétend qu'il ne visita son habitation que dans le dessein de retarder son voyage, & de donner à Velasquez le tems de se saisir du Navire ; qu'il lui écrivit une Lettre dont un Matelot fut chargé, & que ce Messager la porta, nageant entre deux eaux. Mais il paroît se contredire ensuite, lorsqu'il rapporte avec quelle ardeur & quelle activité Montejo combattit, à la Cour d'Espagne, les Agens de Velasquez. Il ajoûte faussement que les Envoyez de Cortez ne trouverent point l'Empereur Charles, en Espagne. D'autres particularités, sur lesquelles il est certain qu'il se trompe, doivent donner une juste défiance pour son témoignage sur tout ce qu'il n'avoit pas vû de ses propres yeux ; & c'est la raison qui ne le fait citer ici qu'avec beaucoup de réserve. Alaminos ne trouva point d'autre moyen, pour sauver le Vaisseau de Cortez, que de reprendre par le Canal de Bahama, dont il surmonta le premier les rapides courans, pour se jetter promptement en pleine Mer. Solis, Liv. 3. Chap. 1.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Ville, les mêmes Envoyés qui avoient obtenu pour lui l'Office d'Adelantade, & qui attendoient un embarquement pour retourner à Cuba. Surpris de voir paroître un Vaiſſeau de Cortez, ils employerent tout le crédit qu'une longue négociation leur avoit fait acquérir auprès des Miniſtres, pour faire valoir leurs plaintes à la *Contratacion;* nom qu'on avoit déja donné au Tribunal des Indes. Benoît Martin, Aumônier de Velaſquez, repréſenta vivement que le Navire & ſa charge appartenoient au Gouverneur de Cuba, ſon Maître, comme le premier fruit d'une conquête qui lui étoit attribuée par ſes Commiſſions; que Fernand Cortez étant entré furtivement, & ſans autorité, dans les Provinces de la Terre-ferme, avec une Flotte équipée aux frais de Velaſquez, Montejo & Porto-Carrero, qui avoient l'audace de ſe préſenter en ſon nom, méritoient d'être punis ſévérement, ou du moins qu'on devoit ſe ſaiſir de leur Vaiſſeau juſqu'à ce qu'ils euſſent produit les titres ſur leſquels ils fondoient leur Commiſſion. Velaſquez s'étoit fait tant d'Amis par ſes préſens, que les repréſentations de ſes Agens furent écoutées. On ſaiſit le Navire & ſes effets, en laiſſant néanmoins aux Envoyés de

Leur Vaiſſeau eſt ſaiſi, par le crédit des Amis de Diego de Velaſquez.

Cortez la liberté d'en appeller à l'Empereur.

FERNAND CORTEZ 1520.

Ce Prince étant alors à Barcelone, les deux Capitaines & le Pilote se hâterent de prendre le chemin de cette Ville; mais ils y arriverent la veille du départ de la Cour, qui se rendoit à la Corogne, où les Etats de Castille avoient été convoqués. Ils jugerent, avec prudence, qu'une affaire de si grand poids ne devoit pas être traitée dans l'agitation d'un Voyage; & s'étant informés de la marche de l'Empereur, qui devoit aller prendre congé de la Reine Jeanne sa Mere, après la tenue des Etats, & passer quelque tems avec elle, pour se rendre ensuite en Allemagne, où il étoit appellé par les cris de l'Empire, ils résolurent de l'attendre à Tordesillas, séjour ordinaire de cette Princesse. Dans l'intervalle, ils employerent le tems à visiter Martin Cortez, Pere de Fernand. Outre la satisfaction de le consoler par de glorieuses nouvelles, qui devoient lui causer autant de joie que d'admiration, ils avoient conçu que s'il pouvoient l'engager à se rendre à la Cour avec eux, la présence de ce vénérable Vieillard donneroit beaucoup de forces aux demandes de son Fils. En effet, l'ayant déterminé à

Ils portent leurs plaintes à la Cour, avec le Pere de Cortez.

FERNAND CORTEZ. 1520.

les accompagner, ils ne trouverent que de la faveur dans leur premiere Audience. Un heureux incident servit encore à lever les difficultés. Les Officiers de la Contratacion n'ayant osé comprendre, dans leur saisie, le présent qui étoit destiné à l'Empereur, il arriva précisement à Tordesillas dans le tems que les Envoyés de Cortez avoient choisi pour s'y présenter. Cette conjoncture les fit écouter avec d'autant plus de plaisir, que toutes les merveilles qu'ils avoient à raconter étoient soutenues par des témoignages présens. Ces bijoux d'or, aussi précieux par l'industrie du travail que par leur matiere, ces curieux ouvrages de plume & de coton, ces Captifs Indiens, qui applaudissoient eux-mêmes aux grandes actions de leurs Conquérans, passerent pour autant de preuves, qui donnoient de l'autorité à des Relations incroyables (72).

Ils sont reçus favorablement.

Aussi furent-elles écoutées avec toute l'admiration qu'on avoit eue pour les premieres découvertes des Colombs. L'Empereur, après avoir fait rendre à Dieu des graces solemnelles, pour la gloire qui étoit réservée à son regne,

(72) Herrera & Solis, *Ibid.*

eut diverses conférences avec les deux Capitaines & le Pilote ; & vraisemblablement il auroit décidé en leur faveur, s'il ne lui étoit survenu des affaires plus pressantes, qui le mirent dans la nécessité de hâter son départ. La Requête de Cortez fut renvoyée au Cardinal Adrien, & au Conseil qui avoit été nommé pour l'assister, avec ordre, à la vérité, de favoriser la Conquête de la Nouvelle Espagne, mais de trouver aussi des expédiens pour sauver les prétentions de Velasquez. Le Président du Conseil des Indes étoit toujours Fonseca, alors Evêque de Burgos, qui, après avoir été si long-tems l'Ennemi des Colombs, ne s'étoit pas moins prévenu contre Cortez. Son penchant déclaré pour le Gouverneur de Cuba lui fit diffamer ouvertement l'Expédition du Mexique, comme un crime dont les conséquences étoient dangereuses pour l'Espagne. Non-seulement il soutint que la conduite de l'entreprise appartenoit à Velasquez, & qu'elle ne pouvoit lui être ôtée sans injustice ; mais, insistant sur le caractere de Cortez, il prétendit qu'on ne pouvoit prendre de confiance aux intentions d'un Avanturier, qui avoit commencé par une révolte scandaleuse contre son Bienfai-

FERNAND CORTEZ. 1520.

Obstacles qui s'opposent au succès de leur Commission.

FERNAND CORTEZ. 1520.

teur & ſon Maître, & que dans les Contrées éloignées on ne devoit attendre que des déſordres d'une ſi mauvaiſe ſource. Il proteſta de tous les malheurs que l'avenir préſentoit à ſon imagination. Enfin, ſes remontrances ébranlerent le Cardinal & les Miniſtres du Conſeil, juſqu'à leur faire prendre le parti de remettre leur déciſion au retour de l'Empereur (73). L'unique grace, qu'ils accorderent pendant ce délai à Martin Cortez & aux Envoyés, fut une médiocre proviſion ſur les effets ſaiſis, pour fournir à leur ſubſiſtance en Eſpagne.

Diego de Velaſquez en eſt averti.

D'un autre côté, l'Aumônier de Velaſquez ayant ſaiſi la premiere occaſion pour informer ſon Maître de l'arrivée du Vaiſſeau de Cortez, & de l'accueil que ſes Envoyés avoient reçu à la Cour, cette nouvelle, jointe au titre d'Adelantade dont le Gouverneur de Cuba ſe voyoit honoré, réveilla ſi vivement ſa colère & ſes prétentions, qu'il réſolut d'équiper une puiſſante Flotte, pour ruiner Cortez & ſes Partiſans. L'intérêt qu'il fit prendre à tous les ſiens, en partageant avec eux les tréſors qu'il devoit tirer des Régions conquiſes, le rendit capable d'aſſembler, en peu de

(73) *Ibidem.*

tems, huit cens Hommes d'Infanterie Eſpagnole, quatre-vingt Cavaliers, & dix ou douze piéces d'artillerie, avec une abondante proviſion de vivres, d'armes & de munitions. Il nomma, pour commander cette Armée, Pamphile de Narvaez, né à Valladolid; Homme de mérite & fort conſidéré, mais trop attaché à ſes opinions, qu'il ſoutenoit avec quelque dureté. Il lui donna la qualité de ſon Lieutenant, en prenant lui-même celle de Gouverneur de la nouvelle Eſpagne, & l'ordre ſecret de s'attacher particuliérement à ſe ſaiſir de Cortez.

Il ſe hâte d'équiper une Flotte.

Pamphile de Narvaez eſt nommé pour la commander.

Oppoſitions inutiles des Jeronymites.

Les Jeronymites, qui préſidoient encore à l'Audience royale de Saint-Domingue, furent inſtruits de ces préparatifs; & leur autorité s'étendant ſur toutes les autres Iſles, ils ſe crurent obligés de faire repréſenter à Diego de Velaſquez les malheurs qui pouvoient réſulter d'une ſi dangereuſe concurrence, & de l'exhorter à ſoumettre ſes querelles & ſes prétentions, aux Tribunaux de la Juſtice. Le Licencié Luc Velaſquez d'Aillon qui fut chargé de cet ordre, trouva la Flotte de Cuba compoſée d'onze Navires de haut bord & de ſept Brigantins, & prête à mettre à la voile. Ses remontrances n'ayant

FERNAND CORTEZ. 1520.

fait aucune impreſſion ſur le Gouverneur, qui ſe croyoit trop relevé par ſa nouvelle qualité d'Adelantade pour reconnoître des Supérieurs dans ſon Gouvernement, il produiſit ſes ordres; mais ils n'eurent pas plus de pouvoir, & cet eſprit violent ſe précipita ainſi dans la même déſobéiſſance dont il faiſoit un crime à Cortez. D'Aillon, le voyant obſtiné dans ſon entrepriſe, témoigna quelque déſir de voir un Pays auſſi renommé que le Mexique, & demanda la permiſſion de faire ce Voyage, par un ſimple motif de curioſité. On doute ſi ſa réſolution venoit de lui, ou de ſes inſtructions, mais elle fut approuvée de toute l'Armée, qui la crut capable d'arrêter les ſuites d'une rupture éclatante entre les deux Partis; & Velaſquez même ne s'y oppoſa point, quoique ſon ſeul motif fût d'empêcher qu'on n'apprît trop tôt, à Saint Domingue, le refus qu'il avoit fait d'obéir. André Duero, ſon Sécrétaire, le même qui avoit contribué anciennement à la fortune de Cortez, s'embarqua ſur la même Flotte, dans le deſſein apparemment de faire auſſi l'office de Médiateur.

Départ de la Flotte de Diego de Velaſquez, & ſon arrivée au Mexique.

La Flotte mit à la voile, & n'eut qu'un vent favorable juſqu'à la Terre qu'elle cherchoit. C'étoit elle, dont les

Couriers Mexiquains avoient déja porté la description à Motezuma, & que Cortez, dans la flatteuse opinion qu'il avoit de sa fortune, prenoit pour un secours que Montejo lui amenoit d'Espagne. Elle jetta l'ancre dans le Port d'Ulua, & Narvaez mit quelques Soldats à terre, pour prendre langue & reconnoître le Pays. Ils rencontrerent deux Espagnols, qui s'étoient écartés de Vera-Cruz, & qu'ils amenerent à Bord. Ces deux Hommes n'ayant pu cacher ce qui se passoit au Mexique & dans la Colonie, Narvaez, qu'ils flatterent peut-être aux dépens de Cortez, se promit de traiter facilement avec Sandoval, & d'entrer dans Vera-Cruz, soit pour la garder au nom de Velasquez, ou pour la raser, en joignant à son Armée, les Soldats de la Garnison. Il commit cette négociation à un Ecclésiastique qui le suivoit, nommé Jean Ruiz de *Guevara*, homme d'esprit, mais plus emporté qu'il ne convenoit à sa profession. Un Notaire eut ordre de le suivre, avec trois Soldats qui devoient servir de témoins.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Narvaez tente de séduire Sandoval, Gouverneur de Vera-Cruz.

Sandoval, qui avoit doublé les Sentinelles, pour être averti de tous les mouvemens de la Flotte, fut informé de l'approche des Envoyés, & ne fit

Fidélité de Sandoval pour Cortez.

FERNAND CORTEZ. 1520.

pas difficulté de faire ouvrir les portes. Guevara lui remit ſa Lettre de créance ; & lui ayant expoſé les forces que Narvaez conduiſoit, il ajoûta qu'elles venoient tirer ſatisfaction de l'outrage que Cortez avoit fait au Gouverneur de Cuba, & ſe mettre en poſſeſſion d'une Conquête qui ne pouvoit appartenir qu'à lui, après avoir été entrepriſe à ſes frais & par ſes ordres. Sandoval répondit, avec une émotion qu'il eut peine à cacher, que Cortez & ſes Compagnons étoient fidéles Sujets du Roi, & que dans l'état où ils avoient pouſſé la Conquête du Mexique ils devoient eſpérer, pour l'honneur & l'intérêt de l'Eſpagne, que Narvaez s'uniroit à eux pour terminer une ſi belle entrepriſe ; mais que s'il tentoit quelque violence contre Cortez, il pouvoit compter qu'ils perdroient tous la vie pour la défenſe de leur Chef & pour la conſervation de ſes droits. Guevara, ne ſuivant que l'impétuoſité de ſon humeur, s'emporta juſqu'aux injures. Il donna le nom de Traître à Cortez ; & ceux qui le reconnoiſſoient pour Chef ne furent pas plus ménagés. Ils s'efforcerent en vain de l'appaiſer, en lui repréſentant la bienſéance de ſon caractere, pour lui faire comprendre du moins à quoi il

Emportement d'un Prêtre.

avoit obligation de leur patience. Sandoval lui pardonna ses invectives ; mais voyant que sans changer de style il ordonnoit à son Notaire de signifier les ordres dont il étoit chargé, pour faire connoître à tous les Espagnols qu'ils étoient obligés sous peine de la vie d'obéir à Narvaez : il jura qu'il feroit pendre sur le champ celui qui auroit la hardiesse de lui signifier des ordres qui ne vinssent pas du Roi même ; & dans le mouvement de cette premiere chaleur, il fit arrêter les Envoyés. Ensuite, faisant réflexion que s'il les renvoyoit à Narvaez après cet outrage, ils pourroient lui communiquer leur ressentiment, il prit le parti de les faire transporter à Mexico. Les Indiens, qui furent appellés aussi-tôt, les mirent dans une espéce de litiere, qu'ils nomment *Andas*, & les porterent sur leurs épaules, escortés de quelques Soldats sous la conduite de Pierre de Solis. Sandoval informa le Général, par un Courrier, de l'arrivée de ses Ennemis & de sa conduite ; après quoi, s'étant assuré de la fidélité de ses Soldats, il se fortifia par le secours des Indiens alliés, & par toutes les ressources du courage & de la prudence (74). Quelques Ecrivains

Sandoval fait transporter les Envoyés de Narvaez à Mexico.

(74) Solis, *ubi suprà*, Chap. 5.

FERNAND CORTEZ. 1520.

lui reprochent d'avoir poussé la vangeance trop loin, en faisant arrêter un Homme d'Eglise, revêtu d'ailleurs du caractere d'Envoyé ; mais d'autres assurent, pour l'excuser, que la colere eut moins de part à cette action que la politique, & qu'il jugea qu'un Conseiller si violent ne pouvoit faire qu'un rôle dangereux dans le Cortege de Narvaez (75).

Embarras où l'arrivée de Narvaez jette Cortez.

Pendant que la fortune préparoit ces obstacles à Cortez, divers avis, qu'il reçut par intervalles, lui donnerent des lumieres certaines sur ce qui n'avoit encore excité que ses soupçons. Il apprit, ensuite, par le Courier de Sandoval, non-seulement que Narvaez avoit débarqué ses Troupes & déclaré sa Commission, mais qu'il s'avançoit droit à Zampoala avec son Armée. Sa raison, dit un Historien, lui fit passer alors quelques heures fâcheuses, en lui donnant des vûes fort étendues sur les dangers qui le menaçoient, & beaucoup d'incertitude sur les remedes qu'il y devoit apporter. Il ne pouvoit entreprendre, sans témérité, d'aller combattre Narvaez avec des forces inégales, dont il étoit même obligé de laisser une partie à Mexico, pour maintenir

(75) *Ibidem.*

le Quartier, pour garder les trésors qu'il avoit acquis, & pour conserver cette espece de garde que Motezuma souffroit encore. La prudence ne lui défendoit pas moins d'attendre l'Ennemi dans Mexico, au hasard de remuer l'humeur séditieuse des Habitans, en leur donnant un prétexte d'armer pour leur conservation. Il ne se sentoit point d'éloignement pour traiter avec Narvaez & pour joindre leurs intérêts & leurs forces; mais ce parti, qui lui sembloit le plus raisonnable, étoit aussi le plus difficile. Il connoissoit la rudesse & la fierté de cet Officier. Enfin la nécessité de s'expliquer avec Motezuma, & de donner une couleur honorable à ses démarches, quelque parti qu'il pût embrasser, étoit un autre sujet d'embarras, & d'autant plus pressant, que ce Prince, allarmé lui-même des nouvelles qu'il recevoit de jour en jour, attendoit de lui des éclaircissemens, & paroissoit étonné de son silence.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Comment il s'en explique avec Motezuma, & avec ses propres Soldats.

Il commença par se délivrer de cette inquiétude, en lui disant avec une feinte assurance, que les Espagnols de la Flotte étoient des Sujets de son Roi, & de nouveaux Ambassadeurs, qui venoient sans doute appuyer ses premieres propositions; qu'ils formoient

FERNAND CORTEZ. 1520.

une eſpece d'Armée ſuivant l'uſage de leur Nation, mais qu'il les diſposeroit à retourner en Eſpagne, puiſqu'ils n'avoient rien à déſirer de Sa Majeſté après ce qu'il en avoit obtenu, & qu'il étoit même réſolu de partir avec eux. L'adreſſe ne lui parut pas moins néceſſaire, pour animer ſes propres Soldats. Il leur dit que Narvaez étoit ſon Ancien Ami, & qu'il lui connoiſſoit aſſez d'élévation d'eſprit & de ſageſſe pour préférer l'honneur de l'Eſpagne & le ſervice du Roi aux intérêts d'un Particulier; qu'à la vérité Velaſquez ne penſoit qu'à la vangeance; mais que les Troupes qu'il croyoit envoyer contre eux étoient plutôt un ſecours qui les aideroit à pouſſer leurs Conquêtes, & qu'au lieu d'y trouver des Ennemis, ils pouvoient ſe promettre de les voir bien-tôt leurs Compagnons. Cependant il s'ouvrit plus librement avec ſes Capitaines; & s'étant contenté de leur faire obſerver que Narvaez entendoit peu la guerre, que la plûpart de ſes Soldats n'avoient pas plus d'expérience, & que tant de foibleſſe pour le ſoutien d'une cauſe injuſte devoit donner peu d'allarme à des cœurs éprouvés, il ne laiſſa pas de les faire entrer, par des raiſons de prudence & d'honneur, dans

FERNAND CORTEZ. 1520.

ſa réſolution de tenter la voye d'un accommodement, en offrant à Narvaez des conditions ſi raiſonnables, qu'il ne pût les refuſer ſans ſe couvrir de tout le blâme d'une rupture ; ce qui ne l'empêcha point de prendre diverſes précautions qui répondoient à ſon activité. Il avertit ſes Amis de Tlaſcala de tenir prêt un corps de ſix mille Guerriers. Les Eſpagnols, qu'il avoit employés à la découverte des Mines, dans la Province de Chinantla, reçurent ordre de diſpoſer les Caciques de cette Province à lui envoyer deux mille Hommes. Ces Peuples étoient belliqueux & fort Ennemis des Mexiquains. Ils avoient témoigné beaucoup d'affection pour les Eſpagnols. Cortez les crut propres à fortifier ſes Troupes ; & ſe ſouvenant d'avoir entendu vanter le bois de leurs piques, il en fit venir trois cens, qu'il fit armer d'excellent cuivre, au defaut de fer, & qui furent diſtribuées à ſes Soldats. Ce ſoin regardoit particuliérement la Cavalerie de Narvaez, qui faiſoit ſa principale crainte.

Il ſe détermine à tenter un accommodement.

Les Priſonniers de Sandoval étant arrivés au bord du Lac, & Solis l'ayant informé qu'il y attendoit ſes ordres, il ſe hâta d'aller au devant d'eux. Mais ce fut pour leur ôter leurs fers & pour

Il gagne les Envoyés de Narvaez par ſes careſſes.

FERNAND CORTEZ. 1520.

les embraſſer avec beaucoup de bonté, en aſſurant Guevara qu'il puniroit Sandoval d'avoir manqué de reſpect pour ſa Perſonne & ſon caractere. Il le conduiſit au Quartier, après avoir recommandé à tous ſes gens de le recevoir avec beaucoup de gayeté & de confiance. Il le rendit témoin des faveurs dont Motezuma l'honoroit, & de la vénération que les Princes Mexiquains avoient pour lui. Parmi toutes ces careſſes, il lui répétoit, ſans affectation, qu'il ſe félicitoit de l'arrivée de Narvaez, parce qu'ayant toujours été de ſes Amis, il s'en promettoit tous les fruits d'une heureuſe intelligence. Enfin l'ayant comblé de préſens, lui & ſes Compagnons, il les renvoya, quatre jours après, également touchés de ſes raiſons & de ſes bienfaits.

Conduite imprudente de Narvaez.

Guevara trouva Narvaez établi dans Zampoala, où le Cacique l'avoit reçu comme l'Ami de ſes Alliés, qui venoit à leurs ſecours, & dont il attendoit les mêmes témoignages de confiance & d'affection. Mais il reconnut bientôt, dans ces nouveaux Hôtes, un air de fierté, qui ſe déclara d'abord par la violence qu'on lui fit pour enlever de ſa Maiſon tout ce que Cortez y avoit laiſſé. Guevara auſſi rempli de la gran-

deur & de l'opulence de Mexico, que de l'accueil doux & généreux qu'il y avoit reçu, vint dans le même-tems raconter ses avantures; & s'étant expliqué avec force sur la nécessité de ne donner aucune marque de division, il ne balança point à conclure par des propositions d'accommodement. Ce langage déplut si fort à Narvaez, qu'après l'avoir brusquement interrompu, & lui avoir dit de retourner à Mexico, si les artifices de Cortez l'avoient déja séduit, il le chassa de sa présence avec indignité. Dans son ressentiment, Guevara chercha d'un autre côté à se faire entendre, & releva de toute sa force les généreuses bontés de Cortez. Les uns furent touchés de ses raisons, d'autres furent charmés par la vue de ses présens, & l'inclination générale étoit pour la paix. Ainsi les Espagnols & les Indiens commencerent également à juger fort mal de la dureté de Narvaez.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Olmedo, Aumônier de Cortez, entreprend la négociation.

Barthelemi d'Olmedo, premier Aumônier de Cortez, dont l'éloquence & la sagesse donnoient beaucoup d'autorité à son caractere, suivit de près Guevara. Il étoit chargé de proposer tous les moyens qui pouvoient conduire à l'union, avec des Lettres particulieres pour Luc Velasquez d'Aillon, & pour

FERNAND CORTEZ. 1520.

André Duero, auxquelles Cortez avoit joint des présens, qui devoient être distribués suivant l'occasion. Un Député si respectable ne fut pas écouté plus favorablement de Narvaez. On répondit, à ses offres de paix & d'amitié, qu'il ne convenoit point à la dignité du Gouverneur de Cuba de traiter avec des Sujets rebelles, dont le châtiment étoit le premier objet de son Armée; que Cortez, & tous ceux qui lui demeureroient attachés, alloient être déclarés Traîtres, & que la Flotte avoit apporté assez de forces pour lui enlever ses Conquêtes. Olmedo repartit, avec autant de fermeté que de modération, que les Amis de Diego de Velasquez devoient penser deux fois à leur entreprise; qu'il n'étoit pas aussi facile, qu'ils le supposoient, de vaincre un Général de la valeur & de l'habileté de Cortez, adoré de tous ses Soldats, qui étoient prêts à mourir pour lui, & soutenu par un Prince aussi puissant que Motezuma, qui pouvoit mettre autant d'Armées sur pié, que Narvaez avoit d'Hommes dans sa Flotte; enfin qu'une affaire de cette importance demandoit une mûre délibération, & qu'il laissoit aux Amis de Velasquez le tems de penser à leur réponse.

FERNAND CORTEZ. 1520.

D'Aillon & Duero se déclarent pour la paix.

Après cette eſpece de bravade, qu'il avoit crue néceſſaire pour diminuer la confiance de Narvaez, il vit ouvertement d'Aillon & Duero, qui ne firent pas difficulté d'approuver ſon zele & ſes ouvertures de paix. Il continua de voir les Officiers & les Soldats de ſa connoiſſance; & ménageant avec adreſſe ſes diſcours & ſes préſens, il avoit déja commencé à former un parti, en faveur de Cortez ou de la paix, lorſque Narvaez, averti de ſes progrès, les interrompit par des injures & des menaces. Il l'auroit fait arrêter, ſi Duero ne s'y étoit oppoſé par ſes repréſentations; & dans ſa colére, il lui ordonna de ſortir ſur le champ de Zampoala. D'Aillon prit part à ce démêlé, pour ſoutenir qu'on ne pouvoit renvoyer un Miniſtre de paix, ſans avoir déliberé ſur la réponſe qu'on devoit faire à Cortez. Pluſieurs Officiers appuyerent cette propoſition. Mais Narvaez, tranſporté d'impatience & de mépris, ne répondit que par un ordre de publier, à l'heure même, la guerre à feu & ſang contre Fernand Cortez, & de le déclarer Traître à l'Eſpagne. Il promit une récompenſe à celui qui le prendroit vif, ou qui apporteroit ſa tête; & ſur le champ il donna des

FERNAND CORTEZ. 1520.

ordre pour la marche de l'Armée. D'Aillon ne put ſupporter cet excès d'emportement ; & s'armant de l'autorité d'un premier Juge de l'Audience royale, il fit ſignifier à Narvaez, défenſe, ſous peine de la vie, de ſortir de Zampoala, ou d'employer les armes, ſans le conſentement unanime de tous les Officiers de l'Armée. Il y joignit des proteſtations ſolemnelles. Mais cette barriere fut trop foible. L'ardent Général, oubliant qu'il manquoit de reſpect pour le Roi dans la perſonne de ſon Miniſtre ; le fit arrêter honteuſement & reconduire à Cuba ſur un Vaiſſeau de la Flotte. Olmedo, épouvanté de cette violence, reprit le chemin de Mexico ſans avoir demandé d'autre réponſe ; & les Troupes même de Velaſquez ſe refroidirent pour une Cauſe, qu'ils voyoient ſoutenir avec tant d'orgueil & d'indécence (76).

Narvaez met la tête de Cortez à prix.

Ses autres violences.

On croit Narvaez d'intelligence avec Motezuma.

Quelques Auteurs Eſpagnols ont écrit que Narvaez avoit formé une étroite correſpondance avec Motezuma, & que par des Courriers fréquens, qu'il dépêchoit de Zampoala à Mexico, il ſe vantoit d'être venu avec une Com-

(76) Solis, Liv. 4. Chap. 7; Herrera, Liv. 9. Chap. 18, 19 & 20.

miſſion

mission du Roi d'Espagne, pour châtier l'insolence d'une troupe de Sujets rebelles & bannis, qui rendoient le nom Espagnol odieux par leurs brigandages. Mais cette supposition paroît peu vraisemblable à Solis, qui ne peut comprendre, dit-il, comment Narvaez, sans Interprêtes, & sans aucune relation à la Cour de Mexico, auroit trouvé le moyen de lier tout-d'un coup un commerce de cette nature avec l'Empereur. Il en conclut que le retour d'Olmedo avec de fâcheuses nouvelles, qui causerent assez de chagrin à Cortez pour en faire paroître quelques traces sur son visage, & les avis qui venoient continuellement à la Cour par des Courriers Mexiquains, sont les seules lumieres qu'on puisse attribuer à Motezuma sur la division des Espagnols (77). Cependant ce Prince devoit avoir pénétré fort habilement la vérité, puisque dans le premier entretien qu'il eut avec Cortez il lui parla ouvertement des mauvais desseins que le nouveau Capitaine de

(77) Herrera parle de quelques présens que ce Prince avoit envoyés à Narvaez, & qui semble supposer une correspondance ; mais on répond que c'étoit l'usage des Mexiquains à l'égard de tous les Etrangers qui abordoient sur leur Côte ; comme on l'a vu dans l'exemple de Cortez.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Raisonnement de Motezuma sur la division des Espagnols.

sa Nation faisoit éclater contre lui. Il ajoûta qu'il n'étoit pas surpris qu'ils eussent ensemble quelque différend particulier, mais de ce qu'étant Sujets du même Prince, ils commandoient deux Armées qui paroissoient ennemies ; & qu'il falloit nécessairement qu'au moins l'un des deux Commandans fût hors des bornes de l'obéissance qu'il devoit à son Souverain. Le Général, d'autant plus embarrassé de cette conclusion qu'il ne croyoit pas l'Empereur si bien instruit, rappella toute sa présence d'esprit pour lui répondre, que ceux qui l'avoient averti de la mauvaise disposition du nouveau Capitaine ne s'étoient pas trompés sur ce point, & que venant d'en recevoir avis lui-même par Olmedo, il s'étoit proposé de communiquer cette nouvelle à Sa Majesté ; mais que cet Officier, qui se nommoit Narvaez, étoit moins un Rebelle qu'un Homme abusé par de spécieux prétextes ; qu'étant envoyé par un Gouverneur mal informé, qui résidoit dans une Province fort éloignée de la Cour d'Espagne, & qui ne pouvoit avoir appris les derniers ordres de leur Souverain, il s'étoit vainement persuadé que les fonctions de cette Ambassade lui appartenoient ; prétention imaginaire, qui

Comment Cortez lui répond.

feroit bientôt diſſipée, lorſqu'il auroit fait ſignifier lui-même à cet inutile Ambaſſadeur les pouvoirs en vertu deſquels il devoit commander à tous les Eſpagnols qui aborderoient ſur la Côte du Mexique ; que pour remédier promptement à cette erreur, il avoit réſolu de ſe rendre à Zampoala, avec une partie de ſes Troupes, dans la ſeule vue de renvoyer celles qui s'y étoient arrêtées, & de leur déclarer qu'elles devoient du reſpect aux Peuples de l'Empire, depuis qu'ils étoient ſous la protection de l'Eſpagne ; & qu'il vouloit exécuter promptement ce deſſein, par le juſte empreſſément qu'il avoit d'empêcher qu'elles n'approchaſſent de la Cour, parce qu'étant moins diſciplinées que les ſiennes, il craignoit que leur voiſinage n'excitât des mouvemens dangereux pour le repos de l'Empire.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Cette réponſe étoit d'autant plus adroite, qu'elle intéreſſoit la Cour Mexiquaine à la réſolution qu'il avoit déja formée d'aller au-devant de Narvaez. Auſſi l'Empereur, qui n'ignoroit pas les violences auxquelles ſes Ennemis s'étoient emportés, ni la ſuperiorité de leurs forces, lui repréſenta-t'il qu'il y avoit de la témérité à s'expoſer

FERNAND CORTEZ. 1520.

Motezuma offre une Armée à Cortez.

avec si peu de Troupes. Il lui offrit une Armée, pour soutenir la sienne, & des Chefs qui respecteroient ses ordres. Mais Cortez sentit le danger d'un secours, dont il pouvoit être forcé de dépendre ; & s'étant excusé sur la diligence qui étoit nécessaire à ses vues, il ne pensa qu'aux préparatifs de son départ. Il se flattoit encore, sinon d'engager Narvaez à l'union, du moins de faire servir les intelligences qu'Olmedo lui avoit ménagées, à le forcer d'accepter des conditions raisonnables. Cependant, pour ne pas donner trop au hasard, il envoya ordre à Sandoval de venir au-devant de lui avec la Garnison de Vera-Cruz, ou de l'attendre dans quelque Poste où il pussent se joindre sans obstacle, & d'abandonner sa Forteresse à la garde des Indiens alliés.

Cortez va au-devant de Narvaez, & laisse une partie de ses gens à Mexico.

En quittant son Quartier, il y laissa quatre-vingt Espagnols, sous le commandement d'Alvarado, pour lequel il avoit remarqué de l'affection aux Mexiquains, & dont il connoissoit d'ailleurs le courage & la conduite. Il lui recommanda particuliérement de conserver à l'Empereur cette espece de liberté qui l'empêchoit de sentir les dégoûts de sa Prison, & d'apporter

néanmoins toute ſon adreſſe à lui ôter les moyens d'entretenir des pratiques ſecretes avec les Prêtres & les Caciques. Il remit à ſa charge le tréſor du Roi & celui des Particuliers. Les Soldats, qui demeuroient ſous ſes ordres, promirent, non-ſeulement de lui obéir comme à Cortez même, mais encore de rendre à Motezuma plus de reſpect & de ſoumiſſion que jamais, & de vivre dans une parfaite correſpondance avec tous les Mexiquains. La principale difficulté ſembloit conſiſter à s'aſſurer des diſpoſitions de l'Empereur, dont le moindre changement pouvoit renverſer les plus ſages précautions. Cortez, par des reſſources de génie, qui augmentoient dans ſes plus grands embarras, parvint à lui perſuader qu'il n'avoit pas d'autre intention que de le ſervir; & qu'il reviendroit bientôt prendre congé de lui, pour retourner en Eſpagne avec ſes préſens, & l'aſſurance de ſon amitié, qui paroîtroit d'un prix ineſtimable au grand Prince dont il avoit accepté l'alliance. Il le toucha par ſes reſpects & par ſon langage, juſqu'à lui faire engager ſa parole de ne pas abandonner les Eſpagnols, qui ſe fioient à ſa protection; & de veiller à leur ſûreté, en con-

FERNAND CORTEZ. 1520.

Il s'aſſure des diſpoſitions de l'Empereur.

FERNAND CORTEZ. 1520.

tinuant son séjour dans leur Quartier. Quelque explication qu'on puisse donner à cette promesse, la suite des événemens ne permet pas de douter qu'elle ne fût sincére, & qu'Herrera ne se soit trompé, lorsque faisant sortir l'Empereur, suivi de toute sa Cour, pour accompagner fort loin le Général, il attribue cette extrême civilité au désir qu'il avoit de se voir délivré des Espagnols (78).

Sa marche par Tlascala.

Ils prirent leur chemin vers Cholula, où ils furent reçus avec de grandes marques d'affection. De-là, s'étant rendus à Tlascala, ils trouverent à quelque distance de cette Ville le Sénat & la Noblesse, qui s'étoient assemblés pour venir au-devant d'eux. Il sembloit que Cortez eût acquis un nouveau mérite aux yeux de ces fiers Républicains, par l'humiliation de Motezuma. Cependant les Historiens sont partagés sur le secours qu'il leur avoit demandé. Quelques-uns assurent qu'ils

(78) Herrera, Liv. 10. Chapitre 1. Un autre Historien, sentant la difficulté d'expliquer cet excès de bonté dans un caractere tel que celui de Motezuma, se réduit à regarder cette révolution comme un miracle du Ciel pour faciliter aux Espagnols la conquête du Mexique. De-là, dit-il, cette crainte respectueuse pour Cortez, qui étoit directement opposée à l'orgueil euse fierté de ce Prince. Solis, Livre 4. Chapitre 7.

le refuserent ; sous prétexte qu'il n'osoient prendre les armes contre des Espagnols. D'autres soutiennent qu'ils accorderent six mille Hommes, & qu'ils en offrirent un plus grand nombre, mais qu'en arrivant sur leurs Frontieres ces Troupes demanderent d'être congédiées, parce qu'elles n'étoient point accoutumées à combattre hors de leur Province. Il paroît constant, du moins, qu'aucun Tlascalan ne servit dans cette Expédition. Mais Cortez sortit de leur Ville sans se plaindre, & sans donner aucune atteinte à la confiance établie ; & dans la suite, lorsqu'il rechercha leurs secours, contre les Mexiquains, il les trouva toujours prêts à le servir.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Il trouve Narvaez à Zampoala.

Il se rendit, à grandes journées, sous les murs de Motaliquita, Bourgade d'Indiens alliés, à douze lieues de Zampoala, où Sandoval arriva presqu'en même-tems, avec sa Troupe, & quelques Soldats de l'Armée de Narvaez, que la violence exercée contre d'Aillon en avoit détachés. Cortez apprit d'eux le désordre qui regnoit dans l'Armée ennemie ; & ce récit lui fut confirmé par Sandoval, qui avoit fait entrer dans Zampoala deux Espagnols déguisés. Il regarda la négligence de

FERNAND CORTEZ. 1520.

Narvaez comme une marque de ſa confiance qu'il prenoit à ſes forces, & du mépris qu'il faiſoit du petit nombre de ſes Adverſaires. Mais quelque avantage qu'il crut pouvoir tirer de cette vaine préſomption, il ne voulut pas rompre ouvertement, ſans avoir fait de nouveaux efforts pour obtenir la paix. Olmedo fut envoyé pour la ſeconde fois; & ſa négotiation n'ayant pas mieux réuſſi, le Général, ſoit pour mettre toute la juſtice de ſon côté, ſoit pour ſe donner le tems de recevoir les deux mille Indiens qu'il attendoit de Chinantla, réſolut d'envoyer Jean Velaſquez de Leon, que la diſtinction de ſa naiſſance, & l'honneur qu'il avoit d'appartenir de près par le ſang au Gouverneur de Cuba, rendoient fort propre à cette médiation. Narvaez avoit tenté inutilement de l'attirer dans ſon parti; & Cortez avoit eu d'autres preuves de ſa fidélité, auxquelles il ne pouvoit répondre avec plus de nobleſſe, qu'en remettant une affaire ſi délicate à ſa bonne foi (79).

Ses efforts pour la paix.

Nouveaux emportemens de Narvaez.

Lorſqu'il entra dans Zampoala, tous les Eſpagnols ſe perſuaderent qu'il venoit ſe ranger ſous leurs Etendards,

(79) Solis, *ubi ſuprà*, Chap. 8.

FERNAND CORTEZ. 1520.

& Narvaez s'empressa d'aller au-devant de lui ; mais après quelques explications, ces civilités furent suivies de tant d'emportement & de violence, que Velasquez, irrité jusqu'à défier ceux qui oseroient blesser l'honneur de Cortez, se vit dans la nécessité de retourner sur ses pas. Olmedo le suivit. Narvaez les eût fait arrêter, si la plûpart de ses Officiers, offensés de voir traiter si mal un Homme du mérite & du rang de Velasquez, ne s'y fussent opposés avec beaucoup de chaleur (80). Ce mécontentement passa bientôt des Capitaines aux Soldats. Ils s'expliquerent si librement, sur le peu de soin qu'on prenoit de justifier leur conduite dans cette guerre, que Narvaez n'osa résister au conseil qu'on lui donna d'envoyer promptement après Velasquez, pour lui faire quelques excuses, & pour apprendre de lui quelles étoient les propositions qu'on avoit refusé d'écouter. Duero fut choisi pour cette Commission. Mais n'ayant pu le joindre, sur la route, il prit le parti de le suivre jusqu'au Camp de Cortez, qu'il rouva prêt à changer de poste, dans a résolution de commencer la guerre.

Duero est envoyé à Cortez.

(80) *Ibidem.* Herrera, Liv. 10. Chap. 1.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Son arrivée fit renaître quelque espérance de paix. Cortez le reçut comme son Ami. Dans plusieurs conférences qu'ils eurent emsemble, il s'ouvrit avec tant de franchise sur le désir qu'il avoit d'adoucir Narvaez, dont l'obstination étoit l'unique obstacle à l'accommodement, que Duero, charmé de le voir agir si noblement avec un Ennemi déclaré, proposa une entrevûe entre les deux Généraux, comme le seul moyen d'abréger des difficultés dont la fin paroissoit fort éloignée. Cette proposition fut acceptée avec joie. Tous les Historiens conviennent que Duero étant retourné à Zampoala avec la parole de Cortez, on dressa une capitulation authentique, par laquelle l'heure & le lieu de la conférence étoient désignés, & que chacun des Commandans s'engagea par écrit à s'y rendre, accompagné seulement de dix Officiers, qui devoient servir de Témoins à leurs conventions. Mais tandis que Cortez se disposoit à remplir son engagement, il reçut avis, par un Courrier secret de Duero, qu'on lui préparoit une embuscade, dans le dessein de l'enlever, ou de lui ôter la vie; & cette étrange information lui fut confirmée par d'autres Officiers qui se sentoient de l'hor-

Trahison de Narvaez.

teur pour la trahiſon. Un deſſein ſi noir l'obligeant de renoncer à toutes ſortes de ménagemens, il écrivit à ſon Ennemi, non-ſeulement pour lui reprocher ſa perfidie, mais pour lui déclarer qu'il rompoit le Traité, & qu'il remettoit la déciſion de leur querelle à la voie des armes *(81)*.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Cortez rompt abſolument avec lui.

Quoiqu'il n'eût encore aucune nouvelle de la marche des Indiens Auxiliaires, il hâta celle de ſon Armée. Elle n'étoit compoſée que de deux cens ſoixante-ſix Eſpagnols, & des Indiens de charge : mais jugeant qu'un Ennemi capable de tant de baſſeſſes avoit peu de fond à faire ſur ſes propres Troupes, il ne craignit point d'aſſeoir ſon Camp à moins d'une lieue de Zampoala, dans un Poſte à la vérité, qui ſe trouvoit fortifié en tête par un Ruiſſeau, que les Eſpagnols avoient nommé *Riviere des Canots*, & derriere lequel il avoit à dos la Ville de Vera-Cruz. Narvaez fut informé de ce mouvement. Son impétuoſité, plus que ſa diligence, le fit ſortir auſſi-tôt de ſon Quartier pour tenir la Campagne, mais avec une confuſion qui répondoit à celle de ſes idées. Il fit publier encore une fois la guerre. Il mit la tête de

Poſte qu'il prend.

(81) Solis, *Ibid.*

FERNAND CORTEZ. 1520.

Cortez à prix pour deux mille écus ; & celles de Sandoval & de Velasquez pour quelque chose de moins. » Ses » ordres, dit un Historien, étoient » mêlés de menaces. Il en donnoit » plusieurs à la fois. On découvroit un » air de crainte, dans le mépris qu'il » affectoit pour Cortez. Enfin son Ar» mée se mit d'elle-même en bataille, » comme par hasard, & sans attendre » ses ordres (82). Après l'avoir fait avancer l'espace d'un quart de lieue, il résolut d'attendre l'Ennemi, dans la folle persuasion qu'un Général de l'habileté de Cortez pourroit oublier le désavantage du nombre, & que la force de ses ressentimens lui feroit quitter son Poste. Il passa tout le jour dans cette situation. La nuit approchoit, lorsqu'un nuage, où le Soleil se cacha tout-d'un-coup, répandit une pluie si froide & si abondante, que tous ses Soldats demanderent d'être reconduits au Quartier. Il céda facilement à leurs instances.

Prudence avec laquelle il attire Narvaez dans ses piéges.

Il le surprend dans Zampoala

Cortez, qui fut averti de cette retraite, regretta beaucoup que le Ruisseau, sur le bord duquel il avoit son Camp, fût trop enflé par la pluie pour lui permettre de le passer à gué, & de

(82) *Ibidem.*

tomber sur un Ennemi qui sembloit fuir. Mais son génie guerrier, & le fond qu'il faisoit sur ses intelligences, lui inspirerent un dessein qui demandoit toute sa hardiesse pour le tenter, & la confiance qu'il avoit à son bonheur pour s'en promettre le succès qu'il obtint. Ce fut de surprendre pendant la nuit, au milieu de Zampoala, ses Ennemis mouillés & rebutés de la fatigue du jour. Après avoir communiqué ce projet à ses Troupes, & les avoir animées avec la plus vive éloquence, il les divisa en trois Corps, dont il donna le premier à Sandoval, & le second à d'Olid. Le troisiéme, dont il prit le commandement lui-même, avec quelques-uns de ses plus braves Officiers, donna l'exemple, en passant dans l'eau jusqu'à la ceinture. Herrera prétend que par représailles, la tête de Narvaez fut mise à prix (83), & que Cortez, pour justifier plus que jamais sa Cause, donna par écrit à Sandoval qui faisoit l'Office de Général Major, un ordre, qui portoit, » que Narvaez étant entré » dans le Pays à force ouverte, au pré» judice des intérêts de l'Espagne, de » la Religion & du Domaine royal, &

Conduite de cette entreprise.

(83) *Ubi suprà*, Chapitre 2.

FERNAND CORTEZ. 1520.

» n'ayant ni voulu montrer ses Provisions » ni prêter l'oreille aux propositions » d'accommodement, Fernand Cortez, » Commandant de la Nation Espagnole » au Mexique, ordonnoit à tous les » Capitaines, Cavaliers & Soldats de » son Armée, de se saisir de sa per- » sonne, & de le tuer s'il faisoit quel- » que résistance *(84)*.

L'Armée avoit fait près d'une demi-lieue dans les ténébres, lorsque les Coureurs amenerent une Sentinelle de Narvaez qu'ils avoient enlevée; mais ils rapporterent qu'il leur en étoit échappé une, qui s'étoit dérobbée entre les buissons, à la faveur de l'obscurité. Cet incident fit perdre l'espérance qu'on avoit eue de surprendre les Ennemis. Cependant, comme il y avoit beaucoup d'apparence que la crainte d'être arrêté feroit prendre quelque détour au Fugitif, on résolut de s'avancer promptement, soit pour arriver avant lui, soit pour attaquer les Ennemis mal éveillés, s'ils étoient avertis, & dans le trouble d'une premiere allarme. La Sentinelle, que la peur avoit rendue fort legere, arriva dans la Ville avant Cortez, & répandit ses frayeurs. Mais Narvaez, ne pouvant se persuader

(84) *Ibidem*, Chapitre 3.

qu'une troupe d'Avanturiers, dont il méprisoit le nombre, osât l'attaquer dans une grande Ville, ni qu'elle eût pû quitter son Poste, d'un si mauvais tems, rejetta brusquement l'avis & celui qui l'apportoit (85).

Narvaez est forcé de se rendre à Cortez.

Il étoit minuit, lorsque Cortez entra dans Zampoala; & son cri de guerre, *Saint-Esprit*, qui étoit pris, suivant la remarque des Historiens, de la Fête qu'on avoit célébrée le même jour, nous apprend que c'étoit celle de la Pentecôte. Narvaez étoit logé, avec toute son Armée, dans le plus grand Temple de la Ville. Ses Coureurs pouvoient s'être égarés ou s'être mis à couvert pendant la pluie; mais des Soldats, tels que ceux de Cortez, endurcis à la fatigue & supérieurs à la crainte, pénétrérent jusqu'au pié du Temple, sans s'ambarrasser s'ils avoient été découverts. Leurs Chefs furent surpris néanmoins de ne rencontrer aucune Garde. La dispute de Narvaez duroit encore avec la Sentinelle qui l'avoit averti. Quoique cet avis passât pour une fausse allarme, quelques Soldats inquiets s'étoient mis en mou-

(85) Le même Historien dit nettement que quelques Officiers, qui favorisoient Cortez, aiderent à l'erreur.

FERNAND CORTEZ. 1520.

vement. Cortez, qui s'en apperçut, ne balança point à les attaquer avant qu'ils eussent le tems de se reconnoître. Il donna le signal du Combat, & Sandoval entreprit aussi-tôt de monter les dégrés du Temple. Les Canoniers de garde entendirent le bruit, & mirent le feu à deux ou trois piéces, qui donnerent sérieusement l'allarme. Les tambours succéderent au bruit du canon. On accourut de toutes parts, & le combat se réduisit bientôt aux coups de piques & d'épées. Sandoval eut beaucoup de peine à se soutenir dans un poste désavantageux, & contre une Troupe plus nombreuse que la sienne. Mais d'Olid vint à propos le secourir; & presqu'aussi-tôt Cortez, ayant laissé son Corps de réserve en bataille, parut l'épée à la main, se jetta dans la mêlée, & s'ouvrit un passage, où tous ses gens se précipiterent après lui. Les Ennemis ne résisterent point à cet effort. Ils abandonnerent les dégrés, le vestibule & l'artillerie. Plusieurs se retirerent dans leurs logemens, & les autres allerent se rassembler à l'entrée de la principale Tour, où l'on combattit long-tems avec une égale valeur.

Narvaez parut alors. Il avoit employé quelque-tems à s'armer; mais on

FERNAND CORTEZ. 1520.

convient qu'en se présentant au combat, il fit des efforts extraordinaires pour ranimer ses gens, & qu'il marqua de l'intrépidité au milieu du danger. Elle alla jusqu'à le mettre aux mains avec les Soldats de Sandoval; mais il en reçut dans le visage un coup de pique, qui lui creva l'œil, & qui le fit tomber sans connoissance. Le bruit se répandit qu'il étoit mort. Ses gens s'effrayerent. Les uns l'abandonnerent par une honteuse fuite; les autres cesserent de combattre; & ceux qui s'empresserent de le secourir ne faisant que s'embarrasser mutuellement, il fut aisé de les pousser, quoiqu'avec beaucoup de peine & de confusion. Les Vainqueurs prirent ce tems pour enlever Narvaez, en le traînant au bas des dégrés, d'où Sandoval le fit transporter au milieu du Corps de réserve. Sa honte fut égale à sa douleur, lorsqu'étant revenu à lui-même, il se trouva les fers aux piés & aux mains, & qu'il se vit livré à la discrétion de ses Ennemis (86).

(86) On suit ici Diaz & Solis. Herrera s'en écarte un peu. Ces différences méritent d'être remarquées, dans un événement si célébre. L'approche, dit Herrera, n'ayant pû se faire si secretement qu'on ne s'en apperçût, on en avertit Narvaez, qui se revêtoit d'une cotte d'armes. Il répondit; qu'on ne se mette point en peine; nous y donnerons bon ordre. Aussi-tôt il fit sonner l'allarme. Dans le Temple où

FERNAND CORTEZ. 1520.

Tous les Espagnols se réunissent sous Cortez.

Le combat ayant cessé, par la retraite de tous ses gens, qui s'étoient jettés dans les donjons, ceux de Cortez firent retentir le cri de *Victoire*, pour le Roi, pour Cortez, pour le Saint-Esprit; & ces transports de joie augmenterent beaucoup la frayeur des En-

il étoit, il y avoit deux Tours, qui servoient aussi de logement au reste de son armée; mais il n'en fut pas secouru. Les uns disent que ses gens firent la sourde oreille, & d'autres qu'étant arrêtés par ceux de Cortez, ils ne purent approcher. Cependant Sandoval étant arrivé, les Sentinelles qui étoient au pié des dégrés commencerent à s'écarter. Sandoval se voyant découvert, commanda de battre la caisse. Cortez en même-tems cria; serre, serre; Saint-Esprit, Saint-Esprit, à eux, à eux. Sandoval monta vivement les premiers dégrés, & rencontra une chambre pleine de Négres, un desquels étant sorti avec de la lumiere à la main fut tué de deux coups de pique. De-là Sandoval & ses gens arriverent à la chambre de Narvaez. Ils y trouverent l'artillerie en état, & ne purent empêcher qu'une piece qui fut tirée ne leur tuât deux Hommes. Mais ils serrerent de si près, qu'on n'eut pas le tems de tirer les autres. Cortez, qui survint, fit jetter toutes les pieces au bas des dégrés. Alors on voulut entrer dans la chambre de Narvaez, qui n'avoit pas avec lui moins de quarante Soldats; & Sandoval le somma de se rendre. Mais, étant Homme de cœur, il combattit vaillamment avec les siens, quoique leurs lances, n'étant pas si longues que les piques de Cortez, ne fissent pas tant d'effet. Lopez, Soldat de Sandoval, mit le feu à la paille dont la Tour étoit couverte; ce qui força Narvaez & ses gens de sortir. Là, il reçut un coup de pique dans un œil; Sanchez Forsan le serra de près, avec Sandoval, qui lui dit, Je te fais prisonnier. Ils le traînerent le long des dégrés en descendant, & lui mirent les fers aux piés. Herrera, Liv. 10. Chap. 3.

nemis. Mais on remarque une circonstance, qui, jointe à la prise de leur Chef, & aux intelligences de Cortez, peut servir à diminuer leur honte. Des fenêtres de leur logement, ils découvroient à diverses distances, & dans plusieurs endroits, des lumieres qui perçoient l'obscurité, avec l'apparence d'autant de méches allumées, qu'ils prirent pour celles de plusieurs Troupes d'Arquebusiers; c'étoit des vers luisans, qui sont beaucoup plus gros & plus brillans que les nôtres, dans cet hemisphere, & qui leur firent croire que l'attaque de Cortez étoit soutenue par une puissante Armée (87). L'artillerie qui fut tournée aussi-tôt contre les donjons, la menace du feu qu'on y pouvoit mettre aisément, & le pardon qui fut offert à tous ceux qui voudroient s'enrôler sous les Etendards du Vainqueur, avec la liberté du départ & le passage pour ceux qui voudroient retourner à Cuba, firent quitter les armes au plus grand nombre. Cortez donna ordre qu'elles fussent reçues & soigneusement gardées, à mesure qu'ils venoient les rendre en troupes, sans excepter celles de ses Partisans secrets, qu'il ne vouloit pas faire connoître, parce que

(87) Solis Chap. 10; Herrera n'en dit rien.

FERNAND CORTEZ, 1520.

leur exemple servoit à déterminer les autres. Ce soin de les désarmer étoit d'autant plus important, qu'à la pointe du jour, s'appercevant que leurs Vainqueurs étoient en si petit nombre, ils regretterent beaucoup de s'être abandonnés à d'indignes frayeurs (88). Cependant les civilités de Cortez, & l'opinion qu'ils prirent bientôt de son caractere, devinrent un lien si puissant pour les attacher à lui, qu'il n'y en eut pas un seul qui acceptât l'offre d'être reconduit à Cuba. Il ne restoit à soumettre que la Cavalerie, qui n'ayant pû prendre part au combat, en attendoit le succès dans la Plaine : mais elle fut réduite aisément par les voyes de la douceur. Cortez ne perdit que deux Hommes dans l'action, & deux autres, qui moururent quelques jours après de leurs blessures. Entre les gens de Narvaez, on compta quinze Morts & un fort grand nombre de Blessés (89).

(88) On lit dans Herrera, que deux Dames Espagnoles, qui étoient venues avec Narvaez, apprenant sa déroute & sa captivité, se mirent à une fenêtre, & s'écrierent : Méchans Soldats, la quenouille vous convenoit bien mieux que l'épée. Malheureuses les Femmes qui sont venues avec vous ! Après quoi s'étant fait conduire à Cortez, elles louerent beaucoup sa valeur, *ubi suprà*, Chap. 4.

(89) Solis, après Diaz, *ubi suprà*. Herrera ne met qu'onze Morts, Chap. 4.

Cortez ne se refusa point le plaisir de voir son Prisonnier ; mais loin de l'insulter dans sa disgrace, il affecta de ne pas lui faire annoncer son arrivée ; & Solis assure même que son dessein étoit de le voir sans se faire connoître. Mais le respect des Soldats l'ayant trahi, Narvaez se tourna vers lui, & lui dit, d'un air assez fier (90), » Seigneur Capitaine, estimez l'avantage qui me rend aujourd'hui votre » Prisonnier ». Cortez jugea que cet orgueil méritoit d'être humilié. Il répondit sans s'émouvoir : » Mon Ami, il » faut louer Dieu de tout ; mais, je vous » assure, sans vanité, que je compte » cette Victoire & votre Prise, entre » mes moindres Exploits ». Après l'avoir fait panser soigneusement, il le fit conduire à (91) Vera-Crux.

FERNAND CORTEZ, 1520.

Humiliation de Narvaez.

A la pointe du jour, on vit arriver les deux mille Chinantleques, à qui toute leur diligence n'avoit pû faire surmonter plutôt les difficultés d'une longue route. Cortez leur fit le même acceuil que s'il eût tiré quelque fruit de leur zele, & les renvoya quelques jours après dans leur Province, avec

Zele des Indiens pour le service de Cortez.

(90) D'un air, dit Solis, qui faisoit connoître qu'il ne sentoit pas encore toute l'étendue de sa disgrace, *ibidem.*

(91) Herrera, Chap. 3,

FERNAND CORTEZ. 1520.

des remercimens & des careſſes, qui les diſpoſerent plus que jamais à lui offrir leurs ſervices. Le Cacique de Zampoala, qui s'étoit vu long-tems comme Eſclave de Narvaez, fit éclater auſſi ſa joie; & tous les Habitans du Pays célébrerent la Victoire de leurs anciens Alliés (92). Au milieu de ces ſoins, Cortez n'oublia point combien il étoit important pour lui de s'aſſurer de la Flotte. Il dépêcha ſes plus fideles Officiers, pour faire tranſporter à Vera-Cruz les voiles, les mâts & les gouvernails des Vaiſſeaux, & pour mettre ſes Pilotes & ſes Matelots à la Place de ceux de Narvaez; avec un Commandant que Diaz nomme Pierre *Cavallero*, & qu'il honore du titre d'Amiral de la Mer.

Il retourne à Mexico.

Le ſouvenir d'Alvarado & de ſes Compagnons, qui ſe trouvoient comme abandonnés à la bonne foi de Motezuma, étoit l'unique ſujet de chagrin qui troublât Cortez (93). Il étoit réſolu de

(92) Ces Vainqueurs Eſpagnols ne ſe piquoient pas de continence. Le Cacique de Zampoala fit préſent à Cortez d'une Femme de condition & fort belle, qui fut nommée Catherine. Il en donna d'autres aux Capitaines. Cortez ſe logea dans la maiſon de Catherine, qui étoit forte, & où il fut traité magnifiquement. Herrera, Chap. 4.

(93) Herrera, dit néanmoins qu'Alvarado avoit envoyé des informations à Cortez, & que Cortez en avoit envoyé au Quartier par Olmedo. L. 10. ch. 9.

ne pas perdre un moment pour se délivrer de cette inquiétude, en retournant à Mexico; mais plus de mille Espagnols, qu'il voyoit réunis tranquillement sous ses ordres, lui parurent une Armée trop nombreuse, & capable d'allarmer les Mexiquains. Il n'auroit pas fait difficulté d'en laisser une partie à Vera-Crux, s'il n'eût craint les mouvemens qui pouvoient naître de loisiveté, sur-tout parmi de nouvelles Troupes, qu'il n'avoit point encore eu le tems de former à sa discipline. Dans cet embarras, il résolut de les employer à d'autres Conquêtes. Il nomma Jean Velasquez de Leon, pour aller soumettre, avec deux cens Hommes, la Province de Panuco; & d'Ordaz, avec le même nombre, pour peupler celle de Cuazacoalco. Environ six cens Soldats Espagnols, qui composoient le reste de l'Armée, lui parurent suffisans pour faire son entrée dans Mexico, avec l'éclat d'un Vainqueur qui vouloit conserver quelque apparence de modération.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Mais lorsqu'il se préparoit au départ, il reçut une Lettre, par un Courrier d'Alvarado, qui l'obligea de changer toutes ses résolutions. On l'informoit que les Mexiquains avoient pris les armes, & que malgré Motezuma,

Il apprend que ses gens y sont assiégés par les Mexiquains.

FERNAND CORTEZ. 1520.

qui n'avoit pas quitté le Quartier des Espagnols, ils y avoient déja donné plusieurs assauts. Le Soldat, qui apportoit cette nouvelle, étoit accompagné d'un Messager Impérial, chargé de représenter qu'il n'avoit pas été au pouvoir de l'Empereur d'arrêter l'emportement des Rebelles; & non-seulement d'assurer Cortez qu'il n'abandonneroit point Alvarado & les Espagnols, mais de presser son retour à Mexico, comme le seul remede qu'on pût attendre au désordre. Soit que ce Prince fût allarmé pour lui même, ou que son inquiétude ne regardât que ses Hôtes, cette démarche ne laissa aucun doute de sa bonne foi.

Fidélité de l'Empereur.

On n'avoit pas besoin de délibération, pour se déterminer dans une conjoncture si pressante. Les anciens & les nouveaux Soldats de Cortez firent éclater la même ardeur pour se rendre à Mexico; & cet incident, qui servoit de prétexte pour éviter le partage de l'Armée, fut regardé comme un présage de la conquête de l'Empire, dont la reduction devoit commencer par la Capitale. Rangel fut laissé à Vera-Cruz, en qualité de Lieutenant de Sandoval, avec une assez forte Garnison, qui n'empêcha

cha point que dans la revue du reste des Troupes, il ne se trouvât encore mille Hommes d'Infanterie & cent Cavaliers bien armés. Cortez leur fit prendre différentes routes, pour ne pas incommoder les Peuples. On arriva, le 17 de Juin, à Tlascala, où le Sénat, toujours animé contre les Mexiquains, offrit toutes ses forces pour la délivrance d'Alvarado. Mais Cortez, qui crut remarquer dans le zéle des Sénateurs plus de haine contre leurs anciens Ennemis que d'affection pour les Espagnols, se contenta de prendre deux mille hommes, dans la crainte d'effrayer Motezuma & de pousser les Rebelles au dernier désespoir. Son dessein étoit de faire une entrée pacifique dans la Capitale, & de ramener les esprits par la douceur avant que de penser au châtiment des Coupables.

Les Tlascalans offrent leur secours aux Espagnols.

Il se présenta devant Mexico le 24, sans avoir trouvé d'autre embarras, dans sa route, que la diversité & la contradiction des avis qu'il recevoit. L'Armée passa la grande Chaussée du Lac, avec la même tranquillité; quoiqu'à la vue de plusieurs indices qui devoient réveiller ses défiances. Les deux Brigantins, fabriqués par les Espagnols, étoient en piéces. Quelques Ponts, qui

Présages fâcheux.

FERNAND CORTEZ. 1520.

ſervoient à la communication du Quartier, avoient été rompus : les remparts & les Donjons paroiſſoient déſerts. Un morne ſilence regnoit de toutes parts. Des apparences ſi ſuſpectes obligerent le Général de regler ſa marche, & de n'avancer qu'après avoir fait reconnoître ſucceſſivement tous les poſtes. Ces précautions durerent juſqu'au Quartier des Eſpagnols, où les Gardes avancées, découvrant le ſecours qui leur arrivoit, poufferent des cris de joie, qui rendirent la confiance à Cortez.

Il arrive à Mexico.

Alvarado vint le recevoir à la porte du Quartier, accompagné de tous ſes Soldats, dont les tranſports & les acclamations ne peuvent être repréſentés. La préſence de Motezuma, qui parut oublier la fierté de ſon rang, pour accourir avec la même ardeur (94), retarda de quelques momens les explications. Mais cet empreſſement fit connoître qu'il ſouhaitoit l'arrivée de Cortez autant que les Eſpagnols mêmes ; & ſi l'on croyoit pouvoir douter de ſes diſpoſitions, il ſeroit difficile d'expliquer pourquoi n'étant plus retenu par la force, il n'avoit pas fait uſage de cette liberté, pour retourner dans ſon

Conduite de Motezuma, difficile à expliquer.

(94) Solis, Liv. 4. Chap. 11.

Palais, pendant l'absence du Général. Tous les Historiens reconnoissent que moitié politique, pour soutenir l'opinion qu'il se flattoit d'avoir fait prendre à son Peuple, & aux Espagnols mêmes, des motifs qui l'arrêtoient dans leur Quartier; moitié crainte, depuis la révolte du Prince de Tezcuco; & peut-être aussi par attachement pour ses hôtes, qui étoient parvenus à lui inspirer de la confiance, & qu'il regardoit comme un appui contre ses propres Sujets, il ne varia plus dans les témoignages de son affection ni dans l'exécution de ses promesses (95).

FERNAND CORTEZ. 1520.

Ce qui s'étoit passé dans l'absence de Cortez

Cortez se fit raconter ce qui s'étoit passé dans son absence. Un Corps nombreux de Mexiquains, animés & conduits par quantité de Seigneurs, avoient attaqué plusieurs fois les Espagnols dans

(95) Cependant Diaz & Herrera prétendent que Cortez reçut mal ses premieres honnêtetés, qu'il se retira dans son appartement sans lui répondre, & qu'il laissa même échapper quelques termes injurieux pour lui, devant les Officiers Mexiquains. Ces deux Ecrivains l'accusent de s'être enorgueilli de ses forces. Mais Gomera & Solis s'efforcent de laver leur Héros de cette tache. Il put affecter quelque froideur, suivant Solis, pour se donner le tems de prendre des informations, mais outre qu'il ne pouvoit soupçonner l'Empereur de mauvaise foi, lorsqu'il le retrouvoit parmi les siens, il auroit été indigne de sa prudence de le maltraiter, dans des conjonctures où il avoit besoin de lui, *ubi suprà.*

FERNAND CORTEZ. 1520.

leur Quartier, ſans reſpect pour la perſonne & les ordres de leur Souverain, qui n'avoit rien épargné pour appaiſer la ſédition. Ils avoient tenu long-tems Alvarado comme aſſiégé ; & quatre de ſes plus braves Soldats avoient été tués dans le dernier aſſaut. Les Rebelles s'étoient retirés depuis deux jours ; mais loin d'avoir quitté les armes, leur grand nombre & la mort des quatre Eſpagnols leur inſpiroient tant d'audace, qu'ayant appris le retour de Cortez, ils n'avoient pris la réſolution de s'éloigner du Quartier que pour lui laiſſer le tems & la liberté d'y revenir, dans la confiance qu'y étant une fois renfermé avec tous ſes gens, ils réuſſiroient plus heureuſement que le Prince de Tezcuco, à détruire les Ennemis de leur Religion & de leur Empire.

Cauſe de la révolte des Mexiquains.

La cauſe d'une ſi furieuſe animoſité ne paroît pas bien éclaircie entre les Hiſtoriens (96) ; & Cortez même en

(96) Les uns veulent que ce fut en effet des intrigues & des mauvais Offices de Narvaez ; ce qui paroît ſans vraiſemblance : d'autres que c'étoit ſimplement l'envie de rendre la liberté à Motezuma : d'autres, que c'étoit pour ſe ſaiſir de l'or, des pierres & des bijoux qui étoient demeurés dans le Quartier Eſpagnol, & dont on faiſoit monter la valeur à plus de ſept cens mille écus ; enfin d'autres encore, que c'étoit par haine pour les Tlaſcalans, mortels Ennemis de la Nation, ſur leſquels on

FERNAND CORTEZ. 1520.

parle avec incertitude, dans la seconde de ses deux Relations (97). Solis, qui fait profession d'avoir pésé tous les témoignages, assure, comme une vérité constante, qu'après le départ de Cortez, les Espagnols observerent beaucoup de relâchement dans l'attention & la complaisance que les Nobles avoient témoignés pour eux, & qu'Alvarado, en ayant pris occasion de veiller sur leurs démarches, apprit de ses Emissaires qu'on faisoit des assemblées dans quelques Maisons de la Ville. On approchoit d'un jour solemnel, où l'usage étoit d'honorer les Idoles par des danses publiques. Alvarado, suivant le même récit, fut informé que les Conjurés avoient choisi ce tems pour soulever le Peuple, en l'exhortant à

jettoit le dessein que les Espagnols avoient eu de ruiner les Idoles. Barthelemi de las Casas, qui ne menage point sa Nation, raconte que les Mexiquains, ayant voulu divertir leur Empereur, avoit préparé une Fête publique, de l'espece de Danseurs qu'ils nommoient *Mitoles*, & qu'Alvarado, sçachant qu'ils s'étoient parés de leurs plus riches joyaux, étoit venu les attaquer avec tous ses Soldats, qu'il les avoit massacrés & dépouillés, & que dans cette occasion plus de deux mille Mexiquains avoient été passés au fil de l'épée. Dans cette supposition, la révolte n'étoit qu'une juste vangeance. Mais tous les autres Ecrivains Espagnols ont prétendu que las Casas, avoit été mal informé. Solis, *ibid*, page 553.

(97) Cartas de D. Hernando Cortez al Emperador.

FERNAND CORTEZ. 1520.

prendre les armes pour la liberté de leur Empereur & la défenſe de leurs Dieux. Le même jour au matin, quelques-uns affecterent de ſe montrer dans le Quartier des Eſpagnols, & demanderent même au Commandant la liberté de célébrer leur Fête, dans l'eſpoir de lui fermer les yeux par cette apparence de ſoumiſſion. Elle le fit douter, en effet, de la vérité de ſes informations; & dans cette incertitude il leur accorda ce qu'ils demandoient, à condition qu'ils ne portaſſent point d'armes, & qu'ils ne répandiſſent point de ſang humain dans leurs Sacrifices. Mais il apprit bientôt qu'ils avoient employé la nuit précédente à tranſporter ſécretement leurs armes dans les lieux voiſins du grand Temple. Sur cet avis, il prit des meſures pour attaquer les principaux Conjurés pendant leur danſe, c'eſt-à-dire, avant qu'ils fuſſent armés, & qu'ils euſſent commencé à ſoulever le Peuple. Il ſortit avec cinquante Eſpagnols, ſous prétexte de ſatisfaire ſa curioſité en aſſiſtant à la Fête. Il s'approcha du Temple, où les Conjurés, qui s'y étoient déja rendus, la plûpart ivres & ſans défiance, ſe diſpoſoient à danſer, pour attirer le Peuple au ſpectacle. Mais, ſans leur

laisser le tems de se reconnoître, il les fit charger par ses gens, qui en tuerent une partie, & qui forcerent les autres de se jetter par les fenêtres du Temple.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Reproches qu'on fait à la conduite d'Alvarado.

Quelque jugement qu'on doive porter de cette entreprise, l'Historien confesse qu'elle fut exécutée avec plus d'ardeur que de prudence, & que les Espagnols deshonorerent leur motif, en se jettant sur les Morts & sur les Blessés, pour arracher les joyaux dont ils les voyoient couverts. D'ailleurs Alvarado se retira, sans prendre soin d'informer le Peuple des raisons de sa conduite; & Solis lui en fait un reproche. Il devoit, dit-il, publier la conspiration, & montrer les armes que les Nobles avoient cachées. Le Peuple, qui ne fut informé que du carnage de ses Chefs & du pillage de leurs joyaux, attribuant cette exécution à l'avarice effrenée des Espagnols, en conçut tant de fureur, qu'il prit aussi-tôt les armes, sans que les Conjurés y eussent contribué par leurs exhortations ou par leurs soins (98).

(98) Page 137. Le même Ecrivain croit son récit, bien confirmé par la résolution que Cortez prit de faire publier la vérité du fait, & par l'offre qu'Alvarado lui fit de se rendre en prison, pour appaiser le Peuple, en justifiant sa conduite.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Combat entre les Espagnols & les Rebelles.

La nuit, qui suivit l'arrivée de Cortez, ne fut pas moins tranquille que le jour précédent. Ce silence, qui duroit encore le lendemain, paroissant couvrir quelque mystere, Ordaz fut commandé pour aller reconnoître la Ville, à la tête de quatre cens Hommes, Espagnols & Tlascalans. Il s'engagea dans la plus grande rue, où il découvrit bien-tôt une troupe d'Indiens armés, que les Séditieux n'y avoient postés que pour l'attirer dans leurs piéges. En effet, lorsqu'il se fût avancé, dans le dessein de faire quelques Prisonniers, dont il vouloit tirer quelques informations, il se vit couper le passage par des Armées entieres, qui vinrent le charger, de toutes les rues voisines; tandis qu'une Populace innombrable, qui se montra tout-d'un-coup aux fenêtres & aux terrasses, remplit l'air de pierres & de traits.

Prudence & valeur d'Ordaz.

Ordaz eut besoin de toute sa valeur & son expérience, pour repousser une si vive attaque. Il forma son Bataillon, suivant l'étendue & la disposition de l'espace, avec la précaution de le border de Piquiers, tandis que les Arquebusiers, qui composoient le centre, eurent ordre de tirer aux fenêtres & aux terrasses. Il lui étoit impossible de

faire avertir Cortez de sa situation ; & dans l'opinion, où l'on étoit au Quartier, qu'il avoit assez de force pour exécuter sa Commission, on ne se défia point qu'il eût besoin de secours. Cependant la chaleur des Indiens ne fut pas long tems à se rallentir. L'excès du nombre leur ôtant l'usage de leurs armes, ils s'étoient avancés avec une confusion qui les livroit sans défense aux coups des Piquiers. Ils perdirent tant de monde à la premiere charge, que leur retraite devenant aussi tumultueuse que leur approche, ils se précipitoient en arriere les uns sur les autres, pour se dérobber à la pointe des piques. Les Arquebusiers n'eurent pas plus de peine à nettoyer les terrasses. Ordaz, qui n'étoit venu que pour reconnoître, ne jugea point à propos de pousser plus loin sa victoire, & sans faire changer de forme à sa Troupe, il chargea si vigoureusement ceux qui l'avoient coupé par derriere, qu'il s'ouvrit le chemin jusqu'au Quartier. Cette action lui coûta néanmoins du sang. La plûpart de ses gens furent blessés. Il le fut lui-même, & huit de ses plus braves Tlascalans furent tués sous ses yeux ; mais il ne perdit qu'un Espagnol, que Diaz nomme Lezcano, & dont il vante beaucoup la valeur.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Il se retire avec gloire.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Les Mexiquains attaquent le Quartier de Cortez.

Cortez avoit pensé à ramener les esprits par des propositions de paix ; mais outre qu'il n'avoit personne dont il pût attendre ce service, & que Motezuma même sembloit se défier de sa propre autorité, le succès d'Ordaz lui fit juger qu'il n'étoit pas tems de s'abbaisser à des offres qui pouvoient augmenter l'insolence des Rebelles. Il fut confirmé dans ce sentiment, par la fureur avec laquelle ils se rassemblerent, après leur défaite, pour suivre Ordaz jusqu'à la vue du Quartier. Leur dessein étoit d'y donner un assaut général. En vain tenta-t-on de les effrayer par le bruit de l'artillerie. Leurs tymbales & leurs cors donnerent aussi-tôt le signal du combat. Ils s'avancerent, en même-tems, avec un emportement sans exemple. Plusieurs troupes d'Archers, dont ils avoient composé leur avant-garde, tiroient aux creneaux, pour faciliter les approches à ceux qui les suivoient. Leurs décharges furent si épaisses & si souvent répétées, pendant que les autres passoient entre leurs rangs pour monter à l'assaut, qu'elles causerent beaucoup d'embarras aux Espagnols, qui se trouvoient partagés tout-à-la-fois par la nécessité de se défendre des fléches, & par celle de repousser leurs Ennemis ;

ſans compter un troiſiéme ſoin, qui conſiſtoit, s'il faut en croire un de leurs Hiſtoriens, à ramaſſer ces fléches, dont la multitude bouchoit les paſſages (99). L'artillerie & les arquebuſes ne laiſſoient pas de faire un affreux carnage; mais ces furieux étoient ſi déterminés à mourir ou à vaincre, qu'ils s'empreſſoient de remplir le vuide que les Morts avoient laiſſé, & qu'ils ſe ſerroient avec le même courage, en foulant aux piés, ſans diſtinction, leurs Bleſſés & leurs Morts. Pluſieurs s'avancerent juſques ſous le canon, où ils s'efforcerent, avec une obſtination incroyable, de rompre les Portes, & d'abbatre les murs, avec leurs haches garnies de pierre tranchante. Quelques-uns, élevés ſur les épaules de leurs Compagnons, cherchoient le moyen de combattre à la portée de leurs armes. D'autres ſe ſervoient de leurs zagaies, comme d'échelles, pour monter aux fenêtres & aux terraſſes. » Tous » enfin, pour employer les termes de » l'Hiſtorien, ſe lançoient au fer & au » feu comme des Bêtes farouches; & » ces effets d'une témérité brutale au- » roient pû paſſer pour des prodiges de » valeur, ſi la férocité n'y eu plus de » part que le courage.

Leur fureur.

Ils ſont répouſſés.

(99) *Ibidem.* 165.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Cependant, après avoir été repoussés de toutes parts, ils se retirerent dans leurs rues, pour s'y mettre à couvert des boulets & des balles qui les poursuivoient. Leur usage n'étant point de combattre dans l'absence du Soleil, ils se séparerent à la fin du jour; ce qui n'empêcha point les plus hardis de venir troubler, pendant la nuit, le repos des Espagnols, en mettant le feu à plusieurs endroits du Quartier. On ignore s'ils l'avoient jetté à force de bras, ou s'ils s'étoient servi de leurs fléches, auxquelles ils pouvoient avoir attaché quelque matiere embrasée; mais la flamme s'empara tout-d'un-coup des Edifices, & s'y répandit avec tant de violence, qu'on fut obligé d'en abbattre une partie; après quoi, la nécessité de mettre les breches en défense imposa un autre travail, qui fit durer la fatigue jusqu'au jour.

Les Indiens reparurent au lever du Soleil; mais au lieu de s'approcher des murs, ils se contenterent d'insulter les Espagnols par des reproches injurieux, en les accusant sur tout d'être des lâches, qui ne se défendoient qu'à l'abri de leurs murailles. Cortez, qui s'étoit déja déterminé à faire une sortie, prit occasion de ce défi pour animer ses Soldats.

Cortez fait une sortie.

Il forma trois Bataillons ; deux pour nettoyer les rues de traverſe ; & le troiſiéme, dont il prit lui-même la conduite, pour attaquer le principal corps des Ennemis, qu'on découvroit dans la grande rue (1). Avec la grandeur d'ame qui le rendoit ſupérieur aux petites jalouſies, il fit l'honneur, au brave Ordaz, d'imiter la diſpoſition de rangs, qui l'avoit rendu victorieux dans ſa retraite. Les trois Bataillons, étant ſortis enſemble, n'allerent pas loin ſans trouver l'occaſion de combattre. Mais l'Ennemi ſoutint cette premiere décharge ſans s'étonner. L'action devint fort vive. Les Mexiquains ſe ſervoient de leurs maſſues & de leurs épées de bois, avec une fureur déſeſperée. Ils ſe précipitoient dans les piques & les autres armes, pour frapper les Eſpagnols au dépens de leur vie, qu'ils paroiſſoient mépriſer. On avoit recommandé aux Arquebuſiers de tirer aux fenêtres ; mais leurs décharges continuelles n'arrêtant point une grêle de pierres, que les Mexiquains avoient trouvé le moyen de faire pleuvoir ſans ſe montrer, on fut obligé de mettre le feu à quelques Maiſons, pour faire ceſſer cette im-

FERNAND CORTEZ. 1520.

(1) Elle ſe nommoit Tabaco.

FERNAND CORTEZ. 1520.

portune attaque. Enfin les Rebelles tournerent le dos ; mais en fuyant, ils rompoient les Ponts & faisoient tête de l'autre côté des Canaux. Cortez fit donner la chasse aux autres, dans plusieurs Quartiers. Cependant, par pitié pour tant de Misérables, qui fuyoient en désordre, il rappella ses Troupes, & se retira sans opposition. Il perdit douze Hommes, dans cette glorieuse journée ; & la plûpart des autres ne revinrent pas sans blessures. Du côté des Mexiquains, le nombre des Morts fut si grand, que les rues étoient couvertes des corps qu'ils n'avoient pû retirer, & les Canaux teints de sang.

Avantage qu'il en tire.

On donna quelques jours au repos; mais toujours à la vûe de l'Ennemi, qui revenoit un moment à l'attaque, & qui se dissipoit avec la même facilité. Dans cet intervalle, Cortez hazarda quelques propositions d'accommodement, par divers Officiers de Motezuma, qui ne s'étoient point éloignés de leur Maître. Ce soin ne lui fit pas perdre l'attention qu'il devoit à sa défense. Il fit construire quatre Châteaux mobiles, en forme de Tours, qui pouvoient être traînés sur des roues, pour les employer dans l'occasion d'une nouvelle sortie. Chaque Tour pouvoit

Il fait proposer un accommodement.

Tours ou Châteaux mobiles.

FERNAND CORTEZ. 1520.

contenir vingt ou trente Hommes. Elles étoient de fortes planches, qui pouvoient résister aux plus grosses pierres qu'on jettoit des fenêtres ou des terrasses ; & sur toutes leurs faces elles étoient percées d'un grand nombre de trous, par lesquels on pouvoit tirer sans se découvrir. Cette invention parut propre, non-seulement à garantir les Soldats, mais encore à leur faciliter le moyen de mettre le feu aux Edifices de la Ville, & de rompre les tranchées qui traversoient les rues. Quelques Historiens ajoutent qu'il entroit aussi dans les vues de Cortez, d'épouvanter les Mexiquains par la nouveauté de ce spectacle.

Nouvelle sortie de Cortez.

De plusieurs Officiers qui étoient sortis pour tenter un accommodement, les uns revinrent fort mal traités, & les autres demeurerent avec les Rebelles. L'Empereur, qui souhaitoit la réduction de ses Sujets, fut si vivement irrité de leur obstination, qu'il conseilla lui-même à Cortez de les traiter sans ménagement. On résolut une nouvelle sortie. Cette journée fut terrible. Les Ennemis n'attendirent point le coup qui les menaçoit. Ils vinrent au-devant des Espagnols avec une résolution surprenante. On s'apperçut qu'ils étoient

conduits avec plus d'ordre & de justesse, qu'on ne leur en connoissoit. Ils tiroient ensemble. Ils défendoient leurs Postes sans confusion. A peine les Espagnols furent-ils engagés dans la Ville, que tous les Ponts furent levés pour leur couper la retraite. Il se trouva des Mexiquains jusques dans les Canaux, pour les percer de leurs fléches ou de leurs zagaies, lorsqu'ils approchoient des bords. Les Châteaux de bois furent brisés, par des pierres d'une énorme grosseur, qui devoient avoir été transportées dans cette vûe sur les terrasses. On combattit pendant la plus grande partie du jour. Les Espagnols & leurs Alliés se voyoient disputer le terrein, de tranchée en tranchée. La Ville en souffrit beaucoup. Plusieurs Maisons furent brûlées; & les Mexiquains, s'approchant de plus près des armes à feu, perdirent encore plus de monde que dans les deux actions précédentes. A l'approche de la nuit, Cortez, maître de plusieurs Postes qu'il ne desiroit pas de garder, conçut qu'il avoit peu d'utilité à tirer de son Expédition, & ne se servit de ses avantages que pour retourner heureusement au Quartier. Il avoit perdu quarante Hommes, la plûpart à la vérité Tlas-

Difficultés qu'il trouve à vaincre.

calans ; mais les deux tiers de ses Espagnols étoient blessés, & lui-même avoit la main percée d'un coup de fléche.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Craintes qui l'agitent.

Sa blessure lui servit de prétexte pour se retirer au fond de son Appartement ; mais il reconnoît, dans sa premiere Relation (2), qu'il y porta une playe plus profonde. Il revenoit convaincu, par les événemens du jour, qu'il lui étoit impossible de soutenir cette guerre sans perdre son Armée ou sa réputation. Il ne pouvoit penser sans une vive douleur à quitter la Capitale du Mexique ; & toutes ses lumieres ne lui offroient aucune ressource pour s'y maintenir.

Il consent à partir.

Après avoir passé la nuit dans cette agitation, il reçut, de la pointe du jour, un autre sujet de trouble, par la déclaration de Motezuma, qui, désesperant de ramener ses Sujets à la soumission, tandis qu'ils verroient les Espagnols si près d'eux, lui ordonna, d'un ton absolu, de se disposer à partir. Quoique cet ordre parût venir de sa crainte, plutôt que d'une sérieuse confiance à son autorité, Cortez, persuadé que la retraite étoit nécessaire, prit le parti de lui répondre qu'il étoit

(2) Cartas al Emperador.

FERNAND CORTEZ. 1520.

prêt d'obéir ; mais qu'il le prioit de faire quitter les armes aux Mexiquains avant qu'un ſeul Eſpagnol ſortît du Quartier. Cependant, pour joindre la fierté à la complaiſance, il ajouta que l'obſtination des Rebelles le touchant moins que le reſpect pour l'Empereur, c'étoit ce dernier ſentiment qui lui faiſoit laiſſer à Sa Majeſté le ſoin de punir les Coupables, & qu'il portoit à la pointe de ſon épée le pouvoir de ſe faire reſpecter dans ſa marche. Motezuma, qui n'avoit pas compté ſur une déciſion ſi prompte, parut reſpirer après cette réponſe, & ne penſa qu'à donner ſes ordres, pour faire exécuter une condition qu'il trouvoit juſte.

Cette réſolution eſt troublée par un aſſaut des Mexiquains.

Pendant qu'il ſe livroit à ce ſoin, on entendit ſonner l'allarme dans toutes les parties du Quartier. Cortez y courut, & trouva ſes gens occupés à ſoutenir un nouvel aſſaut des Mexiquains, qui, fermant les yeux au péril, s'étoient avancés ſi bruſquement, que leur avant-garde, emportée par le mouvement de ceux qui la ſuivoient, ſe trouva tout-d'un-coup au pié du mur. Ils ſauterent en pluſieurs endroits ſur le Rempart. Les Eſpagnols avoient heureuſement, dans la grande cour du

Château, un Corps de réserve, qui fut distribué aux Postes les plus foibles. Mais Cortez n'avoit jamais eu tant besoin de sa diligence & de sa valeur. Motezuma, informé de l'embarras des Espagnols, envoya dire, à leur Général, que dans une conjoncture si pressante, & suivant la résolution qu'ils avoient prise ensemble, il jugeoit à propos de se montrer à ses Sujets, pour leur donner ordre de se retirer, & pour inviter les Nobles à lui venir exposer paisiblement leurs prétentions. Cortez approuva d'autant plus cette ouverture, qu'elle pouvoit donner quelques momens de repos à ses Soldats.

Motezuma propose de se montrer à ses Sujets.

L'Empereur, quoique fort agité par le doute du succès, se hâta de prendre tous les ornemens de sa dignité, le Manteau impérial, le Diadême, & toutes les Pierreries qu'il ne portoit que dans le plus grand étalage de sa grandeur. Cette pompe lui parut nécessaire, pour se faire reconnoître, & pour imposer du respect. Il se rendit, avec les Nobles Mexiquains qui étoient demeurés à son service, sur le rempart opposé à la principale avenue du Château. Les Soldats Espagnols de ce Poste formerent deux hayes à ses côtés. Un

Circonstances de cette entreprise.

FERNAND CORTEZ. 1520.

de ses Officiers, s'avançant jusqu'au parapet, avertit les Rebelles, à haute voix, de préparer leur attention & leur respect pour le grand Motezuma, qui venoit écouter leurs demandes, & les honorer de ses faveurs. A ce nom, les mouvemens & les cris s'appaiserent. Une partie des Mutins se mit à genoux. Quelques-uns se prosternerent jusqu'à baiser la terre. L'Empereur, aprés avoir parcouru des yeux toute l'Assemblée, les arrêta sur les Nobles; & distinguant ceux qu'il connoissoit, il leur commanda de s'approcher. Il les appella par leurs noms; il leur prodigua les titres de Parens & d'Amis. Leur silence paroissant répondre de leurs dispositions, il fit violence à son ressentiment jusqu'à les remercier du zéle qu'ils faisoient éclater pour sa liberté: mais après avoir ajouté qu'il étoit fort éloigné de leur en faire un crime, quoiqu'il y trouvât de l'excès, il les assura qu'ils s'étoient trompés, s'ils avoient cru que les Espagnols le retinssent malgré lui; que c'étoit volontairement qu'il demeuroit avec eux, pour s'instruire de leurs usages, pour reconnoître le respect qu'ils lui avoient toujours rendu, & pour marquer une juste considération au puissant Monar-

Discours qu'il tient aux Séditieux.

que qui les avoit envoyés ; qu'il avoit pris néanmoins la résolution de les congédier, & qu'ils consentoient eux-mêmes à s'éloigner incessamment de sa Cour ; mais qu'il ne pouvoit exiger avec justice que leur obéissance prévînt celle de ses Sujets. Là-dessus il donna ordre à tous ceux qui le reconnoissoient pour leur Maître, de quitter les armes, & de retourner paisiblement à la Ville ; contens, comme ils devoient l'être, ajouta-t'il, de sa parole & du pardon qu'il leur accordoit.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Effet qu'il produit.

Ce discours que les Historiens rapportent avec plus d'étendue, fut écouté sans interruption ; & personne n'eut l'audace d'y répondre. Mais personne aussi ne parut disposé à quitter les armes. Un profond silence, qui continua pendant quelques momens, sembloit marquer de l'incertitude. Le bruit ne recommença que par dégrés. Il venoit de ceux qui travailloit sourdement à rallumer le feu ; & le nombre en étoit fort grand, puisque, suivant quelques Ecrivains, on avoit déja fait l'Election d'un nouvel Empereur, ou que, suivant les autres, elle étoit du moins résolue. Enfin la sédition reprit toute sa force ; & l'insolence fut bientôt poussée jusqu'au mépris. On entendit

crier que Motezuma n'étoit plus Empereur du Mexique ; qu'il étoit un Lâche, un Traître, & le vil Esclave des Ennemis de la Nation. En vain s'efforça-t'il de s'attirer de l'attention par divers signes. Les cris furent accompagnés d'une nuée de traits, qui paroissoient lancés contre lui. Deux Soldats Espagnols, que Cortez lui avoit donné pour Gardes, le couvrirent de leurs boucliers ; mais tous leurs soins ne purent le garantir de plusieurs coups de fléches, ni d'une pierre qui l'atteignit à la tête, & qui le fit tomber sans aucun sentiment. Cet accident fut ressenti de Cortez, comme le plus cruel contre-tems qui pût arriver. Il fit transporter ce malheureux Monarque à son Appartement ; & dans son premier trouble, il courut à la défense avec un emportement terrible : mais il se vit privé de la satisfaction de se vanger. Les Ennemis n'eurent pas plutôt vu tomber leur Maître, que reconnoissant l'énormité de leur crime, ils furent saisis d'une affreuse épouvante, qui les fit fuir & disparoître en un moment; comme s'ils eussent été poursuivis par la colere du Ciel (3).

Motezuma est dangereusement blessé par ses Sujets.

(3) *Ibidem*, pages 185 & précédentes.

L'empereur étoit revenu à lui, mais avec tant de déſeſpoir & d'impatience, qu'il fallut retenir ſes mains, pour l'empêcher d'attenter à ſa vie. Il ne pouvoit ſoutenir l'idée d'avoir été réduit à cet état par ſes Sujets. Il pouſſoit d'effroyables menaces, qui ſe terminoient par des gemiſſemens & des pleurs. Le coup qu'il avoit reçu à la tête parut dangereux; mais ſes agitations le rendirent bientôt mortel. Il expira le troiſiéme jour, en chargeant les Eſpagnols de ſa vangeance, & ſans avoir voulu prêter l'oreille aux inſtructions. On regretta beaucoup de n'avoir pû remporter cet avantage ſur l'idolâtrie; & ſi l'on ſe rappelle que dans un ſi long commerce avec des Chrétiens, Motezuma n'avoit pû manquer des lumieres, on ſera porté à croire que l'endurciſſement, dans lequel il mourut, venoit moins de ſon attachement pour ſes Dieux (4), que des tranſports de fureur qui avoient obſcurci ſa raiſon. Diaz aſſure que tous

Sa mort.

(4) Quelques Hiſtoriens rapportent qu'il avoit commencé à marquer du goût pour les principes du Chriſtianiſme: d'autres ont accuſé les Eſpagnols de négligence pour ſa converſion. Un autre, que Solis cite ſans le nommer, paroît perſuadé que ce fut Cortez même, qui fit tuer ce Prince; mais cette imputation bleſſe toute vraiſemblance, ſur-tout dans un tems où Motezuma étoit néceſſaire aux Eſpagnols Solis la refute avec indignation, p. 196.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Regrets qu'elle cause aux Espagnols.

les Espagnols furent également sensibles à la mort d'un Prince qui s'étoit attiré leur affection par ses caresses & ses présens. Cortez en parut inconsolable. Ses plus hautes espérances ayant eu pour fondement la sujettion volontaire à laquelle il avoit trouvé le secret de l'engager, ce coup imprévû déconcertoit toutes ses mesures, & le mettoit dans la nécessité de former un autre plan.

Nouvelles mesures de Cortez

Il prit d'abord le parti d'assembler les Officiers Mexiquains, qui n'avoient jamais quitté leur Maître, & d'en choisir six, qu'il chargea de porter son corps dans la Ville. Quelques Sacrificateurs, qui avoient été pris dans les actions précédentes, servirent de cortege, avec ordre de dire aux Chefs des Séditieux, » que le Général Etranger leur envoyoit le corps de leur » Empereur, massacré par leurs mains, » & que ce crime donnoit un nouveau » droit à la justice de ses armes ; qu'en » expirant, Motezuma l'avoit chargé » de la vangeance de cet attentat, » mais que le prenant pour l'effet d'une » brutale impétuosité du Peuple, dont » les Nobles avoient reconnu sans » doute & châtié l'insolence, il en » revenoit encore aux propositions de » paix ; qu'ils pouvoient envoyer des » Députés

» Députés pour entrer en conférence, » & s'assurer d'obtenir des conditions » raisonnables ; mais que s'ils tardoient » à profiter de ces offres, ils seroient » traités comme des Rebelles & des » Parricides.

Le corps de Motezuma est envoyé aux Rebelles.

Les Seigneurs Mexiquains partirent, avec le corps de Motezuma sur leurs épaules. On remarqua, du haut des murs, que les Séditieux venoient le reconnoître avec respect, & qu'abandonnant leurs postes, ils se rassembloient tous pour le suivre. Bien-tôt la Ville retentit de gemissemens qui durerent toute la nuit ; & le lendemain, à la pointe du jour, le corps fut transporté avec beaucoup de pompe à la Montagne de Chapulteque, sépulture des Empereurs du Mexique, où leurs cendres étoient religieusement conservées (5).

Ils l'ensevelissent avec honneur.

Son caractere.

Ce Prince avoit regné dix-sept ans.

(5) Quelques Historiens ont écrit que les Mexiquains traînerent indignement le corps de leur Empereur, qu'ils le mirent en pieces & qu'ils ne traiterent pas mieux ses Femmes & ses Enfans. D'autres ont prétendu qu'ils l'avoient exposé seulement aux railleries du Peuple, jusqu'à ce qu'un de ses domestiques, ramassant un peu de bois dont il fit un bucher, le brûla dans un endroit écarté. Mais Solis, qui fait profession d'avoir porté tous ses soins à vérifier le fait par la comparaison des témoignages, assure que le sentiment le plus certain est celui auquel on s'attache après lui, *ubi suprà*, p. 195.

FERNAND CORTEZ 1520.

Il étoit l'onziéme Souverain du Mexique, & le second du nom de Motezuma. Si l'on excepte l'orgueil & la cruauté, qui avoient commencé depuis long-tems à le rendre odieux à ses Peuples, il paroît qu'il n'étoit pas sans vertus, & que la liberalité, du moins, en étoit une, qu'il ne cessa point d'exercer à l'égard des Espagnols. Ils reconnoissent d'ailleurs qu'il étoit sobre, si zelé pour la justice, que ses plus cruelles rigueurs tomboient sur les Ministres qui la violoient dans leurs fonctions. Ils lui attribuent un esprit pénétrant, un jugement solide, de la valeur & de l'habileté dans les armes. S'il manqua de prudence & de courage, en prenant le parti de se soumettre à Cortez, on a vu qu'outre les préventions superstitieuses, qui lui faisoient craindre la ruine de son Empire, il fut conduit par dégrés à des résolutions fort éloignées de ses vues, & l'on ne sera point surpris que la politique d'un Barbare ait été déconcertée par celle du plus actif & du plus adroit de tous les Hommes (6).

(6) Motezuma laissa quelques Enfans. Deux de ses fils furent tués par les Mexiquains, dans la retraite de Cortez. Trois de ses Filles embrasserent le Christianisme, & furent mariées à des Espagnols. Mais le plus illustre de ses Enfans fut Dom Pedro

FERNAND CORTEZ. 1520.

de Motezuma, qui reçut le baptême sous ce nom, peu de tems après la mort de son Pere. Il étoit né d'une Princesse de la Province de Tula ; & sa Mere, qui étoit une des Reines du Mexique, ayant abjuré aussi les Dieux du Pays, prit au baptême le nom de Dona Maria de *Niazua Fuchtil* ; titres qui marquoient la noblesse de ses ancêtres. Charles-Quint donna de grandes Terres à Dom Pedro, dans la Nouvelle Espagne, avec la qualité de Comte de Motezuma, que ses Descendans conservent encore ; & c'est de l'un d'entr'eux que Gemelli Carreri obtint la lecture d'une Lettre originale de Cortez. Voyez ci-dessus, sa Relation, au Tome quarante-quatre de ce Recueil.

Fin du XLVIe. Volume.





